



HISTOIRE

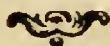
A N C I E N N E

DES EGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS,
DES ASSYRIENS,
DES BABYLONIENS,
DES MEDES ET DES PERSES,
DES MACEDONIENS,
DES GRECS.

*Par M. ROLLIN , ancien Recteur de l'Université
de Paris , Professeur d'Eloquence au Collège
Royal , & Associé à l'Académie Royale des
Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME DIXIÉME.

Nouvelle Edition.



A P A R I S ,

Chez { BARROIS l'aîné , Quai des Augustins.
SAVOYE , Libraire , rue Saint-Jacques.
BARROIS le jeune , Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation , & Privilège du Roi.





LIVRE VINGTIÈME.
FIN DE
L'HISTOIRE
DE
SYRACUSE.

CE VINGTIÈME Livre contient la fin de l'Histoire de Syracuse. Il peut se diviser en trois parties. La première renferme le long règne d'Hiéron II. La seconde, le court règne d'Hiéronyme son petit-fils, les troubles de Syracuse qui en furent la suite, le siège & la prise de cette ville par Marcellus. La troisième enfin, un précis abrégé de l'Histoire de Syracuse, avec quelques réflexions sur le gouvernement & le caractère des Syracusains, & sur Archimède.

Tome X.

A

ARTICLE PREMIER.

§. I. *Hiéron , second du nom , est choisi pour Capitaine Général à Syracuse , & bientôt après nommé Roi. Il fait alliance avec les Romains au commencement de la première guerre Punique.*

AN. M. 3700.

AV. J. C. 304.

Justin. l. 23.

♣ 4.

HIÉRON II descendoit de la famille de Gélon , qui avoit autrefois régné à Syracuse. Comme sa mere étoit d'une condition servile , Hiérocle son pere , selon la barbare coutume de ces tems-là , le fit exposer peu de tems après sa naissance , croyant que cet enfant deshonoroit la noblesse de sa race. Si l'on en croit le récit fabuleux de Justin , des abeilles le nourrirent pendant plusieurs jours. L'Oracle ayant déclaré que cet événement singulier étoit un présage assuré de sa future grandeur , Hiérocle le fit reporter à son logis , & l'éleva avec tous les soins possibles.

L'enfant tira de cette éducation tout le fruit qu'on en pouvoit attendre. Il se distingua dans la suite entre tous ses égaux par son adresse dans tous les exercices militaires , & par son courage dans les combats. Il mérita l'estime de Pyrrhus , & reçut de sa main

plusieurs récompenses. Il étoit beau de visage , d'une grande taille , & d'une complexion robuste. Il ^a faisoit paroître beaucoup de douceur & d'honnêteté dans les conversations , de justice dans le maniement des affaires , de modération dans le commandement : de sorte qu'il ne lui manquoit que la qualité de Roi , en ayant déjà toutes les vertus.

La dissension s'étant mise entre les AN. M. 3729.
citoyens de Syracuse & leurs troupes , AV. J. C. 275.
celles-ci , qui étoient dans le voisinage , Polyb. l. 1.
élevèrent Artémidore & Hiéron au souverain commandement , p. 8. 9.
ce qui renfermoit toute l'autorité civile & militaire. Le dernier étoit alors âgé de trente ans , mais d'une prudence & d'une maturité qui annonçoit un grand Roi. Honoré du commandement , il entra dans la ville par le moyen de quelques amis , & ayant su gagner ceux qui étoient d'un parti contraire , & qui ne cherchoient qu'à brouiller , il se conduisit avec tant de sagesse & de grandeur d'ame , que les Syracusains , quoique très-mécontents de la liberté que s'étoient donné les soldats de faire une élection qui n'étoit pas de leur com-

^a In alloquio blandus , | ut nihil ei regium deesse ,
in negotio justus , in im- | præter regnum , videretur ,
perio moderatus : prorsus | Justin.

pétence , ne laissèrent pas de lui conférer d'un consentement unanime le titre & le pouvoir de souverain Commandant.

Dès ses premières démarches , il fut aisé de juger que le nouveau Magistrat aspirait à quelque chose de plus qu'à cette charge. En effet , voyant qu'à peine les troupes étoient sorties de la ville , que Syracuse étoit troublée par des esprits séditieux & amateurs de la nouveauté , il sentit de quelle importance il étoit qu'en son absence , & en celle de l'armée , il pût compter sur quelqu'un qui retînt la bourgeoisie dans le devoir. Leptine lui parut fort propre pour ce ministère. Il avoit beaucoup de gens dévoués à ses intérêts , & un grand crédit auprès du peuple. Hiéron se l'attacha pour toujours en épousant sa fille , & par cette même alliance il assura la tranquillité publique pour les tems où il seroit obligé de s'éloigner de Syracuse , & de marcher à la tête des armées.

Un autre coup de politique bien plus hardi , mais bien moins légitime , le mit en sûreté & en repos pour toujours. Il avoit tout à craindre de la part des soldats étrangers , esprits remuans & mal intentionnés , sans respect pour leurs Commandans , sans affection pour

un Etat dont ils ne faisoient point partie , uniquement occupés du desir de dominer ou d'amasser de l'argent , & toujours préparés à la révolte ; qui ayant été assez hardis pour s'arroger par l'élection des Magistrats un droit qui ne leur appartenoit point , étoient capables , sur le moindre mécontentement , de tout entreprendre contre lui-même. Il comprit aisément qu'il n'en seroit jamais le maître , parce qu'ils étoient trop bien unis ; que s'il entreprenoit de punir les plus coupables , leur châtimement ne manqueroit pas d'irriter le reste ; & que l'unique moyen de faire cesser les troubles , étoit d'exterminer entièrement cette milice factieuse , dont la licence & l'esprit de rebellion ne pouvoit que corrompre les autres , & les porter à de pernicieux excès. Trompé par un faux zèle & un amour aveugle du bien public , & touché vivement aussi par la vue des dangers auxquels il seroit exposé à tout moment , il crut devoir en venir , pour le salut de la patrie & pour sa propre sûreté , à cette dure & fâcheuse extrémité , qui étoit contraire à son caractère aussi-bien qu'à l'équité ; mais qui lui parut nécessaire dans la conjoncture présente. Il se mit donc en campagne sous

prétexte d'attaquer les * Mamertins. Quand il fut arrivé à la vue des ennemis , il partagea son armée en deux : posta d'un côté les soldats qui étoient Syracusains , & de l'autre ceux qui ne l'étoient pas. Il se mit à la tête des premiers comme pour faire une attaque , & laissa les autres exposés aux Mamertins qui les taillèrent tous en pièces : après quoi il retourna tranquillement à Syracuse avec les troupes de la ville.

L'armée ainsi purgée de tout ce qui pouvoit y causer des troubles & des séditions , il leva par lui-même un nombre suffisant de nouvelles troupes , & remplit ensuite paisiblement les devoirs de sa charge. Les Mamertins , fiers de leurs premiers succès , se répandant dans la campagne , il marcha contre eux avec les troupes Syracusaines , qu'il avoit bien armées & bien aguerries , & leur livra bataille dans la plaine de Myle. Une grande partie des ennemis resta sur la place , & les Généraux furent faits prisonniers. A son retour , il fut déclaré Roi par tous les citoyens de Syracuse , & ensuite par tous les

AN. M. 3730.

AV. J. C. 268.

* C'étoient des bandes s'étoient emparés de Messine, après en avoir égorgé les principaux habitants. Originaux de Campanie , qu'Agathocle avoit prises à sa solde , & qui ensuite

Alliés. Il s'étoit passé sept ans depuis qu'il avoit été élevé à la suprême Magistrature.

Il seroit difficile de justifier la manière dont il y monta. Soit qu'il eût mis lui-même les soldats étrangers en mouvement, ce qui paroît assez vraisemblable; soit qu'il se fût prêté simplement à leur zèle, c'étoit une infidélité criminelle contre sa patrie & contre l'autorité publique, à laquelle il donnoit une mortelle atteinte par son exemple. Il est vrai que l'irrégularité de son entrée dans les Charges fut un peu corrigée par le consentement que le peuple & les alliés y donnèrent après coup. Mais peut-on dire que, dans de telles conjonctures, ce consentement fût parfaitement libre ? Pour son élection à la royauté, elle n'eut rien de forcé. Si son ambition secrète y eut quelque part, cette faute fut bien réparée par la manière sage & désintéressée dont il s'y conduisit pendant la longue durée de son règne & de sa vie.

La perte de la bataille dont nous avons parlé, dérangerent entièrement les affaires des Mamertins. Les uns eurent recours aux Carthaginois, auxquels ils livrèrent leur citadelle : les autres résolurent d'abandonner la ville aux Romains, & les firent prier de venir à

Dans l'histoire des Carthaginois.

leur secours. C'est ce qui donna lieu à la première guerre Punique, comme je l'ai exposé ailleurs.

Frontin. Stratag. l. 1. 6. p. 4.

Appius Claudius Consul se mit en mer pour aller au secours des Mamertins. Ne pouvant passer le détroit de Messine occupé par les Carthaginois, il fit mine d'abandonner cette entreprise, & de retourner du côté de Rome avec tout ce qu'il avoit de troupes de débarquement. Sur cette nouvelle, les ennemis qui bloquoient Messine du côté de la mer, s'étant retirés comme s'il n'y avoit plus rien à craindre, Appius revira de bord, & passa sans danger.

Polyb. l. 1. p. 10. 11.

Les Mamertins ayant, partie par menaces, partie par surprise, chassé de la citadelle l'Officier qui y commandoit de la part des Carthaginois, appelèrent Appius, & lui ouvrirent les portes de la ville. Peu de tems après les Carthaginois en formèrent le siège, & firent un traité d'alliance avec Hiéron, qui joignit ses troupes aux leurs. Le Consul Romain prit le parti de donner bataille, & attaqua premièrement les Syracusains. Le combat fut rude. Hiéron montra tout le courage possible, mais ne put résister à la valeur des Romains, & fut obligé de céder, & de se retirer à Syracuse. Claudius ayant

remporté une semblable victoire sur les Carthaginois , se vit maître de la campagne , s'avança jusqu'à Syracuse , & songea même à l'assiéger.

La nouvelle des heureux succès d'Appius dans la Sicile étant arrivée à Rome , y répandit une grande joie. Pour en profiter , on crut devoir faire de nouveaux efforts. Les deux Consuls qu'on venoit de nommer , Manius-Otacilius & Manius-Valérius , eurent ordre de passer en Sicile. A leur arrivée, plusieurs villes des Carthaginois & des Syracusains se rendirent à discrétion.

La consternation de la Sicile , jointe au nombre & à la force des Légions Romaines , fit concevoir à Hiéron quel seroit le succès de la guerre qui commençoit. Ce Prince reconnut qu'il pouvoit compter sur une amitié plus fidèle & plus constante de la part des Romains. Il savoit que les Carthaginois n'avoient pas renoncé au dessein qu'ils avoient formé anciennement d'envahir toute la Sicile ; & , s'ils se rendoient maîtres de Messine , il sentoît bien que sa puissance ne tiendrait à rien avec des voisins si dangereux & si redoutables. Il ne vit point d'autre expédient pour conserver son royaume , que de laisser les Carthaginois aux prises avec les Romains , bien assuré que la guerre

AN. M. 3741

AV. J. C. 263

Polyb. l. 1

p. 15, 16.

feroit longue & opiniâtre entre ces deux Républiques égales en force , & que tant qu'elles seroient aux mains , il n'avoit point à craindre d'être opprimé ni par l'une ni par l'autre. Il envoya donc aux Consuls des Ambassadeurs , pour traiter de paix & d'alliance. On n'eut garde de refuser leurs offres. On craignoit trop que les Carthaginois tenant la mer ne fermaient tous les passages pour les vivres : crainte d'autant mieux fondée , que les premières troupes qui avoient traversé le détroit , avoient beaucoup souffert de la disette. Une alliance avec Hiéron mettoit de ce côté-là les Légions en sûreté. On y donna d'abord les mains. Les conditions furent que le Roi rendroit aux Romains sans rançon ce qu'il avoit fait sur eux de prisonniers , & qu'il leur payeroit cent talens d'argent.

*Cent mille
den.*

Depuis ce tems , Hiéron ne vit plus la guerre dans ses Etats. Il n'y prit d'autre part que d'envoyer dans l'occasion des secours aux Romains. Du reste il régna en Roi qui ne cherche & n'ambitionne que l'estime & l'amour de ses sujets. Jamais Prince ne s'est rendu plus recommandable , & n'a joui plus long-tems des fruits de sa sagesse & de sa prudence. Pendant plus de cinquante ans qu'il vécut après avoir été nommé

Roi , tout étant en feu autour de lui , par les cruelles guerres que se firent les deux plus puissans peuples du monde , il fut assez prudent & assez heureux pour n'en être que simple spectateur , & pour entendre seulement le bruit des armes qui ébranloit toutes les régions voisines , se conservant lui & son peuple dans une paix profonde.

Les Romains sentirent en plus d'une occasion pendant la première guerre Punique , & sur-tout dans le siège d'Agrigente qui en fut comme l'ouverture , de quel secours étoit pour eux l'alliance faite avec Hiéron , qui leur fournit abondamment des vivres dans des tems où l'armée Romaine , sans lui , auroit été exposée à une extrême disette. *Polyb. p. 18.*

L'intervalle entre la fin de la première guerre Punique & le commencement de la seconde , qui est environ de vingt-cinq ans , fut pour Hiéron un tems de paix & de tranquillité , pendant lequel il est peu parlé des actions de ce Prince.

Polybe seulement nous apprend que les Carthaginois , dans la fâcheuse guerre qu'ils eurent à essuyer contre les Etrangers ou Mercénaires , qui fut appelée la guerre d'Afrique , se voyant extrêmement pressés , eurent recours à leurs Alliés , & sur-tout au Roi Hié- *AN. M. 3763, Av. J. C. 241. Polyb. l. 1. p. 84.*

ron , qui leur accorda tout ce qu'ils demandoient de lui. Ce Prince comprit que pour se maintenir en Sicile , il étoit de son intérêt que les Carthaginois eussent le dessus dans cette guerre , de peur que , si les Etrangers qui avoient déjà remporté plusieurs avantages contre les Carthaginois , venoient à prévaloir entièrement , ils ne trouvaient plus d'obstacles à leurs projets , & qu'ils ne songeassent à porter leurs armes victorieuses dans la Sicile. Peut-être aussi , comme il étoit excellent politique , crut-il devoir se tenir en garde contre la trop grande puissance des Romains , qui seroient devenus maîtres absolus , si les Carthaginois eussent succombé dans la guerre contre les révoltés.

Hiéron ne s'appliqua , pendant ce long intervalle de paix , qu'à rendre ses sujets heureux , & à réparer les maux que l'injuste gouvernement d'Agathocle qui l'avoit précédé de quelques années , & les discordes intestines qui en furent la suite , leur avoient causés : digne occupation d'un Roi. Il y avoit dans le caractère des Syracusains de la légèreté & de l'inconstance , qui leur faisoit prendre souvent des partis excessifs & violens : mais dans le fond ils avoient de la douceur & de l'équité ,

& n'étoient point ennemis d'une soumission juste & raisonnable. La preuve en est que , lorsqu'on les gouvernoit avec modération & sagesse , comme fit Timoléon , ils respectoient l'autorité des loix & des Magistrats , & leur obéissoient avec joie.

Hiéron , dès qu'il étoit entré en charge , & qu'on lui eut confié la première Magistrature , avoit montré combien il détestoit la malheureuse politique des Tyrans , qui regardant les citoyens comme leurs ennemis , ne songeoient qu'à les affoiblir & à les intimider , & donnoient toute leur confiance aux soldats étrangers dont ils étoient toujours environnés. Il commença par mettre les armes entre les mains des citoyens , les forma avec soin aux exercices de la guerre , & les employa préféablement à tous les autres.

§. II. *Régne pacifique d'Hiéron. Il favorise particulièrement l'Agriculture. Il profite de l'habileté d'Archimède son parent , qui lui fait construire une infinité de machines propres pour la défense d'une place. Il meurt fort âgé , & fort regretté des peuples.*

QUAND Hiéron fut arrivé à la souveraine autorité , sa grande application

fut de bien persuader à ses sujets , moins par des paroles que par sa conduite , qu'il étoit infiniment éloigné de vouloir donner la moindre atteinte ni à leurs biens , ni à leur liberté. Il songea , non à s'en faire craindre , mais à s'en faire aimer. Il se regarda moins comme leur maître , que comme leur protecteur & leur pere. Avant son règne , l'Etat avoit été partagé en deux factions , celle des citoyens & celle des soldats , dont les différends , soutenus de part & d'autre avec beaucoup d'animosité , avoient causé des maux infinis. Il s'appliqua à en éteindre tous les restes , & à arracher des esprits jusqu'aux moindres semences de division & de mésintelligence. Il paroît qu'il y réussit merveilleusement , puisque pendant un règne de plus de cinquante ans on ne voit point qu'aucune sédition ni aucune révolte se soit élevée à Syracuse , & en ait troublé le repos.

Ce qui contribua sans doute le plus à conserver cette tranquillité , fut le soin particulier que prit Hiéron de tenir ses sujets fort occupés ; de bannir de ses Etats l'oïveté & la fainéantise , mere de tous les vices , & source ordinaire des séditions ; d'entretenir & d'augmenter la fertilité naturelle du

pays , & de mettre en honneur l'Agriculture , ce qui regardoit comme un moyen sûr de rendre ses peuples heureux & de répandre l'abondance dans son royaume. En effet , la culture des terres , outre qu'elle occupe & met en mouvement une infinité de mains , qui sans cela demeureroient oisives & engourdies , attire dans un pays , par la traite des grains , les richesses des peuples voisins , & les fait couler dans les maisons des particuliers par un commerce qui se renouvelle tous les ans , & qui est le fruit légitime de leur travail & de leur industrie. C'est ici , & l'on ne peut trop le répéter , un des principaux soins d'un sage gouvernement & une des parties les plus essentielles d'une bonne & saine politique, mais qui malheureusement est trop négligée.

Hiéron s'y appliqua entièrement. Il ne jugea pas indigne de la royauté d'étudier par lui-même & d'approfondir toutes les règles de l'Agriculture. Il se donna même la peine de composer sur cette matière des Livres , dont la perte doit être bien regrettée. Mais il envisagea cet objet d'une manière encore plus digne d'un Roi. Le bled faisoit la principale richesse du pays , & le fonds le plus assuré des revenus du

*Plin. l. 18,
c. 3.*

Prince. Il crut donc que c'étoit-là une affaire capitale , qui demandoit toute son application & tous ses soins. Pour établir un bon ordre dans ce commerce , pour assurer & rendre heureuse la condition des Laboureurs qui composoient la plus nombreuse partie de l'Etat , pour fixer les droits du Prince qui en tiroit son principal revenu , pour obvier aux désordres qui pourroient s'y glisser , & pour prévenir les injustes vexations qu'on s'efforceroit peut-être dans la suite d'y introduire , Hiéron fit des réglemens si sages , si raisonnables , si pleins d'équité , si conformes en même tems aux intérêts du peuple & à ceux du Prince , qu'ils devinrent comme le Code du pays , & furent toujours observés inviolablement comme une loi sacrée , non seulement sous son règne , mais dans tous les tems qui suivirent. Quand les Romains eurent réduit sous leur pouvoir la ville & les Etats de Syracuse , ils ne lui imposèrent point de nouveaux tributs , & a voulurent que

a Decumas lege Hieronica semper vendendas censuerunt , ut iis jucundior esset muneris illius functio , si ejus Regis , qui Siculis carissimus fuit ,

non solum instituta , commutato imperio , verum etiam nomen remaneret. *Cic.Orat.in Verr.de frum.* n. 1. §.

toutes choses fussent toujours réglées selon les loix d'Hiéron , afin que les Syracusains , en changeant de maître , eussent la consolation de ne point changer de règlement , & de se voir conduits encore en quelque sorte par un Prince dont le nom seul leur étoit toujours fort cher , & leur rendoit ces loix infiniment respectables.

J'ai dit qu'en Sicile le bled faisoit un des principaux revenus du Prince : on lui en payoit la dixme , c'est-à-dire , la dixième partie. Ainsi il avoit intérêt que le pays fût bien cultivé , que toutes les terres fussent mises en valeur , & qu'elles rapportassent beaucoup , puisque son revenu augmentoit à proportion de la fertilité des terres. Ceux qui ramassoient cette dixme pour le Prince , laquelle lui étoit payée en nature & non en argent , s'appelloient *Decumani* , comme qui diroit *Fermiers des Dixmes*. Hiéron , dans les réglemens qu'il fit sur ce sujet , ne négligea pas ses intérêts , & cela est d'un Prince sage & économe. Il savoit qu'il est toujours à craindre que les gens de la campagne , qui regardent souvent comme un joug insupportable les impôts les plus légitimes & les plus modérés , ne soient tentés de frauder les droits du Prince. Pour leur épargner cette ten-

tation , il a prit des précautions si justes & si exactes , que , soit , que le bled fût encore en épi , ou dans l'aire pour être battu , ou qu'il fût ferré dans les greniers , ou qu'on en fit le transport , il n'étoit pas possible au Laboureur d'en rien détourner , ni de frauder le Fermier d'un seul grain , sans s'exposer à une très-grande punition. C'est Cicéron qui entre dans ce détail. Mais il ajoute aussitôt qu'Hiéron avoit pris les mêmes précautions contre l'avidité des Fermiers , à qui il n'étoit pas possible non plus de rien extorquer des Laboureurs au-delà de la dixme. Il paroît qu'Hiéron ne vouloit pas que , sous quelque prétexte que ce fût , on tirât les Laboureurs de leur demeure. En effet , dit Cicéron en invectivant contre Verrès qui les fatiguoit par de fréquens & de pénibles voyages , il est bien triste & bien fâcheux de tirer de pauvres Laboureurs de leur campagne à la ville , de leur charrue au barreau , du soin de cultiver les terres à celui de poursuivre un procès. *Miserum atque iniquum , ex agro hominès trauci in*

Cicer. Ibid.
n. 14.

Ibid, n. 26.

a Hieronica lex omni bus custodiis subiectum aratorem decumano tra- dit , ut neque in segeti- bus , neque in arcis , ne- que in horreis , neque in	amovendo , neque in as- portando frumento , gra- no uno posset arator , sine maximâ poenâ , fraudare decumarum. <i>Cicer. Verr.</i> <i>de frum. n. 20.</i>
---	---

forum , ab aratro ad subsellia , ab usu rerum rusticarum ad insolitam litem atque judicium. Et d'ailleurs peuvent-ils se flatter , quelque bon droit qu'ils aient , qu'on leur rendra justice au préjudice des Fermiers ? *Judicio ut arator decumanum persequatur !*

Est-il un plus grand éloge d'un Roi , que ce que l'on voit ici ? Hiéron pouvoit entreprendre des guerres , car il ne manquoit pas de courage ; gagner des batailles , faire des conquêtes , étendre les bornes de ses Etats. A ces conditions il passeroit pour un Héros dans l'esprit de la plupart des hommes. De combien d'impôts auroit-il fallu charger les peuples ! Combien de Laboureurs auroit-il fallu arracher de leurs terres ! Combien de sang en auroit-il coûté pour remporter ces victoires ! Et de qu'elle utilité eussent elles été pour l'Etat ? Hiéron , qui savoit en quoi consiste la solide gloire , mit la sienne à gouverner sagement son peuple , & à le rendre heureux. Au lieu de conquérir de nouveaux pays par la force des armes , il chercha à multiplier le sien en quelque sorte par la culture des terres , en les rendant plus fertiles que elles n'étoient & à multiplier réellement son peuple , ce qui fait la véritable force & la véritable richesse

d'un Etat , & qui ne peut manquer d'arriver quand les gens de la campagne tirent un fruit raisonnable de leur travail.

AN. M. 3786.
AV. J. C. 218.
Liv. lib. 21.
n. 50. 51.

Ce fut dans la seconde guerre Punique que qu'Hiéron donna des preuves éclatantes de son attachement aux Romains. Dès qu'il eut appris l'arrivée d'Annibal dans l'Italie , il alla avec sa flotte toute équipée au-devant de Tib. Sempronius qui étoit arrivé à Messine , pour offrir ses services au Consul , & l'assurer que dans l'âge avancé où il étoit , il feroit paroître le même zèle pour les intérêts du peuple Romain , qu'il avoit montré autrefois encore tout jeune dans la première guerre contre les Carthaginois. Il se chargea de fournir gratuitement du bled & des habits aux Légions du Consul , & aux troupes des Alliés. Sur la nouvelle qu'on reçut dans le moment de l'avantage remporté par la flotte Romaine sur celle des Carthaginois , le Consul remercia le Roi de ses offres avantageuses , & n'en fit point alors d'usage.

Liv. l. 22.
n. 37. & 38

La fidélité inviolable d'Hiéron pour les Romains , qui est son caractère le plus marqué , parut encore avec plus d'éclat après leur défaite près du Lac de Thrasymène. Ils avoient déjà perdu trois batailles contre Annibal , toutes

plus malheureuses & plus sanglantes les unes que les autres. Hiéron , dans cette triste conjoncture , envoya au port d'Ostie une flotte chargée de vivres. Les Ambassadeurs de Syracuse , ayant été introduits dans le Sénat, dirent :

» Qu'Hiéron leur maître avoit été aussi
 » vivement touché de la dernière dis-
 » grace qui leur étoit arrivée , que si
 » elle lui eût été propre & personnelle.
 » Que quoiqu'il fût bien que la gran-
 » deur du peuple Romain étoit pres-
 » que plus admirable dans les tems
 » d'adversité que dans les heureux suc-
 » cès , il leur avoit envoyé tous les
 » secours qu'on pouvoit attendre de
 » bons & fidèles Alliés , & qu'il prioit
 » instamment le Sénat de vouloir bien
 » les accepter. Que préalablement à
 » tout ils apportoiént une Victoire *
 » d'or de trois cents vingt livres pe-
 » sant : qu'ils daignassent la recevoir
 » comme un augure favorable , &
 » comme un gage des vœux que le
 » Roi faisoit pour leur prospérité.
 » Qu'ils avoient aussi voituré avec eux
 » trois cents mille boisseaux de fro-
 » ment , & deux cents mille d'orge ;
 » & que , si le peuple Romain en desi-
 » roit une plus grande quantité , Hié-
 » ron en feroit transporter autant

* *Victoriam auream pond. trecentum viginti. Liv.*

» qu'ils voudroient , & dans les lieux
» qu'ils désigneroient. Qu'il savoit que
» le peuple Romain n'employoit dans
» ses armées que des Citoyens & des
» Alliés : mais qu'il avoit vu dans leur
» camp des étrangers armés à la légère.
» Que par cette raison il leur avoit
» envoyé mille hommes , tant archers
» que frondeurs , afin qu'ils pussent les
» opposer aux Baléares & aux Maures
» de l'armée d'Annibal ». Ils ajoutoient
à ce secours un conseil fort salutaire ,
qui étoit , » Que le Préteur qui vien-
» droit commander en Sicile , fît pas-
» ser une flotte en Afrique , afin de
» susciter des affaires aux Carthaginois
» dans leur propre pays , & de les met-
» tre hors d'état par cette diversion ,
» d'envoyer des secours à Annibal ».

Le Sénat répondit aux Ambassadeurs
du Roi en des termes fort obligeans &
fort honorables : » Qu'Hiéron agissoit
» en Prince très généreux , & en Allié
» très-fidèle ; que depuis qu'il avoit
» contracté alliance avec les Romains ,
» son attachement pour eux s'étoit tou-
» jours soutenu sans aucune interrup-
» tion ; enfin qu'en tout tems & en
» tout lieu il les avoit puissamment
» & magnifiquement secourus. Que le
» peuple Romain étoit sensible comme

» il le devoit à une telle générosité.
 » Que quelques villes d'Italie avoient
 » déjà présenté de l'or au peuple Ro-
 » main , qui après avoir marqué sa re-
 » connoissance , n'avoit pas cru devoir
 » l'accepter. Que la Victoire étoit d'un
 » augure trop favorable , pour ne pas
 » la recevoir. Qu'il la placeroit dans
 » le Capitole , c'est-à-dire dans le tem-
 » ple du grand Jupiter , afin qu'elle s'y
 » établît une demeure stable & per-
 » manente ». On remit aux Consuls
 tout le bled & l'orge dont la flotte étoit
 chargée , avec les archers & les fron-
 deurs.

Valère ^a Maxime fait remarquer ici
 la noble & prudente libéralité d'Hié-
 ron , d'abord dans le généreux dessein
 qu'il forme de faire aux Romains un
 présent qui montoit à trois cents vingt
 livres pesant d'or ; puis dans l'indus-
 trieuse précaution qu'il prend pour pré-
 venir & empêcher leur refus. Il ne leur
 offre point cet or en espèces mon-
 noyées , il connoissoit trop pour cela

a Trecenta millia mo-
 dium tritici , & ducenta
 millia hordei , aurique
 ducenta & quadraginta
 pondo urbi nostræ mu-
 neri misit. Neque igna-
 rus verecundiæ majorum
 nostrorum quod nollet
 accipere , in habitum id

victoriæ formavit , ut
 vos religione motos, mu-
 nificentia sua uti coge-
 ret : voluntate mittendi
 prius , iterum providen-
 tia cavendi ne remittere-
 tur , liberalis. *Val. Max.*
lib. 4. cap. 8.

l'extrême délicatesse du peuple Romain ; mais sous la figure d'une Victoire , qu'ils n'oseroient pas refuser à cause du bon augure qu'elle sembloit porter avec elle.

Il est beau de voir un Prince , dont les Etats étoient situés comme l'étoit Syracuse par rapport à Carthage de qui elle avoit tout à craindre , dans des conjonctures où Rome paroissoit près de sa ruine , lui demeurer constamment fidèle , & se déclarer hautement pour ses intérêts , malgré tous les dangers auxquels l'exposoit une démarche si hardie. Une politique plus prudente , pour parler le langage ordinaire , auroit peut-être attendu le succès d'une nouvelle action , & ne se seroit pas si fort hâtée de se déclarer sans nécessité , & avec un danger extrême. De tels exemples sont d'autant plus estimables , qu'ils sont rares , & presque inouis.

Je ne sai pourtant , si , en bonne politique même , Hiéron ne devoit pas se conduire comme il fit. Le plus grand de tous les malheurs pour Syracuse , étoit que les Carthaginois abattissent ou même affoiblissent trop les Romains. Elle auroit été d'abord opprimée par Carthage , située vis-à-vis , & à qui elle convenoit pour affermir son commerce

commerce pour s'assurer l'empire de la mer , pour s'établir solidement dans la Sicile , & s'emparer de l'Isle entière. Il eût donc été imprudent de laisser succomber ces Alliés , & de les abandonner lâchement aux Carthaginois , qui par cet abandon forcé , n'en seroient pas devenus meilleurs amis des Syracusains. C'étoit un coup décisif d'accourir promptement au secours des Romains : & puisque Syracuse périssoit nécessairement après Rome , il falloit tout risquer pour sauver Rome , ou périr avec elle.

Si les faits que nous a conservé l'histoire d'un règne si long & si heureux , sont en petit nombre , ils ne nous en donnent pas moins grande idée de ce Prince , & nous doivent faire extrêmement regretter de n'avoir pas un récit détaillé de ses actions.

La somme de cent talens (cent mille écus) qu'il envoya aux Rhodiens , & les présens qu'il leur fit après ce grand tremblement de terre qui avoit ravagé leur Isle , & renversé leur Colosse , sont des marques illustres de sa libéralité & de sa magnificence. La modestie qui accompagna ses présens , en relève infiniment le prix. Il fit élever dans la place publique des Rhodiens deux statues , qui représentoient le peuple de

Polyb. l. 5.

P. 429.

Syracuse mettant une couronne sur la tête du peuple de Rhodes : comme si , dit Polybe , Hiéron , après avoir fait de si magnifiques présens aux Rhodiens , loin d'en tirer vanité , eût cru leur demeurer lui-même redevable. En effet , un roi qui fait du bien à des étrangers , est avantageusement récompensé de sa libéralité par le plaisir qu'elle lui cause à lui-même , & par la gloire qu'elle lui procure.

On a une Idyle de Théocrite , (c'est la xvi) qui porte le nom du Roi dont nous parlons , où ce Poète semble reprocher tacitement à ce Prince de mal payer les vers qu'on faisoit à son honneur. Mais la manière basse dont il mandie en quelque sorte une récompense pour les vers qu'il médite , donne lieu de juger que le reproche d'avarice tombe bien plus justement sur le Poète , que sur le Prince , connu & recommandable , comme nous venons de le voir , par ses libéralités.

*Plutar. in
Marc. p. 305.
306.*

C'est au bon goût & à l'attention singulière d'Hiéron pour tout ce qui concernoit le bien public, que Syracuse fut redevable de ces étonnantes machines de guerre , dont nous verrons bientôt qu'elle fit un si grand usage , lorsque elle fut assiégee par les Romains. Quoique ce Prince parût tout occupé des

soins de la paix & de l'intérieur du royaume , il ne négligeoit point ceux de la guerre , persuadé que le plus sûr moyen de conserver la tranquillité de ses Etats étoit de se tenir toujours prêt à faire la guerre aux voisins injustes qui tenteroient de la troubler. Il sut profiter de l'avantage qu'il avoit de posséder dans ses Etats le plus savant Géomètre qui fût dans l'univers : on voit bien que je veux parler du fameux Archimède. Il étoit illustre , non seulement par sa grande habileté dans la Géométrie , mais par sa naissance , puisqu'il étoit parent d'Hiéron. Uniquement sensible aux plaisirs de l'esprit , & plein de dégoût pour le tumulte des affaires & du gouvernement , il s'étoit livré tout entier à l'étude d'une science , dont les spéculations sublimes sur des vérités purement intelligibles & spirituelles , & tout-à-fait séparées de la matière , ont un attrait pour les Savans du premier ordre , qui ne leur laisse presque pas la liberté de s'appliquer à aucun autre objet.

Hiéron eut pourtant assez de pouvoir sur Archimède , pour l'engager à descendre de ses hautes spéculations à l'exercice de cette mécanique qui dépend de la main , mais qui est conduite par

l'esprit. Il le pressoit sans cesse de ne pas toujours donner l'essor à son Art vers des objets immatériels & abstraits, de le rabaisser sur les choses sensibles & corporelles, & de rendre ses raisonnemens en quelque façon plus évidens & plus palpables au commun des hommes, en les mêlant par l'expérience avec les choses d'usage.

Archimède entretenoit souvent le Roi, qui l'écoutoit toujours avec une grande attention & un extrême plaisir. Un jour qu'il lui expliquoit les merveilleux effets des forces mouvantes, il s'appliqua à lui démontrer, *Qu'avec une force donnée, on pouvoit remuer quelque fardeau que ce fût.* S'applaudissant ensuite de la force de sa démonstration, il osa se vanter que s'il avoit une autre Terre que celle que nous habitons, il remueroit celle-ci à sa fantaisie en passant dans l'autre. Le Roi, étonné & ravi, le pria d'exécuter lui-même sa proposition en remuant quelque grand fardeau avec une petite force.

Archimède se met en devoir de satisfaire la juste & raisonnable curiosité de son parent & de son ami. Il choisit une des galères qui étoit dans le port, la fait tirer à terre avec beaucoup de travail & à force d'hommes, y fait mettre

sa charge ordinaire , & par dessus sa charge autant d'hommes qu'elle en peut tenir. Ensuite , se mettant à quelque distance , assis à son aise , sans travail , sans le moindre effort , en remuant seulement de la main , le bout d'une machine à plusieurs cordes & poulies qu'il avoit préparée , il ramena la galère à lui par terre aussi doucement & aussi uniment , que si elle n'eût fait que fendre les flots.

Le Roi , à la vue d'un si prodigieux effet des forces mouvantes , étoit tout hors de lui , & jugeant par cet essai de la puissance de cet Art , il pria instamment Archimède de lui faire plusieurs sortes de machines & de batteries pour les sièges & pour les assauts , tant pour la défense que pour l'attaque des places.

On demande quelquefois si les sublimes connoissances dont nous parlons conviennent à un Roi , & si l'étude des Arts & des Sciences doit faire partie de l'éducation d'un jeune Prince. Ce que nous lisons ici en montre l'utilité. Si le Roi Hiéron eût été sans goût & sans curiosité , & qu'il ne se fût occupé que de ses plaisirs , Archimède seroit demeuré tranquille dans son cabinet , & toutes ses rares connoissances n'au-

roient été d'aucune utilité pour les sujets. Combien de trésors de science demeurent ensevelis dans les ténébres , & enfouis pour ainsi dire en terre , parce que les Princes ne font aucun cas des Savans , & les regardent comme des hommes inutiles à l'Etat ! Mais lorsque, dans leur jeunesse , ils ont pris une légère teinture des Arts & des Sciences , car c'est où se doit borner l'étude des Princes sur ce point , ils font cas de ceux qui s'y distinguent , ils s'entretiennent quelquefois avec eux , ils les mettent en honneur , & par cette glorieuse protection ils donnent lieu à de précieuses découvertes dont l'Etat se ressent utilement. Syracuse eut cette obligation à son Roi ; & ce fut sans doute l'effet de l'excellente éducation qu'il avoit reçue : car il fut élevé avec grand soin.

Ce qui a été dit jusqu'ici d'Archimède , & bien plus encore ce qui sera bientôt dit de ces admirables machines de guerre qui seront employées au siège de Syracuse , montre quel tort on auroit de mépriser ces sciences sublimes & spéculatives , qui ne s'occupent que de rapports abstraits & d'idées simples. Il est vrai que toutes les spéculations de Géométrie pure ou d'Algèbre ne s'ap-

pliquent pas à des choses utiles. Mais il est aussi vrai que la plupart de celles qui ne s'y appliquent pas, conduisent ou tiennent à celles qui s'y appliquent. Elles peuvent paroître infructueuses tant qu'elles ne sortent point, pour ainsi dire, de ce monde intellectuel : mais les Mathématiques mixtes qui descendent à la matière, & qui considèrent les mouvemens des Astres, la parfaite connoissance de la navigation, l'art de rapprocher les objets éloignés par le moyen du Télescope, l'augmentation des forces mouvantes, la justesse & l'exactitude du nivellement, & d'autres pareils objets, deviennent d'un commerce plus accessible, & se familiarisent en quelque sorte avec le vulgaire. Le travail d'Archimède fut long-tems obscur, & peut-être méprisé, parce qu'il se renfermoit dans de simples & de stériles spéculations. Devoit-on conclure delà qu'il étoit inutile & infructueux ? C'est de ce fonds même de connoissances ensevelies jusques-là dans les ténèbres que partirent tout d'un-coup de vives lumières, & de merveilleuses découvertes, brillantes dès leur naissance d'une utilité sensible & palpable, qui fit l'étonnement & le désespoir des Romains qui assiégeoient la ville.

Hiéron étoit grand & magnifique en tout , dans la construction des palais , des arsenaux , des temples. Il fit bâtir un nombre infini de vaisseaux de toutes sortes de grandeur pour le transport des bleds , commerce qui faisoit presque seul toute la richesse de l'Isle. On

*Athen. l. 5.
p. 106-209.*

parle d'une galère bâtie par son ordre sous la direction d'Archimède , qui a été l'un des plus fameux bâtimens de l'antiquité. On fut un an entier à la construire. Hiéron passoit lui-même des journées entières parmi les ouvriers , pour les animer par sa présence.

Le navire étoit à vingt rangs de rames. Cette masse énorme fut affermie de tous côtés avec de gros clous de cuivre , qui pesoient dix livres & plus.

Le dedans avoit trois corridors : dont le plus bas conduisoit au fond de cale , où l'on descendoit par des degrés ; un autre conduisoit aux appartemens : le premier & le plus haut menoit au logement des soldats.

Au corridor du milieu , on trouvoit à droite & à gauche des appartemens au nombre de trente , dans chacun desquels il y avoit quatre lits pour des hommes. L'appartement des patrons & des matelots avoit quinze lits , & trois sal-

les à manger , dans la dernière desquelles , qui étoit à la poupe , on faisoit la cuisine. Tous les pavés de ces appartemens étoient composés de petites pièces rapportées de différentes couleurs , où étoit représentée l'Iliade d'Homere. Les planchers , les fenêtres , & tout le reste , étoient travaillés avec un art merveilleux , & embellis de toutes sortes d'ornemens.

Au plus haut coridor , il y avoit un Gymnase , c'est-à-dire , un lieu d'exercice , & des promenades proportionnées à la grandeur du navire. On voyoit là des jardins & des plantes de toute espèce , d'un arrangement merveilleux. Des tuyaux , les uns de terre cuite , les autres de plomb , portoient l'eau tout autour pour les arroser. On y voyoit outre cela des berceaux de lierre blanc & de vigne , dont les racines étoient dans de grands tonneaux pleins de terre. Ces tonneaux étoient arrosés de la même manière que les jardins. Les berceaux faisoient ombre aux promenades.

Ensuite on trouvoit l'appartement de Vénus à trois lits , dont le pavé étoit composé d'agates , & d'autres pierres précieuses les plus belles qu'on avoit pu trouver dans l'Isle. Les murailles & le toit étoient de bois de Cyprès. Les sc-

nêtres étoient ornées d'ivoire , de peintures , & de petites statues. Dans un autre appartement il y avoit une bibliothèque , au haut de laquelle en dehors on avoit placé un quadran solaire.

Il y avoit aussi un appartement à trois lits pour le bain , où se voyoient trois grandes chaudières d'airain , & une baignoire faite d'une seule pierre de différentes couleurs. La baignoire contenoit deux cents cinquante pintes. A la proue étoit un grand réservoir d'eau , qui contenoit cent mille pintes.

Tout autour du navire on voyoit en dehors des Atlas de six coudées (neuf pieds) de haut , qui soutenoient les hauts bords : ces Atlas étoient à une égale distance les uns des autres. Le navire étoit orné tout autour de peintures. On y voyoit huit tours proportionnées à sa grosseur : deux à la poupe , deux d'égale grandeur à la proue , & quatre au milieu du vaisseau. Sur ces tours étoient des parapets , par lesquels on pouvoit jeter des pierres sur les vaisseaux ennemis qui auroient trop approché. Chaque tour étoit gardée par quatre jeunes hommes armés de pied en cap , & par deux archers. Tout le dedans des tours étoit plein de pierres & de traits.

Sur le bord du vaisseau bien planchéyé étoit une espèce de rempart sur lequel étoit une machine à jeter des pierres, faite par Archimède : elle jetoit une pierre du poids de trois cents livres, & une flèche de douze coudées (dix-huit pieds) à la distance d'une stade, c'est-à-dire à cent vingt-cinq pas de là.

Le navire avoit trois mâts, à chacun desquels étoient deux machines chargées de pierres. Là étoient aussi des crocs & des masses de plomb, pour jeter sur ceux qui approchoient. Tout le navire étoit environné d'un rempart de fer, pour empêcher ceux qui voudroient venir à l'abordage. Tout autour du navire étoient disposés des corbeaux de fer, qui étant lancés par des machines accrochoient les vaisseaux des ennemis & les approchoient du navire, d'où on les pouvoit accabler facilement. Sur chacun des bords se tenoient soixante jeunes hommes armés de pied en cap : il y en avoit tout autant autour des mâts, & des machines à jeter des pierres.

Quoique la sentine fût extrêmement profonde, un seul homme la vuidoit avec une machine à vis, inventée par Archimède. Archimède, Poète Athé-

nien, fit une épigramme sur ce superbe navire. Il en fit bien payé. Hiéron lui envoya en récompense mille *medimnes* de bled, & les fut conduire jusqu'au port de Pyrée. Le *medimne*, selon le P. Montfaucon, est une mesure de six septiers. Cette épigramme est parvenue jusqu'à nous. On connoissoit alors le prix des vers à Syracuse.

Hiéron ayant appris qu'il n'y avoit point de port en Sicile qui pût contenir ce vaisseau, hors quelque-uns où il ne pouvoit être sans péril, résolut d'en faire présent au Roi * Ptolémée, & de l'envoyer à Alexandrie. Il y avoit alors disette de bled dans toute l'Egypte.

Plusieurs autres vaisseaux de charge de moindre grandeur accompagnoient ce grand navire. On mit dans ces vaisseaux soixante mille muids de bled, dix mille grands vases de terre pleins de poisson salé, vingt mille quintaux pesant de chair salée, & vingt autres mille grands fardeaux de différentes hardes, sans comprendre les vivres pour tout l'équipage.

Pour éviter une trop grande longueur, j'ai retranché quelques parties

* Il y a lieu de croire que c'étoit Ptolémée Philadelphus.

de la description qu'Athénée nous a laissée de ce grand navire. Je souhaiterois que pour nous en donner une plus juste idée, il en eût marqué précisément toutes les dimensions. Un mot aussi ajouté sur les rangs de rames, auroit éclairci & décidé une question qui demeurera toujours obscure & douteuse.

La fidélité d'Hiéron fut mise à une épreuve bien rude après la sanglante défaite des Romains à la bataille de Cannes qui fut suivie de la défection presque générale de leurs Alliés. Mais le ravage même de ses terres par les troupes Carthaginoises que leur flotte y avoit débarquées, ne fut pas capable de l'ébranler. Il eut seulement la douleur de voir que la contagion du mauvais exemple avoit pénétré jusques dans sa famille. Il avoit un fils nommé Gélon, qui épousa Néréide fille de Pyrrhus, dont il eut plusieurs enfans, & entr'autres Hyéronime, duquel il sera bientôt parlé. Gélon, méprisant la vieillesse de son pere, & ne faisant plus de cas de l'alliance des Romains depuis leur dernière disgrâce à Cannes, s'étoit déclaré ouvertement pour les Carthaginois. Il armoit déjà la multitude, & sollicitoit les Alliés de Syracuse à se

*Liv. lib. 24
n. 30.*

joindre à lui ; & a peut-être auroit-il causé du trouble dans la Sicile , si une mort prompte & imprévue n'avoit rompu ses mesures. Elle survint si à propos, qu'elle laissa quelque soupçon , que le pere l'avoit avancée. Il ne survécut pas long-tems à son fils , & mourut à l'âge de quatre-vingts dix ans , infiniment regretté des peuples. Il avoit régné cinquante-quatre ans.

AN. M. 3789.

AV. J. C. 215.

ARTICLE SECOND.

§. I. *Hiéronyme, petit-fils d'Hiéron, lui succède , & le fait regretter par ses vices & par ses cruautés. Il est tué dans une conspiration. Meurtre funeste des Princesses. Hippocrate & Epicyde s'emparent de l'autorité à Syracuse , & se déclarent pour les Carthaginois , comme l'avoit fait Hiéronyme.*

*Liv. lib. 24.
n. 47.*

LA mort d'Hiéron causa de grandes révolutions dans la Sicile. Le royaume étoit tombé entre les mains d'Hiéronyme son petit-fils : jeune ^b Prince incapable d'user sagement de la liberté, loin

a Movissetque in Sicilia res , nisi mors , adeo opportuna , ut patrem quoque suspicione adspiceret , armantem eum multitudinem , sollicitan-	temque socios absump- sisset. <i>Liv.</i> b Puerum , vix dum libertatem , ne dum dominationem , modicè latu- rum. <i>Liv.</i>
--	--

de pouvoir résister à la séduction de la puissance souveraine. La crainte qu'avoit Hiéron que le bon état où il laissoit son royaume ne changeât bientôt sous un Roi enfant, lui fit naître la pensée & le desir de rendre la liberté aux Syracusains. Mais ses deux filles s'opposèrent de tout leur crédit à ce dessein, dans l'espérance que le jeune Prince n'auroit que le titre de Roi, & qu'elles en auroient toute l'autorité avec leurs maris Andranodore & Zoïppe, qui tiendroient le premier rang entre ses Tuteurs. Il ^a n'étoit pas aisé à un vieillard nonagénaire, de tenir contre les caresses & les artifices de ces deux femmes qui l'obsédoient jour & nuit, de conserver la liberté de son esprit au milieu de leurs insinuations pressantes & assidues, & de sacrifier avec courage l'intérêt de sa famille à celui du public.

Pour prévenir, autant qu'il lui étoit possible, les maux qu'il prévoyoit, il lui nomma quinze Tuteurs qui devoient former son Conseil, & les pria instamment en mourant de ne jamais se départir de l'alliance avec les Romains à

a Non facile erat nonagesimum jam agenti annum, circumfesso dies noctesque muliebribus blanditiis, liberare animum, & convertere ad publicam privata curam. Liv.

laquelle il avoit été inviolablement attaché pendant cinquante ans , & d'apprendre au jeune Prince leur pupille à marcher sur ses traces , & à suivre les principes dans lesquels il avoit été élevé jusques-là.

Le Roi étant mort après ces dispositions , les Tuteurs qu'il avoit nommés à son petit-fils , convoquèrent aussitôt l'assemblée , présentèrent le jeune Prince au peuple , & firent lecture du testament. Un petit nombre de gens apostés exprès pour y applaudir , battirent des mains , & jetterent des cris de joie. Tout le reste , dans une consternation égale à celle d'une famille à qui la mort vient d'enlever un bon pere , garda un morne silence , qui marquoit assez & leur douleur de la perte qu'ils venoient de faire , & leurs craintes pour l'avenir. On^a fit ensuite ses funérailles , qui furent plus honorées par les regrets & les larmes de ses sujets , que par les soins & le respect de ses proches pour sa mémoire.

Le premier soin d'Andranodore fut d'écarter tous les autres Tuteurs , en disant hautement que le Prince étoit en âge de gouverner par lui-même.

a Funus fit regium, ma- | tate , quàm curâ suorum ,
gis amore civium & cati- | celebre. Liv.

Il avoit alors près de quinze ans. Ainsi se démettant le premier de la Tutelle qui lui étoit commune avec plusieurs Collègues, il réunit dans sa seule personne tout leur pouvoir. Les dispositions les plus sages des Princes mourans sont souvent peu respectées après leur mort, & rarement exécutées.

Le ^a meilleur Prince du monde & le plus modéré, succédant à un Roi aussi chéri de ses sujets que l'avoit été Hiéron, auroit eu bien de la peine à les consoler de la perte qu'ils venoient de faire. Mais, comme si Hiéronyme eût cherché par ses vices à le faire encore plus regretter, il ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il fit connoître combien toutes choses étoient changées. Ni le Roi Hiéron, ni Gélon son fils, pendant tant d'années, ne s'étoient jamais distingués des autres citoyens par leur habillement, ni par aucun ornement qui sentît le faste. Ici l'on vit paroître tout d'un coup Hiéronyme revêtu de pourpre, le front ceint du diadème, environné d'une troupe de Gar-

a Vix quidem ulli bono moderatoque regi facilis erat favor apud Syracusanos, succedenti tantæ caritati Hieronis. Verùm enim verò Hieronymus,

velut suis vitiis desiderabilem efficere vellet avum, primo statim conspectu, omnia quàm disparia essent, ostendit. *Liv.*

des armés. Quelquefois même il affectoit d'imiter Denys le Tyran, en sortant comme lui du palais sur un char attelé de quatre chevaux blancs. Tout^a le reste répondoit à cet équipage : un mépris marqué de tout le monde, des oreilles fières & dédaigneuses, une affectation à ne dire que des choses désobligeantes, un abord difficile, & qui le rendoit presque inaccessible, non seulement aux étrangers, mais à ses Tuteurs même ; un raffinement pour trouver de nouvelles débauches, une cruauté qui alloit jusqu'à éteindre en lui tout sentiment d'humanité. Ce caractère odieux du jeune Roi jetta une si grande frayeur dans les esprits, que quelques-uns de ses Tuteurs, pour se dérober à sa cruauté, se donnèrent eux-mêmes la mort, ou se condamnèrent à un exil volontaire.

Trois hommes seulement, Andronodore & Zoïppe tous deux gendres d'Hiéron, & un certain Tharson, avoient les entrées plus libres auprès du jeune Roi. Il les écoutoit peu sur

^a Hunc tam superbum apparatus habitumque convenientes sequebantur, contemptus omnium hominum, superbæ aures, contumeliosa dicta; rari aditus, non alienis modò, sed tutoribus etiam; libidines novæ, inhumana crudelitas. *Liv.*

tout le reste : mais comme les deux premiers étoient ouvertement déclarés pour les Carthaginois , & le troisième pour les Romains , cette différence de sentimens , & les disputes souvent très vives qui en étoient la suite attiroient sur eux l'attention du Prince.

Il arriva à-peu-près dans ce tems-là , qu'on découvrit une conjuration contre la vie d'Hiéronyme. On dénonça un des principaux conjurés , nommé Théodote. Appliqué à la question , il avoua le crime pour lui-même : mais la violence des supplices les plus cruels ne fut pas capable de lui faire trahir ses complices. Enfin , comme s'il eût cédé à la force des tourmens , il chargea les meilleurs amis du Roi quoique innocens , entre lesquels il nomma Tharson , comme le chef de toute l'entreprise , ajoutant qu'ils n'auroient eu garde de s'y engager , s'ils n'avoient eu à leur tête un homme de son crédit. La chaleur que celui-ci avoit toujours fait paroître pour la cause des Romains , rendit l'indice vraisemblable. Ainsi il fut puni de mort. Aucun des complices , pendant qu'on faisoit souffrir la torture à leur compagnon , ne prit la fuite , ou ne se cacha : tant ils comploient sur le courage & sur la fidélité

de Théodote , & tant celui-ci avoit de force pour tenir ce secret caché.

La mort de Tharfon , qui seul étoit le lien & nœud de l'alliance avec les Romains , laissa le champ libre aux partisans des Carthaginois. Hiéronyme envoya des Ambassadeurs à Annibal ; qui lui envoya à son tour un jeune Carthaginois d'illustre naissance , nommé Annibal comme lui , avec Hippocrate & Epicyde , natifs de Carthage , mais originaires de Syracuse par leur pere. Après le Traité conclu avec Hiéronyme , le jeune Officier retourna vers son Général : les deux autres demeurèrent auprès du Roi avec la permission d'Annibal. Les conditions du Traité étoient , qu'après qu'ils auroient chassé les Romains de la Sicile , sur quoi ils comptoient certainement , le fleuve Himéra qui partage presque toute l'Isle , sépareroit la province des Carthaginois de son royaume. Hiéronyme , enflé des louanges de ses flatteurs , demanda même , quelque tems après , qu'on lui cédât toute la Sicile , laissant aux Carthaginois pour leur part l'Italie. La proposition parut folle & téméraire , mais Annibal y fit peu d'attention , ne songeant qu'à tirer le jeune Roi du parti des Romains.

Sur le premier bruit de ce Traité , Appius Préteur de Sicile envoya des Ambassadeurs à Hiénonyme , pour renouveler l'Alliance que les Romains avoient eu avec son ayeul. Ce Prince orgueilleux les reçut avec beaucoup de mépris , leur demandant d'un ton railleur & insultant , ce qui s'étoit passé à la journée de Canes : que les Ambassadeurs d'Annibal en racontaient des choses incroyables : qu'il étoit bien aise d'en savoir la vérité par leur bouche , afin de se déterminer sur le choix de ses Alliés. Les Romains lui répondirent qu'ils reviendroient vers lui , quand il auroit appris à recevoir sérieusement des Ambassadeurs : & , après l'avoir averti plutôt que prié , de ne point changer témérairement de parti , ils se retirèrent.

Enfin sa cruauté , & les autres vices auxquels il se livroit aveuglement , lui attirèrent une fin malheureuse. Ceux qui avoient formé la conspiration dont il a été parlé , suivirent leur plan , & ayant trouvé une occasion favorable d'exécuter leur entreprise , le tuèrent dans un voyage qu'il faisoit de Syracuse au pays & dans la ville des Léontins.

On voit ici sensiblement la différence qu'il y a entre un Roi & un Ty-

ran , & que ce ne sont point les gardes & les armes qui mettent un Prince en sûreté , mais l'affection des sujets. Hiéron , persuadé que ceux qui ont dans les mains les loix pour gouverner les peuples , doivent toujours se gouverner eux-mêmes par les loix , se conduisoit de telle sorte qu'on pouvoit dire que c'étoit la loi , & non Hiéron , qui régnoit. Il ne se croyoit riche & puissant que pour faire du bien , & pour rendre les autres heureux. Il n'avoit pas besoin de se précautionner pour la sûreté de sa vie : il avoit toujours autour de lui la plus sûre garde , qui est l'amour des peuples , & Syracuse ne craignoit rien tant que de le perdre. Aussi sa mort fut pleurée comme celle du pere commun de l'Etat. Les bouches , & encore plus les cœurs , long-tems après , étoient remplis de son nom , & ne cessoient de bénir sa mémoire. Hiéronyme au contraire , qui n'avoit d'autre règle que la violence , qui regardoit tous les autres hommes comme nés uniquement pour lui , qui se piquoit de commander non à des sujets mais à des esclaves , menoit la vie du monde la plus triste , si c'est vivre que de passer ses jours dans des frayeurs continuelles. Comme il ne se fioit à personne , personne ne pouvoit

se fier à lui. Ceux qui approchoient le plus près de sa personne, étoient les plus exposés à ses soupçons & à sa cruauté; & ils crurent ne pouvoir mettre leur vie en sûreté qu'en finissant la sienne. Voilà où se termina un règne très-court, mais rempli des désordres, d'injustices & de violences.

Appius, qui prévoyoit les suites de cette mort, donna avis de tout au Sénat, & prit toutes les précautions nécessaires pour conserver la partie de la Sicile qui appartenoit aux Romains. Ceux-ci, de leur côté, voyant qu'il s'élevoit dans la Sicile une guerre qui pouvoit devenir importante, y firent passer Marcellus, qui avoit été nommé Consul avec Fabius au commencement de la cinquième année de la seconde guerre Punique, & qui s'étoit rendu si illustre par les succès qu'il avoit eus contre Annibal.

AN. M. 1790.

AV. J. C. 214.

Liv. lib. 24.

n. 21-35.

Au moment qu'Hiéronyme fut tué, les soldats, moins par affection que par un certain respect naturel pour les Rois, songèrent d'abord à venger sa mort sur les Conjurés. Mais le doux nom de la liberté dont on les flatta, l'espérance qu'on leur donna de leur distribuer l'argent du Tyran & de leur payer une meilleure solde, & le récit

de ses crimes affreux & de ses honteuses débauches , tout cela appaisa leur première chaleur , & changea tellement leurs dispositions , qu'ils laissèrent sans sépulture le corps de ce Prince , dont ils venoient de témoigner un si vif regret quelques momens auparavant.

Dès qu'on eut appris à Syracuse la mort d'Hiéronyme , Andranodore s'empara de l'Isle qui étoit une des parties de la ville , de la citadelle , & d'autres endroits propres à s'y défendre , & il y mit de bonnes garnisons. Théodote & Sosis , chefs de la conspiration , ayant laissé leurs complices à l'armée pour contenir les soldats , arrivèrent à la ville bientôt après. Ils se rendirent maîtres du quartier d'Achradine , où en montrant au peuple la robe sanglante du Tyran avec son diadème , & l'exhortant à prendre les armes pour défendre sa liberté , ils se virent bientôt à la tête d'une nombreuse multitude.

Toute la ville étoit en confusion. Le lendemain à la pointe du jour , tout le peuple , tant armé que sans armes accourut à l'Achradine où se tenoit le Sénat , qui depuis la mort d'Hiéron n'avoit été ni assemblé , ni consulté sur aucune affaire. Polyène , l'un des Sénateurs ,

teurs , parla au peuple avec beaucoup de liberté & de modération. Il leur représenta , „ Que connoissant par expérience les indignités & les misères de „ la servitude , ils en étoient vivement „ frappés. Mais que pour ce qui est des „ maux que la discorde civile entraîne „ après elle , ils en avoient plutôt entendu parler à leurs peres , qu'ils „ n'en étoient instruits par eux-mêmes. „ Qu'il les louoit d'avoir pris promptement les armes : & qu'il les louoit encore davantage , s'ils ne s'en „ servoient que dans la dernière nécessité. Que pour le présent , il étoit „ d'avis d'envoyer des Députés à Andranodore , pour lui déclarer qu'il „ eût à se soumettre au Sénat , à ouvrir les portes de l'Isle , & à en retirer sa garnison. Que s'il persistoit „ dans son usurpation , il falloit le traiter plus rigoureusement encore „ qu'on n'avoit fait Hiéronyme „.

Cette ambassade fit d'abord impression sur son esprit , soit qu'il conservât encore quelque respect pour le Sénat , & qu'il fût touché du consentement général des citoyens ; soit que la partie de l'Isle la mieux fortifiée , qui lui avoit été enlevée par trahison & livrée aux Syracusains , lui donnât de l'inquié-

tude. Mais ^a sa femme Démarate , fille
 d'Hiéron , Princesse fière & ambitieuse,
 l'ayant tiré à part , le fit souvenir de
 cette parole célèbre de Denys le Tyran,
 „ *Qu'il ne falloit point descendre du*
 „ *trône qu'on n'en fût arraché par les*
 „ *pieds.* Qu'on pouvoit en un moment
 „ renoncer à une grande fortune , mais
 „ qu'il en coutoit beaucoup de tems
 „ & de peine pour y parvenir. Qu'il
 „ devoit donc tâcher de gagner du
 „ tems ; & , pendant qu'il amuseroit
 „ le Sénat par des réponses ambiguës ,
 „ négocier sous main avec les soldats
 „ qui étoient à Léonce , qu'il lui seroit
 „ aisé de s'attacher par l'appât des tré-
 „ fors du Roi dont il étoit en posses-
 „ sion „.

Andranodore ne rejetta pas entière-
 ment ces conseils , & ne crut pas de-
 voir aussi les suivre sans réserve. Il prit
 un milieu. Il promit de se soumettre au
 Sénat , en attendant que l'occasion de-
 vînt plus favorable ; & le lendemain ,
 ayant ouvert les portes de l'Isle dès le
 matin , il se rendit à l'Achradine ; & là ,
 après s'être excusé devant le peuple de

a Sed evocatum eum ab
 legatis Demarata uxor ,
 filia Hieronis , inflata ad-
 huc regis animis ac mu-
 liebri spiritu , admonet

sape usurpatæ Dionysii ty-
 ranni vocis , qua , pedibus
 tractum , non insidentem
 equo , relinquere tyranni-
 dem dixerit debere.

son délai & de sa résistance sur la crainte qu'il avoit eue qu'on ne l'enveloppât , comme oncle du Tyran , dans sa punition , il déclara qu'il venoit remettre sa personne , & ses intérêts entre les mains du Sénat. Puis se tournant vers les meurtriers du Tyran , & apostrophant Théodote & Sosis : „ Vous „ avez , leur dit-il , fait une mémorable action. Mais , croyez-moi , votre „ gloire n'est que commencée , & n'est „ point encore parvenue à son comble. „ Si vous ne songez à établir la paix & „ la concorde parmi les citoyens , la „ République court grand risque d'exploirer & de périr dans le moment „ même qu'elle commence à goûter les „ doux fruits de la liberté „. Après ce discours , il mit à leurs pieds les clefs de l'Isle & des trésors du Roi. La joie se répandit dans toute la ville , & les temples furent remplis pendant tout ce jour d'une foule infinie de peuple , qui alloit remercier les dieux de cet heureux changement.

Le jour suivant , le Sénat s'étant assemblé selon l'ancienne coutume , on créa des Magistrats , parmi lesquels on nomma Andranodore des premiers , avec Théodote & Sosis , & quelques autres Conjurés qui étoient absens.

D'un autre côté, Hippocrate & Epycyde qu'Hiéronyme avoit envoyés à la tête d'un corps de deux mille hommes, pour tenter d'exciter du trouble dans les villes qui tenoient pour les Romains, se voyant, à la nouvelle de la mort du Tyran, abandonnés des soldats qu'ils commandoient, s'en revinrent à Syracuse, où ils demanderent une escorte pour retourner sûrement auprès d'Annibal, n'ayant plus rien à faire en Sicile depuis la mort de celui à qui ce Général les avoit envoyés. On n'étoit pas fâché de se délivrer de ces deux étrangers, dont l'esprit étoit inquiet & remuant, & qui avoient beaucoup d'expérience dans la guerre. Il est dans la plupart des affaires un moment décisif, qui ne revient point quand on l'a manqué. La négligence qu'on apporta à régler le tems de leur départ, leur donna lieu de s'insinuer dans l'esprit des soldats qui les estimoient à cause de leur habileté, & de les indisposer contre le Sénat & contre les citoyens les mieux intentionnés.

Andranodore, à qui l'ambition de sa femme ne donnoit point de repos, & qui jusques là avoit usé de dissimulation pour mieux couvrir ses desseins, croyant qu'il étoit tems de les faire

éclore , conspira avec Thémiste , gendre de Gélon , pour s'emparer de la royauté. Il communiqua ses vues à un Comédien , nommé Ariston , pour qui il n'avoit rien de caché. Cette profession n'avoit rien de deshonorant chez les Grecs , & étoit exercée par des gens d'une condition honnête. Ariston , se croyant obligé , comme il l'étoit en effet , de sacrifier son ami à sa patrie , découvrit la conspiration. Andranodore & Thémiste sont tués aussitôt par l'ordre des autres Magistrats en entrant dans le Sénat. Le peuple se soulève , & menace de venger leur mort. Mais on l'effraie , en jettant les cadavres des deux conjurés hors du Sénat. Puis on l'instruit de leurs mauvais desseins auxquels on attribue tous les maux de la Sicile , plutôt qu'à la méchanceté d'Hiéronyme , qui n'étant qu'un enfant ne s'étoit conduit que par leurs conseils. On fait remarquer que ses Tuteurs & ses Maîtres avoient régné sous son nom. Qu'ils auroient dû être exterminés avant Hiéronyme , ou du moins avec lui. Que l'impunité les avoit poussés à de nouveaux crimes , & les avoit portés à aspirer à la tyrannie. Que n'ayant pu y réussir par la force , ils avoient employé la dissimulation & la

perfidie. Qu'on n'avoit pu vaincre à force de graces & de faveurs la mauvaise volonté d'Andranodore , en le nommant à la première Magistrature parmi les libérateurs de la patrie , lui qui étoit l'ennemi déclaré de la liberté. Qu'au reste , cette ambition de régner leur avoit été inspirée par les Princesses du sang royal qu'ils avoient époufées , l'une fille d'Hiéron , & l'autre fille de Gélon.

A cette parole , il s'élève un cri de toute l'assemblée qu'il n'en faut laisser vivre aucune , & qu'il faut exterminer entièrement la race des Tyrans , fans qu'il en reste de trace. Tel ^a est le caractère de la multitude : ou elle se livre basfement à l'efclavage , ou elle domine avec insolence. Mais par rapport à la liberté , qui tient le milieu entre ces deux excès , elle ne fait ni s'en passer , ni en user : & il ne se trouve que trop de flatteurs , toujours prêts à entrer dans ses paffions , à enflammer fa colere , & à la pouffer aux dernières violences & aux plus barbares cruautés ; à quoi elle

a Hæc natura multitudinis est ; aut servit humiliter , aut superbè dominatur : Libertatem , quæ media est , nec spernere modicè , nec habere sciunt.

Et non fermè defunt irarum indulgentes ministri , qui avidos atque intemperantes plebeiorem animos ad sanguinem & cædes irritent. Liv.

n'est déjà que trop portée par elle-même. C'est ce qui arriva pour lors. Sur la requête des Magistrats , qui fut presque plutôt acceptée que proposée , on ordonna que la race royale seroit entièrement détruite.

On tue d'abord Démarate fille d'Hiéron , & Harmonie fille de Gélon , mariées , la première à Andranodore , & la seconde à Thémiste. De là on va à la maison d'Héraclée femme de Zoïppe , qui ayant été envoyé en Ambassade vers Ptolémée , Roi d'Egypte , y étoit resté volontairement en exil pour ne pas être témoin des maux de sa patrie. Avertie qu'on alloit venir à elle , cette infortunée Princesse s'étoit réfugiée avec ses deux filles dans le lieu le plus retiré de sa maison , vers ses dieux pénates. Là , quand les assassins furent arrivés , les cheveux épars , le visage baigné de larmes , & dans l'état le plus propre à exciter la compassion , elle les conjura d'une voix tremblante & entrecoupée de soupirs , au nom d'Hiéron son pere , & de son frere Gélon , „ De „ ne pas envelopper une Princesse in- „ nocente dans le crime & dans les „ malheurs d'Hiéronyme. Elle leur re- „ présenta qu'elle n'avoit tiré d'autre „ fruit du règne de ce Prince , que

» l'exil de son mari. Que n'ayant point
» eu de part à la fortune ni aux des-
» feins criminels de sa sœur Démarate,
» elle n'en devoit point avoir à son
» châtement. Que pouvoit-on craindre
» au reste ou d'elle-même dans l'état
» d'abandon & presque de viduité où
» elle étoit réduite, ou de ses filles
» malheureuses orphelines sans appui
» & sans crédit? Que si la race royale
» étoit devenue si odieuse qu'on ne pût
» en souffrir la vue à Syracuse, on
» pouvoit les reléguer à Alexandrie,
» & rejoindre la femme à son mari,
» les filles à leur pere ». Quand elle les
vit inflexibles à ses remontrances, ou-
bliant ce qui la regardoit, elle les pria
de vouloir au moins sauver la vie aux
Princesses ses filles, toutes deux d'un
âge qui inspire la compassion aux enne-
mis les plus transportés de fureur. Elle
ne gagna rien sur l'esprit de ces barba-
res. L'ayant arrachée comme d'entre les
bras de ses dieux pénates, ils la percé-
rent de coups sous les yeux de ses deux
filles; & les égorgèrent aussitôt elles-
mêmes, déjà teintes & couvertes du
sang de leur mere. Ce qu'il y eut de
plus triste dans leur destinée, c'est que
immédiatement après leur mort, il vint
un ordre du peuple qu'il leur sauvoit
la vie.

De la compassion le peuple passa en un moment à des sentimens de colère, & de fureur contre ceux qui avoient si fort pressé l'exécution, sans laisser le lieu à la réflexion ni au repentir. Il demande qu'on nomme des Magistrats à la place d'Andranodore & de Thémiste. On hésite long-tems sur ce choix. Enfin quelqu'un de la foule du peuple nommé au hazard Epicyde, un autre nommé aussitôt Hippocrate. Ces deux hommes sont demandés avec tant d'ardeur par la multitude composée de citoyens & de soldats, que le Sénat ne peut empêcher qu'ils ne soient créés.

Les nouveaux Magistrats ne découvrirent pas d'abord le dessein qu'ils avoient de remettre Syracuse dans les intérêts d'Annibal. Mais ils voyoient avec peine les démarches qu'on avoit déjà faites avant qu'ils fussent en charge. Car, aussitôt après le rétablissement de la liberté, on avoit envoyé des Ambassadeurs à Appius, pour proposer le renouvellement de l'alliance qu'Hiéronyme avoit rompue. Celui-ci les avoit adressés à Marcellus, qui venoit d'arriver en Sicile avec une autorité supérieure à la sienne. Marcellus en envoya à son tour aux Magistrats de Syracuse, pour traiter de la paix.

Ils trouvèrent en y arrivant , l'état des choses bien changé. Hippocrate & Epicyde , d'abord par des sourdes menées , puis par des plaintes ouvertes , avoient inspiré à tout le monde une grande aversion pour les Romains en faisant entendre qu'on songeoit à leur livrer Syracuse. La vue d'Appius , qui s'étoit approché de l'entrée du port avec ses vaisseaux pour encourager ceux du parti Romain , fortifia de nouveau ces soupçons & ces accusations , de sorte que la multitude courut tumultuairement pour empêcher les Romains de mettre pied à terre , supposé qu'ils en eussent le dessein.

Dans ce trouble & cette confusion , on jugea à propos de convoquer l'assemblée du peuple. Les avis y étant fort partagés , & la chaleur des disputes faisant craindre quelque sédition , Apollonide , un des principaux du Sénat , tint un discours fort convenable à l'état présent des affaires. » Il fit voir que
» jamais ville n'avoit été plus près ou
» de sa perte ou de son salut , que l'étoit
» actuellement Syracuse. Que si tous ,
» d'un consentement unanime , se ran-
» geoient ou du côté des Romains , ou
» de celui des Carthaginois , leur état
» seroit heureux. Que s'ils se parta-

» geoient de sentimens , la guerre ne
» seroit ni plus vive ni plus dangereuse
» entre les Romains & les Carthagi-
» nois , qu'entre les Syracusains mê-
» mes divisés les uns contre les autres ,
» chaque parti devant avoir dans l'en-
» ceinte des mêmes murailles, ses trou-
» pes , ses armées , & ses Généraux.
» Qu'il falloit donc travailler unique-
» ment à convenir tous ensemble , &
» à se réunir : & que de savoir laquelle
» des deux alliances étoit la plus utile ,
» ce n'étoit pas maintenant la question
» la plus importante. Qu'au reste, pour
» le choix des alliés , l'autorité d'Hié-
» ron sembloit devoir l'emporter sur
» celle d'Hiéronyme ; que l'amitié des
» Romains , connue par une heureuse
» expérience de cinquante années , pa-
» roissoit préférable à celle des Car-
» thaginois , sur laquelle on ne pou-
» voit trop compter pour le présent ,
» & dont on s'étoit trouvé fort mal
» par le passé ». Il ajoutoit un dernier
motif qui n'étoit pas indifférent : » c'est
» qu'en se déclarant contre les Ro-
» mains , ils auroient dans le moment
» la guerre sur les bras ; au lieu que ,
» de la part de Carthage , le danger
» étoit plus éloigné ».

Moins ce discours parut passionné,

plus il eut d'effet. On voulut avoir l'avis des différens Corps de l'Etat , & l'on pria les principaux Officiers des troupes tant de la ville qu'étrangers , de conférer ensemble. L'affaire fut discutée long-tems & avec beaucoup de vivacité. Enfin , comme on ne voyoit pas de moyen présent de soutenir la guerre contre les Romains , on conclut à la paix , & on leur envoya des Ambassadeurs pour terminer l'affaire.

Peu de jours après cette résolution prise , les Léontins envoyèrent demander du secours à Syracuse , pour défendre leurs frontières. Cette députation parut venir fort à propos, pour décharger la ville d'une multitude inquiète & & turbulente , & pour éloigner leurs Chefs non moins dangereux. On fit partir quatre mille hommes sous le commandement d'Hippocrate , dont on étoit bien aise de se défaire , & qui ne fut pas fâché lui-même de cette occasion qu'on lui donnoit de brouiller. Car il n'y fut pas plutôt arrivé , qu'il pilla les frontières de la province Romaine , & tailla en pièces une troupe qu'Appius avoit envoyée pour les défendre. Marcellus se plaint aux Syracusains de cet acte d'hostilité , & demande qu'on chasse de la Sicile cet étranger avec son

frere Epicyde , qui s'étant venu rendre en même tems dans la ville des Léontins , tâchoit d'en brouiller les habitans avec ceux de Syracuse , en les exhortant à se mettre en liberté aussi bien que les Syracusains. La ville des Léontins étoit de la dépendance de Syracuse : mais elle prétendoit ici secouer le joug , & agir indépendamment des Syracusains , comme une ville plaine-ment libre. Lors donc que ceux de Syracuse envoyèrent aux Léontins faire des plaintes des hostilités commises contre les Romains , & demander qu'on chassât les deux freres Carthagi-nois qui en étoient les auteurs , les Léontins leur répondirent qu'ils ne les avoient pas chargés de faire la paix pour eux avec les Romains.

Les Députés de Syracuse rapporté-
rent à Marcellus cette réponse des
Léontins dont ils ne dispofoient plus ,
lui laissant la liberté de leur déclarer la
guerre , sans que cela portât aucun pré-
judice au Traité qu'ils avoient fait en-
semble. Il marcha aussitôt contre Léon-
ce , dont il se rendit maître à la pré-
mière attaque. Hippocrate & Epicyde
prirent la fuite. On fit main basse sur
tout ce qui se trouva de déserteurs ,
dont le nombre montoit bien à deux

mille : mais depuis que la ville fut prise , on ne toucha à aucun des Léontins ni des autres soldats ; on leur rendit même tout ce qui leur appartenoit , à l'exception de ce que le premier tumulte d'une ville prise d'assaut avoit fait périr.

Huit mille hommes , que les Magistrats de Syracuse envoioient au secours de Marcellus , rencontrent en chemin un homme , qui leur fait un récit infidèle de ce qui s'est passé à la prise de Léonce , exagérant , par une malice affectée , la cruauté des Romains , qu'il assuroit , contre la vérité , avoir fait passer au fil de l'épée tous les habitans ; aussi-bien que les troupes qui y avoient été envoyées de Syracuse.

Ce mensonge artificieux , qu'ils n'approfondirent point autrement , leur donne de la compassion pour leurs compagnons. Ils témoignèrent leur inclination par leur murmure. Hippocrate & Epycide , qui étoient déjà connus de ces troupes , se présentent à elles précisément dans ce moment de trouble & de tumulte , & prennent le parti de se mettre sous leur protection , n'ayant point d'autre ressource. Ils sont reçus avec joie & applaudissement. Le bruit se porte jusqu'à la queue de l'ar-

mée , où étoient les Commandans Diomène & Sofis. Ceux-ci apprennent la cause du tumulte , accourent , blâment les soldats d'avoir reçu au milieu d'eux Hippocrate & Epicyde ennemis de la patrie , & ordonnent qu'on les arrête & qu'on les lie. Les soldats s'y opposent avec de grandes menaces. Ces deux Généraux envoient à Syracuse , pour informer le Sénat de ce qui se passe.

Cependant l'armée s'avance vers Mégare , & rencontre sur sa route un homme aposté par Hippocrate , & chargé d'une lettre qui paroissoit être écrite par les Magistrats de Syracuse à Marcellus. Ils le lotoient du carnage qu'il avoit fait à Léonce , & l'exhortoient à faire le même traitement à tous les soldats mercénaires , pour rendre enfin la liberté à Syracuse. La lecture de cette Lettre supposée soulève les mercénaires , dont ce corps étoit presque entièrement composé. Ils veulent se jeter sur le peu de Syracusains qui s'y trouvent. Hippocrate & Epicyde empêchent cette violence non par un sentiment de miséricorde , ou d'humanité , mais pour ne pas perdre entièrement l'espérance qu'ils avoient de rentrer dans Syracuse. Ils y envoient un homme qu'ils avoient gagné , qui y

raconte le pillage de Léonce conformément à leur premier récit. Ces bruits sont écoutés favorablement de la multitude , qui s'écrie qu'il faut fermer les portes aux Romains. Hippocrate & Epicyde arrivent cependant auprès de la ville , dans laquelle ils entrent moitié par force , moitié par les intelligences qu'ils y avoient. Ils tuent les Magistrats , & s'emparent de la ville. Le lendemain les esclaves sont affranchis , les prisonniers délivrés , & dans une assemblée tumultuaire Hippocrate & Epicyde mis dans les premières places. Syracuse ainsi , après un court rayon de liberté , retomba dans son ancienne servitude.

§. II. *Le Consul Marcellus forme le siège de Syracuse. Les pertes considérables d'hommes & de vaisseaux , causées par les terribles machines d'Archimède , obligent Marcellus à changer le siège en blocus. Enfin il prend la ville par le moyen des intelligences qu'il y avoit. Mort d'Archimède , tué par un soldat qui ne le connoissoit point.*

AN. M. 3796.

AV. J. C. 214.

Liv. lib. 24.

n. 33. 34.

LES choses étant en cet état , Marcellus crut devoir quitter le pays des Léontins , pour s'avancer vers Syracuse :

Lorsqu'il en fut assez proche, il envoya des Députés pour faire savoir aux habitants qu'il venoit pour rendre la liberté aux Syracusains, & non pour leur faire la guerre. On ne leur permit pas d'entrer dans la ville. Epicyde & Hippocrate allèrent au-devant d'eux, & ayant entendu leurs propositions, répondirent fièrement que, si les Romains songeoient à mettre le siège devant leur ville, ils s'appercevroient bientôt qu'autre chose étoit d'attaquer Syracuse, & d'attaquer Léonce. Marcellus se déterminâ donc à faire l'attaque de la ville par terre & par mer : par terre du côté de l'Hexapyle, par mer du côté de l'Achradiue, dont les murs sont baignés par les flots de la mer.

Plutar. in Marc. p. 305-307. Polyb. l. 8. p. 515-518.

On peut consulter la description de Syracuse dans le Tome troisième.

Il laissa le commandement des troupes de terre à Appius, & se réserva celui de la flotte. Elle étoit composée de soixante galères à cinq rangs de rames, qui étoient pleines d'hommes armés d'arcs, de frondes & de dards, pour nettoyer les murailles. Il y en avoit un grand nombre d'autres, chargées de toutes sortes de machines propres à l'attaque des places.

Les Romains montant à l'assaut par deux endroits, la consternation régnoit dans Syracuse, par la crainte où l'on

étoit de ne pouvoir rien opposer à une si terrible puissance , & à de si grands efforts. En effet , il auroit été impossible d'y résister , sans un seul homme , dont la merveilleuse industrie tint lieu de tout à Syracuse : c'étoit Archimède. Il avoit pris soin de garnir les murs de tout ce qui étoit nécessaire pour une bonne défense. Dès qu'il eut commencé à faire jouer du côté de la terre ses machines, elles décochèrent contre l'infanterie toutes sortes de traits , & des pierres d'une pesanteur énorme , qui voloient avec tant de bruit , de roideur , & de rapidité , que rien ne pouvant soutenir ce choc , elles renversoient & écraseroient tous ceux qu'elles rencontroient , & jettoient dans tous les rangs un désordre horrible.

Marcellus ne réussissoit pas mieux du côté de la mer. Archimède avoit disposé des machines pour lancer des traits à quelque distance que ce fût. Quoique les ennemis fussent encore loin de la ville , il les atteignit avec des balistes & des catapultes plus grandes & plus bandées. Quand les traits passeroient au de-là , il en avoit de plus petites & proportionnées à la distance : ce qui causoit une si grande confusion parmi les Romains, qu'ils ne pouvoient rien entreprendre.

Ce n'étoient pas là les plus grands dangers. Archimède avoit placé derrière les murailles de hautes & fortes machines , qui faifant tomber tout d'un coup sur les galères de grosses poutres chargées au bout d'un poids immense , les abymoient dans les flots. Outre cela il faisoit partir une main de fer attachée à une chaîne , par laquelle celui qui gouvernoit la machine , ayant attrapé la proue d'un vaisseau , & l'élevant en l'air par le moyen du contre-poids qui retomboit au-dedans des murailles , dressoit le vaisseau sur la poupe & le tenoit quelque tems en cet état ; puis lâchant la chaîne par le moyen d'un moulinet ou d'une poulie , le faisoit retomber de tout son poids ou sur la proue , ou sur le côté , & souvent le submergeoit entièrement. D'autres fois les machines ramenant le vaisseau vers la terre avec des cordages & des crocs , après l'avoir fait pirouetter long-tems , le brisoient & le fracassoient contre les pointes des rochers qui s'avançoient de dessous les murailles , & écrasoient ainsi tous ceux qui étoient dessus. A tout moment des galères enlevées & suspendues en l'air tournoyant avec rapidité , présentoient un spectacle affreux , & retombant

dans la mer avec tout leur équipage y étoient abymées.

Marcellus avoit préparé à grands frais des machines appelées *Sambuques*, à cause de la ressemblance qu'elles avoient avec l'instrument de musique qui portoit ce nom. Il avoit destiné pour cet effet huit galères à cinq rangs, d'un côté desquelles on avoit ôté les rames, aux unes à droite, & aux autres à gauche, & qu'on avoit jointes ensemble deux à deux par les côtés où il n'y avoit point de rames. La machine consistoit dans une échelle, de la largeur de quatre pieds, laquelle dressée étoit aussi haute que les murailles. On la couchoit de son long sur les côtés des deux galères jointes ensemble, de sorte qu'elle passoit de beaucoup les éperons; & au haut des mâts de ces galères on mettoit des poulies & des cordes. Quand on devoit la mettre en œuvre, on attachoit les cordes à l'extrémité de la machine, & des gens de dessus la poupe l'élevoient par le moyen des poulies: d'autres sur la proue aidoient aussi à l'élever avec des leviers. Ensuite les galères étant poussées au pied de la muraille, on y appliquoit ces machines. C'est, sans doute, ce que nous appellons un pont-levis. Le

pont de la Sambuque s'abattoit, & servoit aux assiégeans pour passer sur le mur des assiégés.

Cette machine n'eut pas l'effet qu'on en avoit attendu. Comme elle étoit encore assez loin des murailles, Archimède lâcha contre elle un gros rocher de dix * quintaux; après celui-là un second; & un moment après un troisième: qui tous la heurtant avec un sifflement & un tonnerre épouvantable, renversèrent & brisèrent ses appuis, & donnèrent une telle secouille aux galères qui la soutenoient, qu'elles se lâchèrent & se séparèrent.

Marcellus, presque rebuté & poussé à bout, se retira avec ses galères le plus diligemment qu'il lui fut possible, & envoya donner ordre à ses troupes de terre d'en faire autant. En même tems il assembla un Conseil de guerre, où il fut résolu que dès le lendemain, avant la pointe du jour, on tâcheroit de s'approcher des murailles. On espéroit, par ce moyen, se mettre à l'abri des machines, qui par le défaut d'une distance proportionnée à leur force, n'auroient plus assez de jeu.

* Le quintal, que les Grecs appelloient πέντε μισθ étoit moindre étoit de cent vingt-cinq livres; il montoit jusqu'à plus de douze cents.

Mais Archimède avoit pourvu à tout. Il avoit préparé de longue main, comme nous l'avons déjà observé, des machines qui portoient à toute sorte de distance, quantité de traits proportionnés, & des bouts de poutres, qui étant fort courts demandoient moins de tems pour les ajuster, & on tiroit plus souvent. D'ailleurs il avoit fait aux murailles fort près-à-près des trous, (c'est ce qu'on appelle des meurtrières) où il avoit placé des * Scorpions, qui, n'ayant pas beaucoup de portée, blefsoient ceux qui en approchoient, & n'en étoient point apperçus.

Quand les Romains eurent donc gagné le pied des murailles, pensant y être bien à couvert, ils se trouvèrent encore en butte à une infinité de traits, ou accablés de pierres qui tomboient d'en haut sur leurs têtes, ni ayant endroit de la muraille qui ne fît pleuvoir incessamment sur eux une grêle mortelle qui tomboit à plomb. Cela les obligea de se retirer en arrière. Mais ils ne furent pas plutôt éloignés, que voilà de nouveaux traits lancés sur eux dans leur retraite, de sorte qu'ils per-

[* Les Scorpions étoient des machines, des espèces d'arbalètes, dont les Anciens se servoient pour lancer des traits & des pierres.

dirent beaucoup de monde , & que presque toutes leurs galères furent froissées ou fracassées , sans qu'ils pussent rendre le moindre mal à leurs ennemis. Car Archimède avoit placé la plupart de ses machines à couvert derrière les murailles , de manière que les Romains , accablés d'une infinité de coups sans voir ni le lieu ni la main d'où ils partoient , sembloient proprement , dit Plutarque , se battre contre les Dieux.

Marcellus , quoique poussé à bout , & ne sachant qu'opposer à ces machines qu'Archimède dressoit contre lui , ne laissoit pas d'en faire des plaisanteries. „ Ne cesserons-nous pas , disoit-il „ à ses Ouvriers & à ses Ingénieurs , „ de faire la guerre à ce Briarée de „ Géomètre , qui maltraite ainsi mes „ galères & mes sambuques ? Il sur- „ passe infiniment les Géans à cent „ mains dont nous parle la fable , tant „ il lance de traits tout d'un coup contre nous „. Marcellus avoit raison de s'en prendre au seul Archimède. Car véritablement tous les Syracusains n'étoient que comme le corps des machines & des batteries de ce grand Géomètre ; & lui , il étoit seul l'ame qui faisoit mouvoir & agir tous ces ressorts.

Car toutes les autres armes demeu-
roient oisives : il n'y avoit que celles
d'Archimède dont la ville se servit alors
& pour la défense & pour l'attaque.

Enfin Marcellus voyant les Romains
si effrayés , que s'ils appercevoient seu-
lement sur la muraille une petite cor-
de , ou la moindre pièce de bois , ils
prenoient d'abord la fuite , criant que
Archimède alloit lâcher contr'eux quel-
que effroyable machine , il renonça à
l'espérance de la pouvoir prendre en y
faisant brèche , cessa toutes les atta-
ques , & laissa achever ce siège au tems
en le changeant en blocus. L'unique
ressource que les Romains crurent qu'il
leur restoit , fut de réduire par la faim
le peuple nombreux qui étoit dans la
ville , en coupant tous les vivres qui
pouvoient leur venir soit par terre , soit
par mer. Pendant huit mois qu'ils bat-
tirent la ville , il n'y eut sorte de stra-
tagèmes que l'on n'inventât , ni d'ac-
tions de valeur que l'on ne fît , à l'assaut
près que l'on n'osa plus jamais tenter.
Tant un seul homme , & une seule
science , ont de force dans quelques
occasions , quand on fait les employer à
propos. Otez de Syracuse un seul vieil-
lard , la prise de la ville est immanqua-
ble avec toutes les forces qu'ont les
Romains

Romains : sa présence seule arrête & déconcerte tous leurs desseins.

On voit ici , je ne puis trop le répéter , quel intérêt ont les Princes de protéger les Arts , de favoriser les gens de Lettres , d'animer les Académies des Sciences par des distinctions d'honneur & par des récompenses solides qui ne ruinent & n'appauvrissent jamais un Etat. Je mets ici à part la naissance & la noblesse d'Archimède : ce n'est pas à elle qu'il étoit redevable de son heureux génie ni de sa profonde science. Je ne le regarde que comme un Savant, comme un habile Géomètre. Quelle perte eût-ce été pour Syracuse , si , pour épargner quelque dépense & quelque pension , on eût laissé un tel homme dans l'inaction & dans l'obscurité ! Hiéron n'eut garde de se conduire de la sorte. Il connut tout le mérite de notre Géomètre : & c'en est un grand pour les Princes de connoître celui des autres. Il le mit en honneur , il en fit usage , & n'attendit pas pour cela que le besoin & la nécessité l'y forçassent ; il auroit été alors trop tard. Par une sage prévoyance , vrai caractère d'un grand Roi & d'un grand Ministre , ^a il prépara , dans le sein même de la paix ,

^a In pace, ut sapiens, aptarit idonea bello. *Horat.*

tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un siège , & pour faire la guerre avec succès , quoiqu'alors il n'y eût aucune apparence qu'on dût rien craindre de la part des Romains , avec lesquels Syracuse étoit liée d'une amitié étroite. Aussi vit-on , dans un moment , sortir comme de terre une foule incroyable de machines de toute espèce & de toute grandeur , dont la vue seule étoit capable de jeter le trouble & l'épouvante dans des armées.

Il en est , parmi ces machines , dont on peut à peine concevoir l'effet , & dont on seroit tenté de révoquer en doute la réalité , s'il étoit permis de douter du témoignage d'Ecrivains , tels par exemple que Polybe , Auteur presque contemporain , & qui écrivoit sur des mémoires tout recens , & qui étoient entre les mains de tout le monde. Mais quel moyen de se refuser au consentement uniforme des Historiens Grecs & Romains , amis & ennemis , sur des faits dont des armées entières furent témoins & sentirent les effets , & qui influèrent si fort dans les événemens de la guerre ? Ce qui se pratiqua dans ce siège de Syracuse , marque jusqu'où les Anciens avoient porté le génie , & l'art de faire ou de soutenir

des sièges. Notre artillerie , qui imite si parfaitement le tonnerre , ne fait pas plus d'effet que les machines d'Archimède , si même elle en fait autant.

On parle d'un miroir ardent , par le moyen duquel Archimède brûla une partie de la flotte Romaine. L'invention seroit rare. Nul Auteur ancien n'en parle : c'est une tradition moderne , qui n'a nul fondement. Les miroirs ardents étoient connus de l'antiquité ; mais non de cette sorte , qui paroît même impraticable.

Après que Marcellus eut résolu de bloquer simplement Syracuse , il laissa Appius devant la place avec les deux tiers de l'armée , & avec le reste il s'avança dans l'Isle , où il fit rentrer quelques villes dans le parti des Romains.

AN. M. 3791.
AV. J. C. 213.
Liv. lib. 24.
n. 35. 36.

Dans ce même tems Himilcon , Général des Carthaginois , arriva dans la Sicile avec une grande armée , dans l'espérance de la reconquérir , & d'en chasser les Romains.

Hippocrate sortit de Syracuse avec dix mille hommes de pied , & cinq cents chevaux pour l'aller joindre , afin de faire la guerre de concert contre Marcellus. Epicyde resta dans la ville pour y commander pendant le blocus.

Les flottes des deux peuples parurent en même tems sur les côtes de la Sicile : mais celle des Carthaginois se voyant plus foible que l'autre , n'osa pas hasarder un combat , & reprit bientôt la route de Carthage.

Marcellus avoit demeuré huit mois devant Syracuse avec Appius , selon Polybe : & c'est là que se termine l'année de son Consulat. Tite-Live place dans cette année les expéditions de Marcellus dans la Sicile , & sa victoire sur Hippocrate , qui tombent nécessairement dans la seconde année du siège. Et réellement Tite-Live n'a rien rapporté du tout de cette seconde année , parce qu'il avoit attribué à la première ce qui s'est passé dans celle-ci. Car il est contre toute vraisemblance qu'il ne s'y soit rien fait. Cette conjecture est de M. Crevier , Professeur de Rhétorique au Collège de Beauvais , qui donne une nouvelle édition de Tite-Live avec des remarques , dont je suis persuadé que le public fera très-content. Le premier Tome de cette édition paroît depuis quelques mois. On y trouve à la tête une longue Préface qui mérite d'être lue.

Marcellus employa donc une bonne partie de la seconde année du siège à

diverses expéditions qu'il fit en Sicile. En revenant d'Agrigente, sur laquelle il avoit fait une tentative inutile, il rencontra l'armée d'Hippocrate qu'il battit, & lui tua plus de huit mille hommes. Cet avantage retint dans le devoir ceux qui songeoient déjà à se ranger du côté des Carthaginois. Après avoir remporté cette victoire, il retourna devant Syracuse : & ayant fait partir pour Rome Appius, qui alloit y demander le Consulat, il mit en sa place Q. Crispinus.

Au commencement de la troisième campagne, Marcellus désespérant presque absolument de pouvoir prendre Syracuse, soit par force, parce qu'Archimède lui opposoit toujours des obstacles invincibles, soit par famine, parce que la flotte Carthaginoise, qui étoit revenue plus nombreuse qu'auparavant, y faisoit entrer librement des convois, délibéra s'il demeureroit devant Syracuse, pour presser le siège, ou s'il tourneroit ses efforts du côté d'Agrigente. Mais, avant que de prendre un dernier parti, il voulut essayer s'il ne pourroit point se rendre maître de Syracuse par quelque intelligence secrète. Il avoit dans son camp plusieurs Syracusains, qui y étoient venus

AN. M. 3792.

AV. J. C. 212.

Liv. lib. 25.

n. 23-31.

Plutar. in

Marc. p. 308.

309.

chercher un asyle au commencement des troubles. Un esclave de l'un d'entr'eux ménagea secrètement une intrigue , où entrèrent jusqu'à quatre-vingt des principaux de la ville , qui venoient par troupes le trouver dans son camp cachés dans des barques sous des filets de pêcheurs. Le complot étoit près de réussir , lorsqu'un certain Attale , de dépit de n'y avoir pas été admis , le découvrit à Epicyde , qui fit mourir tous les conjurés.

Cette entreprise échouée de la sorte, jetta Marcellus dans un nouvel embarras. Rien ne se présentoit à son esprit que la douleur & la honte de lever un siège , après y avoir consumé tant de tems , & fait de si grandes pertes tant d'hommes que de vaisseaux. Un événement fortuit lui offrit une nouvelle ressource , & fit renaître son espérance. Des vaisseaux Romains avoient pris un certain Damippus qu'Epicyde envoyoit pour négocier avec Philippe , Roi de Macédoine. Les Syracusains témoignèrent beaucoup de desir de le racheter , & Marcellus ne s'en éloigna pas. On convint d'un endroit auprès du port Trogile pour y tenir les conférences sur la rançon du prisonnier. Comme on y alla plusieurs fois , un soldat Ro-

main s'étant avisé de considérer de près le mur avec attention , après en avoir compté les pierres , avoir examiné à vue d'œil la mesure de chacune , & avoir supputé par estimation la hauteur du mur , il le trouva beaucoup plus bas qu'on ne le croyoit , & conclut qu'avec de médiocres échelles on pouvoit facilement monter dessus. Sans perdre de tems , il fit rapport de tout à Marcellus. Toute la sagesse n'est pas toujours dans la tête du Général : un simple soldat peut lui donner de bonnes ouvertures. Marcellus ne négligea pas cet avis , & s'en assura par ses propres yeux. Ayant fait préparer des échelles , il prit occasion d'une fête qu'on célébroit trois jours de suite à Syracuse en l'honneur de Diane , & pendant laquelle les habitans s'abandonnoient à la joie & à la bonne chere. A l'heure de la nuit , où il conjectura que les Syracusains , après avoir fait la débauche , commenceroient à s'endormir , il fit avancer doucement un corps de mille soldats d'élite vers les murs avec des échelles. Quand les premiers furent arrivés au haut sans bruit & sans tumulte , d'autres les suivirent , la hardiesse des premiers donnant du courage aux seconds. Les mille soldats , profitant du

repos des ennemis qui étoient ou ivres, ou endormis, eurent bientôt escaladé le mur. Ayant enfoncé la porte de l'Hexapyle, les troupes s'emparèrent de la partie de la ville appelée Epipole.

Il ne s'agissoit plus pour lors de tromper les ennemis, mais de les effrayer. Les Syracusains, éveillés par le bruit, commençoient à se troubler, & à se mettre en mouvement. Marcellus fit sonner à la fois toutes les trompettes, ce qui jetta une telle épouvante & une si grande frayeur dans les cœurs, que tout le monde prenoit la fuite, croyant qu'il ne restoit pas un seul quartier de la ville qui ne fût au pouvoir de l'ennemi. Il restoit pourtant la plus forte & la plus belle partie, appelée Achradine, qui n'étoit pas prise, parce qu'elle avoit ses murailles séparées du reste de la ville.

Marcellus, dès la pointe du jour, étoit entré dans la * Ville-neuve, & dans le quartier appelé Tyque. Epicyde, ayant assemblé promptement quelques troupes qu'il avoit dans l'Isle qui joignoit l'Achradine, marcha contre Marcellus : mais le trouvant plus fort

* La Ville-neuve, ou } avoit été comprise dans la
Néapolis, étoit Epipole, } ville, & environnée de mu-
qui dans les derniers tems, } railles.

& mieux accompagné qu'il n'avoit cru, après une légère escarmouche, il se renferma dans l'Achradine.

Tous les Capitaines & les Officiers qui étoient autour de Marcellus, le félicitoient de ce grand bonheur. Pour lui, quand il eut considéré de dessus la hauteur la beauté & la grandeur de cette ville, on dit qu'il versa quelques larmes, & s'attendrit sur le triste sort qu'elle alloit éprouver. Il rappelloit dans son esprit deux flottes puissantes des Athéniens coulées à fond autrefois devant cette ville, deux nombreuses armées taillées en pièces avec les deux illustres Généraux qui les commandoient : tant de guerres soutenues avec tant de courage contre les Carthaginois, tant de Tyrans fameux, & de puissans Rois : Hiéron sur-tout, dont la mémoire étoit encore toute récente, qui s'étoit signalé par tant de vertus royales, & encore plus par les services importans qu'il avoit rendus au peuple Romain, dont les intérêts lui avoient toujours été aussi chers que les siens. Touché par ce souvenir, il crut, avant que d'attaquer l'Achradine, devoir envoyer vers les assiégés, pour les exhorter à se rendre volontairement, & à prévenir la ruine de leur ville. Ses re-

montrances & ses exhortations furent inutiles.

Alors , pour ne point être inquiété par ses derrières , il attaqua un Fort , nommé Euryéle , qui étoit au bout de la Ville - neuve , & qui commandoit toute la compagnie du côté de la terre. Après l'avoir emporté , & y avoir mis une bonne garnison , il tourna tous ses efforts contre l'Achradine.

Sur ses entrefaites arrivent Hippocrate & Himilcon. Le premier avec les Siciliens , ayant placé & fortifié son camp près du grand port , & donné le signal à ceux qui occupoient l'Achradine , attaque le vieux camp des Romains , où commandoit Crispinus ; & Epicyde fait en même tems une sortie sur les postes de Marcellus. Aucune de ces deux entreprises ne réussit. Hippocrate fut vigoureusement repoussé par Crispinus , qui le suivit jusques dans ses retranchemens ; & Marcellus obligea Epicyde à se renfermer dans l'Achradine.

Comme on étoit alors en automne , il survint une peste , qui fit de grands ravages dans la ville , & encore plus dans les camps des Romains & des Carthaginois. D'abord le mal étoit médiocre , & n'étoit causé que par le mauvais

air & la saison. Ensuite la communication avec les malades , & les soins même que l'on en prenoit , répandirent la contagion : d'où il arrivoit que les uns , négligés & absolument abandonnés , mouroient par la violence du mal ; les autres recevoient des secours qui devenoient funestes à tous ceux qui les approchoient. La mort , & la vue de ceux que l'on ensevelissoit , offroient continuellement aux yeux un triste spectacle. On n'entendoit de tous côtés jour & nuit que des pleurs & des gémissemens. Enfin l'accoutumance au mal avoit tellement endurci les esprits & étouffé tout sentiment de compassion , que non seulement on ne pleuroit plus les morts , mais qu'on les laissoit sans sépulture. Ce n'étoit par-tout que cadavres , exposés à la vue des malades qui attendoient un pareil sort. Les Carthaginois en souffrirent beaucoup plus que les autres. Comme ils n'avoient point de retraite , ils périrent presque tous avec leurs Généraux Hippocrate & Himilcon. Marcellus , dès le commencement de la maladie , avoit fait passer ses soldats dans la ville , où les toits & l'ombre les soulagèrent beaucoup : il ne laissa pas néanmoins d'en perdre un assez grand nombre.

Cependant Bomilcar , Commandant de la flotte Carthaginoise , qui avoit fait un second voyage à Carthage pour en amener un nouveau secours , revint avec cent trente navires , & sept cents vaisseaux de charge. Les vents contraires l'empêchèrent de doubler le cap Pachyne. Epicyde , qui craignoit que , si ces vents continuoient , cette flotte rebutée ne s'en retournât en Afrique , laisse l'Achradine aux Généraux des troupes mercénaires , va trouver Bomilcar , & lui persuade de tenter la fortune d'un combat naval , dès que le tems le permettra. Marcellus voyant que les troupes des Siciliens grossissoient tous les jours , & que s'il attendoit , & qu'il se laissât enfermer dans Syracuse , il seroit fort pressé en même tems & du côté de la terre & du côté de la mer , résolut , quoique plus foible en vaisseaux , de s'opposer au passage de la flotte Carthaginoise. Dès que les vents furent tombés , Bomilcar prit le large pour mieux doubler le cap. Mais comme il vit les vaisseaux Romains venir à lui en bel ordre , tout d'un coup , on ne sait pourquoi , il prit la fuite , envoya ordre aux vaisseaux de charge de regagner l'Afrique , & se retira à Tarente. Epicyde , déchu d'une si grande

espérance , & n'osant rentrer dans une ville déjà à moitié prise , fit voile vers Agrigente , plutôt dans le dessein d'y attendre le succès du siège , que pour faire de là aucun mouvement.

Quand on eut appris dans le camp des Siciliens , qu'Épicyde étoit sorti de Syracuse , & que les Carthaginois avoient quitté la Sicile , ils envoyèrent des Députés à Marcellus , après avoir pressenti la disposition des assiégés , pour traiter des conditions auxquelles Syracuse lui seroit rendue. On convint assez unanimement de part & d'autre , que ce qui avoit appartenu aux Rois appartiendrait aux Romains : qu'on conserveroit tout le reste aux Siciliens avec leur liberté & leurs loix. Après ces préliminaires, ils demandèrent d'entrer en conférence avec ceux qu'Épicyde avoit chargés du Gouvernement pendant son absence. Ils leur dirent , que l'armée les avoit envoyés vers Marcellus , & vers les habitans de Syracuse , afin que tous les Siciliens , tant ceux qui se trouvoient dans la ville , que ceux qui étoient dehors , eussent le même sort , & qu'il n'y eût aucune convention particulière. Ayant eu permission d'entrer dans la ville , & de parler à leurs proches & à leurs amis , après

leur avoir exposé de quoi ils étoient déjà convenus avec Marcellus , en leur donnant assurance qu'on leur conserveroit la vie , ils leur persuadèrent de commencer par l'ôter aux trois Gouverneurs qu'Epicyde avoit laissés à sa place : ce qui fut exécuté sur la champ.

Pour lors ayant convoqué l'assemblée du peuple , ils représentèrent » Que
» quelques maux qu'ils eussent souff-
» ferts jusques-là , & qu'ils souffrissent
» encore , ils n'en devoient pas accu-
» ser la fortune , puisqu'il ne dépen-
» doit que d'eux d'y mettre fin. Que
» si les Romains avoient entrepris le
» siège de Syracuse , c'étoit par affec-
» tion pour les Syracusains , & non par
» haine. Que ce n'étoit qu'après avoir
» appris l'oppression où les tenoient
» Hippocrate & Epicyde , ces ambi-
» tieux Satellites d'Annibal , qui l'é-
» toient ensuite devenus d'Hiéronyme ,
» qu'ils avoient pris les armes , & com-
» mencé le siège de la ville , non pour
» la ruiner , mais pour détruire ses Ty-
» rans. Mais depuis qu'Hippocrate
» étoit mort , qu'Epicyde n'étoit plus
» à Syracuse , que ses Lieutenans
» avoient été tués , que les Carthagi-
» nois avoient été dépossédés de la Si-
» cile tant par terre que par mer ,

„ quelle raison maintenant pourroient
„ avoir les Romains de ne pas vouloir
„ conserver Syracuse , précisément
„ comme si Hiéron , exemple unique
„ de fidélité à leur égard , étoit encore
„ vivant ? Que ni la ville , ni les habi-
„ tans n'avoient rien à craindre que
„ d'eux-mêmes , s'ils laissoient passer
„ l'occasion de rentrer en amitié avec
„ les Romains. Que jamais ils n'en au-
„ roient une si favorable que dans le
„ moment présent , où ils venoient
„ d'être délivrés de la violente domi-
„ nation de leurs Tyrans ; & que le
„ premier usage de leur liberté , devoit
„ être le retour à leur devoir „.

Ce discours fut parfaitement bien
reçu de tout le monde. On jugea pour-
tant à propos de créer de nouveaux
Magistrats , avant que de nommer des
Députés ; & ceux-ci furent tirés du
nombre des premiers. Celui qui por-
toit la parole en leur nom , & qui étoit
uniquement chargé de faire tous les
efforts possibles pour obtenir que Syra-
cuse ne fût point détruite , s'adressant
à Marcellus , lui dit : „ Ce n'est point
„ le peuple Syracusain qui d'abord a
„ rompu l'alliance avec vous , & vous
„ a déclaré la guerre , mais Hiérony-
„ me moins coupable encore envers

„ Rome , qu'envers sa patrie : & en-
„ suite , quand la paix fut rétablie par
„ sa mort , ce ne fut encore aucun
„ Syracusain qui la troubla , mais les
„ Satellites du Tyran , Hippocrate &
„ Epicyde. Ce sont eux qui vous ont
„ fait la guerre , après nous avoir ré-
„ duits en captivité , soit par la vio-
„ lence , soit par la ruse & la perfidie :
„ & l'on ne peut point dire que nous
„ ayions eu aucun tems de liberté , qui
„ n'ait été un tems de paix avec vous.
„ Maintenant , dès que nous sommes
„ devenus nos maîtres par la mort de
„ ceux qui tenoient Syracuse dans l'op-
„ pression , nous venons dans le mo-
„ ment même vous livrer nos armes ,
„ nos personnes , nos murailles , &
„ notre ville , déterminés à ne refuser
„ aucune des conditions qu'il vous
„ plaira nous imposer. Au reste , con-
„ tinua-t-il , s'adressant toujours à Mar-
„ cellus , il s'agit ici autant de votre
„ intérêt que du nôtre. Les Dieux vous
„ ont accordé la gloire d'avoir pris la
„ plus belle & la plus illustre ville qui
„ soit parmi les Grecs. Tout ce que
„ nous avons jamais fait de mémora-
„ ble , soit par terre soit par mer , ac-
„ croît à votre triomphe , & en relève
„ le prix. La renommée n'est pas un

„ garant assez fidèle pour faire connoître la grandeur & la force de la ville que vous avez prise : la postérité n'en pourra bien juger que par ses yeux mêmes. Il faut qu'à tous ceux qui aborderont ici , de quelque côté de l'univers qu'ils viennent , on montre tantôt les trophées que nous avons remporté sur les Athéniens & les Carthaginois , tantôt ceux que vous avez remportés sur nous ; & que Syracuse , mise pour toujours sous la protection des Marcellus , soit un monument perpétuel & subsistant du courage & de la clémence de celui qui l'aura prise & conservée. Il ne seroit pas juste que le souvenir d'Hiéronyme fît plus d'impression sur vos esprits que celui d'Hiéron. Celui-ci a été votre ami bien plus long-tems , que l'autre votre ennemi. Vous avez ressenti , qu'il me soit permis de le dire , les effets de l'amitié d'Hiéron : mais les folles entreprises d'Hiéronyme ne sont retombées que sur lui ».

La difficulté n'étoit pas d'obtenir de Marcellus ce qu'ils demandoient , mais de conserver la tranquillité & le concert entre eux dans la ville. Les transfuges , persuadés qu'on les livroit aux

Romains , inspirèrent la même crainte aux soldats étrangers. Ayant donc pris les uns & les autres subitement les armes pendant que les Députés étoient encore dans le camp de Marcellus , ils commencent par égorger les Magistrats nouvellement élus , & courant de tous côtés dans la ville font main-basse sur ceux qu'ils rencontrent , & pillent tout ce qui tombe sous leurs mains. Pour ne point être sans chefs , ils nomment six Officiers , trois pour commander dans l'Achradine ; & trois dans l'Isle. Le tumulte étant enfin apaisé , les soldats étrangers reconnurent par tout ce qu'ils apprirent qui s'étoit conclu avec les Romains , que leur cause étoit toute séparée de celle des transfuges. Dans le moment arrivent les Députés qu'on avoit envoyés à Marcellus , qui achevent de les détromper.

Parmi ceux qui commandoient dans Syracuse , il y avoit un Espagnol , nommé Méric : on trouva le moyen de le gagner. Il livra de nuit la porte qui étoit près de la fontaine Aréthuse , & reçut les soldats que Marcellus y envoya. Le lendemain , au point du jour , Marcellus fit une fausse attaque à l'Achradine pour attirer de ce côté-là toutes les forces de la Citadelle & de

l'Isle qui y étoit jointe , & afin de faciliter à quelques vaisseaux qu'il avoit préparés le moyen de jeter des troupes dans l'Isle qui seroit dégarnie. Tout réussit comme il l'avoit projeté. Les soldats , que ces vaisseaux jettèrent dans l'Isle , trouvant les postes presque tous dégarnis , & les portes par lesquelles étoient sortis les soldats de la Citadelle pour aller contre Marcellus encore ouvertes , s'en emparèrent après un léger combat. Marcellus , averti qu'il étoit maître de l'Isle , & d'un quartier de l'Achradine , & que Méric avec le corps qu'il commandoit s'étoit joint à ses troupes , fait sonner la retraite , afin que les richesses des Rois ne fussent point pillées. Elles ne montoient pas si haut qu'on le pensoit.

Les déserteurs s'étant échappés , & on leur avoit laissé exprès la sortie libre , les Syracusains ouvrirent à Marcellus toutes les portes de l'Achradine , & lui envoyèrent des Députés , qui avoient ordre de ne lui demander autre chose sinon qu'il lui plût de leur conserver la vie à eux & à leurs enfans. Marcellus ayant assemblé son Conseil & quelques Syracusains qui étoient dans son camp , répondit à ces Députés en leur présence , „ Qu'Hieron , pen-

» dant cinquante ans , n'avoit pas fait
» plus de bien au Peuple Romain , que
» ceux qui depuis quelques années
» étoient maîtres de Syracuse n'avoient
» voulu lui faire de mal : mais que leur
» mauvaise volonté étoit retombée sur
» eux , & qu'ils s'étoient punis eux-
» mêmes du violement des Traités
» d'une manière plus cruelle que n'au-
» roient souhaité les Romains. Qu'il
» tenoit Syracuse assiégée depuis trois
» ans , non enfin que le peuple Ro-
» main la réduisît en esclavage , mais
» pour empêcher que des Chefs de
» transfuges ne la tinssent dans l'op-
» pression. Qu'il avoit essuyé beaucoup
» de fatigues & de dangers pendant un
» si long siège : mais qu'il s'en croyoit
» avantageusement dédommagé par la
» gloire d'avoir pris cette ville , & par
» le plaisir de l'avoir sauvée de la ruine
» entière qu'elle sembloit mériter ».

Après avoir mis des gardes au Trésor ,
& placé aussi des sauve-gardes dans les
maisons des Syracusains qui s'étoient
retirés dans son camp , il abandonna la
ville au pillage. On prétend que les ri-
chesses qui furent pillées à ce sac de
Syracuse , surpassèrent celles qu'on eût
pu espérer de la prise de Carthage.

Un funeste accident troubla la joie

de Marcellus, & lui causa une sensible douleur. Archimède, dans le tems que tout étoit en mouvement à Syracuse, enfermé dans son cabinet comme un homme d'un autre monde qui ne prend point de part à ce qui se passe dans celui-ci, étoit appliqué à considérer quelque figure de géométrie, & il donnoit à cette contemplation, non seulement tous ses yeux, mais encore tout son esprit, de manière qu'il n'avoit entendu ni le tumulte des Romains qui couroient par-tout, ni le bruit de la ville prise. Tout d'un coup un soldat se présente à lui, & lui ordonne de le suivre pour venir parler à Marcellus. Archimède le prie d'attendre un moment, jusqu'à ce que son problème fût résolu, & qu'il en eût fait la démonstration. Le soldat qui ne se soucioit ni de son problème, ni de sa démonstration, irrité de ce délai, tire son épée, & le tue. Marcellus fut vivement affligé, quand il apprit la nouvelle de sa mort. Ne pouvant lui rendre la vie comme il l'auroit souhaité, il s'appliqua autant qu'il fut en lui à honorer sa mémoire. Il fit une recherche exacte de tous ses parens, les traita avec distinction, & leur accorda des privilèges particuliers. Pour Archimède, il fit

célébrer ses funérailles avec soin, & lui érigea un monument parmi ceux des grands hommes qui s'étoient le plus distingués à Syracuse.

ARTICLE TROISIÈME.

§. I. *Tombeau d'Archimède découvert par Cicéron.*

ARCHIMÈDE, par son testament, avoit prié ses parens & ses amis de mettre après sa mort sur son tombeau pour toute épitaphe un Cylindre circonscript à une Sphère, c'est-à-dire à un globe, à une figure Sphérique; & de marquer au bas le rapport qu'ont entre eux ces deux solides, le contenant & le contenu. Il auroit pu remplir les bases de la colonne de son tombeau de bas reliefs, où toute l'histoire du siège de Syracuse auroit été sculptée, & où il auroit paru comme un Jupiter foudroyant les Romains. Mais il estimoit infiniment plus une découverte, une démonstration géométrique, que toutes les machines si célèbres qu'il avoit inventées. Aussi aima-t-il mieux se faire honneur auprès de la postérité de la découverte qu'il avoit faite du rapport de la Sphère au Cylindre de même base

& de même hauteur, qui est comme deux à trois.

Les Syracusains, si passionnés autrefois pour les sciences, ne conservèrent pas long-tems l'estime & la reconnoissance qu'ils devoient à un homme qui avoit fait tant d'honneur à leur ville. Moins de cent quarante ans après, Archimède étoit déjà si parfaitement oublié de ses citoyens, malgré les grands services qu'il leur avoit rendus, qu'ils n'ojent qu'il fût enterré à Syracuse. C'est Cicéron qui nous apprend cette particularité.

Dans le tems qu'il étoit Questeur en Sicile, la curiosité le porta à chercher le tombeau d'Archimède : curiosité digne d'un homme d'esprit comme Cicéron, & qui mérite d'être imitée par ceux qui voyagent. Les Syracusains lui soutenoient que sa recherche seroit inutile, & qu'ils n'avoient point chez eux ce monument. Leur ignorance fit pitié à Cicéron, & ne servit qu'à allumer encore davantage le desir qu'il avoit de faire cette decouverte. Enfin, après plusieurs recherches, il apperçut hors de la porte de la ville qui regardoit Agragas, parmi un grand nombre de tombeaux qui étoient en cet endroit-là une colonne presque entièrement

*Cic. Tusc.
Quæst. lib. 5.
n. 64-66.*

Agrigente.

couverte de ronces & d'épines , & il entrevit la figure d'une Sphère & d'un Cylindre. Ceux qui ont quelque goût pour les antiquités , jugent aisément quelle fut la joie de Cicéron. Il s'écria qu'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit. On fit nettoyer la place avec des faulx, on s'ouvrit un passage jusqu'à la colonne , & l'on y vit l'inscription qui paroissoit encore , quoique la moitié des lignes fut effacée par le tems. Ainsi , ^a dit Cicéron en terminant ce récit , la plus grande ville de Grèce , & qui anciennement avoit été la plus florissante par l'étude des Lettres , n'eût pas connu le trésor qu'elle possédoit , si un homme né dans un pays qu'elle regardoit presque comme barbare , un Arpinate , n'eût été lui découvrir le tombeau d'un de ses citoyens , si distingué par la justesse & par la pénétration de son esprit.

On est obligé à Cicéron de nous avoir laissé cet élégant & curieux récit : mais on ne lui pardonne pas aisément la manière méprisante dont il y parle d'abord d'Archimède. C'est au commen-

^a Ita nobilissima Græciæ civitas , quondam verò etiam doctissima , sui civis unius acutissimi mo-
numentum ignorasset, nisi ab homine Arpinate didicisset.

cement ,

tement, où voulant opposer à la vie malheureuse de Denis-le-Tyran le bonheur d'une vie modérée & pleine de sagesse, il dit : „ Je ne^a comparerai „ point la vie d'un Platon & d'un Ar- „ chitas, personnages consommés en „ doctrine & en sagesse, avec celle de „ Denys, la plus affreuse, la plus rem- „ plie de misère, & la plus détestable „ que l'on puisse imaginer. J'aurai re- „ cours à un homme de la même ville „ que lui, UN HOMME OÛSCUR, qui a „ vécu plusieurs années après lui. Je „ le tirerai de sa * poussière, & je le „ ferai paroître sur la Scène, le com- „ pas à la main „. Je ne parle point de la naissance d'Archimède : sa grandeur est d'un autre ordre. Mais le plus grand Géomètre de l'antiquité, dont les sublimes découvertes ont été dans tous les tems l'objet de l'admiration des connoisseurs, devoit-il être traité par Ciceron d'homme obscur & de néant, comme si c'étoit un simple ouvrier, employé à fabriquer des machines, si ce n'est peut-être que dans l'esprit des

* Il parle de
la poussière
géométrique.

a Non ergo jam cum hu- jus vita, qua tetrius, mi- serius, detestabilius exco- gitare nihil possum, Pla- ronis aut Architæ vitam comparabo, doctorum ho-	minum & planè sapien- tium. Ex eadem urbe HU- MILEM HOMUNCIONEM à pulvere & radio excitabo, qui multis annis post fuit, Archimedem.
--	--

Romains , chez qui l'estime & le goût de la Géométrie & de ces sciences spéculatives n'a jamais bien pénétré , on n'estimât rien de grand que ce qui a rapport au gouvernement des hommes & à la politique.

Virgil.


Orabunt causas meliùs , cœlique meatus
 Describent radio , & surgentia sidera dicent:
 Tu regere imperio populos , Romane , me-
 mento.

*Mémoires
 de l'Acad. des
 Inscriptions,
 Tom. II.*

C'est la réflexion de M. l'Abbé Fra-
 guier dans la petite dissertation qu'il a
 laissée sur ce récit de Cicéron.

§. II. Précis de l'histoire de Syracuse.

L'ILE de Sicile , avec la plus grande partie de cette longueur de l'Italie qui s'étend entre les deux mers , composoit ce que l'on appelloit la grande Grèce , par opposition à la Grèce proprement dite , qui avoit peuplé de ses Colonies tous ces pays-là.

 Syracuse étoit la ville la plus considérable de la Sicile , & l'une des plus puissantes de toute la Grèce. Elle fut fondée par Architas Corinthien, la troisième année de l'Olympiade XVII.

AN. M. 3295.

Les deux premiers siècles de son histoire sont fort obscurs , & je les passe

Sous silence. Elle ne commence à être bien connue que depuis le règne de Gélon , & elle fournit dans la suite de grands événemens pendant l'espace de plus de deux cents ans. On y voit pendant tout ce tems-là une alternative continuelle de servitude sous les Tyrans & de liberté sous un gouvernement populaire , jusqu'à ce que Syracuse soit enfin soumise aux Romains , & fasse partie de leur Empire.

AN. M. 352

J'ai traité tous ces événemens , excepté le dernier , chacun dans leur tems. Mais comme ils sont coupés en différens morceaux , & répandus en différens Livres , j'ai cru devoir les réunir ici sous un même point de vue, pour en faire mieux sentir la suite & la liaison , en les montrant en gros , & indiquant les endroits où ils sont exposés avec une juste étendue.

G É L O N.

LES Carthaginois , de concert avec Xerxès , ayant attaqué les Grecs qui habitoient dans la Sicile pendant que ce Prince faisoit une irruption dans la Grèce , Gélon , qui s'étoit rendu maître de Syracuse , remporta une célèbre victoire contre les Carthaginois le jour même du combat des Thermopyles. Ils

Dans l'histoire des Carthaginois.

avoient pour Général Amilcar , qui périt dans le combat. Les Historiens parlent diversement de sa mort ; & c'est ce qui m'a fait tomber dans une contradiction. Car d'un côté je suppose avec Diodore de Sicile , qu'il fut tué par les Siciliens dans le combat ; & de l'autre je marque après Hérodote , que pour ne point survivre à sa honte , il se précipita lui-même dans le bucher , où il avoit immolé plusieurs victimes humaines.

AN. M. 3525. Gélon , au retour de sa victoire , se rendit à l'assemblée sans armes & sans gardes pour y rendre compte au peuple de sa conduite. Il fut choisi pour Roi d'une commune voix. Il régna pendant cinq ou six ans , uniquement occupé du soin de rendre ses peuples heureux. Histoire ancienne, Tome I. p. 254, &c. Tome III. p. 449 , &c.

H I E R O N I.

AN. M. 3532. HIERON , l'ainé des frères de Gélon ; lui succéda. Le commencement de son règne fut fort louable. Simonide & Pindare le célébrèrent à l'envi par leurs vers. La fin n'y répondit pas. Il régna onze ans. Tome III. p. 464 , &c.

T H R A S I B U L E.

AN. 3543. THRASIBULE son frère lui succéda ;

Il se rendit odieux à tous ses sujets par ses vices & par sa cruauté. Ils le chassèrent du trône & de la ville après un an de règne. Ibid. p. 465.

Tems de liberté.

DEPUIS sa retraite, Syracuse & toute AN. M. 3544.
la Sicile jouirent de leur liberté pendant l'espace de près de soixante ans.

On établit une fête annuelle pour célébrer le jour du rétablissement de la liberté.

Syracuse attaquée par les Athéniens.

PENDANT cet intervalle, les Athé- AN. M. 3588.
niens, animés par les vives exhortations d'Alcibiade, portèrent leurs armes contre Syracuse : c'étoit la seizième année de la guerre du Péloponnèse. On fait combien cette entreprise devint funeste pour les Athéniens. Tome III. pag. 634, &c.

DENYS L'ANCIEN.

LE règne de ce Prince fut célèbre AN. M. 3598,
par sa longue durée, qui fut de trente-huit ans, & encore plus par les événemens extraordinaires qui l'accompagnèrent. Tome I. p. 260, &c. Tome V. pag. 161, &c.

DENYS LE JEUNE.

- AN. M. 3632. DENYS, fils de l'Ancien, lui succède. Il forme une liaison particulière & a de fréquentes conversations avec Platon, que Dion, proche parent de Denys, avoit engagé de venir à sa Cour. Il ne profita pas long-tems des sages avis de ce Philosophe, & s'abandonna bientôt à tous les vices & à tous les excès qui accompagnent la Tyrannie.
- AN. M. 3644. Assiégé par Dion, il se sauve de la Citadelle, & se retire en Italie.
- AN. M. 3646. Rares qualités de Dion. Il est assassiné par Callippe dans sa propre maison.
- AN. M. 3647. Treize mois après la mort de Dion, Hipparinus, frere de Denys le Jeune, chasse Callippe de Syracuse, & s'y établit. Pendant les deux ans de son règne, la Sicile est agitée de grands mouvemens.
- AN. M. 3654. Denys le Jeune, profitant de ces troubles, remonte sur le trône dix ans après l'avoir quitté.
- AN. M. 3657. Enfin, forcé par Timoléon, il se retire à Corinthe. Tome I. p. 275, &c. Tome V. p. 325, &c.

Tems de liberté.

- AN. M. 3658. TIMOLÉON rend la liberté à Syracuse. Il passe le reste de sa vie dans un glo-

rieux loisir , chéri & honoré de tous les citoyens & de tous les étrangers. Tome V. pag. 326.

Cet intervalle de liberté ne dura pas long-tems.

AGATHOCLE.

AGATHOCLE s'empara bientôt de la Tyrannie à Syracuse. T. I. p. 281 , &c. AN. M. 3685.

Il y exerce des cruautés inouïes.

Il forme un des desseins les plus hardi dont il soit parlé dans l'histoire , porte la guerre dans l'Afrique , s'y rend maître des places les plus fortes , & ravage tout le pays.

Après divers événemens , il périt d'une manière misérable. Il avoit régné environ vingt-huit ans.

Tems de liberté.

SYRACUSE respira pendant quelque tems , & goûta avec plaisir la douceur de la liberté. AN. M. 3718.

Mais elle eut beaucoup à souffrir de la part des Carthaginois , qui troubloient son repos par des guerres continuelles.

Elle appella à son secours Pyrrhus. AN. M. 3721.
Les rapides succès qu'eurent d'abord ses armes , lui donnèrent de grandes espérances , qui s'évanouirent bientôt. Pyrrhus , par sa prompte retraite , la

replongea dans de nouveaux malheurs.
Tom. I. p. 301. Tom. VII. p. 372, &c.

HIERON II.

ELLE ne fut tranquille & heureuse que sous le regne d'Hiéron II. qui fut très-long, & presque toujours pacifique.

HIERONYME.

A peine régna-t-il un an. Sa mort fut suivie de grands troubles, & de la prise de Syracuse par Marcellus.

Après la prise de cette ville, ce qui se passe dans la Sicile jusqu'à son entière réduction est peu mémorable. Il y eut encore quelques restes de guerre de la part des partisans de la Tyrannie, & des Carthaginois qui en étoient les protecteurs : mais ces guerres n'eurent point de suite, & Rome se trouva bientôt maîtresse absolue de toute la Sicile. La moitié de cette Isle étoit devenue province Romaine depuis le Traité qui termina la première guerre Punique. Par ce Traité, la Sicile fut divisée en deux parts, dont l'une resta aux Romains, & l'autre continua d'être gouvernée par Hiéron ; & cette partie, depuis que Syracuse se fut rendue, passa aussi dans leur domaine.

§. III. *Réflexions sur le gouvernement
& le caractère des Syracusains.*

PAR la prise de Syracuse , la Sycile entière devint une province du peuple Romain : mais elle ne fut pas traitée , comme le furent depuis les Espagnols & les Carthaginois , à qui l'on imposa un certain tribut pour être comme le prix de la victoire , & la peine des vaincus : *quasi victoriæ præmium , ac pœna belli*. La ^a Sicile , en se soumettant au peuple Romain , conserva tous ses droits anciens & toutes ses coutumes , & lui obéit aux mêmes conditions qu'elle avoit obéi à ses Rois. Et elle méritoit bien certainement ce privilège & cette distinction. Elle ^b étoit la pre-

*Cic. in Verr.
de frum. n. 13.*

a Siciliæ civitates sic in amicitiam fidemque recepimus , ut eodem jure essent , quo fuissent ; eadem conditione populo R. parerent , quia suis antea paruissent. *Cic. Ibid.*

b Omnium nationum exterarum princeps Sicilia se ad amicitiam fidemque populi R. applicuit : prima omnium , id quod ornamentum imperii est , provincia est appellata : prima docuit majores nostros , quam præclarum esset exteris gentibus imperare. . . Itaque majoribus nostris in

Africam ex hac provincia gradus imperii factus est. Neque enim tam facile opes Carthaginis tantæ concidissent , nisi illud & rei frumentariæ subsidium , & receptaculum classibus nostris pateret. Quare P. Africanus , Carthagine deleta , Siculorum urbes signis monumentisque pulcherrimis exornavit : ut , quos victoria populi R. lætari arbitrabatur , apud eos monumenta victoriæ plurima collocaret, *Cic. Verr. 3. n. 2. 3.*

mière de toutes les nations étrangères qui eût fait amitié & alliance avec les Romains : la première conquête qu'ils eussent eu la gloire de faire hors de l'Italie : la première enfin qui leur eût fait éprouver la douceur de commander à des peuples étrangers. La plupart des villes dont elle étoit remplie avoient marqué pour les Romains un attachement , une fidélité , une affection qui étoient sans exemple. Elle fut pour eux depuis comme un degré pour passer en Afrique , & Rome n'auroit pas pu abattre si facilement la puissance formidable de Carthage , si la Sicile ne lui avoit servi de grenier abondant pour les vivres , & de retraite sûre pour ses flottes. Aussi , après la prise & la ruine de Carthage , Scipion l'Africain se crut-il obligé d'enrichir les villes de Sicile d'un grand nombre d'excellens tableaux & de statues précieuses , afin qu'un peuple qui s'intéressoit si vivement à la victoire du peuple Romain , en sentît les fruits , & en conservât chez lui d'illustres momumens.

La Sicile auroit été heureuse d'être gouvernée par les Romains, si elle avoit toujours eu des Magistrats tels que Cicéron , aussi instruits que lui des obligations de la Magistrature , & aussi

attentifs à s'en acquitter. Il est beau de l'entendre lui-même s'expliquer sur ce sujet. C'est en défendant la Sicile contre Verrès.

Après avoir pris les dieux à témoin de la sincérité des sentimens qu'il va exposer : „ Dans ^a tous les emplois ,
 „ dit-il , dont le peuple Romain m'a
 „ honoré jusqu'ici , j'ai cru être engagé
 „ par des liens les plus sacrés de la re-
 „ ligion à en remplir dignement tous
 „ les devoirs. Lorsqu'on m'a fait Ques-
 „ teur , j'ai regardé cette dignité , non
 „ comme un présent dont on me gra-

a O dii immortales...
 Ita mihi meam voluntatem
 speinque reliquæ vitæ
 vestrae populi que Romani
 existimatio comprober, ut
 ego, quos adhuc mihi ma-
 gistratus populus Roma-
 nus mandavit, sic eos ac-
 cepi, ut me omnium offi-
 ciorum obstringi religione
 arbitrarer. Ita Quæstor
 sum factus, ut mihi ho-
 norem illum non tam da-
 tum quàm creditum ac
 commissum putarem. Sic
 obtinui quæsturam in pro-
 vincia, ut omnium oculos
 in me unum coniectos ar-
 bitrarer: ut me quæstu-
 ramque meam quasi in ali-
 quo orbis terræ theatro
 versari existimarem; ut

omnia semper, quæ ju-
 cunda videntur esse, non
 modò his extraordinariis
 cupiditatibus, sed etiàm
 ipsi naturæ ac necessitati
 denegarem. Nunc sum de-
 signatus ædilis... Ita mihi
 deos omnes propitios esse
 velim, ut tarnetsi mihi
 jucundissimus est honos
 populi, tamen nequaquam
 tantum capio voluptatis,
 quantum sollicitudinis &
 laboris, ut hæc ipsa ædi-
 litas, non quia necesse
 fuit alicui candidato data,
 sed quia sic opportuerit
 rectè collocata, & judi-
 cio populi digno in loca
 posita esse videatur. *Cic.*
Verr. 7. n. 35-37.

„ rifoit , mais comme un dépôt que
 „ l'on confioit à ma vigilance & à ma
 „ fidélité. Quand depuis on m'a envoyé
 „ gérer la Questure dans la Sicile , je
 „ me suis imaginé que tous les yeux
 „ étant tournés sur moi , ma personne
 „ & ma Questure alloient être expo-
 „ sées sur un grand théâtre à la vue de
 „ tous les peuples , à qui j'étois donné
 „ en spectacle ; & dans cette pensée je
 „ me suis interdit , non seulement les
 „ plaisirs criminels qu'entraînent les
 „ grandes passions , mais ceux même
 „ qui sont les plus légitimes , & qui
 „ paroissent les plus nécessaires. On
 „ vient de me désigner Edile. J'atteste
 „ les dieux que je sens tout le poids de
 „ cette charge , & que quelque hono-
 „ rable qu'elle me paroisse , elle ne me
 „ cause pas tant de joie & de plaisir ,
 „ que de soins & d'inquiétudes , dans
 „ le desir que j'ai de faire connoître
 „ qu'elle ne m'a pas été donnée au ha-
 „ zard ou par nécessité ; mais confiée
 „ par choix & avec discernement „.

Il s'en faut bien que tous les Gou-
 verneurs Romains fussent de ce carac-
 tère , & la Sicile , plus que toute autre
 province , éprouva , comme ^a quelques

^a Numquam tibi venit | circo fasces, & secures, &
 in mentem , non tibi id- | tantam imperii vim tan-

lignes après Cicéron le reproche à Verres , qu'ils étoient presque tous comme autant de Tyrans , qui ne se croyoient armés de faisceaux & de haches , ni revêtus de l'autorité de l'Empire Romain , que pour exercer impunément dans la province un brigandage ouvert , & pour forcer toutes les barrières de la justice & de la pudeur ; en sorte que personne ne pût mettre en sûreté contre leur violence ni ses biens , ni sa maison , ni sa vie , ni même son honneur.

Syracuse , par tout ce que nous en avons vu , a dû nous paroître comme un théâtre où il s'est passé des scènes bien différentes , mais bien étranges : ou plutôt comme une mer , quelquefois calme & tranquille , mais le plus souvent agitée par des vents & des orages , toujours prêts à la bouleverser de fond en comble. Nous n'avons vu dans aucune autre République des révolutions si subites , si fréquentes , si violentes , si diversifiées. Maîtrisée dans un tems

tamque ornamentorum omnium dignitatem da- tam , ut earum rerum vi & auctoritate omnia re- pagula juris , pudoris , & officii perfringeres ; ut om- nium bona prædam tuam	duceres ; nullius res tuta , nullius domus clausa , nul- lius vita septa , nullius pudicitia munita contra tuam cupiditatem & au- daciam posset esse. <i>Ibid.</i> <i>n. 39.</i>
--	--

par les Tyrans les plus cruels , gouvernée dans un autre par les Rois les plus sages , tantôt livrée au caprice d'une populace sans joug & sans frein , tantôt docile & parfaitement soumise à l'autorité des loix & à l'Empire de la raison , elle passe alternativement de l'esclavage le plus dur à la liberté la plus douce , d'une espèce de convulsions & de mouvemens phrénétiques à une conduite sage , tranquille , modérée. Le lecteur se rappelle aisément dans la mémoire d'un côté les deux Denys pere & fils , Agathocle , Hiéronyme , devenus par leur cruauté l'objet de la haine & de l'exécration publique ; de l'autre Gélon , Dion , Timoléon , les deux Hiéron , tant l'ancien que le nouveau , universellement chéris & respectés des peuples.

A quoi attribuer des extrémités si opposées , & des alternatives si contraires ? Je ne doute point que la légèreté & l'inconstance des Syracusains , qui étoit leur caractère dominant , n'y eût beaucoup de part : mais je suis persuadé que ce qui y contribuoit le plus , étoit la forme même du gouvernement mêlé d'Aristocratie & de Démocratie , c'est-à-dire , partagé entre le Sénat ou les Anciens & le peuple. Comme il n'y

avoit à Syracuse aucun contrepoids pour maintenir ces deux Corps dans un juste équilibre , quand l'autorité panchoit un peu plus d'un côté que de l'autre , le gouvernement se tournoit aussitôt ou en une Tyrannie violente & cruelle , ou en une liberté effrénée , sans mesure , & sans règle. Alors la confusion subite de tous les Ordres de l'Etat facilitoit aux plus ambitieux des citoyens le chemin au pouvoir souverain ; que les uns , pour captiver la bienveillance de leurs concitoyens & leur adoucir le joug , exerçoient avec douceur & sagesse , avec équité , avec des manières populaires : & que d'autres , nés moins vertueux , portoient aux derniers excès du despotisme le plus absolu & le plus cruel , sous prétexte de se maintenir dans leur usurpation contre les entreprises de leurs citoyens , lesquels jaloux de leur liberté , se permettoient toutes les trahisons & tous les crimes pour la recouvrer.

D'autres raisons encore rendoient le gouvernement de Syracuse difficile , & par là donnoient lieu aux fréquens changemens qui y arrivoient. Cette ville n'oubloit point qu'elle avoit remporté plus d'une fois de signalées victoires contre la redoutable puissance

de l'Afrique , & qu'elle avoit porté ses conquêtes & la terreur de ses armes jusques sous les remparts de Carthage , comme depuis contre les Atheniens. La haute idée que ses flottes & ses troupes nombreuses lui donnoient de sa puissance maritime , fit que du tems de l'irruption des Perses dans la Grèce , elle prétendit s'égalér à Athènes , ou partager du moins avec elle l'empire de la mer.

D'ailleurs les richesses , suite naturelle du commerce , avoient rendu les Syracusains fiers , hautains , impérieux , & en même tems les avoient plongés dans la mollesse , en leur inspirant du dégoût pour toute fatigue & toute application. Ils se livroient pour l'ordinaire aveuglément à leurs Orateurs , qui avoient pris sur eux un pouvoir absolu. Il falloit , pour obéir , qu'ils fussent ou flattés , ou gourmandés.

Ils avoient naturellement un fonds d'équité , de bonté , de douceur : & cependant entraînés par les discours sédiciens des harangueurs , ils se portoient aux dernières violences & aux cruautés les plus excessives , dont ils se repentoient un moment après.

Quand ils étoient abandonnés à eux-mêmes : leur liberté qui pour lors ne

connoissoit plus de bornes , dégénéroit bientôt en caprice , en fougue , en violence , je pourrois même dire en phrénésie. Au contraire , quand on étoit venu à bout de les réduire sous le joug , ils devenoient lâches , timides , soumis , rampans jusqu'à la servilité. Mais comme cet état étoit violent , & directement opposé au caractère & au naturel de la nation Grecque , née & nourrie dans la liberté dont le sentiment n'étoit point éteint en eux , mais simplement endormi ; ils se réveilloient de tems en tems de ce sommeil létargique , rompoient leurs chaînes , & s'en servoient , s'il est permis de s'exprimer ainsi , pour assommer ces maîtres injustes qui les avoient mis aux fers.

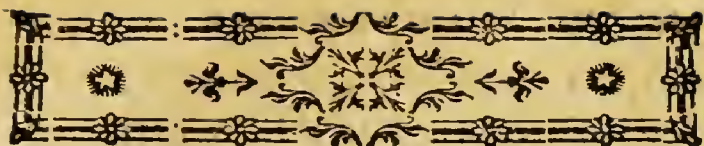
Pour peu que l'on fasse attention sur toute la suite de l'histoire des Syracusains , on voit aisément (comme Galba depuis a dit des Romains) qu'ils a n'étoient point capables de porter ni une liberté entière , ni une entière servitude. Ainsi l'habileté & la politique de ceux qui les gouvernoient consistoit à faire prendre au peuple un sage milieu entre ces deux extrémités , en paroîs-

a Imperaturus es hominibus , qui nec totam servitutem pati possunt , nec

totam libertatem. *Tacit. Hist. lib. 1. cap. 16.*

fant le laisser maître des résolutions , & ne se réserver que le soin de lui en montrer l'utilité & de lui en faciliter l'exécution. Et c'est à quoi réussirent merveilleusement les Magistrats & les Rois dont j'ai parlé , sous le gouvernement desquels les Syracusains furent toujours tranquilles & paisibles , obéissans au Prince , & parfaitement soumis aux loix. C'est ce qui me fait conclure que les troubles & les révolutions de Syracuse arrivoient moins par la légèreté du peuple , que par la faute de ceux qui les gouvernoient , à qui manquoit l'art de manier les esprits & de gagner les cœurs , qui est proprement la science des Rois & de tous ceux qui commandent.





LIVRE VINGT ET UNIÈME.

SUITE DE

L'HISTOIRE

DES SUCCESEURS

D'ALEXANDRE.

CE Livre renferme deux Articles : dont le premier contient l'histoire de Mithridate , Roi de Pont ; le second , les régnés de Ptolémée Aulète & de la fameuse Cléopatre en Egypte , où se termine l'histoire Grecque.

ARTICLE PREMIER.

CET Article comprend l'espace de soixante ans qui est le tems qu'a duré le règne de Mithridate ; & trois ans par delà : depuis l'an du Monde 3880 jusqu'à l'an 3943.

§. I. *Mithridate , âgé de douze ans , monte sur le trône de Pont. Il s'empare de la Cappadoce & de la Bithynie , en ayant chassé les Rois. Les Romains les rétablissent. Il fait égorger en un même jour tout ce qu'il y avoit de Romains & d'Italiens dans l'Asie Mineure. Première guerre des Romains contre Mithridate , qui s'étoit rendu maître de l'Asie Mineure & de la Grèce , & avoit pris Athènes. Sylla est chargé de cette guerre. Il assiège & reprend Athènes. Il gagne trois grandes batailles contre les Généraux de Mithridate. Il accorde la paix à ce Prince la quatrième année de la guerre. Bibliothèque d'Athènes , où se trouvoient les ouvrages d'Aristote. Sylla la fait porter à Rome.*

MITHRIDATE Roi de Pont , dont je commence à rapporter l'histoire , & qui s'est rendu si célèbre par la guerre qu'il soutint contre les Romains pendant près de trente ans , avoit pour surnom Eupator. Il étoit d'une maison qui avoit donné une longue suite de Rois au Royaume de Pont. Le premier fut , selon quelques Historiens , Artabaze , un des sept Princes qui tuèrent les

Mages, & mirent la Couronne de Perse sur la tête de Darius fils d'Hystaspe, qui lui donna pour récompense la Souveraineté de Pont. Mais, outre qu'entre les sept Perses on ne trouve point d'Artabaze, plusieurs raisons font croire que le Prince dont nous parlons étoit fils de Darius, le même qui est nommé Artabazane, qui fut le concurrent de Xerxès pour le trône de Perse, & qui fut fait Roi de Pont ou par son Pere, ou par son frere, pour le consoler de la préférence donnée à Xerxès sur lui. Sa postérité a joui de ce Royaume pendant dix-sept générations. Mithridate Eupator, dont il s'agit ici, étoit le seizième.

Il n'avoit que douze ans, quand il commença à régner. Son pere, avant que de mourir, l'avoit nommé pour son successeur, & lui avoit donné sa mere pour Tutrice, qui devoit gouverner conjointement avec lui. Il commença son règne par faire mourir sa mere & son frere; & la suite ne répondit que trop à ce commencement. On ne fait rien des premières années de son règne, si ce n'est qu'un des Généraux Romains, qu'il avoit corrompu à force d'argent, lui ayant cédé en propre la Phrygie, & lui en ayant fait

AN. M. 3880.

AV. J. C. 124.

*Memnon. in
Excerpt. Pho.
iii, c. 32.*

*Appian. in
Mithrid. pag.
177. & 178.*

prendre possession , elle lui fut bientôt après ôtée par les Romains, ce qui commença à l'indisposer contr'eux.

AN. M. 3913.

AV. J. C. 91.

Justin. l. 38.

c. 1. & 2.

Strab. l. 12.

P. 540.

Plutarc. in

Sylla, p. 453.

Appian. in

Mithrid. pag.

176.

Ariarathe , roi de Cappadoce , étant mort , Mithridate , qui l'avoit fait assassiner , tua son fils aîné , chassa le second qui mourut de chagrin , s'empara de la Cappadoce , & y mit un de ses enfans encore jeune , à qui il donna le nom d'Ariarathe , sous la tutelle & la régence d'un nommé Gordius. Nicomède , roi de Bithynie , qui appréhenda que cet aggrandissement de Mithridate ne le mît en état d'engloutir aussi avec le tems son domaine , s'avisa de faire d'un jeune homme , qui lui parut propre à jouer ce personnage , un troisième fils d'Ariarathe. Il engagea Laodice , qu'il avoit épousée depuis la mort de son premier mari , à le reconnoître ; & il l'envoya à Rome pour aider & soutenir par sa présence la demande de ce prétendu fils , qu'elle y avoit mené avec elle. La cause ayant été exposée au Sénat , les deux parties furent condamnées ; & l'on fit un décret , qui accordoit aux Cappadociens la liberté. Mais ils dirent qu'ils ne pouvoient pas se passer d'un Roi. Le Sénat leur permit d'en choisir un , tel qu'il leur plairoit. Ils choisirent Ariobarzane , hom-

me de qualité de leur nation. Sylla , qui sortoit de Préture , fut charge de la commission de l'établir sur le trône. Ce fut là le prétexte qu'on prit pour cette expédition : mais le véritable sujet étoit de réprimer les entreprises de Mithridate , dont la puissance , qui prenoit tous les jours de nouveaux accroissemens , faisoit ombrage aux Romains. AN. M. 3914. Av. J. C. 90. Sylla exécuta sa commission l'année suivante , & après avoir défait bon nombre de Cappadociens , & un plus grand nombre encore d'Arméniens qui étoient venus à leur secours , il chassa Gordius avec le prétendu Ariathe , & mit à sa place Ariobarzane.

Pendant que Sylla étoit campé sur le bord de l'Euphrate , un Parthe , nommé Orobaze , député du Roi Arsace , arriva dans son camp , pour demander de faire alliance & amitié avec les Romains. Sylla , pour le recevoir à son audience , fit mettre dans sa tente trois sièges , un pour Ariobarzane qui étoit présent , l'autre pour Orobaze , & celui du milieu pour lui. Dans la suite , le Roi des Parthes , irrité contre son Député de ce qu'il y avoit souffert cet orgueil Romain , le fit mourir. C'est ici la première fois que les Parthes ont quelque commerce avec les Romains. C'étoit Mithridate II.

Mithridate n'osa pas s'opposer alors à l'établissement d'Ariobarzane ; mais , dissimulant le chagrin que lui donna cette conduite des Romains , il résolut de prendre son tems pour en tirer vengeance. En attendant il songea à se fortifier par de bonnes alliances ; & commença par Tigrane , roi d'Arménie , qui étoit un Prince très-puissant. L'Arménie avoit d'abord appartenu aux Perses ; puis étoit passée sous la domination des Macédoniens ; & enfin , après la mort d'Alexandre , avoit fait partie du royaume de Syrie. Sous Antiochus le Grand , deux de ses Généraux , Artaxius & Zadriadrès , s'établirent , avec la permission du Prince , dans cette province , dont apparemment ils étoient Gouverneurs. Après la défaite d'Antiochus , ils s'attachèrent aux Romains , qui les reconnurent pour Rois. Ils avoient partagé l'Arménie en deux parties. Tigrane , dont il est parlé ici , descendoit d'Artaxius. Il s'empara de l'Arménie entière , soumit par les armes plusieurs des pays voisins , & forma ainsi un royaume très-puissant. Mithridate lui donna en mariage sa fille Cléopatre , & l'engagea à entrer dans son projet contre les Romains ; jusques-là qu'ils réglèrent , que Mithridate

*Strab. l. 11.
p. 531. 532.*

late auroit pour sa part les villes & les pays dont on feroit la conquête , & Tigrane les personnes avec tous les effets qui se peuvent transporter.

La première entreprise & le premier acte d'hostilité fut , que Tigrane dépouilla Ariobarzane de la Cappadoce dont les Romains l'avoient mis en possession , & y rétablit Ariarathe fils de Mithridate. Nicomède , roi de Bithynie , étant venu à mourir dans ce tems-là , son fils aîné , appelé aussi Nicomède , devoit naturellement lui succéder ; & , en effet , il fut déclaré Roi. Mais Mithridate suscita contre lui son frere cadet nommé Socrate , lequel , à main armée , le chassa du trône. Les deux Rois dépouillés se rendirent à Rome pour implorer le secours du Sénat , qui résolut leur rétablissement , & envoya Manius Aquilius & M. Altinus * pour faire exécuter son décret.

AN. M. 39154
AV. J. C. 894

Ils furent rétablis tous deux. Les Romains les exhortèrent à faire des irruptions sur les terres de Mithridate , en leur promettant du secours : mais ils n'osèrent ni l'un ni l'autre attaquer un Prince si voisin & si puissant. A la fin cependant , Nicomède , pressé également & par les Ambassadeurs mêmes à qui il avoit promis de grosses sommes

* Gravius
voudroit lire
M. Attilius.

pour son rétablissement , & par ses créanciers , Citoyens Romains établis dans l'Asie , qui lui en avoient prêté de fort considérables pour le même effet , ne put résister plus long-tems à leurs instances réitérées. Il fit des courses sur les terres de Mithridate , ravagea tout le plat pays jusqu'à la ville d'Amastris , & revint chez lui chargé de butin , qui l'aida à payer une partie de ses dettes.

Mithridate n'ignoroit pas par le conseil de qui Nicomède avoit fait cette irruption sur ses terres. Il auroit pu facilement la repousser , ayant un bon nombre de troupes toutes prêtes : mais il ne fit aucun mouvement. Il étoit bien aisé de mettre les Romains dans leur tort , & d'avoir un juste sujet de leur déclarer la guerre. Il commença par des remontrances , qu'il fit faire à leurs Généraux & à leurs Ambassadeurs. Pélopidas étoit à la tête de l'Ambassade. Il se plaignit des différentes atteintes que les Romains avoient données à l'alliance contractée entr'eux & Mithridate , & en particulier de la protection qu'ils accordoient à Nicomède son ennemi déclaré. Les Ambassadeurs de celui-ci répliquèrent , & firent aussi de leur côté des plaintes contre Mi-

thridate. Les Romains , qui ne vou-
loient pas encore se déclarer ouverte-
ment , leur donnèrent une réponse va-
gue , en marquant que l'intention du
peuple Romain étoit que Mithridate &
Nicomède ne se fissent aucun tort l'un
à l'autre.

Mithridate , que cette réponse ne
satisfit point , fit marcher incontinent
ses troupes contre la Cappadoce , en
chassa de nouveau Ariobarzane , & mit
sur son trône Ariarathe son fils qu'il y
avoit déjà placé auparavant. Il envoya
en même tems les Ambassadeurs vers
les Généraux Romains , pour leur faire
son apologie en même tems & renou-
veller ses plaintes contr'eux. Pélopidas
leur déclara que son Maître vouloit
bien que le peuple Romain en fût arbi-
tre , & dit qu'il avoit déjà envoyé ses
Ambassadeurs à Rome. Il les exhorta à
ne rien entreprendre avant que d'avoir
reçu les ordres du Sénat , & à ne pas
engager témérairement une guerre qui
pouvoit avoir de funestes suites. Au
reste il leur marqua que Mithridate ,
en cas qu'on refusât de lui rendre jus-
tice , étoit en état de se la faire lui-
même. Les Romains , choqués d'une
déclaration si fière , lui répondirent ,
que Mithridate eût à faire sortir ses

troupes de Cappadoce , & qu'il ne s'avifât plus d'inquiéter Nicomède , ni Ariobarzane. Ils commandèrent à Pélopidas de sortir dans le moment même du camp , avec défense d'y revenir , à moins que son Maître n'obéît. Les autres Ambassadeurs ne furent pas mieux reçus à Rome.

La rupture pour-lors éclata , & les Généraux Romains n'attendirent pas qu'il leur vînt des ordres du peuple Romain , ou du Sénat. C'est ce que Mithridate demandoit. Dans le dessein où il étoit depuis long-tems de se déclarer contre les Romains , il avoit fait plusieurs alliances , & avoit engagé plusieurs peuples dans ses intérêts. On comptoit dans ses troupes jusqu'à vingt-deux nations de vingt-deux langues différentes que Mithridate parloit toutes avec facilité. Son armée étoit composée de deux cents cinquante mille hommes d'Infanterie , & de quarante mille chevaux, fans compter cent trente chariots armés en guerre ; & sa flotte de quatre cents vaisseaux.

*Justin. l. 38.
63-7.*

Avant que de former aucune entreprise il crut devoir y préparer ses troupes , & il leur fit un * long discours

* J'ai extrêmement abrégé ce discours que Justin rapporte tout entier , tel qu'il étoit dans Trogue

pour les animer contre les Romains.
 » Il leur représente qu'il ne s'agit pas
 » d'examiner si l'on fera la paix ou la
 » guerre : que les Romains , en les
 » attaquant les premiers , ne laissent
 » aucun lieu à la délibération. Qu'il
 » s'agit de combattre & de vaincre.
 » Qu'il compte sur un succès heureux,
 » si ses soldats font paroître le même
 » courage qu'ils ont déjà montré en
 » tant d'occasions , & tout récemment
 » encore contre ces mêmes ennemis ,
 » qu'ils ont mis en fuite & taillés en
 » pièces dans la Bithynie & dans la
 » Cappadoce. Que l'on ne pouvoit pas
 » desirer une occasion plus favorable
 » que celle qui se présentoit, pendant
 » que les Mares infestoient & rava-
 » geoient le cœur même de l'Italie ,
 » que Rome étoit déchirée par les guer-
 » res civiles , qu'une armée innombra-
 » ble de Cimbres sortis de Germanie
 » inondoit toute l'Italie. Que le tems
 » étoit venu d'humilier l'orgueil de ces
 » fiers Républicains qui en vouloient
 » à la majesté royale , & qui avoient
 » juré d'abattre tous les trônes de l'u-

Pompée , dont il n'est que l'abbréviateur. Ce discours peut servir à nous faire connoître le stile de cet ex-

cellent Historien , & doit nous en faire bien regretter la perte.

» nivers. Qu'au ^a reste la guerre que
 » les soldats alloient commencer , étoit
 » bien différente de celle qu'ils avoient
 » soutenue avec tant de courage dans
 » les affreux déserts & dans les régions
 » glacées de la Scythie. Qu'il les me-
 » noit dans le pays du monde le plus
 » fertile & le plus tempéré , rempli de
 » villes riches & opulentes qui sem-
 » bloient leur offrir un butin tout pré-
 » paré. Que l'Asie , livrée en proie à
 » l'avarice insatiable des Proconsuls , à
 » l'impitoyable dureté des Traitans , à
 » l'injustice criante des Juges , avoit
 » en horreur le nom Romain, & les at-
 » tendoit comme ses libérateurs. Qu'ils
 » le suivissent , non tant à une guerre ,

a Nunc se diversum
 belli conditionem ingre-
 di. Nam neque cælo Asiæ
 esse temperatius aliud ,
 nec solo fertilius , nec ur-
 bium multitudine amœ-
 nius ; magnamque tem-
 poris partem , non ut
 militiam , sed ut festum
 diem acturos , bello du-
 bium facili magis an ube-
 ri. . . tantumque se avida
 expectat Asia , ut etiam
 vocibus vocet : adeo illis
 odium Romanorum incu-
 sit rapacitas Proconsulum ,
 sectio * publicanorum , ca-
 lumniæ litium. *Justin.*

* Sectio publicanorum,
signifie proprement les
ventes forcées des biens
de ceux qui ne payant pas
les impôts & les tailles
que l'on exigeoit d'eux ,
voyoient leurs meubles &
leurs biens enlevés par les
publicains pour le paye-
ment. Calumniæ litium ,
sont les chicanes injustes,
qui servoient de prétexte
pour envahir les biens des
riches , soit à l'occasion
des impôts, soit sous quel-
que autre couleur.

« qu'à une victoire & à une proie assurée ». L'armée répondit à ce discours par des cris de joie universels , & par des protestations réitérées de service & de fidélité.

Les Romains avoient formé trois armées de troupes qu'ils avoient en différens endroits de l'Asie Mineure. La première étoit commandée par L. Cassius , qui avoit le gouvernement de la province de Pergame : la seconde par Manius Aquilius : la troisième par Q. Oppius Proconsul , qui avoit pour province la Pamphylie. Chacune étoit de quarante mille hommes , en y comprenant la cavalerie. Outre ces troupes , Nicomède avoit cinquante mille hommes de pied , & six mille chevaux. Ils commencèrent la guerre , comme je l'ai déjà dit , sans attendre les ordres de Rome , & la firent avec tant de négligence & si peu de conduite , qu'ils furent tous trois battus en différentes occasions , & leurs armées ruinées. Aquilius & Oppius furent même faits prisonniers , & traités avec toutes sortes d'insultes. Mithridate regardant Aquilius comme le principal auteur de la guerre , lui fit souffrir les derniers outrages. Il le fit passer en revue devant les troupes , & le donna en spectacle

aux peuples monté sur un âne, l'obligeant de crier à haute voix qu'il étoit Manius Aquilius. D'autres fois il le faisoit marcher à pied les mains garotées avec une chaîne attachée à un cheval qui le traînoit. Enfin il lui fit couler dans la bouche du plomb fondu, & le fit périr au milieu des tourmens. C'étoient ceux de Mitylène qui le lui avoient livré par une lâche trahison, dans le tems même qu'il étoit malade, & qu'il s'étoit retiré chez eux pour y rétablir sa santé.

Diod. in Excerpt. Valef.
p. 401.

Athen. l. 5.
p. 213.

Cic. Orat. pro Flacco,
n. 60.

Plut. Sympos. l. 1. p. 624.

Mithridate, qui vouloit gagner les cœurs par une réputation de clemence, renvoya chez eux tous les Grecs. qu'il avoit faits prisonniers, & leur fournit même des vivres pour faire le voyage. Cette action de bonté lui ouvrit toutes les portes des villes. On venoit de toutes parts à sa rencontre avec des cris de joie. On le combloit de louanges. On l'appelloit le conservateur, le pere des peuples, le libérateur de l'Asie, & on lui donnoit tous les noms par lesquels on designe Bacchus, qu'il méritoit à juste titre : car il passoit pour le Prince de son tems qui buvoit davantage, & qui portoit mieux le vin ; qualité dont il se vantoit avec complaisance, & qu'il croyoit lui faire beaucoup d'honneur.

Le fruit de ces premières victoires fut la conquête de la Bythinie entière d'où Nicomède fut chassé ; de la Phrygie & de la Mysie , provinces récentes des Romains ; de la Lycie , de la Pamphylie , de la Paphlagonie , & de plusieurs autres provinces.

Ayant trouvé à Statonicée Monime , jeune fille d'une rare beauté , il l'attacha à sa suite.

Mithridate considérant que les Romains , & en général tous les Italiens , qui se trouvoient pour diverses affaires dans l'Asie Mineure , y ménageoient sourdement des intrigues fort contraires à ses intérêts , envoya , d'Ephèse où il étoit , des ordres secrets à tous les Gouverneurs des provinces , & aux Magistrats des villes de toute l'Asie Mineure , ^a d'en faire un massacre général en un même jour qu'il leur marqua. Les femmes , les enfans , les domestiques étoient compris dans le nombre des pros crits. Il y avoit défense de donner la sépulture à ceux qui auroient été tués. Leurs biens devoient être confisqués au profit du Roi & des meurriers. On condamna à une grosse

AN. M. 3916.
AV. J. C. 88.
App. p. 185.
Cic. in Orat.
pro lege Manil. n. 7.

^a Isunodie , tota Asia , tot in civitatibus , uno nuntio atque una litterarum | significatione , cives Romanos necandos trucidandosque denotavit. Cic.

amende ceux qui enseveliroient les morts, ou qui cacheroient les vivans. Il y avoit une récompense pour quiconque découvreroit ceux qui étoient cachés. On accordoit la liberté aux esclaves qui égorgeroient leurs maîtres : on remettoit aux débiteurs qui tueroient leurs créanciers la moitié de leurs dettes. Le simple récit de cet affreux détail fait frémir d'horreur. Quelle fut donc la désolation dans toutes ces provinces, quand cet ordre barbare s'y exécuta ! Il y eut quatre-vingts mille Romains ou Italiens égorgés dans cette boucherie. Quelques-uns même en font monter le nombre à près d'une fois autant.

Informé qu'il y avoit à Cos un grand trésor, il y envoya des gens qui s'en saisirent. C'étoit Cléopatre, Reine d'Égypte, qui l'y avoit mis en dépôt, quand elle ouvrit la guerre dans la Phénicie contre son fils Lathyre. Outre ce trésor, il y trouva encore huit cents talens (huit cens mille écus) que les Juifs de l'Asie Mineure y avoient mis aussi en dépôt, quand ils virent qu'on y étoit menacé de la guerre.

Tous ceux qui avoient pu se sauver du carnage général de l'Asie, s'étoient réfugiés à Rhodes, qui les reçut avec

App. p. 186.

Joseph. An-

tig. XIV. 12.

App. p. 186.

188.

Diod. in Ex-

cerpt. p. 402.

joie , & leur ouvrit un asyle qui les mit en sûreté. Mithridate en forma inutilement le siège , qu'il fut bientôt obligé de lever , après avoir couru risque d'être pris lui-même dans un combat naval où il perdit plusieurs de ses vaisseaux.

Après s'être rendu maître de l'Asie Mineure , Mithridate envoya en Grèce Archélaus , l'un de ses Généraux , avec une armée de six vingts mille hommes. Ce Général prit Athènes , & la choisit pour sa résidence , donnant de cette ville tous les ordres pour la guerre de ce côté-là ; & pendant le séjour qu'il y fit , il engagea dans les intérêts de son Maître la plupart des villes & des Etats de la Grèce. Il avoit soumis par force Délos qui s'étoit révoltée contre les Athéniens , l'avoit remise sous leur pouvoir , & leur avoit envoyé le Trésor sacré qu'on gardoit dans cette Isle par Aristion , à qui il donna deux mille hommes pour la garde de cet argent. Aristion étoit un Athénien , Philosophe de la secte d'Epicure. Il se servit des deux mille hommes qu'il avoit sous son commandement pour s'emparer de toute l'autorité à Athènes , où il exerça une cruelle tyrannie , faisant mourir plusieurs des citoyens , ou les livrant à

*Plutarc. in
Sylla p. 458.
461.*

*Appian. in
Mithrid. pag.
188-197.*

Mithridate, sous prétexte qu'ils étoient de la faction Romaine.

AN. M. 3917.
AV. J. C. 87.

Voilà en quel état Sylla trouva les affaires, quand il fut chargé de la guerre contre Mithridate. Il partit promptement pour se rendre en Grèce, avec cinq légions, quelques cohortes, & quelque cavalerie. Cependant Mithridate étoit demeuré à Pergame, où il distribuoit à ses amis des richesses, des gouvernemens, & d'autres récompenses.

A l'arrivée de Sylla, toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, à l'exception d'Athènes, qui réduite sous le joug du Tyran Aristion, fut obligée malgré elle de résister. Le Général Romain étant entré dans l'Attique, divisa ses troupes en deux corps, dont il envoya l'un pour assiéger Aristion dans la ville d'Athènes, & lui avec l'autre alla droit au port de Pirée qui faisoit comme une seconde ville, où Archélaüs s'étoit enfermé, comptant sur la force de la place, dont les murailles étoient hautes presque de quarante coudées (soixante pieds) toutes de pierres de taille. En effet c'étoit un grand ouvrage que Périclès avoit fait faire au tems de la guerre du Péloponnèse, lorsque toute l'espérance de la victoire ne consistant

que dans ce port , il l'avoit fortifié autant qu'il lui avoit été possible.

La hauteur des murailles n'étonna point Sylla. Il employa toutes sortes de machines pour les battre , & donna assaut sur assaut. S'il eût voulu attendre un peu de tems , il prenoit sans coup férir la haute ville , que la famine avoit réduite à la dernière extrémité. Mais pressé de retourner à Rome , & craignant les changemens qui pouvoient arriver , il n'épargnoit ni dangers , ni combats , ni dépenses , pour hâter la fin de cette guerre. Sans compter tout le reste de l'appareil & de l'équipage de guerre , il y avoit pour le seul service des machines vingt mille mulets qui travailloient sans relâche. Le bois étant venu à lui manquer à cause de la grande consommation qu'il en faisoit pour ses machines , qui étoient souvent brisées & ruinées par les fardeaux énormes qu'elles portoient , ou brûlées par les feux des ennemis , il n'épargna pas les Bois sacrés. Il coupa les belles allées de l'Académie , & celles du Lycée , qui étoient les plus beaux parcs qu'il y eût dans les faubourgs , & qui avoient les plus beaux arbres. Il fit abattre les hautes murailles qui joignirent le port avec la ville ;

pour en faire servir les ruines à hausser les terrasses.

Comme il avoit besoin de beaucoup d'argent pour cette guerre , & qu'il cherchoit à s'attacher les soldats , & à les animer par de grandes largesses , il eut recours aux Trésors inviolables des Temples , & fit venir tant d'Epidaure que d'Olympie les plus beaux & les plus précieux dons qui y avoient été consacrés. Il écrivit aux Amphiçtyons assemblés à Delphes , „ Qu'ils feroient sage-
„ ment de lui envoyer les trésors du
„ dieu , parce qu'ils feroient plus sû-
„ rement entre ses mains ; ou que , s'il
„ étoit obligé de s'en servir , il en ren-
„ droit la valeur après la guerre „. Et en même tems il envoya à Delphes un de ses amis , nommé Caphis , qui étoit de la Phocide , pour recevoir tous ces trésors au poids.

Caphis arrivé à Delphes n'osoit par respect toucher à ces dons qui étoient sacrés , & se mit à pleurer en présence des Amphiçtyons sur la nécessité qui lui étoit imposée. Sur cela , quelqu'un des assistans ayant dit qu'il entendoit du fond du Sanctuaire le son de la Lyre d'Apollon , Caphis , soit qu'il le crût véritablement , soit qu'il voulût profiter de cette occasion pour jeter

une terreur religieuse dans l'esprit de Sylla , lui écrivit ce qui venoit d'arriver. Sylla se moquant de sa simplicité , lui répondit , „ Qu'il s'étonnoit com-
 „ ment il n'avoit pas compris que le
 „ chant est un signe de joie , & nul-
 „ lement une marque de colère &
 „ d'indignation : qu'il n'avoit donc
 „ qu'à prendre hardiment les trésors ,
 „ bien sûr que le dieu les voyoit pren-
 „ dre avec plaisir , & qu'il les donnoit
 „ lui-même „.

Plutarque , à cette occasion , fait remarquer la différence qu'il y avoit entre les anciens Généraux Romains , & ceux du tems dont il parle ici. Les premiers , que leur mérite seul avoit élevés aux charges , & qui n'y cherchoient autre chose que le bien public , savoient se faire obéir & respecter des soldats, sans employer pour cela des voies basses & indignes. Ils commandoient des troupes sages , disciplinées , & bien instruites à exécuter sans réplique & sans délai les ordres de leurs Chefs. Véritablement ^a Rois , dit Plutarque , par la grandeur & la noblesse de leurs sentimens , mais simples & modestes particuliers par leur train

Αὐτοὶ τε ταῖς ψυχαῖς | εὐτελεῖς ὄντες.
 βασιλικοί, καὶ ταῖς ἀπαναῖς |

& toute leur dépense , ils ne faisoient dans leurs charges d'autres frais à l'Etat que les frais nécessaires & raisonnables , estimant qu'il étoit plus honteux à un Capitaine de flatter ses soldats , que de craindre ses ennemis. Les choses étoient bien changées dans le tems dont nous parlons. Les Généraux Romains , dévorés d'ambition & perdus de luxe étoient obligés de se rendre esclaves de leurs soldats , & d'acheter leurs services par des largesses capables de satisfaire leur avidité , & souvent par la tolérance & l'impunité des plus grands crimes.

Sylla , effectivement , étoit toujours dans un besoin extrême d'argent , pour contenter ses troupes ; & alors , plus que jamais , pour achever le siège auquel il s'étoit engagé , & dont le succès lui paroissoit d'une extrême importance pour son honneur , & même pour sa sûreté. Il vouloit ôter à Mithridate la seule ville qui lui restoit dans la Grèce , & qui empêchant les Romains de passer en Asie , faisoit échouer toute espérance de la victoire , & obligeoit Sylla de revenir honteusement en Italie , où il auroit trouvé d'autres ennemis plus terribles , Marius & sa faction. D'ailleurs il étoit vivement blessé

des railleries piquantes que le Tyran Aristion lançoit tous les jours contre lui , & contre Métella sa femme.

Il n'est pas aisé de dire laquelle de l'attaque ou de la défense fut plus vive , & poussée avec plus de vigueur : car de part & d'autre on fit paroître un courage & une constance incroyable. Les sorties étoient fréquentes , & accompagnées de combats presque dans les formes , où le carnage étoit grand , & la perte ordinairement assez égale des deux côtés. Les assiégés n'auroient point été en état de se défendre si vigoureusement , s'ils n'avoient reçu par mer à différentes reprises des renforts considérables.

Ce qui leur nuisit le plus , fut la trahison secrète de deux esclaves Athéniens qui étoient dans le Pirée. Ces esclaves , soit qu'ils fussent affectionnés au parti des Romains , soit qu'ils voulussent pourvoir à leur sûreté en cas que la place fût prise , écrivoient sur des balles de plomb tout ce qui se passoit au dedans , & les jettoient aux Romains à coups de fronde. Ainsi quelque sages mesures que prît Archélaüs qui défendoit le Pirée , pendant qu'Aristion commandoit dans la ville , rien ne lui réussissoit. Il résolut de faire une

fortie générale : les traîtres tirèrent une balle de plomb , où l'on trouva cet avertissement : *Demain , à une telle heure , l'Infanterie tombera sur vos travaux , & la Cavalerie attaquera votre camp.* Sylla fit dresser des embuches , & repoussa les assiégés avec perte. Ils devoient faire passer de nuit un convoi de vivres dans la ville qui manquoit de tout. Sur un pareil avis , le convoi fut enlevé.

Malgré tous ses contretens les Athéniens se défendoient comme des lions. Ils trouvoient le moyen de brûler la plupart des machines dressées contre leurs murailles ; ou arrivant par des mines souterraines jusques sous d'autres machines , & creusant la terre qui les soutenoit , ils les renversoient & les brisoient.

Les Romains , de leur côté , ne monstroient pas moins de vigueur. Par le moyen de pareilles mines ils pénétroient jusques sous le mur , & creusant aussi la terre , ils soutenoient les fondemens par des étançons de bois , où ensuite ils mettoient le feu avec quantité de poix , d'étoupe , & de soufre. Quand ces étançons furent brûlés , un grand pan de muraille tombât avec un fracas horrible , & ouvrit une large brèche ,

par où les Romains montèrent à l'assaut. Le combat dura long-tems avec même ardeur de part & d'autre, mais enfin les Romains furent obligés de se retirer. Le lendemain ils recommencèrent l'attaque. Les assiégés avoient construit pendant la nuit un nouveau mur en forme de croissant à la place de celui qui étoit tombé, & il ne fut pas possible aux Romains de le forcer.

Sylla, rebuté par une défense si opiniâtre, résolut de ne plus faire donner d'assaut au Pirée, & se réduisit à prendre cette place par la famine. La ville, d'un autre côté, étoit réduite aux derniers abois. On y avoit vendu le boisseau d'orge jusqu'à mille dragmes (cinq cents livres). On y mangeoit non seulement les herbes & les racines qu'on trouvoit autour de la Citadelle, mais la chair des chevaux, & le cuir même des souliers, qu'on faisoit bouillir. Au milieu de cette misère publique, le Tyran passoit les jours & les nuits en débauche. Les Sénateurs & les Prêtres allèrent se jeter à ses pieds pour le conjurer d'avoir pitié de la ville, & d'obtenir une capitulation de Sylla : il les écarta à coups de traits, & les chassa de sa présence.

Ce ne fut qu'à la dernière extrémité

qu'il fit demander une surſéance d'armes , & qu'il envoya des Députés à Sylla. Comme ces Députés ne lui faiſoient aucune propoſition ni aucune demande qui allât au fait , & qu'ils ne ceſſoient de louer & d'exalter Thésée , Eumolpe , & les exploits des Athéniens contre les Médes ; Sylla ennuyé , les interrompant , leur dit : „ Messieurs „ les Harangueurs , retournez-vous- „ en , & gardez pour vous ces beaux „ diſcours de Rhétorique. Car , pour „ moi , je n'ai pas été envoyé à Athé- „ nes pour y apprendre vos antiques „ proueſſes , mais pour châtier des ré- „ voltés „.

*Place publi-
que d'Athé-
nes.*

Pendant cette audience , quelques eſpions étant entrés dans la ville , entendirent par hazard des vieillards qui s'entretenoient dans le Céramique , & qui blâmoient extrêmement le Tyran de ce qu'il ne gardoit pas un certain endroit de la muraille , qui étoit le ſeul par lequel les ennemis pouvoient facilement eſcalader la ville. A leur retour dans le camp , ils firent rapport à Sylla de ce qu'ils avoient entendu. Le pour-parler avoit été ſans ſuccès. Sylla ne négligea point l'avis qu'on lui avoit donné. Dès la nuit ſuivante il alla lui-même reconnoître les lieux , & voyant

en effet que la muraille étoit accessible, il y fit appliquer les échelles, & commença l'attaque par cet endroit, & s'étant rendu maître du mur après une foible résistance, entra dans la ville. Il ne voulut pas qu'on y mît le feu, mais il la livra au pillage des soldats, qui trouvèrent en beaucoup de maisons de la chair humaine que l'on avoit fait cuire pour manger. Le carnage fut horrible. Le lendemain il fit vendre tous les esclaves à l'encan, & déclara qu'il laissoit la liberté à tous ceux des citoyens qui avoient échappé à l'épée du soldat : ils étoient en petit nombre. Le jour même il assiégea la Citadelle, où Aristion, & ceux qui s'y étoient réfugiés, furent bientôt tellement pressés de la soif & de la faim, qu'ils furent contraints de se rendre. Le Tyran, ses gardes, & tous ceux qui avoient eu quelque charge sous sa tyrannie, furent mis à mort.

Peu de jours après Sylla se rendit maître du Pirée, & brûla toutes ses fortifications ; sur-tout l'arsenal, qui avoit été bâti par Philon, célèbre Architecte, & qui étoit un ouvrage merveilleux. Archélaüs, par le moyen de sa flotte, s'étoit retiré à Munichia, autre port de l'Attique.

AN. M. 3918.

AV. J. C. 86.

*Plutarc. in**Sylla. p. 461-*

466.

Appian. pag.

196-203.

L'année que nous commençons fut fatale aux armes de Mithridate. Taxile, l'un de ses Généraux, arriva en Grèce de Thrace & de Macédoine avec une armée de cent mille hommes de pied, de dix mille chevaux, & de quatre-vingts-dix chariots armés de faulx. Archelaüs frere de ce Général, étoit alors dans le port de Munichia, & ne vouloit ni s'éloigner de la mer, ni en venir à un combat avec les Romains : mais il cherchoit à traîner la guerre en longueur, & à leur couper les vivres. C'étoit un parti fort sage ; car Sylla commençoit à en manquer ; de sorte que la famine l'obligea de quitter l'Attique, & de passer dans les plaines fertiles de Béotie, où Hortensius le joignit. Leurs troupes étant réunies, ils s'emparèrent au milieu de la plaine d'Elatée d'une éminence très-fertile, couvertes d'arbres, & au pied de laquelle couloit un ruisseau. Quand ils eurent formé leur camp, les ennemis découvrirent à l'œil leur petit nombre : ils n'avoient pas en effet plus de quinze mille hommes de pied, & quinze cents chevaux. C'est ce qui porta les Généraux de l'armée d'Archelaüs à le presser vivement d'en venir à une action. Ils n'arrachèrent son consentement qu'a-

vec peine. Ils se mettent aussi-tôt en mouvement , & couvrent toute la plaine de chevaux , de chariots , & de troupes qui étoient sans nombre. Car les deux freres s'étant réunis , avoient une armée formidable. Le bruit & les cris de tant de nations & de tant de milliers d'hommes qui se préparoient au combat , la pompe & la magnificence de leur appareil , tout étoit terrible. La lueur de leurs armes superbement enrichies d'or & d'argent , & les vives couleurs de leurs cottes d'armes Médoises & Scytiques , mêlées avec l'éclat de l'airain & du fer , jettoient comme des éclairs , qui , en éblouissant la vue , remplissoient l'ame d'effroi.

Les Romains , saisis d'épouvante , se tenoient renfermés dans leurs retranchemens. Sylla ne pouvant , par ses discours & par ses remontrances , guérir leur frayeur , & ne voulant pas les forcer à combattre dans le découragement où il les voyoit , étoit obligé de se tenir en repos , & de souffrir , quoique très-impatiemment , les bravades & les risées insultantes des Barbares. Ils concurent en conséquence un si grand mépris pour lui , qu'ils ne gardoient plus aucune discipline. Il y en avoit très-peu qui restassent dans leurs retranche-

mens : tous les autres , attirés par le desir du pillage , se débandoient par grandes troupes , & s'écartoient considérablement , jusqu'à s'éloigner du camp de plusieurs journées. Ils pillèrent & ruinèrent quelques villes du voisinage.

Sylla étoit au dernier désespoir de voir ainsi périr à ses yeux ces villes alliées , faute de pouvoir donner un combat. Il s'avisa enfin d'un stratagème , qui fut de ne donner aucun repos à ses troupes , & de les faire travailler sans cesse à détourner les eaux de Céphise , petite rivière auprès de laquelle ils étoient campés , & à creuser de grands fossés , sous prétexte de les mettre plus en sûreté , mais en effet afin que rebutés d'une si grande fatigue , ils préférassent à ce travail le hasard d'une bataille. Sa ruse lui réussit. Après avoir travaillé sans relâche pendant trois jours , comme Sylla passoit à son ordinaire pour visiter les travaux , ils se mirent tous à crier qu'il les menât aux ennemis. Sylla se fit beaucoup prier , & ne se rendit pas d'abord : mais voyant que leur ardeur augmentoit , il leur fit prendre leurs armes , & les fit marcher vers l'ennemi.

La bataille se donna près de Chéronée.

née. Les ennemis s'étoient emparés avec un gros corps de troupes d'un lieu fort avantageux , nommé Thurium : c'étoit une croupe de montagne fort rude , qui s'étendoit sur le flanc gauche des Romains , & qui étoit très-propre à les tenir en échec. Deux hommes de Chéronée vinrent trouver Sylla , & lui promirent de chasser les ennemis de ce poste , s'il vouloit leur donner un petit nombre de soldats choisis : il les leur donna. Cependant il mit son armée en bataille , & partagea sa cavalerie à ses deux ailes , prenant pour lui la droite , & donnant la gauche à Muréna. Galba & Hortensius ses Lieutenans , formoient une seconde ligne. Hortensius , commandant la gauche de cette seconde ligne , soutenoit Muréna , pendant que Galba qui commandoit la droite de cette même ligne , soutenoit Sylla. Les Barbares commençoient déjà à déployer leur cavalerie & leur infanterie légère , & à les étendre par un long circuit pour venir envelopper cette seconde ligne.

Dans ce moment , les deux hommes de Chéronée , ayant gagné avec leur petite troupe commandée par Hirtius la cime de Thurium sans que les ennemis s'en aperçussent , se montrèrent

tout-à-coup. Les Barbares effrayés & troublés , prirent aussitôt la fuite. Se poussant les uns les autres sur le penchant de la montagne , ils se précipitoient devant l'ennemi qui fendoit sur eux de dessus le côneau , & les chassoit l'épée dans les reins , de sorte qu'il périt environ trois mille hommes sur la montagne. De ceux qui se sauvèrent , les uns tombèrent entre les mains de Muréna qui venoit de se former en bataille , & qui ayant marché à leur rencontre , leur coupa le chemin , & en fit un grand carnage : les autres , qui s'empressoient de regagner le camp , se jettèrent pêle-mêle sur le corps de bataille de leurs troupes , & s'y précipitèrent avec tant de confusion , qu'ils y répandirent le trouble & la frayeur , & firent perdre par là à leurs Généraux un tems considérable pour rétablir l'ordre , ce qui fut une des principales causes de leur défaite.

Sylla , profitant de ce désordre , marcha contr'eux si vivement , que franchissant avec une extrême rapidité l'espace qui séparoit les deux armées , il empêcha l'action des chariots armés de faux. Ces chariots ne tirent leur force que de la longueur de leur course , qui donne l'impétuosité & la roideur à leur

mouvement ; au lieu qu'un espace trop court , & qui ne leur ouvre pas de carrière , les rend inutiles & sans action. C'est ce que les Barbares éprouvèrent en cette occasion. Les premiers chariots partirent si lâchement , & donnèrent si mollement , que les Romains les repoussant sans peine avec grand bruit & de grandes risées , en demandoient d'autres , comme cela se pratiquoit ordinairement à Rome , par rapport aux chars qui couroient dans le Cirque.

Après que les chariots eurent été écartés , les deux corps de bataille se choquent. Les Barbares présentent leurs longues piques , & se tiennent bien ferrés leurs boucliers joints , afin qu'on ne puisse les rompre ; & les Romains jettent bas leurs épieux , & l'épée à la main , ils écartent les piques des ennemis pour pouvoir les joindre eux-mêmes , & les charger avec furie. Ce qui augmentoit leur animosité , c'est qu'ils voyoient au premier rang quinze mille esclaves , que les Généraux du Roi leur avoient débauchés en leur promettant la liberté , & qu'ils avoient placés avec l'infanterie pesamment armée. Ces esclaves eurent tant de fermeté & d'audace , qu'ils soutinrent le choc de l'in-

fanterie Romaine sans branler. Leurs bataillons étoient si profonds & si serrés, que les Romains ne purent ni les entr'ouvrir, ni les faire reculer, jusqu'à ce que l'infanterie légère, qui étoit à la seconde ligne, les eût mis en désordre à force de traits qu'elle leur lançoit, & à force de pierres qu'elle jettoit avec des frondes, & qu'elle les eût contraint de plier.

Archélaüs ayant fait avancer son aile droite pour envelopper la gauche des Romains, Hortensius mena les troupes qu'il avoit avec lui pour le prendre lui-même en flanc. Cē que voyant Archélaüs, il fit promptement tourner tête à deux mille chevaux qu'il amenoit. Hortensius, qui alloit être accablé par ce gros corps de cavalerie, se retira peu à peu vers la montagne, se sentant trop éloigné du corps de bataille, & sur le point d'être enveloppé. Sylla, avec la partie de son aile droite, qui n'avoit pas encore combattu, marcha à son secours. A la poussière que ces troupes élevèrent, Archélaüs jugea ce qui en étoit. Laisant donc-là Hortensius, il tourna vers l'endroit d'où Sylla venoit de partir, espérant d'avoir bon marché de cette aile droite qu'il trouveroit sans Chef.

En même tems Taxile mene contre Muréna ses fantassins armés de boucliers d'airain : de sorte que des deux *Les Chalcapides.* côtés il s'éleve de grands cris , qui font retentir toutes les montagnes voisines. A ce bruit Sylla s'arrête , ne sachant de quel côté il devoit plutôt courir. Enfin il jugea qu'il étoit plus expédient de retourner au poste qu'il avoit quitté , & d'aller soutenir son aile droite. Il envoya donc Hortensius au secours de Muréna avec quatre cohortes ; & prenant la cinquième avec lui , il vola à son aile droite , qu'il trouva attachée au combat contre Archélaüs avec un égal avantage. Mais , dès qu'il parut , cette aile , ranimée par la présence de son Général , renversa les troupes d'Archélaüs , les mit en déroute , & les poursuivit vivement pendant un assez long espace.

Après ce grand succès , sans perdre un moment , il marche au secours de Muréna. Trouvant qu'il avoit aussi vaincu de son côté , & défait Taxile , il se joignit à lui , & ils poursuivirent ensemble les fuyards. Il y eut un grand nombre de Barbares tués dans la plaine , & un plus grand nombre qui furent taillés en pièces pendant qu'ils couroient pour gagner leur camp : de sorte

que de tant de milliers d'hommes , il ne s'en sauva que dix mille , qui s'enfuirent à la ville de Chalcis. Sylla , dans ses Mémoires , avoit écrit que de son côté il ne manqua que quatorze hommes ; & que même de ces quatorze , il en revint deux sur le soir.

AN. M. 3519.

AV. J. C. 85.

Pour célébrer une si grande victoire , il donna à Thèbes des Jeux de Musique , & fit venir des villes Grecques voisines les Juges pour distribuer les prix , car il avoit une haine implacable contre les Thébains. Il leur ôta même la moitié de leur territoire , qu'il consacra à Apollon Pythien , & à Jupiter Olympien , ordonnant que de leurs revenus on remplaceroit tout l'argent qu'il avoit enlevé de leurs temples.

Ces Jeux étoient à peine finis , qu'il apprit que L. Valérius Flaccus , qui étoit du parti contraire , (car c'étoit alors le plus grand feu des divisions de Marius & de Sylla) avoit été nommé Consul , & qu'il traversoit déjà la mer d'Ionie avec une armée , en apparence contre Mithridate , & en effet contre lui-même. C'est pourquoi , sans différer , il se mit en marche vers la Thessalie , comme pour aller au-devant de lui.

*Ville de la
Phthiotide en
Thessalie.*

Mais étant arrivé à la ville de Mélitée , il lui vint de tous côtés des nouvelles ,

que tous les lieux qu'il venoit de laisser derrière , étoient saccagés par une autre armée du Roi , plus forte & plus nombreuse que la première. Car Dorylaüs , arrivé à Chalcis avec une grosse flotte , sur laquelle il menoit quatre-vingts mille hommes de débarquement les mieux équipés , les mieux aguerris , & les plus disciplinés qui fussent dans toute l'armée de Mithridate , s'étoit jetté dans la Béotie , & s'étoit emparé de tout le pays , pour attirer Sylla à une bataille. Archélaüs vouloit l'en détourner , lui expliquant le détail de la bataille qu'il venoit de perdre : mais ses avis & ses remontrances furent inutiles. Il reconnut bientôt que le conseil qu'on lui avoit donné , étoit sage & bien sensé.

Il choisit la plaine d'Archoméne pour y donner la bataille. Sylla fit creuser des fossés de côté & d'autre dans la plaine , pour ôter aux ennemis l'avantage de cette campagne ouverte , & propre à faire agir la cavalerie , & pour les éloigner vers les marais. Les Barbares coururent à toute bride sur les travailleurs , les dissipèrent , & mirent en fuite les troupes qui les soutenoient. Sylla voyant cette déroute , descendit promptement de cheval ; & saisissant

une de ses enseignes , il poussa aux ennemis à travers des fuyards , à qui il crioit : *Pour moi , Romains , il m'est glorieux de mourir ici. Mais vous, quand on vous demandera en quel endroit vous avez abandonné votre Général , souvenez-vous de répondre que c'est à Orcho-mène.* Ils ne purent souffrir ces reproches , & retournèrent à la charge avec tant de furie , qu'ils firent tourner le dos aux troupes d'Archélaüs. Les Barbares revinrent en meilleur ordre que auparavant , & furent encore repoussés avec une plus grande perte.

Le lendemain , à la pointe du jour , Sylla ramena ses troupes vers le camp ennemi pour continuer ses tranchées ; & tombant sur ceux qui étoient sortis pour escarmoucher , & pour chasser les travailleurs , il les chargea si rudement , qu'il les mit en fuite. Ceux-ci jettèrent l'effroi parmi ceux qui étoient restés dans le camp , de sorte que personne n'osant plus y demeurer pour le défendre , Sylla y entra pêle-mêle avec les fuyards , & s'en rendit maître. Dans un moment les marais furent rougis de sang , & le lac rempli de morts. Les ennemis perdirent dans ces différentes attaques une grande partie de leurs troupes. Archélaüs demeura long-tems

caché dans les marais , & se sauva enfin à Chalcis.

La nouvelle de toutes ces défaites jetta Mithridate dans une grande consternation. Cependant , comme ce Prince étoit d'un caractère fécond en ressources , il ne perdit point courage , & songea à réparer ces pertes en faisant de nouvelles levées. Mais dans la crainte que ces mauvais succès ne donnassent lieu à quelque révolte ou à quelque conspiration contre sa personne , comme cela étoit déjà arrivé , il prit la barbare précaution de faire mourir tous ceux qui lui étoient suspects , sans épargner même les meilleurs de ses amis.

Il ne fut pas plus heureux lui-même en Asie , que ses Généraux ne l'avoient été dans la Grèce. Fimbria , qui y commandoit une armée Romaine , battit le reste de ses meilleures troupes. Il poursuivit les fuyards jusques aux portes de Pergame où résidoit Mithridate , & l'obligea d'en sortir lui-même , & de se retirer à Pitane , place maritime de la Troade. Fimbria l'y poursuivit , & investit la place par terre. Mais , comme il n'avoit pas de flotte pour en faire autant par mer , il envoya vers Luculle qui croisoit avec la flotte Ro-

Plutarc. in Sylla, p. 466-468.

Id. in Lucul.

P. 493.

Appian. P. 204-210.

maine dans les mers du voisinage , & lui fit représenter qu'il pouvoit s'acquérir une gloire éternelle en se saisissant de la personne de Mithridate qui ne pouvoit lui échapper , & terminer heureusement une guerre si importante. Fimbria & Luculle étoient de deux partis opposés. Ce dernier ne voulut point se mêler des affaires de l'autre. Ainsi Mithridate se sauva par mer à Mitylène , & se tira d'entre les mains des Romains. Faute qui leur coûta bien cher , & qui n'est pas rare dans les Etats , où la mésintelligence règne entre les Ministres & les Généraux d'armée , & leur fait négliger le bien public , de peur de contribuer à la gloire de leurs rivaux !

Luculle , dans la suite , battit deux fois la flotte de Mithridate , & remporta sur lui deux grandes victoires. Ces ^a heureux succès étonnèrent d'au-

a Ad Mitheidaticum bellum missus à Senatu , non modò opinionem vicinorum quæ de virtute ejus erat , sed etiam gloriam superiorum. Idque eò fuit mirabilius, quod ab eo laus imperatoria non admodum expectabatur , qui adolescentiam in forensi opera quæstura diutur-

num tempus, Murena bellum in Ponto gerente , in Asiæ pace consumpserat. Sed incredibilis quædam ingenii magnitudo non desideravit indocilem usûs disciplinam. Itaque cum totum iter & navigationem consumpsisset partim in percontando à peritis , partim in rebus gestis le-

tant plus , qu'on ne s'attendoit point que Luculle dût se distinguer par des exploits militaires. Il avoit passé sa jeunesse dans les exercices du barreau ; & pendant sa questure en Asie , la Province avoit toujours été en paix. Mais un génie heureux comme le sien , n'eut pas besoin d'être instruit par l'expérience qui ne s'acquiert point par des leçons , & coûte ordinairement bien des années. Il y suppléa en quelque sorte , employant tout le tems de son voyage & de sa navigation , partie à faire des questions aux gens habiles dans le métier de la guerre , partie à s'instruire lui-même par la lecture de l'histoire. Aussi arriva-t-il en Asie Général tout formé , lui qui étoit parti de Rome avec une connoissance médiocre de l'art militaire. Que nos jeunes Guerriers y fassent bien attention : voilà comme se forment les grands hommes.

Pendant que Sylla remportoit de grands avantages dans la Grèce , la faction qui lui étoit contraire , & qui pour lors étoit toute-puissante à Rome , l'avoit fait déclarer ennemi de la Répu-

gendis : in Asiam factus | litaris rudis. *Cic. Acad.*
Imperator venit, cum es- | *Quæst. lib. 4. n. 2.*
set Roma profectus rei mi-

blique. Cinna & Carbon traïoient les plus gens de bien & les personnes les plus considérables avec toute sorte d'injustice & de cruauté. La plupart, pour fuir cette tyrannie insupportable, prirent le parti de se retirer dans le camp de Sylla, comme dans un port de salut; tellement qu'en peu de tems Sylla eut autour de lui comme une espèce de Sénat. Sa femme Métella s'étant dérobée à grande peine avec ses enfans, vint lui apprendre que ses ennemis avoient brûlé sa maison & ses terres, & le pria d'aller secourir promptement ceux qui étoient restés dans Rome, & qui alloient encore être les victimes de cette fureur.

Sylla se trouva fort embarrassé. D'un côté, le pitoyable état où sa patrie étoit réduite, le portoit à marcher promptement à son secours : de l'autre, il ne pouvoit se résoudre à laisser imparfaite, par son départ, une aussi grande & aussi importante affaire que la guerre de Mithridate. Comme il étoit dans ce cruel embarras, arriva auprès de lui un Marchand qui venoit lui parler en secret de la part du Général Archélaüs, & lui donner quelque espérance d'accommodement. Il fut si ravi de l'entendre, qu'il se hâta d'aller s'aboucher avec ce Général.

Leur entrevue se passa sur le rivage de la mer , près de la petite ville de Délium. Archélaüs , qui n'ignoroit pas de quelle importance il étoit à Sylla de pouvoir repasser en Italie , lui proposa d'unir ses intérêts avec ceux de Mithridate , & que son Maître lui fourniroit de l'argent , des troupes , & des vaisseaux , pour faire la guerre à Cinna , & au parti de Marius.

Sylla , sans paroître d'abord offensé de pareilles propositions , l'exhorta de son côté à se retirer de la servitude où il vivoit sous un Prince impérieux & cruel. Il lui proposa de prendre le titre de Roi dans son Gouvernement , & il lui offrit de lui faire donner la qualité d'allié & d'ami du peuple Romain , s'il vouloit lui livrer la flotte de Mithridate dont il avoit le commandement. Archélaüs rejetta avec indignation une pareille proposition , & témoigna même au Général des Romains combien il se sentoît offensé qu'il l'eût cru capable d'une telle trahison. Alors Sylla , prenant cet air de grandeur & de dignité qui étoit si naturel aux Romains :
 » Si , n'étant qu'un esclave , lui dit-il ,
 » & tout au plus l'Officier d'un Roi
 » Barbare , tu regardes comme une lâcheté de quitter le service de ton

» Maître , comment as-tu été assez
» hardi pour proposer d'abandonner
» les intérêts de la République , à un
» Romain tel que moi ? Crois-tu que
» les choses soient égales entre nous ?
» As-tu oublié mes victoires ? Ne te
» souviens-tu plus que tu es ce même
» Archelaüs que j'ai défait dans deux
» batailles , & que j'ai forcé dans la
» dernière d'aller se cacher dans les
» marais d'Orchomène ? »

Archelaüs , déconcerté par une réponse si fière , ne se soutint plus dans la suite de la négociation. Sylla s'en rendit le maître , & donnant la loi en victorieux , il proposa les conditions suivantes : » Que Mithridate renonce-
» roit à l'Asie & à la Paphlagonie ;
» Qu'il restitueroit la Bithynie à Nicomède , & la Cappadoce à Ariobarzane ; Qu'il payeroit aux Romains
» pour les frais de la guerre deux mille
» talens , (six millions) & qu'il leur
» livreroit soixante-dix galères armées
» avec tout leur équipage ; & que Sylla
» de son côté , assureroit à Mithridate
» le reste de ses Etats , & le feroit déclarer ami & allié du peuple Romain ».

Archelaüs parut agréer ces conditions , & dépêcha sur le champ un courrier à Mithridate pour les lui communiquer.

Sylla partit pour l'Helléspont , menant avec lui Archélaüs , à qui il faisoit beaucoup d'honneur.

Il reçut à Larisse les Ambassadeurs de Mithridate , qui venoient lui déclarer que leur Maître acceptoit & ratifioit tous les autres articles du Traité ; mais qu'il le prioit de ne lui pas ôter la Paphlagonie ; & que pour celui des soixante-dix galères , il ne pouvoit en aucune façon le passer. Sylla , choqué de ce refus , leur répondit d'un ton de colère : » Que dites-vous ? Quoi , Mi-
 » thridate veut retenir la Paphlagonie,
 » & refuse de remettre les vaisseaux
 » que je lui ai demandés , lui de qui
 » j'attendois des remerciemens à ge-
 » noux , si je lui laissois seulement la
 » main dont il a égorgé cent mille Ro-
 » mains ? Il changera de langage ,
 » quand je serai passé en Asie. Présen-
 » tement , au milieu de sa Cour à Per-
 » game , qu'il fasse là tranquillement
 » ses projets pour une guerre qu'il
 » n'a pas vue ». Telle étoit la fierté de Sylla , qui en même tems faisoit entendre à Mithridate , que s'il s'étoit trouvé en personne aux batailles qui s'étoient données , il ne parleroit pas de la sorte.

Les Ambassadeurs effrayés de cette

réponse, ne répliquèrent pas une seule parole. Archélaus tâcha d'adoucir Sylla, & lui promit de faire consentir Mithridate à tous ces articles. Il partit pour cet effet ; & Sylla de son côté , après avoir fait le dégât dans le pays , retourna dans la Macédoine.

AN. M. 3920.

AV. J. C. 84.

Archélaus de retour , le joignit près de la ville de Philippe , & lui rapporta que Mithridate accepteroit les conditions proposées , mais qu'il desiroit ardemment d'avoir avec lui une conférence. Ce qui lui faisoit souhaiter cette entrevue , c'étoit la crainte de Fimbria, qui , ayant tué Flaccus dont il a été parlé plus haut , & s'étant mis à la tête de l'armée de ce Consul , s'avançoit à grandes journées contre Mithridate ; ce fut ce qui détermina ce Prince à faire amitié avec Sylla. L'entrevue se fit à Dardane , dans la Troade. Mithridate avoit avec lui deux cents galères , vingt mille hommes de pied , six mille chevaux , & bon nombre de chariots armés de faulx : & Sylla n'étoit accompagné que de quatre cohortes , & de deux cents chevaux. Mithridate étant allé au devant de lui , & lui tendant la main , Sylla lui demanda s'il acceptoit les conditions proposées. Comme le Roi gardoit le silence , Sylla conti-

nuant , lui dit , » Mais ne savez-vous
 » pas , Mithridate , que c'est aux sup-
 » plians à parler , & que les victorieux
 » n'ont qu'à écouter & à se taire » ?
 Et sur ce que Mithridate commença
 une longue apologie , tâchant de rejeter
 la cause de cette guerre en partie
 sur les dieux , & en partie sur les Ro-
 mains , Sylla l'interrompit ; & après lui
 avoir fait un long détail des violences
 & des inhumanités qu'il avoit commi-
 ses , il lui demanda une seconde fois
 s'il ne vouloit pas ratifier les condi-
 tions qu'Archélaüs lui avoit présentées.
 Mithridate , surpris de la hauteur &
 de la fierté du Général Romain , ayant
 répondu qu'il le vouloit , alors Sylla
 reçut ses embrassemens : & lui présen-
 tant ensuite les Rois Ariobarzane &
 Nicomède , il les réconcilia avec lui.
 Mithridate , après avoir livré les foi-
 xante-dix galères équipées , & cinq cents
 Archers , se rembarqua.

Sylla sentoît bien que ce Traité de
 paix déplaisoit fort à ses troupes. Elles
 ne pouvoient souffrir que ce Prince ,
 qui de tous les Rois étoit le plus mor-
 tel ennemi de Rome , & qui en un seul
 jour avoit fait égorger cent mille ci-
 toyens Romains répandus dans l'Asie ,
 fût traité avec tant de douceur , &

même avec tant d'honneur ; puisque presque encore tout fumant du sang des Romains , il étoit déclaré leur ami & leur allié. Sylla , pour justifier sa conduite , leur fit comprendre que s'il eût rejeté les propositions de paix , Mithridate , à son refus , n'auroit pas manqué de traiter avec Fimbria ; & que si ces deux ennemis avoient joint leurs forces , ils l'auroient contraint , ou d'abandonner ses conquêtes , ou de hasarder une bataille contre des troupes supérieures en nombre , & commandées par deux grands Capitaines , qui auroient pu en un seul jour lui faire perdre le fruit de toutes ses victoires.

Ainsi fut terminée la première guerre contre Mithridate , qui avoit duré quatre ans , pendant lesquels Sylla , après avoir fait périr plus de cent soixante mille hommes des ennemis , recouvra la Grèce , la Macédoine , l'Ionie , l'Asie , & plusieurs autres Provinces dont Mithridate s'étoit emparé , & lui ayant ôté une grande partie de sa flotte , le contraignit de se renfermer dans les bornes du royaume de ses peres. Mais ^a ce

* Vix quidquam in | nanæ Marianæque partes
Syllæ operibus clarius | Italiam obsiderent, neque
duxerim, quàm quòd, | illaturum se bellum iis
cùm per triennium Cin- | dissimulavit, nec quod

qu'on a le plus admiré dans Sylla , c'est que pendant trois ans que les factions de Cinna & de Marius dominoient dans l'Italie , il ne dissimula point qu'il se préparoit à leur faire la guerre , & cependant n'interrompit point celle qu'il avoit commencée , persuadé qu'il falloit vaincre les ennemis du dehors , avant que de soumettre & de punir ceux du dedans. On a fort loué aussi en lui la fermeté qu'il eut de n'entendre à aucune des propositions de Mithridate , qui lui offroit des secours considérables contre ses ennemis , avant que ce Prince eût accepté les conditions de paix qu'il lui avoit prescrites.

Quelques jours après Sylla partit pour marcher contre Fimbria , qui étoit campé sous les murailles de Thyatire dans la Lydie ; & , ayant dressé son camp près du sien , il commença à se retrancher. Les soldats de Fimbria , sortis en simples tuniques sans armes , coururent saluer & embrasser les soldats de Sylla , & se mirent à leur aider de tout leur cœur à faire leurs lignes.

erat in manibus omisit ; existimavitque ante frangendum hostem , quam ulciscendum civem ; repulsoque externo metu ,	ubi quod alienum esset vicisset , superaret quod erat domesticum. <i>Vell. Paterc. l. 2. c. 2-4.</i>
---	--

Fimbria , voyant ce changement dans ses troupes , & craignant Sylla comme un ennemi irréconciliable dont il ne falloit attendre aucun pardon , après avoir tenté inutilement de le faire assassiner , se tua lui-même.

Soixante millions.

Sylla condamna l'Asie à payer en commun vingt mille talens ; & outre cette imposition , il foula extrêmement les particuliers , en abandonnant leurs maisons à l'insolence & à l'avidité des gens de guerre qu'il logea chez eux , & qui vivoient à discrétion comme dans des villes conquises. Car il ordonna qu'un hôte donneroit à chaque soldat logé chez lui quatre dragmes par jour , & qu'il lui donneroit à souper à lui & à tous ses amis qu'il voudroit prier ; que chaque Capitaine auroit par jour cinquante dragmes , & qu'outre cela on lui donneroit une robe pour la maison , & une autre pour paroître en public.

Deux livres.

Vingt-cinq livres.

Après avoir ainsi châtié l'Asie , il partit d'Ephèse avec tous ses vaisseaux , & le troisième jour il arriva dans le port du Pirée. S'étant fait initier aux grands Mystères , il prit pour lui la bibliothèque d'Appellicon , où étoient les ouvrages d'Aristote. Ce Philosophe , en mourant , avoit laissé ses Ecrits à

Plutar in. Sylla, p. 468.

Strab. l. 13. p. 609.

Athen. l. 5.

v. 214.

Laërt in Theophr.

Théophraste , l'un de ses plus illustres disciples. Celui-ci les avoit transmis à Nélée de Scepsis , ville du voisinage de Pergame en Asie : après la mort duquel ses ouvrages tombèrent entre les mains de ses héritiers , gens ignorans , qui les gardoient renfermés dans un coffre. Quand les Rois de Pergame commencèrent à ramasser avec soin toutes sortes de livres pour leur bibliothèque , comme la ville de Scepsis étoit de leur dépendance , ces héritiers appréhendant qu'on ne les leur enlevât , s'avisèrent de les cacher dans une voute souterraine , où ils demeurèrent plus de cent trente ans : jusqu'à ce qu'enfin les héritiers de la famille de Nélée , qui , au bout de plusieurs générations , étoient tombés dans la dernière pauvreté , les en tirèrent pour les vendre à Apellicon , riche Athénien , qui cherchoit par-tout les livres le plus curieux pour sa bibliothèque. Comme ils se trouvèrent fort endommagés par la longueur du tems , & par l'humidité où ils avoient été , Apellicon en fit d'abord tirer des copies , où il se trouva bien des vuides , parce que l'original étoit pourri en plusieurs endroits , ou rongé des vers , ou effacé. On remplit ces vuides , ces mots , & ces lettres ,

du mieux qu'on put par conjecture ; & cela quelquefois assez mal habilement. De là sont venus dans ces ouvrages plusieurs difficultés, qui ont toujours fait de la peine aux savans. Apellicon étant mort fort peu de tems avant que Sylla arrivât à Athènes, il se saisit de sa bibliothèque, & de ces œuvres d'Aristote qui y étoient, & en enrichit celle qu'il avoit à Rome. Un fameux Grammairien de ce tems-là, nommé Tyrannion, qui demouroit alors à Rome, ayant grande envie d'avoir ces œuvres d'Aristote, obtint du Bibliothécaire de Sylla la permission d'en tirer une copie. Cette copie fut communiquée à Andronique le Rhodien, qui en fit part enfin au public : & c'est à lui qu'on a l'obligation des ouvrages de ce grand Philosophe.

§. II. *Seconde guerre contre Mithridate, faite par Muréna : elle ne dura que trois ans. Mithridate se prépare à recommencer la guerre. Il fait un Traité avec Sertorius. Troisième guerre contre Mithridate. Luculle Consul est envoyé contre lui. Il lui fait lever le siège de Cyzique, & défait ces troupes. Il remporte sur lui une victoire complete, & l'oblige de s'enfuir dans*

le Pont. Fin tragique des sœurs & des femmes de Mithridate. Il cherche à se retirer chez Tigrane son gendre. Luculle règle les affaires de l'Asie.

SYLLA , en partant pour Rome , AN. M. 39217.
Av. J. C. 83.
App. p. 213.
216. avoit laissé à Muréna le gouvernement de l'Asie , avec les deux légions qui avoient servi sous Fimbria , pour tenir la province dans l'obéissance. Ce Muréna est le pere de celui pour qui Cicéron fit le beau plaidoyer qui porte son nom. Son fils , pour - lors , faisoit sous lui ses premières campagnes.

Depuis le départ de Sylla , Mithridate étant retourné dans le Pont , tourna ses armes contre ceux de Colchide & du Bosphore , qui s'étoient révoltés contre lui. Les premiers demandèrent son fils Mithridate pour Roi , & l'ayant obtenu , rentrèrent aussitôt dans l'obéissance. Le Roi , s'imaginant que cette démarche étoit un effet des intrigues de son fils , en prit de l'ombrage , & l'ayant fait venir , il le chargea de chaînes d'or , & peu après le fit mourir. Ce fils lui avoit rendu de grands services dans la guerre contre Fimbria. On voit encore ici combien l'esprit de domination est ombrageux , & combien un Prince qui s'y abandonne de-

vient soupçonneux contre son propre sang , toujours prêt à se porter aux plus funestes extrémités , & à sacrifier aux plus légères défiances ce qu'il a de plus cher. Pour ce qui regarde les habitans du Bosphore , il prépara une grosse flotte & une nombreuse armée ; ce qui fit croire que de si grands préparatifs avoient rapport aux Romains. En effet , il n'avoit pas rendu toute la Cappadoce à Ariobarzane , s'en étant réservé une partie ; & il commençoit à se défier d'Archélaüs , comme l'ayant engagé dans une paix également honteuse pour lui & défavantageuse.

Quand Archélaüs s'en fut apperçu , sachant à quel Maître il avoit affaire , il se réfugia vers Muréna , & le sollicita vivement à porter ses armes contre Mithridate. Muréna , qui souhaitoit avec passion d'obtenir l'honneur du triomphe , se laissa facilement persuader. Il fit une irruption dans la Cappadoce , & se rendit maître de Comane , ville la plus puissante du Royaume. Mithridate lui envoya des Ambassadeurs , pour se plaindre de ce qu'il violoit le Traité que les Romains avoient fait avec lui. Muréna répondit qu'il ne connoissoit point de Traité fait avec leur Maître. Véritablement il n'y avoit
eu

eu rien d'écrit de la part de Sylla , & tout s'étoit fait de vive voix. Aussi il ne cessa point de ravager le pays , & y prit ses quartiers d'hiver. Mithridate envoya ses Ambassadeurs à Rome, pour en porter ses plaintes à Sylla & au Sénat.

Il vint de Rome un Commissaire , AN. M. 39222
 mais sans décret du Sénat , qui ordonna AV. J. C. 82
 publiquement à Muréna de ne point inquiéter le Roi de Pont. Mais comme il l'entretint en secret , on crut que c'étoit pure collusion. Effectivement , il ne cessa point de ravager ses terres. Mithridate alors se mit en campagne ; & ayant passé le fleuve Halys , il livra une bataille à Muréna , le défit , & l'obligea de se retirer en Phrygie , après avoir fait une très-grande perte.

Sylla , qui avoit été nommé Dicta- AN. M. 39233
 teur , ne pouvant plus souffrir que , AV. J. C. 81.
 contre le Traité qu'il avoit accordé à Mithridate , on continuât encore de l'inquiéter , envoya Gabinius vers Muréna pour lui ordonner sérieusement de laisser ce Prince en repos , & de le réconcilier avec Ariobarzane. Il obéit. Mithridate ayant mis entre les mains d'Ariobarzane un de ses fils âgé seulement de quatre ans comme ôtage , retint sous ce prétexte les villes où il

avoit des garnisons , promettant sans doute de les rendre dans le tems. Puis il donna un grand repas , où il proposa des prix pour ceux qui surpasseroient les autres à boire , à manger , à chanter , à railler : digne objet d'émulation ! Gabinus fut le seul qui ne jugea pas à propos d'entrer dans cette lice. Ainsi finit la seconde guerre contre Mithridate , qui n'avoit pas duré trois ans. Muréna, de retour à Rome, reçut l'honneur du triomphe , qu'il n'avoit pas trop mérité.

AN. M. 3916.

AV. J. C. 78.

Mithridate restitua enfin à Ariobarzane toute la Cappadoce , forcé par Sylla , qui mourut cette année-là même. Mais il se servit d'un détour pour la lui faire perdre. Tigrane avoit fait bâtir en Arménie une grande ville toute nouvelle , qu'il nomma de son nom Tigranocerte. Mithridate persuada à son gendre de faire la conquête de la Cappadoce , & d'en transporter les habitans dans la nouvelle ville , & dans d'autres parties de ses Etats qui n'étoient pas bien peuplées. Il le fit , & en amena trois cents mille ames. Partout où il portoit ses armes victorieuses , il pratiqua toujours depuis ce tems-là la même chose , pour bien peupler ses Etats.

La réputation extraordinaire de Sertorius , qui suscitoit de terribles affaires aux Romains dans l'Espagne , fit naître à Mithridate la pensée de lui envoyer une Ambassade , pour l'engager à joindre ensemble leurs forces contre un ennemi commun. Les flatteurs , qui le comparoient à Pyrrhus , & Sertorius à Annibal , lui faisoient entendre que les Romains , attaqués en même tems des deux côtés , ne pourroient jamais résister à deux puissances si formidables , quand le plus habile & le plus expérimenté de tous les Capitaines seroit joint au plus grand des Rois. Il envoya donc en Espagne ses Ambassadeurs , chargés de lettres & d'instructions pour traiter avec Sertorius , à qui ils offrirent de sa part une flotte & de l'argent pour continuer la guerre , à condition qu'il souffriroit que ce Prince recouvrât les Provinces de l'Asie , que la nécessité de ses affaires l'avoient forcé d'abandonner par le Traité qu'il avoit fait avec Sylla.

Dès que ces Ambassadeurs furent arrivés auprès de Sertorius , & qu'ils eurent exposé leur commission , Sertorius assembla son Conseil , qu'il appelloit *le Sénat*. Ils étoient tous d'avis qu'on acceptât avec joie les offres de

AN. M. 3928.

AV. J. C. 76.

Appian. p.

216. & 217.

Plutarc. in

Sertor. p. 580.

581.

ce Prince , d'autant plus que pour un secours aussi présent & aussi effectif que l'argent & la flotte qu'on lui offroit , il ne lui en coûteroit qu'un vain consentement qu'on lui demandoit pour une entreprise qu'il ne dépendoit pas même de lui d'empêcher. Mais Sertorius , avec une grandeur d'ame digne d'un véritable Romain , protesta qu'il n'entendrait jamais à aucun Traité qui blessât la gloire ou les intérêts de sa patrie , & qu'il ne voudroit pas même d'une victoire sur ses propres ennemis, qui ne fût pas acquise par des voies légitimes. Et ayant fait entrer les Ambassadeurs de Mithridate , il leur déclara qu'il souffriroit que leur Maître gardât la Bithynie & la Cappadoce , accoutumées à être gouvernées par des Rois , & sur lesquelles les Romains ne pouvoient avoir aucune prétention légitime : mais qu'il ne consentiroit jamais qu'il mît le pied dans l'Asie Mineure , qui appartenoit à la République , & à laquelle il avoit renoncé par un Traité solennel.

Quand cette réponse fut rapportée à Mithridate , elle le jeta dans un grand étonnement , & l'on assure qu'il dit alors à ses amis : » Quels ordres ne nous
» donnera donc point Sertorius quand

» il fera assis dans le Sénat au milieu
 » de Rome , puisqu'aujourd'hui , con-
 » finé sur le rivage de l'Océan Atlan-
 » tique , il prescrit des bornes à mes
 » Etats , & nous déclare la guerre si
 » nous entreprenons quelque chose
 » sur l'Asie » ! Cependant il y eut un
 Traité fait & juré entr'eux , qui por-
 toit : Que Mithridate auroit la Bithy-
 nie & la Cappadoce ; que pour cet
 effet Sertorius lui enverroient des trou-
 pes & un de ses Capitaines pour les
 commander ; & que de son côté Mi-
 thridate donneroit à Sertorius trois
 mille talens comptant , & quarante *Neuf mil-
lions.*
 galères.

Le Capitaine que Sertorius lui en-
 voya en Asie , fut un des Sénateurs
 bannis de Rome , & qui s'étoient reti-
 rés avec lui , nommé Marcus Marius ,
 à qui Mithridate rendoit de grands
 honneurs. Car , lorsque Marius pré-
 cédé de ses faisceaux de verges & de
 haches entroit dans les villes , Mithri-
 date le suivoit , très-content de n'avoir
 que le second rang après lui , & de ne
 faire auprès de ce Proconsul que la
 figure d'un Allié puissant , mais infé-
 rieur. Telle étoit alors la grandeur Ro-
 maine , que le nom seul de cette puis-
 sante République obscurcissoit l'éclat

& le pouvoir des plus grands Rois. **Au** reste , Mithridate trouvoit son intérêt dans cette conduite. Marius , comme s'il eût été autorisé par le Sénat & le peuple Romain , déchargea la plupart des villes des taxes exorbitantes dont Sylla les avoit accablées , marquant expressément que c'étoit une grace qu'elles recevoient de Sertorius , & qu'elles lui en avoient toute l'obligation. Une conduite si modérée & si habile , lui fit ouvrir les portes des villes sans le secours des armes , & le nom seul de Sertorius faisoit plus de conquêtes que toutes les forces de Mithridate.

AN M. 3929.
AV. J. C. 75.
App. Bell.
Mithridat.
P. 175.

Nicomède, Roi de Bithynie, mourut cette année , & fit le peuple Romain son héritier. Son pays devint par là , comme je l'ai déjà dit , une province Romaine. Mithridate forma aussitôt la résolution de renouveler la guerre contre eux à cette occasion ; & il employa la plus grande partie de cette année à faire les préparatifs nécessaires pour la pousser avec vigueur. Il crut , qu'après la mort de Sylla , & pendant les troubles qui agitoient la République , la conjoncture étoit favorable pour rentrer dans les conquêtes qu'il avoit cédées.

Instruit par ses malheurs & par son

expérience, il bannit de son armée toutes ces armes dorées & enrichies de pierreries, qu'il commença à regarder comme la richesse du vainqueur, & non comme la force de ceux qui les portent. Il fit forger des épées à la Romaine, & des boucliers solides & pesans : fit amas de chevaux, plutôt bien faits & bien dressés, que magniquement parés : assembla six-vingts mille hommes de pied, armés & disciplinés comme l'Infanterie Romaine, & seize mille hommes de Cavalerie bien équipés pour le service, sans compter cent chariots à quatre chevaux armés de longues faux. Il arma aussi quantité de galères, où l'on ne voyoit plus briller, comme auparavant, des pavillons dorés, mais qui étoient pleines de toutes sortes d'armes offensives & défensives, & prépara de grosses sommes d'argent pour la paie & l'entretien des troupes.

*Plutarc. in
Lucul p.496.*

Mithridate avoit commencé par s'emparer de la Paphlagonie & de la Bithynie. La province d'Asie, qui se trouvoit épuisée par les exactions des partisans & des usuriers Romains, pour se delivrer de leur oppression, se déclara pour lui une seconde fois. Telle fut la cause de la troisième

guerre Mithridatique, qui dura près de douze ans.

AN. M. 3950.

AV. J. C. 74.

On envoya contre lui les deux Consuls, Luculle & Cotta, & l'on donna à chacun une armée. Luculle eut dans son département l'Asie, la Cilicie, & la Cappadoce : l'autre, la Bithynie & la Propontide.

Pendant que Luculle s'occupoit à réprimer l'avidité & les violences des partisans & des usuriers, à rassurer les peuples dans les pays desquels il passoit, & à leur donner bonne espérance pour l'avenir; Cotta, qui étoit déjà arrivé, crut que c'étoit pour lui un tems favorable, & qu'il devoit profiter de l'absence de son Collègue pour faire quelque action d'éclat. Il se prépare donc à combattre Mithridate. Plus on lui annonçoit que Luculle approchoit, qu'il étoit déjà dans la Phrygie, qu'il arriveroit incessamment : plus il se hâtoit de donner la bataille, se croyant déjà sûr du triomphe, & voulant empêcher son Collègue d'y avoir part. Mais il fut battu par terre & par mer. Dans le combat naval il perdit soixante de ses vaisseaux avec tout leur équipage : & dans le combat de terre on lui tua quatre mille hommes de ses meilleures troupes, & il fut obligé de

se renfermer dans la ville de Chalcédoine , sans espérance d'aucun autre secours que celui que lui voudroit donner son Collègue. Tous les Officiers de son armée , irrités contre la conduite téméraire & présomptueuse de Cotta , tâchoient de persuader à Luculle d'entrer dans le Pont , que Mithridate avoit laissé dépourvu , & où même on l'assuroit qu'il trouveroit tous les peuples disposés à la rebellion. Il répondit généreusement qu'il estimoit plus & aimoit mieux sauver un citoyen Romain , que de s'emparer de tous les Etats des ennemis ; & sans aucun ressentiment contre son Collègue , il alla le secourir avec tout le succès qu'il pouvoit espérer. C'est le premier endroit par où il commença à se signaler , qui doit lui faire plus d'honneur que toutes ses victoires les plus éclatantes.

Mithridate , animé par le double avantage qu'il avoit remporté , entreprit le siège de Cyzique , ville de la Propontide , qui soutenoit vigoureusement le parti des Romains dans cette guerre. En s'en rendant maître , il s'ouvroit un passage de la Bithynie dans l'Asie Mineure , qui lui auroit été très-avantageux pour y porter la guerre avec toute la sûreté & la facilité poss.

AN. M. 3931.

AV. J. C. 73.

*Plutarc. in
Lucul. p. 497-*

499.

*Appian. p.
219-222.*

sibles. C'étoit pour cela qu'il la vouloit prendre. Pour y réussir, il l'investit par terre avec trois cents mille hommes divisés en dix camps, & par mer avec quatre cents vaisseaux. Luculle l'y suivit bientôt, & commença par s'emparer d'un poste sur une hauteur qui étoit pour lui de la dernière importance, parce qu'il lui facilitoit les convois, & lui donnoit moyen de couper les vivres aux ennemis. Il n'avoit que trente mille hommes de pied, & deux mille cinq cents chevaux. La supériorité du nombre des troupes ennemies, loin de l'effrayer, le rassura, persuadé qu'il étoit que les provisions manqueroient bientôt à cette multitude innombrable. Aussi, en exhortant ses troupes, il leur promit qu'en peu de jours il leur livreroit une victoire qui ne leur coûteroit pas une goutte de sang. C'est en quoi il mettoit sa gloire : car la vie des soldats lui étoit précieuse.

Le siège fut long, & poussé avec la dernière vigueur. Mithridate battoit la place de tous côtés avec des machines sans nombre. La résistance ne fut pas moins vigoureuse. Les assiégés firent des prodiges de valeur, & mirent en œuvre tout ce que l'habileté la plus industrieuse peut inventer pour repousser

l'attaque des ennemis , soit en brûlant leurs machines , soit en les rendant inutiles par mille obstacles différens qu'ils y opposoient. Ce qui leur inspiroit ce courage , étoit la confiance extrême qu'ils avoient en Luculle , qui leur avoit fait dire qu'ils pouvoient se tenir assurés , s'ils continuoient de se défendre avec la même valeur, que leur place ne seroit point prise.

En effet Luculle s'étoit si bien posté, que sans en venir à une action générale , ce qu'il évita toujours avec grand soin , il fit souffrir infiniment l'armée de Mithridate , en enlevant ses convois , en faisant charger à propos les partis qu'il envoyoit au fourage , en battant des détachemens qu'il faisoit de tems en tems. En un mot , il sut si bien prendre avantage de toutes les occasions qui s'offroient , il affoiblit si fort l'armée des assiégeans , & usa de tant d'habileté pour lui couper les vivres , ayant fermé toutes les avenues par où elle en pouvoit tirer , qu'il la réduisit à une extrême famine. Les soldats ne trouvoient plus à manger que des herbes , & quelques-uns même alloient jusqu'à se nourrir de chair humaine. Mithridate ^a qui passoit pour le

AN. M. 3932.
AV. J. C. 72.

a Cùm totius impetus | nia constitisset , eamque
belli adCyzicenorum mœ- | urbem sibi Mithridates

H vj

Capitaine le plus rusé de son tems , au désespoir qu'un Général qui ne pouvoit pas encore avoir beaucoup d'expérience , lui eût si souvent donné le change par de fausses marches & de feints mouvemens , & l'eût vaincu sans tirer l'épée , fut enfin obligé de lever honteusement le siège , après y avoir passé près de deux ans. Il s'enfuit par mer , & ses Lieutenans conduisirent son armée par terre vers Nicomédie. Luculle les poursuivit , & les ayant atteints près du Granique , il en tua vingt mille sur la place , & fit une infinité de prisonniers. On dit que dans cette guerre il périt bien près de trois cents mille hommes , tant soldats que valets , ou autres gens suivans l'armée.

Après ce nouveau succès , Luculle reprit le chemin de Cycique , entra dans la ville , & après avoir joui pendant quelques jours du plaisir de l'avoir sauvée , & des honneurs que cette gloire lui attiroit , il alla courir les côtes de l'Hellespont pour ramasser des vaisseaux , & composer une flotte.

Asiæ januam fore putavisset , qua effracta & revulsa , rota pateret provincia : perfecta ab Lucullo hæc sunt omnia , ut urbs fidelissimorum socio-

rum defenderetur , ut omnes copiarum regis diuturnitate obsidionis consumerentur. Cic. in Orat. pro Mur. n. 33.

Mithridate , après avoir levé le siège de Cyzique , se rendit à Nicomédie ; d'où il passa par mer dans le Pont. Il laissa une partie de sa flotte & dix mille hommes de ses meilleures troupes dans l'Hellespont , avec trois de ses meilleurs Généraux. Luculle , avec la flotte Romaine , les ^a battit deux fois ; la première à Ténédos , l'autre à Lemnos , dans un tems où la flotte ennemie ne songeoit à rien moins qu'à faire voile vers l'Italie , & à porter l'alarme & les ravages jusques sur les côtes de Rome. Il leur tua presque tout leur monde dans ces deux combats ; & dans le dernier il prit les trois Généraux , dont l'un étoit M. Marius , ce Sénateur Romain , que Sertorius avoit envoyé d'Espagne au secours de Mithridate. Luculle le fit mourir , parce qu'il ne convenoit pas de mener en triomphe un Sénateur Romain. L'un des deux autres s'empoisonna ; & le troisième fut réservé pour le triomphe. Après avoir

*Plutar. in
Lucul. p. 498-
504.
Appian. pag.
223-228.*

a Ab eodem Imperatore classem magnam & ornatam , quæ ducibus Sertorianis ad Italiam studio inflammato reperetur , superatam esse atque depressam. *Cicer. pro Leg. Manil. n. 21.*

navalem ad Tenedum , cum contento cursu , acerrimis ducibus , hostium classis Italiam spe atque animis inflata peteret , mediocri certamine & parva dimicatione commissam arbitraris ? *Id. pro Mur. n. 33.*

Quid ? Illam pugnam

dégagé les côtes par ces deux victoires, Luculle tourna ses armes vers le continent : réduisit premièrement la Bithynie , puis la Paphlagonie : marcha ensuite jusques dans le Pont ; & porta la guerre dans le sein même des États de Mithridate.

Il souffrit d'abord dans cette expédition , une grande disette de vivres , jusques-là qu'il fut obligé de se faire suivre par trente mille hommes de Galatie , qui portoient chacun sur leurs épaules un minot de bled. Mais , en avançant dans le pays , & soumettant les villes & les provinces , il se trouva enfin dans une si grande abondance de toutes choses , qu'un bœuf n'étoit vendu qu'une dragme , & un esclave que quatre dragmes.

Dix sols.

Mithridate avoit souffert presque autant par la tempête dans son passage sur le Pont Euxin , que dans la rude campagne où il avoit été si maltraité. Il avoit perdu presque tout le reste de sa flotte & des troupes qu'il ramenoit pour défendre ses anciens États. Quand Luculle arriva , il travailloit vivement à de nouvelles levées , pour se défendre contre cette attaque qu'il avoit bien prévue.

Luculle , en arrivant dans le Pont ;

alla , sans perdre de tems , former le siège d'Amifus & d'Eupatoria , deux des principales villes du pays , fort proches l'une de l'autre. La dernière, tout nouvellement bâtie , étoit nommée Eupatoria , à cause du furnom Eupator que portoit Mithridate : il y faisoit même sa résidence ordinaire , & en vouloit faire la capitale de ses Etats. Non content de ses deux sièges formés tout à la fois , Luculle fit encore un détachement de l'armée pour aller former celui de Thémiscyre sur le Thermodon, qui n'étoit pas moins considérable que les deux autres.

Les Officiers de l'armée de Luculle se plaignoient de ce que ce Général s'amusoit trop long-tems à des sièges qui n'en valaient pas la peine , & qu'il donnoit cependant à Mithridate le loisir de grossir son armée , & de se fortifier. » C'est cela même que je de-
 » mande , leur disoit-il , pour sa justi-
 » fication ; & je le fais à dessein , afin
 » que notre ennemi se ranime encore ,
 » & qu'il assemble une armée si nom-
 » breuse , qu'elle lui donne la con-
 » fiance de nous attendre en bataille ,
 » & de ne plus fuir devant nous. Ne
 » voyez-vous pas qu'il a derrière lui
 » des solitudes immenses & des dé-

„ ferts infinis , où il nous fera impos-
„ sible de le suivre & de l'atteindre ?
„ De ces déserts il n'y a que peu de
„ journées de chemin jusqu'en Armé-
„ nie. Là tient sa Cour Tigiane , Roi
„ des Rois , qui a une si grande puis-
„ sance qu'il dompte les Parthes , qu'il
„ transporte des villes Grecques jus-
„ ques dans le milieu de la Medie , qu'il
„ s'est rendu maître de la Syrie & de
„ la Palestine , & qu'il a exterminé les
„ Rois descendans de Séleucus , & em-
„ mené leurs femmes & leurs filles
„ captives. Ce Prince si puissant est
„ l'allié & le gendre de Mithridate.
„ Pensez-vous que quand il l'aura dans
„ son palais comme suppliant , il l'aban-
„ donnera , & qu'il ne nous fera pas
„ la guerre ? Ainsi , en nous hâtant de
„ chasser Mithridate , nous courons
„ grand risque de nous attirer sur les
„ bras Tigiane , qui cherche depuis
„ long-tems des prétextes pour se dé-
„ clarer contre nous , & qui n'en sau-
„ roit jamais trouver de plus spécieux ,
„ de plus légitime , & de plus honnête ,
„ que celui de secourir son beau-père ,
„ & un Roi réduit à la dernière extré-
„ mité. Qu'est-il donc besoin que nous
„ servions Mithridate contre nous-mê-
„ mes , que nous lui montrions à qui il

3, doit avoir recours pour se mettre
 » en état de nous combattre ; & que
 » malgré lui , & lors peut-être qu'il
 » regarde cette démarche comme in-
 » digne de son courage & de sa gran-
 » deur , nous le pouffions entre les
 » bras de Tigrane ? Ne vaut-il pas in-
 » finiment mieux , en lui donnant le
 » tems de se fortifier & de s'encoura-
 » ger avec ses propres forces , n'avoir
 » à combattre que les troupes de la
 » Colchide , les Tibaréniens , & les
 » Cappadociens , que nous avons si
 » souvent vaincus , que de nous expo-
 » ser à avoir encore sur les bras les
 » Arméniens & les Médes » ?

Pendant que les Romains attaquoient les trois places dont j'ai parlé, Mithridate , qui avoit déjà formé une nouvelle armée , se mit en campagne de fort bonne heure au printems. Luculle laissa le commandement des sièges d'Amisus & d'Eupatoria à Muréna. C'étoit le fils de celui dont nous avons déjà parlé , à qui Cicéron rend un témoignage bien favorable. » Il a passa , » dit-il , dans l'Asie , province rem-

AN. M. 3933.
 AV. J. C. 71.

a Asiam istam refertam,
 & eandem delicatam, sic
 obiit, ut in ea neque ava-
 ritia, neque luxuriæ ves-
 tigiū reliquerit. Maxi-
 mo in bello sic est versa-

tus, ut hic multas res &
 magnas sine imperatore
 gesserit, nullam sine hoc
 imperator. *Cicer. pro*
Muran. n. 20.

» plie de richesses & de délices , sans
 » y laisser aucune trace ni d'avarice ,
 » ni de débauche. Il se couduisit de
 » telle sorte dans cette importante
 » guerre , qu'il fit beaucoup de gran-
 » des actions sans le Général , & que
 » le Général n'en fit aucunes sans lui ».
 Luculle marcha donc contre Mithridate , qui étoit campé dans la plaine de Cabires. Celui-ci eut l'avantage en deux actions : mais à la troisième , il fut défait entièrement , & obligé de prendre la fuite , sans avoir ni un seul valet , ni un seul Ecuyer qui fût resté auprès de lui , ni un seul cheval de son écurie. Ce ne fut que bien tard qu'un de ses Enuques l'ayant apperçu à pied au milieu de la troupe des fuyards , descendit de son cheval , & le lui donna. Les Romains étoient si près de lui , qu'ils le tenoient presque déjà. Et s'ils le manquèrent , ils ne durent s'en prendre qu'à eux-mêmes. La seule avarice des soldats fit perdre aux Romains cette proie , qu'ils poursuivoient depuis si long-tems avec tant de travaux , tant de dangers , & de si grands combats , & priva Luculle du seul prix de toutes ses victoires. Mithridate ^a , dit Cicé-

^a Ex suo regno sic Mithridates profugit , ut ex | eodem Ponto Medea illa quondam profugisse dici-

ron , imita habilement la manière dont autrefois , dans le même Pont , Médée s'étoit dérobée à la poursuite de son pere. On dit que cette Princesse ayant coupé en pièces le corps de son frere Absyrte , répandit ses membres dans les endroits par où son pere la poursuivoit , afin que le soin de recueillir ces membres dispersés , & la douleur que lui causoit un si triste spectacle , arrêtaissent la rapidité de sa course. Mithridate de même en fuyant , laissa sur les chemins une grande quantité d'or , d'argent , & de choses précieuses , qu'il avoit reçues de ses ancêtres , ou qu'il avoit lui-même amassées dans les guerres précédentes : & pendant que les soldats s'amusoient à recueillir ces trésors , le Roi leur échappa des mains. Ainsi le pere de Médée fut retardé dans sa poursuite par la tristesse , & les Romains par la joie.

tur : quam prædicant , in fuga , fratris sui membra in iis locis , qua se parens persequeretur , dissipavisse , ut eorum collectio dispersa , mærorque patrius , celeritatem persequendi retardaret. Sic Mithridates fugiens maximam vim auri atque argenti , pulcherrimarumque rerum omnium , quas & à majo-

ribus acceperat , & ipse bello superiore ex tota Asia directas in suum regnum congesserat in Ponto , omnem reliquit. Hæc dum nostri colligunt omnia diligentius , Rex ipse è manibus effugit. Ita illum in persequendi studio mæror , hos lætitia retardavit. *Cic. de Lege Man.* n. 22.

Après cette déroute des ennemis , Luculle prit la ville de Cabires , & plusieurs autres places & châteaux , où il trouva de grandes richesses. Il y trouva aussi les prisons pleines de Grecs & de Princes proches parens du Roi , qui y étoient détenus. Comme ces malheureux se tenoient pour morts depuis long-tems , cette liberté qu'ils recevoient de la grace de Luculle , leur paroissoit moins une délivrance , qu'une résurrection & une seconde vie. On prit aussi dans un de ces châteaux une sœur du Roi , nommée Nyssa ; & ce fut pour elle un grand bonheur d'être prise. Car les autres sœurs de ce Prince & ses femmes , qu'on avoit envoyées plus loin du danger , & qui se croyoient en sûreté & en repos , moururent toutes misérablement , Mithridate leur ayant envoyé dans sa fuite par l'Eunuque Bacchidas l'ordre de mourir.

Il y avoit entre autres Roxane & Statira sœurs du Roi encore filles , & âgées d'environ quarante ans ; & deux de ses femmes , Bérénice & Monime , toutes deux d'Ionie. On ne parloit que de cette dernière dans toute la Grece , & on admiroit encore plus sa sagesse que sa beauté. Le Roi en étant devenu éperduement amoureux , n'avoit rien

oublie pour la porter à répondre à sa passion : il lui envoya une seule fois quinze mille pièces d'or. Elle résista toujours , & refusa ses présens , jusqu'à ce qu'il lui eût donné la qualité d'épouse & de Reine , & qu'il lui eût envoyé le bandeau royal , cérémonie essentielle dans le mariage des Rois de ces contrées. Encore ne se rendit-elle qu'avec beaucoup de regret , & pour satisfaire aux volontés de sa famille , qui fut éblouie de l'éclat de la Couronne , & de la puissance de Mihridate , qui étoit alors victorieux & comblé de gloire. Depuis ce mariage jusqu'au moment dont nous parlons , cette infortunée Princesse avoit passé ses jours dans une tristesse & dans une affliction continuelle , pleurant sur cette malheureuse beauté , qui , au lieu d'un mari lui avoit donné un maître , & au lieu de lui procurer une demeure honorable & une société conjugale , l'avoit confinée dans une étroite prison , sous une garde de barbares ; où , éloignée du délicieux pays de la Grèce , elle n'avoit joui qu'en songe des biens dont on l'avoit flattée , & avoit effectivement perdu les biens réels & véritables dont elle jouissoit dans sa chère patrie.

Quand Bacchidas fut arrivé, & qu'il eut signifié à ces Princesses l'ordre de Mithridate, qui pour toute grace leur laissoit la liberté de choisir le genre de mort qui leur paroîtroit le plus doux & le plus prompt, Monime détachant le diadème d'autour de sa tête, l'attacha à son cou, & s'y pendit. Mais ce bandeau ne s'étant pas trouvé assez fort; & s'étant rompu : *Bandeau fatal*, s'écria-t-elle, *ne saurois-tu me rendre au moins ce triste service ?* & le jettant loin d'elle avec indignation, elle tendit la gorge à Bacchidas.

Pour Bérénice, elle prit une coupe de poison; & comme elle l'alloit boire, sa mere, qui étoit présente, la pria de la partager avec elle, ce qu'elle fit enfin. Elles burent donc toutes deux. La moitié de la coupe fut assez forte pour emporter la mere abattue & affoiblie par les années : mais elle ne le fut pas assez pour surmonter les forces & la jeunesse de Bérénice. Cette Princesse lutta long-tems contre la mort avec des efforts très-violens. Enfin Bacchidas se lassant d'attendre l'effet du poison, elle fut étranglée.

On dit que des deux sœurs Roxane & Statira, Roxane avala du poison en vomissant mille imprécations & mille

injures contre Mithridate : & que Statura au contraire fut bon gré à son frere & le remercia , de ce qu'étant en un si grand danger pour sa personne , il ne les avoit pas oubliées , & avoit songé à leur fournir les moyens de mourir libres , & de se soustraire aux outrages que leurs ennemis auroient pu leur faire souffrir.

Ces morts affligèrent extrêmement Luculle , qui étoit d'un caractère doux & humain. Il passa outre , & continua de poursuivre Mithridate : mais ayant appris qu'il avoit quatre journées sur lui , & qu'il avoit pris le chemin de l'Arménie pour se retirer chez son gendre Tigrane , il s'en retourna sur ses pas ; & après avoir subjugué quelques peuples , & pris quelques places du voisinage , il envoya Appius Clodius à Tigrane lui redemander Mithridate ; & cependant il s'en retourna devant la ville d'Amisus , dont le siège duroit encore. Callimaque qui y commandoit , & qui étoit le plus habile Ingénieur de son tems , en avoit seul prolongé la durée. Lorsqu'il vit qu'il ne pouvoit pas tenir davantage , il mit le feu à la ville , & se sauva dans un vaisseau qui l'attendoit. Luculle fit ce qu'il put pour éteindre l'incendie , mais inutilement ;

AN. M. 3914.
AV. J. C. 70.

& , pour surcroit de douleur , il se vit contraint de livrer la ville au pillage des soldats , non moins à craindre pour elle que les flammes mêmes. Ses troupes étoient insatiables du butin , & il n'en étoit pas le maître. Une pluie qui survint , sauva beaucoup d'édifices , & Luculle , avant son départ , fit rebâtir ceux qui avoient été brûlés. Cette ville étoit une ancienne Colonie des Athéniens. Ceux d'Athènes , qui , pendant qu'Aristion en étoit maître , vouloient fuir sa tyrannie , s'y étoient retirés , & y jouissoient des mêmes droits & privilèges que les habitans naturels.

En partant d'Amisus, Luculle tourna sa marche vers les villes d'Asie , que l'avarice & la cruauté des usuriers & des Traitans tenoient dans une affreuse oppression ; jusques-là que ces pauvres peuples étoient obligés de vendre leurs enfans de l'un & de l'autre sexe , & même de mettre à l'encan les tableaux & les statues sacrées des dieux. Et quand cela ne suffisoit pas pour payer les tailles , les impôts , & les intérêts du passé , ils étoient impitoyablement livrés à leurs créanciers , & souvent même exposés à des tortures si barbares , que la servitude , en comparaison de

de ces maux, leur paroïssoit une espèce de soulagement & de paix.

Ces dettes immenses de la province venoient des vingt mille talens d'amende auxquels elle avoit été condamnée par Sylla. Elle les avoit bien déjà payés deux fois : mais ces usuriers insatiables en entassant ufures sur ufures, les avoient portés à plus de six vingts mille talens, de sorte qu'elle devoit encore le double de ce qu'elle avoit payé.

Soixante
millions.

Trois cents
soixante mil-
lions.

Tacite ^a a raison de dire que l'usure étoit un des plus anciens maux de la République Romaine, la cause la plus ordinaire des séditions : mais dans le tems dont nous parlons, elle étoit portée à un excès qu'on a peine à comprendre.

L'intérêt de l'argent chez les Romains se payoit tous les mois, & étoit d'un pour cent : c'est pourquoi on l'appelloit *usura centesima*, centième ; ou *unciarium fœnus*, douzième, parce qu'en comptant les douze mois, on payoit douze pour cent : *uncia* est la douzième partie d'un tout.

^a Sanè vetus ubi scœne-
bre malum, & seditionum
discordiarumque creberri-
ma causa. Tacit. Annal.
lib. 6. cap. 16.

Tacit. Ann.
l. 6. c. 16.
Liv. lib. 7.
n. 16.

La ^a loi des douze tables défendoit de porter l'usure plus haut qu'à douze pour cent. Cette loi fut renouvelée par deux Tribuns du peuple l'an de Rome 396.

Ibid. n. 27. Dix ans après, l'usure fut réduite à la moitié : l'an de Rome 406, *semunciarium fœnus*.

Ibid. n. 42. Enfin l'année de Rome 411, on porta une défense d'exiger aucun intérêt : *ne fœnerari liceret*.

Tous ces Décrets furent inutiles. L'avarice ^b, plus forte que les loix, l'a toujours emporté ; & quelques réglemens qu'on ait faits pour la réprimer, soit du tems de la République, soit sous les Empereurs, elle a toujours trouvé le moyen de les éluder. Elle n'a pas respecté davantage les loix de l'Eglise, qui sur cette matière n'est jamais entrée en composition, & condamne sévèrement toute usure, même les plus mitigées, parce que Dieu ayant tout défendu, elle ne croit pas avoir droit de rien permettre. Il est remarquable que l'usure a toujours causé la ruine des Etats où elle a été tolérée ;

^a Ne quis unciatio fœnore amplius exerceret.

^b Multis plebiscitis obviatum fraudibus, quæ

toties repressæ, miras per artes rursus oriebantur.

Tacit. *Ibid.*

& c'est ce désordre qui contribua beaucoup à renverser la constitution de la République Romaine , & qui causa des maux si affreux dans toutes les provinces de l'Empire.

Luculle alors s'appliqua à procurer du soulagement à la province d'Asie : ce qui ne se pouvoit faire qu'en réprimant l'injustice & la dureté des usuriers & des Traitans. Ceux-ci se voyant privés par Luculle du gain immense qu'ils faisoient , comme s'ils eussent été excessivement lésés , jettèrent les hauts cris , & excitèrent contre lui à force d'argent plusieurs Orateurs , se confiant particulièrement sur ce qu'ils avoient pour débiteur la plupart de ceux qui gouvernoient la République , ce qui leur donnoit un crédit infini. Mais Luculle méprisa leurs clameurs avec une fermeté d'autant plus admirable qu'elle est plus rare.

§. III. *Luculle fait déclarer la guerre à Tigrane , & marche contre lui. Vanité & suffisance ridicule de ce Prince. Il perd une grande bataille. Luculle prend Tigranocerte , capitale de l'Arménie. Il remporte une seconde victoire sur Mithridate & Ti-*

grane joints ensemble. Mutinerie, & révolte dans l'armée de Luculle.

AN. M. 3934.

AV J. C. 70.

*Plutar. in
Lucull. pag.*

504. 512.

Memnon ,

c. 48-57.

*Appian. in
Mithrid. pag.*

228-232.

TIGRANE , vers lequel Luculle avoit envoyé un Ambassadeur , assez foible dans les commencemens de son règne , étoit devenu si puissant , par une suite des prospérités dont il y a peu d'exemples , qu'il étoit communément surnommé *Roi des Rois*. Après avoir vaincu & presque ruiné la famille des Rois successeurs du grand Séleucus ; après avoir dompté très-souvent l'orgueil des Parthes ; après avoir transporté des villes Grecques toutes entières dans la Médie ; avoir conquis toute la Syrie , la Palestine , & avoir donné la loi aux Arabes qu'on appelle Scénites : il régnoit avec une autorité respectée de tous les Princes d'Asie. Les peuples l'honoroient à la manière des Orientaux , jusqu'à l'adoration. Son orgueil étoit nourri & entretenu par les richesses immenses qu'il possédoit , par les excessives & continuelles louanges des flatteurs , & par une prospérité qui n'avoit jamais été interrompue.

Appius Clodius fut introduit à l'audience de ce Prince , lequel parut dans tout l'éclat dont il pouvoit briller , pour donner une plus grande idée de

la majesté royale à cet Ambassadeur ; qui de son côté , joignant la hauteur de son naturel à celle qui faisoit le principal caractère de sa République , soutint parfaitement la dignité d'un Ambassadeur des Romains.

Après avoir expliqué en peu de paroles les sujets de plaintes que les Romains avoient contre Mithridate , & la mauvaise foi de ce Prince , qui avoit rompu la paix sans même chercher des raisons ou des prétextes , il dit à Tigrane qu'il venoit pour demander qu'il lui fût livré , comme étant dû par toutes sortes de titres au triomphe de Luculle : qu'il ne croyoit pas , qu'un ami des Romains comme il l'avoit été jusqu'alors , il fît difficulté de leur livrer Mithridate : qu'en cas de refus , il étoit chargé de lui déclarer la guerre.

Ce Prince , qui n'avoit jamais été contredit , & qui ne connoissoit point d'autres loix ni d'autre règle que sa volonté & son bon plaisir , fut extrêmement choqué de cette liberté Romaine. Mais il le fut bien plus encore de la lettre de Luculle qu'on lui remit. Le simple titre de Roi qu'elle lui donnoit , ne le contentoit pas. Il avoit pris celui de *Roi des Rois* dont il étoit entêté , & avoit poussé l'orgueil à cet

égard jusqu'à se faire servir par des têtes couronnées. Il ne paroissoit jamais en public sans avoir quatre Rois ; deux à pied de chaque côté de son cheval , quand il sortoit : à table , dans sa chambre , enfin par tout , il en avoit toujours quelques-uns à le servir aux offices les plus bas : mais sur-tout quand il donnoit audience à des Ambassadeurs. Car alors , pour donner aux étrangers une grande idée de sa gloire & de sa puissance , il les faisoit tous ranger en haie aux deux côtés de son trône , où ils paroissent avec des habits & dans la posture des esclaves du commun. Un orgueil si plein de fatuité choque tout le monde. Un orgueil plus raffiné blesse moins , quoiqu'il soit à peu près le même dans le fond.

Il n'est pas étonnant qu'un Prince de ce caractère souffrît impatiemment la manière dont lui parloit Clodius. C'étoit-là la première parole franche & libre qu'il eût entendu depuis vingt-cinq ans qu'il gouvernoit ses sujets , ou plutôt qu'il les tyrannisoit avec la dernière insolence. Il répondit que Mithridate étoit le pere de Cléopatre sa femme : que son union avec lui étoit trop étroite , pour pouvoir le livrer au triomphe de Luculle : & que si les

Romains étoient assez injustes pour lui faire la guerre , il sauroit bien se défendre , & les en faire repentir. Pour marquer son ressentiment , dans la réponse qu'il lui fit , il mit simplement à *Luculle* , sans y ajouter le titre ordinaire d'*Imperator* , ou autres semblables , qu'on donnoit aux Généraux Romains.

Luculle , apprenant de Clodius qui vint lui rendre compte de sa commission , que la guerre étoit déclarée à Tigrane , retourna en diligence dans le Pont pour la commencer. L'entreprise paroissoit téméraire , & la puissance terrible de ce Roi étonnoit tous ceux qui comptoient moins sur la valeur des troupes & sur la conduite du Général , que sur la multitude des soldats. Après s'être rendu maître de Sinope , il donna à cette ville aussi bien qu'à celle d'Amisus , la liberté , & en fit deux villes libres & indépendantes. Cotta ne traita pas de même Héraclée , qui , après un long siège , fut prise par trahison. Il s'enrichit des dépouilles qu'il y trouva , traita les habitans avec la dernière cruauté , & fit presque entièrement brûler leur ville. De retour à Rome , il fut d'abord bien reçu par le Sénat , & honoré du surnom de *Ponticus* , à

Memnon ,
c. 51-61.

cause de la prise de cette ville. Mais, peu après, les Héracléens ayant porté leurs plaintes au Sénat, & exposé d'une manière capable de toucher les cœurs les plus durs les maux que l'avarice & la cruauté de Cotta leur avoient fait souffrir, le Sénat se contenta de lui ôter le *Laticlave*, qui étoit l'habillement des Sénateurs : punition nullement proportionnée aux excès crians dont on l'avoit convaincu.

Luculle laissa Sornatius, un de ses Généraux, dans le Pont avec six mille hommes, & emmena le reste, qui ne faisoit que douze mille hommes d'infanterie & trois mille de cavalerie, par la Cappadoce vers l'Euphrate. Il passa ce fleuve au cœur de l'hiver, & ensuite le Tigre, & vint devant Tigranocerte, qui étoit un peu par delà, attaquer Tigrane dans sa capitale, où il venoit d'arriver de Syrie. Personne n'osoit plus parler à ce Prince de Luculle & de sa marche, depuis le traitement cruel qu'il avoit fait à celui qui lui en avoit apporté la nouvelle dès le commencement, & qu'il fit mourir pour récompense de ce service important. Il n'écoutoit que les discours des flatteurs, qui lui disoient qu'il faudroit que Luculle fût un grand Capitaine.

s'il oſoit ſeulement l'attendre à Ephéſe, & qu'il ne prît pas la fuite, & n'abandonnât pas très-promptement l'Asie, quand il verroit tous ces milliers d'hommes qui compoſoient ſon armée. Tant il eſt vrai, dit Plutarque, que comme tous les tempéramens ne ſont pas propres à porter beaucoup de vin, tous les eſprits ne ſont pas non plus capables de ſupporter une grande fortune ſans perdre la raiſon, & ſans tomber dans l'ivreſſe.

Tigrane, dans les commencemens, n'avoit pas ſeulement daigné voir Mithridate, ni lui parler, quoiqu'il fût ſon beau-pere : mais le traitant avec le dernier mépris & la dernière arrogance, il le tenoit éloigné, & le faiſoit garder, comme un priſonnier d'Etat, dans des lieux marécageux & mal ſains. Mais après l'Ambaſſade de Clodius, il l'avoit fait venir à la Cour avec toute ſorte d'honneurs & de marque de bienveillance. Là, dans une converſation ſecrete qu'ils eurent dans le palais ſeuls & ſans témoins, ils guérèrent leurs ſoupçons mutuels au grand malheur de leurs amis, ſur leſquels ils en rejetterent la faute.

AN. M. 3935.

AV. J. C. 69.

Du nombre de ces malheureux, fut Métrodore de la ville de Scepsis,

homme d'un rare mérite , & qui avoit tant de crédit auprès de Mithridate , qu'on l'appelloit le Pere du Roi. Ce Prince l'avoit envoyé en Ambassade vers Tigrane , pour le prier de le secourir contre les Romains. Quand il eut expliqué le sujet de son voyage , Tigrane lui demanda : *Et vous , Métrodore , que me conseillez-vous sur les demandes de votre Maître ?* Alors Métrodore , par un excès de sincérité mal placée , lui répondit : *Comme Ambassadeur , je vous exhorte à faire ce que vous demande Mithridate ; & comme votre Conseil , à n'en rien faire.* C'étoit une prévarication criminelle , & une sorte de trahison. Elle lui coûta la vie , quand Mithridate l'eut apprise de Tigrane.

Luculle avançoit toujours vers ce Prince , & touchoit déjà , pour ainsi dire , aux portes de son palais , sans qu'il en fût ou qu'il en crût rien , tant sa présomption l'avoit aveuglé. Mithrobarzane , un de ses favoris , hazarda de lui en porter la nouvelle. La récompense qu'il en eut , fut d'être chargé de la commission d'aller aussi-tôt , avec quelques troupes , lui amener Luculle prisonnier , comme s'il ne se fût agi que d'aller arrêter un des sujets du Roi.

Le favori , & la plus grande partie des troupes qu'on lui avoit données , perdirent la vie en voulant exécuter cette dangereuse commission.

Ce mauvais succès ouvrit les yeux à Tigrane , & le fit revenir de son ivresse. Mithridate avoit été renvoyé dans le Pont avec dix mille hommes de cavalerie , pour y lever des troupes , & revenir joindre Tigrane en cas que Luculle entrât dans l'Arménie. Pour lui , il avoit pris le parti de demeurer à Tigranocerte , & d'y donner tous les ordres nécessaires pour faire des levées dans tous ses Etats. Après cet échec , il commença à craindre Luculle , sortit de Tigranocerte , se retira au mont Taurus , & ordonna à toutes ses troupes de s'y rendre auprès de lui.

Luculle marcha droit à Tigranocerte , prit ses quartiers autour de la place , & en forma le siège. La place étoit pleine de toutes sortes de richesses , tous les habitans , tant le peuple que les Grands , s'étant piqués à l'envi , pour faire leur cour au Roi , de contribuer à l'embellissement & à la magnificence de la ville. C'est pourquoi Luculle la pressoit vivement , dans la pensée que Tigrane ne souffriroit jamais qu'elle fût prise , & qu'il vien-

droit transporté de fureur lui présenter la bataille pour lui faire lever le siège. Il ne se trompa point dans sa conjecture. Mithridate envoyoit tous les jours des couriers à Tigrane , & lui écrivoit des lettres très-fortes pour l'exhorter à ne pas hazarder le combat , & à se servir seulement de sa cavalerie pour couper les vivres à Luculle. Taxile lui-même arriva de sa part , & se tenant avec lui dans son camp , il le prioit tous les jours très-instamment de ne point attaquer les armées Romaines comme très-aguerries & presque invincibles.

D'abord il écouta doucement & patiemment tous ces avis. Mais , quand toutes ces troupes , composées d'un grand nombre de peuples différens , furent rassemblées , alors non seulement les festins du Roi , mais ses Conseils mêmes , ne retentirent que de vaines bravades pleines d'insolence & de fierté , & de menaces barbares. Taxile fut en danger de sa vie pour avoir osé combattre l'avis de ceux qui vouloient le combat , & Mithridate lui-même fut ouvertement accusé de ne s'y opposer que par envie , pour priver son gendre de la gloire d'un si grand succès.

Dans cette pensée Tigrane ne vou-

lut pas différer plus long-tems , de peur que Mithridate n'arrivât , & ne partageât avec lui l'honneur de la victoire. Il marcha donc avec toutes ses forces , disant à ses amis qu'il n'y avoit qu'une seule chose qui le fâchoit , c'est qu'il n'alloit avoir affaire que contre Luculle seul , & non contre tous les Généraux Romains ensemble. Il mesuroit l'espérance du succès sur le nombre de ses troupes. Il avoit vingt mille Archers ou Frondeurs ; cinquante-cinq mille chevaux , dont il y en avoit dix-sept mille bardés de fer ; cent cinquante mille hommes d'infanterie , partagés en compagnies & en bataillons ; & des travailleurs pour ouvrir des chemins , faire des ponts , nettoyer & détourner des rivières , & autres pareils ouvriers nécessaires dans les armées , au nombre de trente-cinq mille , rangés en bataille derrière les combattans , faisoient paroître l'armée encore plus nombreuse , & augmentoient sa force & sa confiance.

Quand il eut passé le mont Taurus , & que toutes les troupes parurent ensemble dans la plaine , la seule vue de son armée étoit capable d'inspirer de la terreur. Luculle , toujours intrépide , partagea son armée. Il laissa devant la

place Muréna avec six mille hommes de pied ; & avec tout le reste de son infanterie , consistant en vingt-quatre cohortes , qui toutes ensemble ne faisoient pas plus de dix ou douze mille hommes , & avec toute sa cavalerie , & environ mille Archers ou Frondeurs, il marcha contre Tigrane , & se campa dans la plaine , une grosse rivière devant lui.

Cette poignée d'hommes excita la risée de Tigrane , & fournit à ses flatteurs matière de plaisanterie. Les uns s'en moquoient ouvertement ; les autres , pour se divertir , tiroient au sort ses dépouilles ; & de tous les Généraux de Tigrane & de tous les Rois qui le suivoient , il n'y en avoit pas un qui n'allât le prier de le charger lui seul de cette affaire , & de n'être pour lui que simple spectateur du combat. Tigrane lui-même , voulant paroître agréable & fin railleur , dit en cette occasion ce bon mot , qui a été fort relevé : *S'ils viennent comme Ambassadeurs , ils sont beaucoup : mais s'ils viennent comme ennemis , ils sont bien peu.* C'est ainsi que cette première journée se passa en plaisanteries & en railleries.

Le lendemain , à la pointe du jour , Luculle fit sortir son armée de ses re-

tranchemens. Celle des Barbares étoit de l'autre côté de la rivière à l'Orient ; & la rivière couloit de manière , que tout d'un coup elle tournoit à gauche vers le couchant , où il y avoit un gué commode. Luculle , pour mener son armée à ce gué , prit aussi à gauche vers le bas de la rivière , hâtant sa marche. Tigrane , qui le vit , crut qu'il fuyoit , & appelant Taxile , il lui dit avec un ris moqueur : *Voyez-vous ces légions Romaines si invincibles , les voyez-vous fuir ?* Taxile lui répondit : *Seigneur , je souhaite de tout mon cœur que votre bonne fortune fasse aujourd'hui en votre faveur un miracle : mais l'armure & la démarche de ces légions ne marque pas des gens qui songent à fuir.*

Taxile parloit encore , lorsqu'on vit l'aigle de la première légion prendre tout d'un coup à droite par l'ordre de Luculle , & toutes les cohortes la suivre pour passer le fleuve. Alors Tigrane , revenant à peine comme d'une longue ivresse , s'écria par deux ou trois fois : *Quoi ! ces gens-là viennent à nous !* de manière que ces nombreuses troupes ne prirent poste & ne se mirent en bataille qu'avec beaucoup de désordre & de confusion. Tigrane se mit au corps de bataille : il donna l'aile

gauche au Roi des Adiabéniens , & la droite au Roi des Mèdes. La plus grande partie de la cavalerie , bardée de fer , couvroit le front de cette aile droite.

Comme Luculle se mettoit en état de passer le fleuve , quelques-uns de ses Officiers Généraux l'avertirent d'éviter ce jour-là comme un des jours malheureux que les Romains appelloient *noirs*. Car c'étoit ce jour-là même que l'armée de Cépion * avoit été défaite dans la bataille contre les Cimbres. Luculle leur fit alors cette réponse qui est devenue si célèbre : *Et moi , leur dit-il , je rendrai ce jour heureux aux Romains*. C'étoit le six d'Octobre. (La veille des Nones d'Octobre.)

Après avoir dit ce mot , & les avoir exhortés à ranimer leur courage , il passa la rivière ; & marcha le premier aux ennemis. Il étoit armé d'une cuirasse d'acier faite à écailles , qui jettoit un éclat merveilleux : il avoit par dessus une cotte d'armes bordée d'une frange tout autour , & il faisoit luire son épée nue , pour donner à entendre

* Il y a une faute dans le texte grec qui met l'armée de Scipion. M. de Thou , l'avoit fort bien | corrigée à la marge de son Plutarque , & il avoit lu l'armée de Cépion.

à ses troupes qu'il falloit joindre d'abord un ennemi accoutumé à ne combattre que de loin en se servant de ses flèches , & lui enlever par la vitesse & la célérité de l'attaque l'espace , qui lui donnoit le moyen de s'en servir.

Ayant apperçu que la cavalerie bardée de fer , sur laquelle les ennemis comptoient beaucoup , étoit en bataille au pied d'un côneau , dont le sommet étoit plat & uni , & dont la pente , qui n'avoit pas plus de quatre cents toises , n'étoit ni fort coupée , ni fort difficile , il vit d'un premier coup d'œil l'usage qu'il en devoit faire. Il commanda sa cavalerie de Thrace & de Galatie pour aller prendre cette cavalerie des ennemis en flanc , & lui ordonna de ne faire qu'écarter leurs lances avec l'épée. Car la principale , ou plutôt toute la force de ces cavaliers bardés de fer consiste dans la lance ; & quand ils n'ont pas la liberté de s'en servir , ils ne peuvent plus rien ni contre l'ennemi , ni pour eux-mêmes , à cause de leurs armes qui sont si pesantes , si roides , & si serrées , qu'ils ne sauroient se remuer , & sont presque immobiles.

Pendant que sa cavalerie marche pour exécuter ses ordres , il prend deux

Cohortes de gens de pied , & va pour gagner la hauteur. Son infanterie le suit courageusement excitée par l'exemple de son Général , qu'elle voit marcher le premier à pied , couvert de ses armes , & monter le coteau. Quand il fut sur le sommet , il se montra dans le lieu le plus éminent ; & voyant de là toute l'ordonnance des ennemis , il se mit à crier : *La victoire est à nous , mes compagnons ; la victoire est à nous.* Et en même tems , avec ces deux Cohortes , il tombe sur cette cavalerie pesamment armée , ordonne à ses gens de ne pas se servir de leurs piques , mais de joindre ces cavaliers l'épée à la main , & de frapper sur leurs jambes & sur leurs cuisses , qui sont les seules parties qu'ils avoient découvertes. Mais ses soldats n'eurent pas la peine d'en venir là. Cette cavalerie ne les attendit point. Elle prit honteusement la fuite avec de grands hurlemens , & , en fuyant , elle alla donner avec ses chevaux lourds & pesans dans les rangs de l'infanterie sans avoir rendu le moindre combat , & sans avoir donné un seul coup de lance. Le carnage ne commença que quand ils eurent commencé à fuir , ou plutôt à vouloir fuir : car ils ne purent le faire , empê-

chés par leurs propres bataillons , dont les rangs étoient si ferrés & si profonds , qu'ils ne purent les entr'ouvrir. Tigrane , ce Roi si pompeux & si brave en paroles , avoit pris la fuite dès le commencement avec peu de monde ; & voyant son fils compagnon de sa fortune , il détacha son diadème en pleurant , & le lui ayant donné , il l'exhorta à se sauver comme il pourroit par un autre chemin. Ce jeune Prince n'osa pas ceindre sa tête de ce diadème , dangereux ornement dans une fuite. Il le remit entre les mains d'un de ses plus fidèles serviteurs , qui fut pris un moment après , & mené à Luculle.

On dit que , dans cette déroute , il périt du côté des ennemis plus de cent mille hommes de pied ; & que de leur cavalerie , il ne s'en sauva que très-peu : & que , du côté des Romains , il n'y eut que cinq morts , & cent blessés. Jamais ils ne s'étoient trouvés en bataille rangée avec si peu de troupes contre un si grand nombre d'ennemis : car les vainqueurs n'étoient pas la vingtième partie des vaincus. Les plus grands & les plus habiles Capitaines Romains , & ceux qui avoient le plus vu de guerres & de batailles , louoient particulièrement Luculle de ce qu'il

avoit défait deux des plus grands & des plus puissans Rois du monde par deux moyens entièrement contraires, la lenteur & la célérité. Car, en différant & en traînant la guerre en longueur, il consuma Mithridate, lorsqu'il étoit le plus fort & le plus formidable : & il ruina Tigrane en se hâtant, & en ne lui donnant pas le tems de se reconnoître. On remarque que peu de Capitaines ont su, comme lui, rendre la lenteur agissante, & la célérité sûre.

Ce fut ce qui empêcha Mithridate de se trouver à la bataille. Il s'imaginoit que Luculle useroit contre Tigrane de la même précaution & de la même lenteur dont il avoit usé contre lui. Ainsi il ne marchoit que lentement, & à petites journées, pour joindre Tigrane. Mais, ayant trouvé sur son chemin quelques Arméniens qui fuyoient tout éperdus & épouvantés, il se douta de ce qu'il étoit arrivé : & ensuite ayant rencontré un plus grand nombre de fuyards nuds & blessés, il fut entièrement informé de la défaite, & se mit à chercher Tigrane. Il le trouva enfin abandonné de tout le monde, & dans un très-pitoyable état. Loin de lui rendre la pareille, & d'insulter à son malheur comme Tigrane avoit insulté au

sien , il descendit de cheval , pleura avec lui sur leurs disgrâces communes, lui donna la Garde qui l'accompagnoit & les Officiers qui le servoient , le consola , le fortifia , & releva ses espérances. On est bien aise de voir que Mithridate n'avoit pas dépouillé toute humanité. Tous deux ensemble ils travaillèrent à ramasser de nouvelles troupes de tous côtés.

Cependant il y avoit une furieuse sédition dans Tigranocerte , les Grecs s'étant mutinés contre les Barbares , & voulant à toute force livrer la ville à Luculle. Cette sédition étoit dans sa plus grande chaleur quand il y arriva. Il profita de l'occasion , fit donner un assaut , prit la ville , & après s'être emparé de tous les trésors du Roi , il l'abandonna au pillage à tous ses soldats ; qui , avec plusieurs richesses , y trouvèrent encore jusqu'à huit mille talens d'argent monnoyé. (Vingt quatre millions.) Outre le pillage , il donna encore huit cents dragmes à chaque soldat , sur tout le butin qui y fut pris : ce qui ne fut point capable d'assouvir leur insatiable avidité.

*Quatre cents
livres.*

Comme cette ville avoit été peuplée par les colonies qu'on avoit tirées par force de la Cappadoce , de la Cilicie ,

*Strab. l. 11.
p. 532. & l. 12.
p. 539.*

& d'autres endroits ; Luculle leur permit à tous de retourner chacun dans leur pays natal. Ils reçurent cette permission avec une extrême joie , & en sortirent en si grand nombre , que d'une des plus grandes villes du monde, Tigranocerte devint en un moment presque déserte.

io. Cassius,
35. p. 1. Si Luculle eût poursuivi Tigrane après sa victoire sans lui donner le tems de lever de nouvelles troupes , il l'auroit pris au chassé du pays , & la guerre eût été finie. On trouva fort mauvais à l'armée & à Rome qu'il y eût manqué ; & on l'accusa non de négligence , mais d'avoir voulu par là se rendre nécessaire , & conserver plus long-tems le commandement. Ce fut une des raisons qui indisposèrent les esprits contre lui , & qui firent songer à lui donner un successeur , comme on le verra dans la suite.

Après la grande victoire qu'il avoit remportée sur Tigrane , plusieurs peuples vinrent se remettre entre ses mains. Il reçut aussi une ambassade du Roi * des Parthes , qui demandoit à faire amitié & alliance avec lui. Luculle reçut agréablement sa proposi-

* C'étoit Phraate , surnommé Dieux.

tion , & lui envoya aussi de son côté des Ambassadeurs , qui étant arrivés à la Cour , découvrirent que le Roi , incertain du parti qu'il devoit embrasser , balançoit entre les Romains & Tigrane , & faisoit secrettement demander à ce dernier la Mésopotamie pour le prix du secours qu'il lui offroit. Luculle , informé de cette démarche secrète , résolut de laisser là Mithridate & Tigrane , & de tourner ses armes contre le Roi des Parthes , flatté de cette agréable pensée , que rien ne pouvoit être plus glorieux pour lui , que d'avoir terrassé dans une seule expédition les trois Princes les plus puissans qui fussent sous le soleil. Mais la révolte que cette proposition excita parmi ses troupes , l'obligea de renoncer à l'expédition contre les Parthes , & il se borna à marcher contre Tigrane.

Pendant ce délai , Mithridate & Tigrane avoient travaillé sans relâche à lever de nouvelles troupes. Ils avoient envoyé implorer l'assistance des peuples voisins , & sur-tout des Parthes qui étoient les plus proches , & en même tems les plus en état de les secourir dans ce pressant besoin. Mithridate écrivit à leur Roi une lettre , que Salluste nous a conservée , & qui se

trouve dans ses fragmens. J'en rapporterai ici une partie.

*Lettre de Mithridate à Arsace * Roi
des Parthes.*

» Tous ceux ^a qui , dans un état de
» prospérité , sont invités à entrer avec
» quelqu'un en société de guerre , doi-
» vent considérer en premier lieu s'il
» leur est libre d'avoir la paix ; puis , si
» ce qu'on leur demande est conforme
» à la justice , à leur intérêt , à leur
» gloire. Vous pourriez jouir d'une
» paix tranquille & perpétuelle , si les

* Arsace étoit un nom commun à tous les Rois des Parthes.

a Omnes qui secundis rebus suis ad belli societatem orantur , considerare debent , liceat - ne tum pacem agere , dein , quod quæritur , satis - nepium , tutum , gloriosum , an indecorum sit. Tibi perpetua pace - frui liceret , nisi hostes opportuni & scelestissimi. Egregia fama , si Romanos opprresseris , futura est. Neque petere audeam societatem , & frustra mala mea cum tuis bonis misceri sperem. Atqui ea , que te morari

posse videntur , ira in Tigranem recentis belli , & meæ resparum prosperæ , si vera æstimare voles , maxumè hortabuntur. Ille enim obnoxius , qualem tu voles societatem accipiet : mihi fortuna , multis rebus ereptis , usum dedit bene suadendi : & , quod florentibus optabile est , ego non validissimus præbeo exemplum , quo rectius tua componas. Namque Romanis cum nationibus , populis , regibus cunctis , una & ea vetus causa bellandi est , cupido profunda imperii & divitiarum.

» Romains

„ Romains n'étoient des ennemis tou-
 „ jours attentifs à faifir les occasions
 „ favorables pour faire la guerre , &
 „ que nuls crimes n'arrêtent. Il n'est
 „ pas douteux qu'une victoire rempor-
 „ tée fur eux , ne vous faffe un grand
 „ nom. Il peut paroître ne point con-
 „ venir que je vous propofe , ni de
 „ faire alliance avec Tigrane , ni de
 „ vous joindre , puiffant comme vous
 „ êtes , à un Prince qui fe trouve dans
 „ l'état malheureux où je fuis. Mais
 „ j'ofe avancer que ces deux motifs ,
 „ votre reflement contre Tigrane
 „ qui tout récemment a porté les ar-
 „ mes contre vous , & l'état peu avan-
 „ tageux de mes affaires , loin d'être
 „ contraires à ma demande , doivent
 „ l'appuyer & m'être favorables , fi
 „ vous en voulez juger fainement.
 „ Car , pour Tigrane , comme il fait
 „ vous avoir donné un jufté fujet de
 „ plainte , il acceptera fans peine tou-
 „ tes les conditions qu'il vous plaira
 „ de lui imposer : & pour moi , je
 „ puis dire que la fortune , en m'en-
 „ levant prefque tout ce que je poffé-
 „ dois , m'a mis en état de donner aux
 „ autres de bons confeils ; & ce qui
 „ eft fort defirable pour ceux qui font
 „ dans la profpérité , je puis , par mes

» malheurs même, vous servir d'exem-
 » ple, & vous porter à prendre de plus
 » justes mesures que moi. Car, ne vous
 » y trompez point: c'est à tous les peu-
 » ples, à toutes les nations, à tous les
 » Rois de la terre que les Romains en
 » veulent; & deux motifs, également
 » anciens & puissans, leur mettent les
 » armes dans les mains contre eux,
 » l'ambition effrénée d'étendre leurs
 » conquêtes, & la soif insatiable d'a-
 » masser des richesses ». Mithridate
 ensuite fait un long dénombrement
 des Princes & des Rois qu'ils ont acca-
 blés les uns après les autres, & sou-
 vent les uns par les autres. Il rapporte
 ses premiers avantages contre les Ro-
 mains, & ses derniers malheurs. Puis
 il continue ainsi : » ^a Examinez main-

a Nunc, quæso, con-
 sidera, nobis oppressis
 utrum firmiorem te ad
 resistendum, an finem
 belli futurem putes? Scio
 equidem tibi magnas opes
 virorum, armorum, &
 aurum esse: & ea re nobis
 ad societatem, ab illis ad
 prædam peteris. Ceterum
 consilium est Tigranis,
 regno integro, meis mi-
 litibus belli prudentibus,
 procul ab domo, parvo
 labore, per nostra corpo-
 rabellum conficere: quan-

do neque vincere neque
 vinci sine periculo tuo
 possumus. An ignoras
 Romanos, postquam ad
 occidentem pergentibus
 finem oceanus fecit, ar-
 ma huc convertisse? ne-
 que quicquam à princí-
 pio nisi raptum habere;
 domum, conjuges, agros,
 imperium? Convenas?
 olim sine patria, sine pa-
 rentibus, peste conditos
 orbis terrarum: quibus
 non humana ulla, ne-
 que divina obstant, quin

« tenant , je vous prie , si , lorsque
 « nous aurons été accablés , vous se-
 » rez plus en état de résister aux Ro-
 » mains ; & si vous croyez qu'ils doi-
 » vent borner leurs conquêtes à mon
 » pays. Je sai que vous êtes puissant
 » en hommes , en armes , en richesses :
 » & c'est pour cela que nous cher-
 » chons , nous à nous fortifier de vo-
 » tre alliance , eux à s'enrichir de vos
 » dépouilles. Au reste , le dessein de
 » Tigrane est , pour ne pas attirer la
 » guerre dans son royaume , que nous
 » allions avec toutes mes troupes , qui
 » certainement sont bien aguerries ,
 » porter la guerre au loin , & attaquer

socios , amicos , procul
 juxtâque siros , inopes po-
 tentesque , trahant exci-
 dantque ; omniaque non
 ferva , & maximè regna ,
 hostilia ducant. Namque
 pauci liberratem , pars
 magna justos dominos
 volunt. Nos suspecti su-
 mus æmuli , & in tempo-
 re vindices affuturi. Tu
 verò , cui Seleucia maxu-
 ma urbium regnumque
 Perfidis inclitis divitiis
 est , quid ab illis , nisi do-
 lum in præsens , & postea
 bellum expectas ? Romani
 in omnes arma habent ,
 acerruma in eos quibus
 victis spolia maxuma

sunt. Audendo , & sal-
 lendo , & bella ex bellis
 serendo , magni facti. Per
 hunc morem extinguunt
 omnia , aut occidunt :
 quod difficile non est , si
 tu Mesopotamia , nos Ar-
 menia , circumgredimur
 exercitum sine frumen-
 to , sine auxiliis. Fortuna
 autem nostris vitiis ad-
 huc incolumis. Teque il-
 la fama sequetur , auxilio
 profectum magnis regibus ,
 latrones gentium oppres-
 sisse. Quod uti facias mo-
 neo horrorque , neu malis
 pernicië nostra unum im-
 perium prolatare , quàm
 societate victor fieri.

„ nous-mêmes en personne l'ennemi
„ dans son propre pays. Nous ne pou-
„ vons donc ni vaincre, ni être vain-
„ cus, sans que vous-même couriez
„ un grand risque. Ignorez-vous que
„ les Romains, quand du côté de l'oc-
„ cident ils se sont vus arrêtés par
„ l'océan, ont tourné les armes de
„ notre côté ? Qu'à compter depuis
„ leur fondation & leur première ori-
„ gine, ils n'ont eu rien que par vio-
„ lence, maison, femmes, terres, do-
„ maine ? Vil amas de gens de toute
„ espèce, sans patrie, sans parens, ils
„ se sont établis pour le malheur du
„ genre humain. Ni loix humaines,
„ ni loix divines ne les empêchent de
„ tourmenter & de ruiner alliés &
„ amis, peuples éloignés & voisins,
„ pauvres & riches. Ils comptent pour
„ ennemi tout ce qui n'est point serf,
„ & encore plus tout ce qui porte le
„ nom de Roi. Car peu de peuples
„ s'accommodent d'un gouvernement
„ libre & indépendant : mais le grand
„ nombre aiment mieux vivre sous
„ des maîtres qui les gouvernent avec
„ équité. Nous leur sommes suspects,
„ parce que nous leur disputons l'au-
„ torité, & que nous pouvons repous-
„ ser & venger leurs injustices, Pour

„ vous , qui avez sous votre pouvoir
 „ Séleucie la plus grande des villes ,
 „ & la Perse le plus riche & le plus
 „ puissant des royaumes , que devez-
 „ vous attendre d'eux , sinon trompé-
 „ rie pour le présent , & guerre pour
 „ l'avenir ? Les Romains portent leurs
 „ armes contre tous les peuples , mais
 „ sur-tout contre ceux de qui ils espé-
 „ rent tirer de plus riches dépouilles.
 „ Ils sont devenus grands à force d'en-
 „ treprendre & de tromper , & en se-
 „ mant guerres sur guerres. Par cette
 „ voie ils feront tout périr , ou péri-
 „ ront eux-mêmes. Il ne sera pas dif-
 „ ficile de les ruiner , si vous du côté
 „ de la Mésopotamie , nous du côté
 „ de l'Arménie , nous enveloppons
 „ leur armée , qui se trouvera sans
 „ vivres & sans secours. La prospérité
 „ des armes Romaines ne s'est soute-
 „ nue jusqu'à ce jour que par la faute
 „ des Rois , qui n'ont pas eu la pru-
 „ dence de connoître bien cet ennemi
 „ commun , & de se liguer ensemble
 „ contre lui. Ce sera pour vous une
 „ gloire immortelle , de vous être
 „ montré l'appui de deux grands Rois ,
 „ & d'avoir vaincu & détruit les bri-
 „ gands des nations. C'est à quoi je
 „ vous invite & vous exhorte , en

» vous avertissant d'aimer mieux par-
 » tager avec nous par une salutaire
 » alliance la victoire contre un ennemi
 » commun , que de souffrir que l'Em-
 » pire Romain s'étende de plus en plus
 » par notre ruine.

Il ne paroît pas que cette lettre produisit sur l'esprit de Phraate l'effet que Mithridate en pouvoit espérer. Ainsi les deux Rois se contentèrent de leurs propres troupes.

Appian. in Syr. p. 118. 119. Un des moyens dont se servit Tigrane pour assembler une nouvelle armée , fut de rappeler Mégadate de Syrie , qui la gouvernoit en son nom depuis quatorze ans ; il lui envoya ordre de lui amener tout ce qu'il avoit de troupes dans ce pays-là. La Syrie se trouvant par là dégarnie , Antiochus l'Asiatique , fils d'Antiochus Eusebe , à qui elle appartenoit de droit comme héritier légitime de la maison de Séleucus , prit possession de quelques endroits du pays , & y régna paisiblement pendant quatre ans.

AN. M. 3936. AV. J. C. 68. Plutarc. in Lucull. p. 513-515. Enfin l'armée de Tigrane & de Mithridate se trouva formée. Elle étoit de soixante-dix mille hommes d'élite , que Mithridate avoit bien exercés à la manière des Romains. Ce fut vers le milieu de l'été qu'elle entra en campagne.

Ces deux Rois avoient soin , à tous les mouvemens qu'ils faisoient , de prendre un bon terrain pour leur camp , & de le bien fortifier , pour n'y être pas attaqués par Luculle ; & aucun des artifices dont il usa , ne put les engager à un combat. Leur dessein étoit de le miner peu à peu , de harceler ses troupes dans leurs marches pour les affoiblir , de lui enlever ses convois , & de l'obliger par là à quitter le pays faute de vivres. Luculle n'ayant pu par toutes ses ruses les attirer en pleine campagne , employa un nouveau moyen qui lui réussit. Tigrane avoit laissé à Artaxate , autrefois capitale d'Arménie avant la fondation de Tigranocerte , ses femmes & ses enfans ; & c'étoit aussi là qu'il avoit mis presque tous ses trésors. Luculle se mit en marche de ce côté-là avec toutes ses troupes , prévoyant bien que Tigrane ne demeureroit pas tranquille à la vue du danger où sa capitale alloit être exposée. En effet , il décampa sur le champ , suivit Luculle pour rompre son dessein ; & en quatre grandes marches , ayant devancé l'ennemi , il se posta derrière la rivière d'Arfamia , qu'il falloit que Luculle passât pour se rendre devant Artaxate , résolu de lui en disputer le pas-

ou Arlania.

sage. Les Romains passèrent le fleuve, sans être arrêtés par la vue & par les efforts des ennemis. Il y eut ensuite un grand combat, où les Romains remportèrent encore une pleine victoire. Il se trouva trois Rois dans l'armée d'Arménie, dont Mithridate fit le plus mal. Car ne pouvant supporter la vue des légions Romaines, dès qu'elles chargèrent, il fut des premiers à prendre la fuite; ce qui jeta si fort l'épouvante dans toute l'armée, qu'elle perdit absolument courage; & ce fut la principale cause de la perte de la bataille.

*Dio. Cass.
l. 7. p. 3. 7.*

Luculle, après cette victoire, vouloit continuer sa marche vers Artaxate; & c'étoit le vrai moyen de terminer la guerre. Mais, comme cette ville étoit encore à plusieurs journées de là vers le nord, & que l'hiver approchoit avec ses neiges & ses orages, les soldats, déjà fatigués d'une assez rude campagne, refusèrent de le suivre dans ce pays, où le froid se faisoit sentir trop vivement pour eux. Il fut obligé de les mener dans un pays plus chaud,

* Noster exercitus, etsi urbem ex Tigranis regno ceperat, & præliis usus erat secundis, tamen ni-
mia longinquitate locorum ac desiderio suorum commovebatur. *Cic. pro Leg. Man. n. 23.*

en revenant sur ses pas. Il repassa le mont Taurus , & entra dans la Mésopotamie , où il prit encore Nisibis qui étoit assez forte , & mit ses troupes en quartier d'hiver.

Ce fut là que l'esprit de mutinerie commença à éclater dans l'armée de Luculle. La sévérité de ce Général , la liberté insolente des soldats Romains , & plus encore les pratiques malignes de Clodius , avoient donné lieu à cette révolte. Clodius , si connu par les invectives de Cicéron son ennemi , n'est guères mieux traité par les Historiens. Ils le représentent comme un homme livré à tous les vices , décrié par ses débauches , qu'il pouvoit jusqu'à l'inceste avec sa propre sœur , femme de Luculle ; avec cela , plein d'une audace effrénée , artisan de séditions ; en un mot , l'un de ces hommes dangereux , né pour tout troubler & pour tout perdre par la réunion funeste de la mauvaise volonté & des talens nécessaires pour la mettre en œuvre. C'est de quoi il fit preuve dans l'occasion dont nous parlons. Mécontent de Luculle , il répandoit contre lui des bruits sourds , propres à le rendre odieux. Il affectoit de plaindre beaucoup les fatigues des soldats , & d'entrer dans

leurs intérêts. Il leur disoit tous les jours qu'ils étoient bien malheureux d'être obligés de servir si long-tems sous un Général sévère & avare, dans un climat éloigné, sans terre & sans récompense, tandis que leurs compagnons, dont les conquêtes étoient très-médiocres, s'étoient enrichis sous Pompée. De semblables discours, accompagnés de manières obligeantes & populaires qu'il savoit prendre à propos sans qu'il y parût de l'affectation, firent une telle impression sur l'esprit des soldats, qu'il ne fut plus au pouvoir de Luculle de s'en rendre maître.

Cependant Mithridate étoit rentré dans le Pont avec quatre mille hommes de ses propres troupes & quatre mille autres que lui donna Tigrane. Plusieurs^a habitans du pays se joignirent encore à lui, tant par haine pour les Romains qui les avoient fort maltraités, que par un reste d'affection pour leur Roi, réduit au triste état où

^a Mithridates, & suam manum jam confirmarat, & eorum qui se ex ejus regno collegerant, & magnis adventitiis multorum regum & nationum copiis juvabatur. Hoc jam ferè sic fieri solere accepimus, ut regnum

afflictæ fortunæ facile multorum opes alliciant ad misericordiam, maximèque eorum qui aut reges sunt, aut vivunt in regno: quod regale iis nomen magnum & sanctum esse videatur. *Cicer. pro Leg. Manil. n. 24.*

ils le voyoient après la fortune & la grandeur la plus brillante. Car le malheur des Princes excite naturellement la compassion ; & il y a , pour l'ordinaire , un profond respect gravé dans le cœur des peuples pour le nom & pour la personne des Rois. Mithridate , soutenu & fortifié par ces nouveaux secours , & par les troupes que plusieurs peuples & Princes voisins lui envoyèrent , reprit courage , & se vit plus que jamais en état de tenir tête aux Romains. Aussi a , non content d'être rétabli dans ses Etats qu'un moment auparavant il n'osoit espérer de pouvoir jamais revoir , il eut la hardiesse d'attaquer les troupes Romaines si souvent victorieuses ; battit un corps d'armée commandé par Fabius , & après l'avoir mis en déroute , pressa vivement Triarius & Sornatius , deux autres Lieutenans de Luculle dans ce pays-là.

Luculle engagea enfin ses soldats à
sortir de leurs quartiers d'hiver , pour

AN. M. 3937.

AV. J. C. 68.

* Itaque tantum victus
efficere potuit , quantum
incolumis nunquam est
ausus optare. Nam cum
se in regnum recepisset
suum , non fuit eo conten-
tus , quod ei præter spem

acciderat , ut eam ; postea
quam pulsus erat terram
unquam attingeret : sed in
exercitum vestrum clarum
atque victorem impetum
fecit. . . . Cic. pro Leg.
Man. n. 25.

aller à leur secours. Mais on y arriva trop tard. Triarius avoit imprudemment hazardé une bataille , où Mithridate le défit , & lui tua sept mille hommes : entre lesquels on comptoit cent cinquante Centurions , & vingt-quatre Tribuns ; ce ^a qui rendit cette perte une des plus grandes que les Romains eussent faites depuis long-tems. L'armée auroit été entièrement défaite sans la blessure que reçut Mithridate , qui allarima extrêmement ses troupes , & laissa aux ennemis le tems de se sauver. Luculle , en arrivant , trouva les corps morts sur le champ de bataille , & ne les fit pas enterrer : ce qui aigrit encore ses soldats contre lui. L'esprit de revolte alla si loin , que , sans aucun égard à son caractère de Général , ils ne le traitoient plus qu'avec insolence & avec mépris : & quoiqu'il allât de tente en tente , & presque d'homme à homme , les conjurer de marcher contre Mithridate & Tigrane , il ne put jamais gagner sur eux de les faire sortir d'où ils étoient. Ils lui répondirent brutalement , que comme il ne songeoit qu'à s'enrichir seul des dépouilles

^a Quæ calamitas tanta fuit , ut eam ad aures L. Luculli , non ex prælio

nuntius , sed ex sermone rumor afferret. *Cic. ibid.*

des ennemis, il allât aussi combattre seul contre eux.

§. IV. *Mithridate, profitant de la méfintelligence qui s'étoit mise dans l'armée Romaine, recouvre tout son royaume. Pompée est donné pour successeur à Luculle. Il remporte plusieurs victoires sur Mithridate. Celui-ci cherche inutilement un asyle auprès de Tigrane son gendre, qui étoit actuellement en guerre avec son propre fils. Pompée marche en Arménie contre Tigrane, qui vient lui-même se rendre à lui. Las de poursuivre en vain Mithridate, il revient en Syrie, dont il se rend maître, & éteint l'Empire des Séleucides. Il retourne dans le Pont. Pharnace révolte l'armée contre Mithridate son pere, qui se donne la mort. Caractère de ce Prince. Expéditions de Pompée dans l'Arabie, & dans la Judée, où il prend Jérusalem. Après avoir soumis toutes les villes du Pont, il retourne à Rome, & reçoit l'honneur du triomphe.*

On avoit nommé à Rome pour Consuls Manius Acilius Glabrio & C. Pison. Le premier eut pour département

la Bithynie & le Pont , qui formoient la Province de Luculle. En même tems le Sénat avoit licencié les légions de Fimbria , qui faisoient partie de son armée. Toutes ces nouvelles augmentèrent l'indocilité & l'insolence des troupes à l'égard de Luculle.

*Dio. Cass.
l. 31. p. 7.*

Il est vrai qu'il y donnoit quelque lieu par son caractère dur , austère , & quelquefois mêlé de hauteur. On ne peut lui refuser la gloire d'avoir été un des plus grands Capitaines de son siècle , & d'avoir eu presque toutes les qualités qui forment un parfait Général d'armée. Mais il lui en manquoit une , dont le défaut diminueoit le mérite de toutes les autres : je veux dire l'art de gagner les cœurs , & de se faire aimer des troupes. Il étoit d'un abord difficile : il avoit le commandement rude : il poussoit l'exactitude jusqu'à un excès qui le rendoit odieux : il étoit inexorable quand il s'agissoit de punir les fautes : il ne savoit point se concilier les esprits ou par des récompenses distribuées à propos , ou par des louanges accordées au mérite , ou par un air de bonté & de douceur , & des manières insinuanes , plus efficaces encore que les louanges & les récompenses. Et ce qui montre que la révolte des troupes

venoit en partie de sa faute , c'est que sous Pompée elles furent très-soumises & très-dociles.

En conséquence des Lettres que Luculle avoit écrites au Sénat , dans lesquelles il marquoit que Mithridate étoit entièrement défait & hors d'état de se relever , on avoit nommé des Commissaires pour régler les affaires du Pont , comme d'un royaume absolument conquis. Ils furent bien étonnés en arrivant de trouver , que , bien loin qu'il fût maître du Pont , il n'étoit pas maître seulement de son armée , & que ses soldats le traitoient avec le dernier mépris.

L'arrivée du nouveau Consul Acilius Glabrion augmenta encore leur licence. Il a fit savoir que Luculle étoit accusé à Rome de traîner la guerre en longueur pour prolonger son commandement ; que le Sénat avoit licentié une partie de ses troupes , & leur défendoit de lui obéir davantage. Ainsi il se trouva bientôt presque sans soldats.

a In ipso illo malo gravissimaque belli offensio-
ne , L. Lucullus , qui ta-
men aliqua ex parte iis
incommodis mederi for-
tasse potuisset, vestro jussu
coactus, quod imperii diu-
turnitati modum statuen-
dum , veteri exemplo, pu-
tavistis , partem militum,
qui jam stipendiis confe-
ctis erant, dimisit, partem
Glabrioni tradidit. *Ibid.*
n. 26.

Mithridate , profitant de ce désordre , eut le tems de recouvrer tout son royaume , & de faire de grands ravages dans la Cappadoce.

AN. M. 3938.

AV. J. C. 66.

Plutarc. in

Pomp p. 634.

App. p. 238.

Dio. Cass.

l. 36. p. 10.

Pendant que les choses se passoient ainsi à l'armée , il y avoit de grands mouvemens à Rome contre Luculle. Pompée venoit de finir la guerre contre les Pirates , pour laquelle on lui avoit accordé un pouvoir extraordinaire. Ici , un des Tribuns du peuple , nommé Manilius , dressa un Décret , qui portoit , „ Que Pompée , prenant „ le commandement de toutes les trou- „ pes & de toutes les provinces qui „ étoient sous Luculle , & y ajoutant „ la Bithynie où commandoit Acilius , „ seroit chargé de faire la guerre aux „ Rois Mithridate & Tigrane , en re- „ tenant sous ses ordres toutes les for- „ ces maritimes , & continuant de „ commander sur la mer aux mêmes „ conditions & prérogatives qu'on lui „ avoit accordées pour la guerre con- „ tre les Pirates : c'est-à-dire , qu'il „ auroit un pouvoir absolu sur toutes „ les côtés de la Méditerranée à trente „ lieues avant dans les terres „. C'étoit assujettir à un seul homme tout l'Empire Romain. Car toutes les provinces qui ne lui étoient pas accordées par le

premier Décret, la Phrygie, la Lycæonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la haute Colchide, & l'Arménie, lui étoient toutes attribuées par ce second Décret, qui lui donnoit toutes les armées & toutes les forces avec lesquelles Luculle avoit défait les deux Rois Mithridate & Tigrane.

La considération de Luculle, qu'on privoit de la gloire de ses grands exploits, & à la place de qui on nommoit un Général pour succéder bien plus aux honneurs de son triomphe, qu'au commandement de ses armées, n'étoit pas pourtant ce qui occupoit le plus les Nobles & les Sénateurs. Ils étoient bien persuadés qu'on lui faisoit un très-grand tort, & qu'on ne lui témoignoit pas la reconnoissance que méritoient ses services. Mais ce qui leur faisoit le plus de peine, & qu'ils ne pouvoient supporter, c'étoit ce haut degré de puissance où on élevoit Pompée, qu'ils regardoient comme une tyrannie déjà formée. C'est pourquoi ils s'exhortoient les uns les autres en particulier, & s'encourageoient à s'opposer à ce Décret, & à ne pas abandonner leur liberté mourante.

César & Cicéron, qui étoient fort

puissans à Rome , appuyèrent Manilius , ou plutôt Pompée de tout leur crédit. C'est dans cette occasion où le dernier prononça devant le peuple la belle harangue intitulée : *Pour la Loi de Manilius*. Après avoir prouvé dans les deux premières parties de son discours la nécessité & l'importance de la guerre dont il s'agit , il montre dans la troisième que Pompée est le seul qui soit capable de la terminer heureusement. Pour cela il fait un long dénombrement de toutes les qualités nécessaires pour former un grand Général d'armée , & il prouve que Pompée les possède toutes dans un souverain degré. Il insiste principalement sur la probité, l'humanité , l'innocente des mœurs , la bonne foi , le désintéressement , l'amour du bien public :

» Vertus d'autant plus nécessaires ,
 » dit-il , que ^a le nom Romain est ab-
 » solument décrié & devient odieux
 » chez les nations étrangères & chez
 » les alliés par les débauches , l'avarice
 » ce , & les vexations inouïes des Gé-
 » néraux & des Magistrats qu'on y en-

^a Difficile est dictu , | ad eas hoc anno cum im-
 Quirites , quanto in odio | perio misimus, injurias ac
 simul apud ceteras natio- | libidines. Num. 61.
 nes propter eorum , quos |

„ voie. Au ^a lieu que la conduite sage,
 „ modérée , & irréprochable de Pom-
 „ pée , le fait regarder comme un hom-
 „ me , non envoyé de Rome , mais des-
 „ cendu du ciel pour le bonheur des
 „ peuples. On commence à croire que
 „ tout ce qu'on raconte du noble de-
 „ s'intéressement de ces anciens Ro-
 „ mains , est réel & vrai ; & que ce
 „ n'étoit point sans raison , que sous de
 „ tels Magistrats les nations aimoient
 „ mieux obéir au peuple Romain , que
 „ commander aux autres „.

Pompée étoit alors l'idole du peuple.
 Ainsi la crainte de déplaire à la multi-
 tude , ferma la bouche à presque tous
 ces graves Sénateurs qui avoient paru
 d'abord si bien intentionnés , & si
 pleins de courage. Le Décret fut auto-
 risé par les suffrages de toutes les Tri-
 bus , & Pompée absent fut déclaré maî-
 tre absolu de presque tout ce que Sylla

a Itaque omnes quidem
 nunc in his locis Cn. Pom-
 peium sicut aliquem, non
 ex hac urbe missum, sed
 de cælo delapsum intuen-
 tur. Nunc denique inci-
 piunt credere, fuisse ho-
 mines Romanos hac quen-
 dam abstinencia, quod jam
 nationibus ceteris incre-
 dibile ac falso memoriæ

proditum videbatur. Nunc
 imperii nostri splendor il-
 lis gentibus lucet : nunc
 intelligunt, non sine causa
 majores suos tum, cum
 hac temperantia magis-
 tratus habebamus, servire
 populo Romano, quàm
 imperare aliis maluisse.
Ibid. n. 41.

avoit usurpé par les armes en faisant une cruelle guerre à sa patrie.

Dio. Cass. Il ne faut pas s'imaginer , dit un
l. 36. p. 20. & Historien fort sensé , que ni César , ni
21. Cicéron , qui se donnèrent tant de mouvement pour faire passer cette loi , agissent par des vues du bien public. César , plein d'ambition & de grands projets , cherchoit à faire sa cour au peuple , dont il savoit que le crédit alors étoit bien plus grand que celui du Sénat : il s'ouvroit par là un chemin à la même puissance , & familiarisoit les Romains avec les commissions extraordinaires & illimitées : de plus , en accumulant sur la tête de Pompée tant de faveurs & tant de distinctions éclatantes , il se flattoit que par là il le rendroit enfin odieux au peuple , qui bientôt s'en dégoûteroit. Ainsi , en l'élevant , il ne songeoit qu'à lui creuser un précipice. Cicéron ne travailloit aussi que pour sa propre grandeur. Son foible étoit de vouloir dominer dans la République , non pas véritablement par le crime & par la violence , mais par la voie de la persuasion. Outre qu'il vouloit s'appuyer du crédit de Pompée , il étoit bien aise de faire sentir au Peuple & à la Noblesse , qui formoient dans l'Etat deux partis &

comme deux Républiques , qu'il étoit en état de faire panacher la balance du côté où il se rangeroit. En effet ce fut toujours sa politique , de ménager également ces deux Corps , en se déclarant tantôt pour l'un , & tantôt pour l'autre.

Pompée, qui venoit de finir la guerre AN. M. 3938. contre les Pirates , étoit encore dans la AV. J. C. 66. Cilicie , lorsqu'il reçut les lettres qui *Plutar. in Pomp. p. 634-636.* lui apprenoient tout ce que le peuple avoit ordonné en sa faveur. Comme *Dio. Cass. l. 36. p. 22-25.* ses amis , qui étoient présens , l'en félicitoient , & lui marquoient leur joie , on dit que tout d'un coup il fronça les sourcils , frappa sa cuisse , & s'écria comme surchargé & fâché de ce nouveau commandement ; *App. p. 238.* *O Dieux , que de travaux sans fin ! N'aurois-je pas été plus heureux d'être un homme inconnu & sans gloire ? Ne cesserai-je donc jamais de faire la guerre , & d'avoir le harnois sur le dos ? Ne pourrai-je jamais me dérober à l'envie qui me persécute , & vivre doucement à la campagne avec ma femme & mes enfans ?*

C'est-là un langage , assez ordinaire aux ambitieux , même à ceux qui outrent le plus cette passion. Mais s'ils viennent à bout de se faire illusion à eux-mêmes , il est rare qu'ils trom-

pent les autres , & le public n'est point leur dupe. Ici , les amis de Pompée , même les plus familiers , ne pouvoient supporter cette dissimulation. Car il n'y en avoit pas un seul qui ne connût que son ambition naturelle & sa passion de commander , rallumées encore par le différend qu'il avoit avec Luculle , lui faisoient trouver une satisfaction plus parfaite & plus délicate dans la nouvelle charge dont on l'honoroit. Aussi , bientôt ses actions le démasquèrent , & découvrirent ses véritables sentimens.

La première démarche qu'il fit en arrivant dans les provinces de son Gouvernement, fut de défendre qu'on obéît en quoi que ce fût aux ordres de Luculle. Dans sa marche, il ne conserva rien de tout ce que son prédécesseur avoit ordonné. Il déchargea les uns des peines auxquelles Luculle les avoit condamnés : il ôta aux autres les récompenses qu'il leur avoit accordées : enfin en toutes choses il n'eût en vue que de faire voir aux partisans de Luculle , qu'ils s'attachoient à un homme qui n'avoit nulle autorité & nul pouvoir.

Strab. L 12. p. 557. 558. L'ayeul maternel de Strabon , fort mécontent de Mithridate qui avoit fait mourir plusieurs de ses proches , pour

se venger de sa cruauté avoit embrassé le parti de Luculle , & lui avoit livré quinze places de la Cappadoce. Luculle le combla d'honneurs , & lui promit de le récompenser comme le méritoit un service si considérable. Pompée , loin d'avoir égard à des engagements si justes & si raisonnables qu'avoit pris son prédécesseur , par la seule vue du bien public , affecta d'y donner une atteinte générale , & regarda comme ses ennemis tous ceux qui avoient eu quelque liaison d'amitié avec Luculle.

Il arrive assez souvent qu'un successeur s'attache à diminuer le prix des actions de celui qui l'a précédé , pour s'arroger à lui seul tout l'honneur : mais je ne sai si jamais personne s'est porté à des excès aussi crians que le fait ici Pompée. On vante extrêmement ses grandes qualités & ses conquêtes sans nombre : une si basse & si odieuse jalousie doit en ternir , ou plutôt en effacer tout l'éclat. Voilà par où Pompée jugea à propos de débiter.

Luculle s'en plaignit amèrement. Leurs amis communs , pour les réconcilier , ménagèrent une entrevue. Elle se passa d'abord avec toute la politesse possible , & avec toutes les marques

réci-proques d'estime & d'amitié. Ce n'étoient que des complimens , & un langage qui ne passoit pas les lèvres , & qui ne coûte rien aux Grands. Bientôt le cœur s'expliqua. La conversation s'étant échauffée peu-à-peu , on en vint jusqu'aux injures. Pompée reprochant à Luculle son avarice , & Luculle reprochant à Pompée son ambition : en quoi ils disoient vrai l'un & l'autre. Ils se séparèrent plus brouillés & plus ennemis qu'auparavant.

Luculle partit pour Rome , où il porta quantité de livres qu'il avoit ramassés dans ses conquêtes , dont il fit une bibliothèque , qui étoit ouverte à tous les savaus & à tous les curieux qu'elle attira chez lui en grand nombre. Ils y étoient reçus avec toute sorte d'honnêtetés & d'agré-mens. On accorda à Luculle l'honneur du triomphe , mais ce ne fut qu'après de longues contestations.

Plin. l. 15.
25. Ce fut lui qui apporta le premier des cerises à Rome , qui jusques-là avoient été inconnues dans l'Europe. Elles furent ainsi appelées du nom de Cérassonte , ville de Cappadoce.

Pompée commença par engager dans les intérêts des Romains Phraate , roi des Parthes. C'étoit celui dont il a déjà été

été parlé , & qui étoit surnommé *Dieu*. Il fit avec lui un traité & une alliance offensive & défensive. Il offrit aussi la paix à Mithridate : mais ce Prince se croyant sûr de l'amitié & de l'assistance de Phraate , n'en avoit point voulu entendre parler. Quand il apprit que Pompée l'avoit prévenu, il envoya pour traiter avec lui. Mais Pompée ayant demandé pour préliminaire qu'il mît bas les armes , & qu'il lui remit tous les déserteurs , peu s'en falut qu'il n'excitât par là une mutinerie dans l'armée de Mithridate. Comme il y avoit dans cette armée quantité de déserteurs , ils ne pouvoient pas souffrir qu'on parlât de les livrer à Pompée , & le reste de l'armée ne pouvoit consentir à se voir affoiblie par la perte de leurs camarades. Pour les appaiser , Mithridate fut obligé de leur dire qu'il n'avoit envoyé ses Ambassadeurs , que pour voir en quel état se trouvoit l'armée Romaine , & de leur jurer qu'il ne feroit point de paix avec les Romains ni à ces conditions , ni à aucune autre.

Pompée ayant distribué sa flotte en différens endroits pour garder toute la mer qui est entre la Phénicie & le Bosphore , marcha par terre contre Mithridate , qui avoit encore trente mille

hommes de pied, & deux ou trois mille chevaux ; mais qui n'osoit pourtant en venir à une bataille. Ce Prince étoit campé sur une montagne très-forte, & où il ne pouvoit être forcé : mais il l'abandonna à son approche comme manquant d'eau. Pompée s'en saisit d'abord, & conjecturant par la nature des plantes, & par d'autres signes, qu'il devoit y avoir dans ce lieu beaucoup de sources, il ordonna que l'on creusât par tout des puits, & dans un moment tout le camp eut de l'eau en abondance. Pompée ne pouvoit assez s'étonner que Mithridate, faute d'attention & de curiosité, eût ignoré si long-tems une ressource si importante & si nécessaire.

150 stades.

Bientôt après il le suivit, campa autour de lui, & l'enferma dans son camp avec de bons retranchemens qu'il éleva tout autour. Ils avoient de circuit près de huit lieues, & étoient fortifiés d'espace en espace de bonnes tours. Mithridate, soit par crainte, soit par négligence, lui laissa achever son ouvrage. Le dessein de Pompée étoit de l'affamer. En effet il le réduisit à une telle disette, que ses troupes furent obligées de se nourrir des bêtes de somme qui étoient dans le camp. Il n'y

eut que les chevaux d'épargnés. Après avoir soutenu cette espèce de siège pendant quarante-cinq ou cinquante jours , Mithridate se sauva une nuit sans être aperçu avec l'élite de son armée. Il avoit fait tuer auparavant toutes les personnes inutiles , & tous les malades.

Pompée se mit incontinent à le poursuivre , l'atteignit près de l'Euphrate , campa près de lui , & craignant que pour lui échapper il ne se hâtât de passer ce fleuve , il sortit de ses retranchemens , & fit marcher de nuit son armée en bataille. Son dessein étoit simplement d'envelopper alors les ennemis pour les empêcher de s'enfuir , & de les attaquer le lendemain à la pointe du jour. Mais tout ce qu'il avoit de vieux Officiers firent tant par leurs prières & par leurs remontrances , qu'ils le déterminèrent à combattre sans attendre le jour : car la nuit n'étoit pas fort obscure , & la lune donnoit assez de lumière pour distinguer les objets , & s'entre-reconnoître. Pompée ne put se refuser à l'ardeur des troupes , & les mena contre l'ennemi. Les Barbares n'osèrent les attendre , & saisis de frayeur ils se mirent d'abord en fuite. Les Romains en firent un

grand carnage. Il y eut plus de dix mille hommes tués sur la place , & tout le camp fut pris.

Mithridate , avec huit cents chevaux , s'ouvrit , dès le commencement du combat , un chemin l'épée à la main au travers de l'armée Romaine , & passa outre. Mais ces huit cents chevaux se débandèrent & se dissipèrent bientôt , & il se trouva seul avec trois de ses gens , du nombre desquels étoit Hypsicratia une de ses épouses , femme d'un courage mâle , & d'une audace guerrière ; ce qui faisoit qu'on l'appelloit Hypsicrates , changeant la terminaison de son nom de femme en celle d'un nom d'homme. Ce jour-là elle montoit à cheval , & étoit habillée comme un Persan. Elle suivit toujours le Roi , résistant à toutes les fatigues de ses longues courses , & ne se lassant jamais de le servir , & de panser elle-même son cheval , jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à une forteresse , où étoient l'or & l'argent du Roi , & ses plus précieux meubles. Là après avoir distribué les robes les plus magnifiques à ceux qui se rassemblèrent autour de lui , il fit présent à chacun de ses amis d'un poison mortel , afin qu'aucun d'eux ne tombât vif , s'il ne vouloit , au pouvoir des ennemis.

Ce malheureux fugitif ne vit plus de ressource pour lui que du côté de Tigrane son gendre. Il lui envoya des Ambassadeurs, pour lui demander la permission de se réfugier chez lui, & du secours pour rétablir ses affaires absolument ruinées. Tigrane étoit alors en guerre avec son fils. Il fit arrêter ces Ambassadeurs, les fit jeter en prison, & mit la tête de son beau-pere à prix, promettant cent talens à quiconque pourroit s'en saisir, ou le tuer; sous prétexte que c'étoit Mithridate qui avoit fait prendre les armes à son fils contre lui, mais en effet pour faire sa cour aux Romains, comme nous le verrons bientôt.

*Plutarc. Pomp. p. 63.
637.
App. p. 24.
243.
Dio. Ca.
l. 36. p. 25.
26.*

*Cent mille
écus.*

Pompée, après la victoire qu'il venoit de remporter, mena son armée dans la grande Arménie contre Tigrane. Il le trouva en guerre avec son fils, qui portoit le même nom que lui. On a vu ci-dessus que ce Roi d'Arménie avoit épousé Cléopatre, fille de Mithridate. Il en avoit eu trois fils, dont il en avoit fait mourir deux sans sujet. Le troisième, pour se dérober à la cruauté d'un pere si dénaturé, se sauva chez Phraate, roi des Parthes, dont il avoit épousé la fille. Son beau-pere le ramena en Arménie à la tête

d'une armée, & ils assiégèrent Artaxate. Mais trouvant la place très-forte, & pourvue de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un long siège, Phraate lui laissa une partie de l'armée pour continuer le siège, & s'en retourna dans ses Etats avec le reste. Tigrane le pere vint bientôt après fondre avec toutes ses troupes sur son fils, le battit, & le chassa du pays. Ce jeune Prince, après ce malheur, avoit dessein de se rendre auprès de Mithridate son grand-pere. Mais en y allant, il apprit sa défaite, & se vit déchu de l'espérance qu'il avoit d'obtenir de lui du secours. Il prit donc le parti de se jeter entre les bras des Romains. Il entra dans leur camp, & vint supplier Pompée de le prendre sous sa protection. Pompée le reçut fort honnêtement, & fut bien aisé de sa venue : car, allant porter la guerre en Arménie, il avoit besoin d'un guide comme lui. Il se fit donc mener par lui droit à Artaxate.

Tigrane, effrayé de cette nouvelle, & sentant bien qu'il n'étoit pas en état de résister à une armée si puissante, prit le parti de recourir à la générosité & à la clémence du Général Romain. Il lui remit entre les mains les Ambassadeurs que Mithridate lui avoit envoyés,

& les suivit lui-même de fort près. Sans prendre aucune précaution , il entra dans le camp des Romains , & vint mettre sa personne & sa couronne à la discrétion de Pompée & des Romains. Il ^a disoit que de tous les Romains il n'y avoit que Pompée , à la bonne foi de qui il voulût se confier : que de quelque manière qu'il décidât de son sort , il se trouveroit content : qu'il n'étoit point honteux d'être vaincu par un homme , que nul ne pouvoit vaincre ; & qu'on pouvoit sans deshonneur se soumettre à celui que la fortune avoit élevé au-dessus de tous les autres.

Quand il fut arrivé à cheval près de l'enceinte du camp , deux Huissiers de Pompée sortirent au-devant de lui , & lui ordonnèrent de descendre , & d'entrer à pied , lui disant que jamais on n'avoit vu d'étranger passer à cheval dans un camp Romain. Tigrane obéit ,

a Mox ipse supplex & præsens se regnumque ditioni ejus permisit : præfatus : neminem alium neque Romanum neque ullius gentis virum futurum fuisse , cujus se fidei commissurus foret, quàm Cn. Pompeium. Proinde omnem sibi vel adversam

vel secundam , cujus auctor ille. esset , fortunam tolerabilem futuram. Non esse turpe ab eo vinci , quem vincere esset nefas : neque ei inhonestè aliquem summitti, quem fortuna super omnes extulisset. *Vell. Paterc. lib. 2. cap. 37.*

& ôtant même son épée , il la donna à ces Huissiers : & enfin , quand il fut assez près de Pompée , prenant son diadème il voulut le mettre à ses pieds , & se prosternant honteusement à terre , lui embrasser les genoux. Mais Pompée courut à lui pour l'empêcher , & le prenant par la main il le mena dans sa tente , le fit asséoir près de lui à sa droite , & son fils le jeune Tigrane à sa gauche. Après quoi il le remit au lendemain , pour entendre ce qu'il avoit à lui dire , & invita le pere & le fils à souper ce soir-là avec lui. Le fils refusa de s'y trouver avec son pere ; & comme il ne lui avoit donné aucune marque de respect pendant l'entrevue , & l'avoit traité avec la même indifférence qu'il auroit fait un étranger , Pompée fut fort choqué de cette conduite. Il ne négligea pas pourtant tout-à-fait ses intérêts , en prenant connoissance de l'affaire de Tigrane. Après avoir condamné le roi Tigrane à payer

Dix-huit millions.

six mille talens aux Romains pour les frais de la guerre qu'il leur avoit faite sans sujet , & à leur céder toutes ses conquêtes en deça de l'Euphrate ; il ordonna que ce Prince régneroit dans son ancien royaume d'Arménie Maggiore , & que son fils auroit la Gor-

diennne & la Sophène , deux provinces limitrophes de l'Arménie , pendant la vie de son pere , & après sa mort tout le reste de ses Etats ; en réservant pourtant au pere les trésors qu'il avoit dans la Sophène , sans lesquels il lui eût été impossible de payer aux Romains la somme que Pompée exigeoit de lui.

Le pere fut fort content de ces conditions , qui lui laissoient encore une Couronne. Mais le fils , qui s'étoit mis des chimères dans la tête , ne put goûter un Décret qui lui ôtoit ce qu'il s'étoit promis. Il en fut même si mécontent , qu'il voulut se sauver pour aller exciter de nouveaux troubles. Pompée , qui se douta de son dessein , le fit garder à vue : & quand il vit qu'il refusoit absolument de consentir que son pere retirât ses trésors de la Sophène , il le fit mettre en prison. Ensuite , ayant découvert qu'il faisoit solliciter la Noblesse d'Arménie à prendre les armes , & qu'il tâchoit d'y engager aussi les Parthes , il le mit avec ceux qu'il réservait pour le triomphe.

Peu de tems après , Phraate , roi des Parthes , envoya redemander à Pompée ce jeune Prince qui étoit son gendre , & lui représenter qu'il devoit terminer ses conquêtes à l'Euphrate. Pompée fit

réponse, que le jeune Tigrane touchoit de plus près à son pere qu'à son beau-pere ; & que pour ses conquêtes, il leur donneroit les bornes que la raison & la justice lui prescriroient, mais sans prendre la loi de personne.

Quand on eut laissé prendre à Tigrane les trésors de la Sophène, il paya les six mille talens ; & fit outre cela présent à l'armée Romaine de cinquante dragmes pour chaque simple soldat, 25 livres.
de mille à chaque Centenier, de dix 500 livres.
mille à chaque Tribun, & par cette 5000 livres.
libéralité il obtint le titre d'ami & d'allié du peuple Romain. Elle lui seroit pardonnable, s'il ne l'avoit pas souillée par des bassesses indignes d'un Roi.

Pompée donna à Ariobarzane la Capadoce entière, & y ajouta la Sophène & la Gordienne, qu'il avoit destinées au jeune Tigrane.

Plutarq. in Pomp. p. 637. Après avoir tout réglé en Arménie, Pompée marcha vers le nord à la poursuite de Mithridate. Il trouva sur les bords du Cyrus * les Albaniens & les Ibériens, deux puissantes nations situées entre la mer Caspienne & le Pont Euxin, qui entreprirent de l'arrêter : mais il les battit, & obligea les Albaniens à de-

* Ce fleuve est appelé *Cyrnus* par quelques Auteurs.

mander la paix. Il la leur accorda , & passa l'hiver dans leur pays.

AN. M. 39194
AV. J. C. 65.

L'année suivante , il se mit de fort bonne heure en campagne contre les Ibériens. C'étoit une nation fort guerrière , & qui n'avoit jamais encore été soumise. Elle avoit toujours conservé sa liberté pendant que les Médes , les Perses , & les Macédoniens avoient eu successivement l'Empire d'Asie. Pompée vint à bout de dompter ces peuples , quoiqu'il s'y trouvât d'assez grandes difficultés , & les obligea de demander la paix. Le Roi des Ibériens lui envoya un lit , une table , & un trône , le tout d'or massif , le priant de recevoir ces présens pour gages de son amitié. Pompée les remit entre les mains des Trésoriers pour le Trésor public. Il soumit aussi les peuples de la Colchide , & fit prisonnier leur Roi Oltace , qu'il mena ensuite dans son triomphe. De là il revint sur ses pas en Albanie , pour châtier cette nation de ce qu'elle avoit repris les armes pendant qu'il étoit aux prises avec les Ibériens , & avec ceux de la Colchide.

L'armée des Albaniens étoit commandée par Cosis frere du Roi Orode. Ce Prince , dès qu'on en fut venu aux mains , s'attacha à Pompée , & cou-

rant sur lui, il lui lança son javelot. Mais Pompée l'ayant joint, lui appuya sa javeline avec tant de roideur, qu'il le perça d'outre en outre, & le jeta mort aux pieds de son cheval. Les Albaniens furent battus, & il s'en fit un grand carnage. Cette victoire obligea le Roi Orode à acheter le renouvellement de la paix, qu'il avoit faite avec les Romains l'année précédente, par de grands présens, & en donnant ses fils en ôtage aux Romains pour sûreté qu'il l'observeroit mieux que par le passé.

Mithridate cependant avoit passé l'hiver à Dioscourias sur le Pont Euxin au Nord-Est. Dès que le printems fut venu, il marcha vers le Bosphore Cimmérien, en traversant le pays de diverses nations des Scythes, dont quelques-unes le laissèrent passer de leur bon gré, & d'autres y furent contraintes par la force. Ce Royaume du Bosphore Cimmérien est le même que nous appellons aujourd'hui la Tartarie Crimée : & c'étoit alors une province de l'Empire de Mithridate. Il l'avoit donné en appanage à un de ses fils nommé Machare. Mais ce jeune Prince avoit été pressé si vivement par les Romains pendant qu'ils assiégeoient

Sinope , & que leur flotte étoit maîtresse du Pont Euxin , qui étoit entre cette ville & son royaume , qu'il avoit fait la paix avec eux , & l'avoit observée inviolablement jusqu'alors. Il savoit bien que cette conduite déplaisoit extrêmement à son pere , & ainsi il appréhendoit fort sa présence. Pour se raccommoder avec lui , il lui envoya des Ambassadeurs sur la route , qui lui représentèrent que ç'avoit été la nécessité de ses affaires qui l'avoit obligé d'agir contre son inclination. Mais voyant que son pere ne se laissoit point toucher à ses raisons , il essaya de se sauver par mer , & fut pris par des vaisseaux que Mithridate avoit fait croiser exprès sur sa route. Il aima mieux se tuer , que de tomber entre les mains de son pere.

Pompée ayant achevé la guerre dans le nord , & voyant qu'il étoit impossible de suivre Mithridate dans le pays reculé où il s'étoit retiré , ramena son armée au midi ; & en passant il soumit Darius , roi des Médes , & Antiochus , roi de Comagène. Il vint en Syrie , & se rendit maître de tout cet Empire. Scaurus réduisit la Célé-Syrie & Damas , & Gabinius tout le reste jusqu'au Tigre : c'étoient deux de ses Lieutenans.

Appian. in
Syr p. 133.
Justin. l. 40.
c. 2.

Généraux. Antiochus l'Asiatique , fils d'Antiochus Eusébe , l'héritier de la maison des Séleucides , qui par la permission de Luculle régnoit depuis quatre ans dans une partie de ce pays-là , dont il s'étoit saisi quand Tigrane l'abandonna , vint le prier que par son moyen il pût être rétabli sur le trône de ses peres. Mais Pompée refusa de l'entendre , & le dépouilla de tous ses Etats , dont il fit une province Romaine. Ainsi , pendant qu'on laissoit l'Arménie à Tigrane qui avoit fait beaucoup de mal aux Romains dans le cours d'une longue guerre , on dépouilla Antiochus qui ne leur avoit jamais fait aucun tort , & ne méritoit point du tout le traitement qu'on lui fit. La raison qu'on en donna , fut que les Romains avoient conquis la Syrie sur Tigrane : qu'il n'étoit pas juste qu'ils perdissent le fruit de leur victoire : qu'Antiochus étoit un Prince qui n'avoit ni le courage ni la capacité nécessaires pour défendre le pays : que le mettre entre ses mains , ce seroit l'exposer aux ravages & aux courses continuelles des Juifs & des Arabes , ce que Pompée n'avoit garde de faire. En conséquence de ce raisonnement , Antiochus perdit sa Couronne , & fut

réduit à la nécessité de vivre en simple particulier. C'est en lui que finit l'Empire des Séleucides en Asie , qui avoit AN. M. 3939
AV. J. C. 651
duré près de deux cents cinquante ans.

Pendant ces expéditions des Romains en Asie , il arriva de grandes révolutions en Egypte. Les Alexandrins , lassés d'Alexandre leur Roi , se soulevèrent ; & après l'avoir chassé , appelèrent Ptolémée Aulète pour remplir sa place. Cette histoire sera traitée avec étendue dans l'Article suivant.

Pompée s'étant transporté à Damas, *Plutarc. in
Pomp. p. 638.
639.*
y régla plusieurs affaires de l'Egypte & de la Judée. Pendant le séjour qu'il y fit , il s'y rendit jusqu'à douze têtes couronnées qui venoient lui faire leur cour , & qui s'y trouvèrent tous en même-tems.

C'est pour lors qu'on vit un beau *Vall. Max.
l. 5. c. 7.*
combat d'amitié & de respect entre un pere & un fils : combat rare dans les tems dont nous parlons , où les meurtres & les parricides les plus affreux ouvroient le chemin au trône. Ariobarzane , Roi de Cappadoce , se démit volontairement de son royaume en faveur de son fils , & lui mit le diadème sur la tête en présence de Pompée. Des larmes sincères coulèrent alors en abondance des yeux de ce fils véritablement

affligé de ce qui auroit fait la joie des autres. C'est la seule occasion où il crut la désobéissance permise, & ^a il auroit constamment persisté dans le refus d'accepter le sceptre, si l'ordre de Pompée ne fût intervenu, & ne l'eût obligé de céder enfin à l'autorité paternelle. C'est le second exemple que fournit la Cappadoce d'un pareil combat de générosité. Nous avons parlé en son lieu du fait des deux Ariarathes.

Comme il y avoit encore dans le Pont & dans la Cappadoce plusieurs places fortes entre les mains de Mithridate, Pompée jugea à propos d'y retourner pour les réduire. Il les soumit en effet presque toutes à son arrivée : & il alla ensuite passer l'hiver à Aspis, ville du Pont.

Stratonice, une des femmes de Mithridate, remit à Pompée un château du Bosphore dont elle avoit la garde, avec les trésors qui y étoient cachés, lui demandant pour récompense que si son fils Xipharès tomboit entre ses mains il voulût bien le lui rendre. Pompée n'accepta de ces présens que ceux qui pouvoient servir à l'ornement des

^a Nec ullum finem tam egregium certamen habuisset, nisi patriæ voluntati autoritas Pompeii adfuisset. *Valer. Max.*

temples. Quand Mithridate fut ce qu'avoit fait Stratonice , pour se venger de la facilité avec laquelle elle s'étoit rendue , qu'il regardoit comme une trahison , il tua Xipharès sous les yeux de sa mere , qui vit ce triste spectacle de l'autre bord du détroit.

Caine , ou la Ville-neuve , étoit la plus forte de toutes les places du Pont. Aussi étoit-ce là que Mithridate avoit la plus grande partie de son trésor , & ce qu'il possédoit de plus précieux , parce qu'il la regardoit comme imprenable : mais elle ne le fut pas pour les Romains. Pompée la prit , & avec elle tout ce que Mithridate y avoit laissé. On y trouva entr'autres choses des Mémoires secrets , qu'il avoit dressés lui-même , qui servirent beaucoup à faire connoître son caractère. Dans l'un il marquoit les personnes qu'il avoit empoisonnées , entr'autres son propre fils Ariarathe , & Alcée de Sardes , ce dernier parce qu'il avoit remporté sur lui le prix de la course des chevaux. Quelle bizarrerie ! Avoit-il peur que le public & la postérité ne fussent pas instruits de ses crimes , ni de leurs motifs.

On y trouva aussi les Mémoires de Médecine , que Pompée fit traduire en latin par Lénée , bon Grammairien , *Plin. l. 28. c. 2.*

qui étoit un de ses affranchis , & on les publia ensuite dans cette langue. Car , entre les autres qualités extraordinaires de Mirhridate , il avoit celle d'être très-habile dans la Médecine. Ce fut lui qui inventa le contrepoison admirable qui porte encore son nom , & dont les Médecins se sont si bien trouvés , qu'on l'emploie encore aujourd'hui avec succès.

AN. M. 3940.

AV. J. C. 64.

Joseph. Ant.
tiq. XIV. 5. 6.

Plutarc. in
Pomp. p. 639-

641.

Dio. Cass.
l. 37. p. 34-36.

App. p. 246-
251.

Pompée , pendant le séjour qu'il fit à Aspis , régla les affaires du pays , autant que l'état où étoient les choses pouvoit le permettre. Dès que le printemps fût revenu , il retourna en Syrie pour faire la même chose. Il ne crut pas devoir songer à poursuivre Mithridate dans le royaume du Bosphore , où il étoit encore retourné. Il eût fallu pour cela faire le tour du Pont Euxin avec une armée , & traverser des pays habités par des nations barbares , dont quelques-uns même étoient déserts : entreprise fort dangereuse , & où l'on couroit risque de périr. Ainsi , tout ce que put faire Pompée , fut de poster de telle manière la flotte Romaine , qu'elle empêchât tous les convois qu'on eût pu envoyer à Mithridate. Il crut par là le pouvoir réduire à la dernière extrémité , & dit , en partant , qu'il laissoit

à Mithridate un ennemi plus redoutable que les armées Romaines : c'étoit la faim & la nécessité.

Ce qui le menoit avec tant d'ardeur en Syrie, étoit la passion démesurée & pleine de vanité qu'il avoit de pousser ses conquêtes jusqu'à la mer Rouge. En Espagne, & avant cela en Afrique, il avoit porté les armes Romaines jusques à l'Océan occidental, des deux côtés du détroit de la Méditerranée. Dans la guerre contre les Albaniens, il les avoit étendues jusques à la mer Caspienne. Il croyoit qu'il ne manqueroit plus à sa gloire que de les pousser jusqu'à la mer Rouge. En arrivant en Syrie, il déclara Antioche & Séleucie sur l'Oronte villes libres, & continua sa marche vers Damas, d'où il comptoit aller attaquer les Arabes, & porter ensuite ses victoires jusqu'à la mer Rouge. Mais il survint un accident qui l'obligea à suspendre toute autre affaire, & à se rendre dans le Pont.

Il lui étoit venu quelque tems auparavant une Ambassade de la part de Mithridate, qui demandoit la paix. Il faisoit proposer qu'on lui laissât, comme à Tigrane, sa Couronne héréditaire ; qu'il payeroit un tribut aux Romains, & leur céderoit tous ses autres

Etats. Pompée répondit , qu'il vînt donc aussi en personne , comme avoit fait Tigrane. Mithridate ne put consentir à une telle bassesse , mais il proposa d'y envoyer ses enfans , & quelques-uns de ses principaux amis. Pompée ne voulut pas s'en contenter. Les négociations se rompirent , & Mithridate se remit à faire des préparatifs de guerre avec autant de vigueur que jamais. Pompée , qui en eut avis , jugea à propos de se rendre sur les lieux pour avoir l'œil à tout. Pour cet effet , il alla passer quelque tems à Amisus , l'ancienne capitale du pays. Là , par une juste punition des Dieux , dit Plutarque , son ambition lui fit commettre des fautes qui lui attirèrent le blâme de tout le monde. Il avoit taxé publiquement & décrié Luculle sur ce que , la guerre étant encore allumée , il avoit disposé des provinces , fait des présens , décerné des honneurs , & fait tout ce que les vainqueurs n'ont accoutumé de faire qu'après la guerre entièrement terminée ; & il tomba dans le même inconvénient. Car il disposa des Gouvernemens , & partagea les Etats de Mithridate en provinces , comme si la guerre eût été finie. Mais Mithridate vivoit encore , & l'on devoit tout

craindre d'un Prince inépuisable en ressources , que les plus grands revers ne pouvoient déconcerter , & à qui ses pertes mêmes sembloient inspirer un nouveau courage & donner de nouvelles forces. Alors en effet , dans le tems qu'on le croyoit perdu sans retour , il méditoit de faire avec les troupes qu'il avoit levées une terrible invasion justes dans le cœur de l'Empire Romain.

Dans la distribution des récompenses, Pompée donna l'Arménie Mineure, avec plusieurs villes & pays voisins , à Déjotare , Prince de Galatie , qui étoit toujours demeuré attaché aux intérêts des Romains pendant cette guerre , & lui accorda le titre de Roi. C'est ce même Déjotare , qui ayant toujours été depuis attaché par reconnoissance à Pompée , encourut la haine de César , & eut besoin d'être défendu par l'éloquence de Cicéron.

Il fit aussi en même tems Archélaüs Grand-Prêtre de la Lune , qui étoit la grande Déesse des Comaniens dans le Pont , & lui donna la souveraineté du lieu , qui contenoit bien six mille personnes , toutes dévouées au culte de cette Déesse. J'ai déjà marqué que cet Archélaüs étoit fils de celui qui avoit commandé en chef les troupes que

Mithridate avoit envoyées en Grèce dans la première guerre qu'il eut avec les Romains , & qui ayant été disgracié par Mithridate , s'étoit retiré chez les Romains avec son fils. Ils leur étoient toujours demeurés depuis très-affectionnés , & leur avoient été d'un grand secours dans les guerres d'Asie. Le pere étant mort , on donna au fils , pour récompenser les services de l'un & de l'autre , cette Prêtrise de Comane avec la souveraineté qu'on y attacha.

Pendant le séjour que fit Pompée dans le Pont , Arétas Roi de l'Arabie Pétrée profita de son absence , & fit des courses dans la Syrie , qui en incommodèrent beaucoup les habitans. Pompée y revint. En passant , il trouva sur sa route l'endroit où étoient les corps morts des Romains tués dans la défaite de Triarius. Il les fit enterrer avec grande solennité , ce qui lui gagna le cœur des soldats. De là Pompée continua sa marche vers la Syrie , pour y exécuter les projets qu'il avoit formés pour la guerre d'Arabie. Une importante nouvelle les interrompit.

Quoique Mithridate eut perdu toute espérance de paix depuis le refus des ouvertures qu'il avoit fait faire à Pompée , & qu'il vît plusieurs de ses sujets.

quitter son parti , cependant , loin de perdre courage , il avoit formé le projet de traverser la Pannonie , & en passant les Alpes , d'aller attaquer les Romains dans l'Italie même , comme avoit fait Annibal : projet plus hardi que prudent , & qui lui étoit inspiré par sa haine invétérée , & par un désespoir aveugle. Un grand nombre de Scythes de son voisinage étoient entrés dans ses troupes , & avoient grossi considérablement son armée. Il avoit envoyé des députés en Gaule solliciter les peuples de se joindre à lui quand il approcheroit des Alpes. Comme les grandes passions sont toujours fort crédules , & qu'on se flatte aisément de tout ce qu'on desire avec ardeur , il espéroit que le feu de la révolte parmi les esclaves d'Italie & de Sicile , peut-être mal éteint , pourroit se rallumer tout d'un coup à sa présence : que les Pirates reprendroient bientôt l'empire de la mer , & susciteroient de nouvelles affaires aux Romains : & que les peuples accablés par l'avarice & la cruauté des Magistrats & de Généraux , seroient ravis de se tirer par son moyen de l'oppression sous laquelle ils gémissaient depuis long-tems. Voilà les pensées qu'il rouloit dans son esprit.

Mais comme , pour exécuter ce projet , il falloit faire plus de cinq cents lieues , & traverser le pays qu'on appelle aujourd'hui la petite Tartarie , la Podolie , la Moldavie , la Valachie , la Transylvanie , la Hongrie , la Stirie , la Carinthie , le Tyrol , & la Lombardie , & passer trois grands fleuves , le Borysthène , le Danube , & le Po : la seule idée d'une si rude & dangereuse marche , jetta une telle frayeur dans son armée , que , pour rompre son dessein elle conspira contre lui , & élut Pharnace son fils pour Roi : c'étoit lui qui avoit excité cette révolte parmi les soldats. Alors Mithridate se voyant abandonné de tout le monde , & que son fils même ne vouloit pas lui permettre seulement se sauver où il pourroit , se retira dans son appartement ; & après avoir donné du poison à ses femmes , à ses concubines , & à celles de ses filles qui étoient alors auprès de lui , il en prit lui-même : mais , comme il vit que le poison ne faisoit pas son effet sur lui , il eut recours à son épée. Le coup qu'il se donna ne suffisant pas , il fut obligé de prier un soldat Gaulois de l'achever. Dion dit que ce fut son propre fils qui le tua.

Mithridate

Mithridate avoit régné soixante ans , AN. M. 39418
 & en avoit vécu soixante & douze. Sa AV. J. C. 631
 grande peur étoit de tomber entre les
 mains des Romains , & d'être mené en
 triomphe. Pour prévenir ce malheur ,
 il portoit toujours sur lui du poison ,
 afin de leur échapper par cette voie ,
 s'il ne trouvoit pas d'autre ressource.
 L'appréhension qu'il eut que son fils ne
 le livrât à Pompée , lui fit prendre la
 funeste résolution qu'il exécuta avec
 tant de promptitude. On dit communé-
 ment que ce qui fit que le poison qu'il
 prit ne le tua pas , venoit de ce qu'il
 avoit tant pris de son contrepoison ,
 que son tempérament en étoit devenu
 à l'épreuve du poison. Mais l'on pré-
 tend que c'est une erreur , & qu'il est
 impossible de trouver un remède parti-
 culier qui puisse servir d'antidote gé-
 néral contre toutes les espèces de poison.

Pompée étoit à Jéricho dans la Pa-
 lestine , où les différens d'Hyrcean &
 d'Aristobule , dont nous avons parlé
 ailleurs , l'avoient amené , quand il re-
 çut la première nouvelle de la mort de
 Mithridate. Elle lui fut apportée par
 des exprès dépêchés du Pont pour lui
 remettre en main les lettres de ses
 Lieutenans. Les exprès arrivant avec
 leurs lances couronnées de laurier , ce

qui ne se pratiquoit que lorsqu'ils venoient annoncer quelque victoire ou quelque nouvelle importante & avantageuse , l'armée fut fort curieuse & avide de l'apprendre. Comme elle ne faisoit que commencer à former son camp , & qu'elle n'avoit pas encore dressé le Tribunal de dessus lequel le Général leur parloit , sans s'amuser à en faire un de gazon ; comme c'étoit l'ordinaire , parce qu'il auroit fallu trop de tems , elle en fit un à la hâte des bats de leurs bêtes de somme , sur lequel Pompée monta sans façon. Il leur apprit la mort de Mithridate , & la manière dont il s'étoit tué lui-même ; que son fils Pharnace soumettoit aux Romains , & sa personne & ses Etats ; & qu'ainsi cette guerre fâcheuse , qui avoit duré si long-tems , étoit enfin terminée. Ce fut un grand sujet de joie & pour le Général , & pour l'armée.

Telle fut la fin de Mithridate , Prince ^a , dit un Historien , dont il est difficile de se taire , & encore plus d'en parler : plein de vivacité dans les guerres ; distingue par son courage ; très-

^a Vir , neque silendus , neque dicendus sine cura : bello acerrimus , virtute eximius : aliquando fortuna , semper animo magnus : consiliis dux , miles manu : odio in Romanos Annibal. *Vell. Pat. l. 2. c. 18.*

grand quelquefois par les faveurs de la fortune , & toujours par la fermeté inébranlable de son ame ; véritablement Général par la prudence & le conseil , & soldat par les coups de main hardis & périlleux : un second Annibal par sa haine pour les Romains.

Cicéron dit de Mithridate , qu'après Alexandre c'étoit le plus grand des Rois : *ille rex post Alexandrum maximus*. Il est bien certain que les Romains n'ont jamais eu de pareil Roi en tête. On ne peut nier non plus qu'il n'eût de grandes qualités : une vaste étendue d'esprit qui embrassoit tout , une supériorité de génie capable des plus grandes entreprises , une fermeté d'ame que les plus grands malheurs ne pouvoient abattre , une industrie & une hardiesse inépuisables en ressources , qui après les plus grandes pertes le faisoient reparoître tout d'un coup sur la scène plus puissant & plus terrible que jamais. Je ne croi pas pourtant qu'on puisse le donner pour un Capitaine achevé : ce n'est pas , ce me semble , l'idée qui résulte de ses actions. Il remporta d'abord de grands avantages , mais contre des Généraux sans mérite & sans expérience. Depuis qu'on lui eut opposé Sylla , Luculle , Pompée ,

Acad. Quest.
l. 4. n. 3.

ce ne fut plus de même , & l'on ne voit pas que dans les batailles il se soit fait beaucoup d'honneur ni par l'habileté à se poster avantageusement , ni par la présence d'esprit dans les contre-tems inopinés , ni même par l'intrépidité dans les occasions dangereuses & dans le feu de l'action. Mais , quand on lui supposeroit toutes les qualités d'un grand Général , son nom ne peut être qu'en horreur , quand on considère les meurtres & les parricides sans nombre dont il souilla son règne , & cette cruauté barbare qui ne respecta ni mere , ni femme , ni enfans , ni amis , & qui sacrifia tout à son insatiable ambition.

AN. M. 3941. Pompée étant arrivé en Syrie , alla droit à Damas , à dessein d'en partir
AV. J. C. 63. pour commencer enfin la guerre d'A-
Joseph An-
xiq. xiv. 4-8. rabie. Quand Arétas , qui en étoit roi ,
& de Bello
Jud. 1-5. vit son armée prête à entrer dans ses Etats , il envoya faire ses soumissions par une Ambassade.

Les troubles de la Judée occupèrent Pompée quelque tems. Il revint ensuite en Syrie , d'où il partit pour le Pont.

Plutarc. in
Pomp. p. 641. En arrivant à Amisus , il y trouva le
App. p. 250-
252. corps de Mithridate , que Pharnace son
Dio. Cass.
l. 36. p. 35. 36. fils lui envoyoit , apparemment pour assurer Pompée par ses propres yeux

de la vérité de la mort d'un ennemi qui lui avoit causé tant de peines & de fatigues. Il y avoit ajouté de grands présens , pour se le rendre favorable. Pompée reçut les présens , mais pour le corps , regardant l'inimitié comme éteinte par la mort , il lui fit tout l'honneur qui étoit dû à un Roi , & l'envoya à la ville de Sinope , pour y être enterré avec les Rois de Pont ses ancêtres qui avoient là depuis long-tems leur sépulture ordinaire ; & ordonna les sommes qu'il falloit pour lui faire des funérailles royales.

Dans ce dernier voyage , il prit possession de toutes les places qui étoient encore restées entre les mains de ceux à qui Mithridate les avoit confiées. Il trouva dans quelques-unes des richesses immenses , sur tout à Télaure , où étoit une partie des plus beaux meubles & des plus riches bijoux de Mithridate , avec son principal arsenal. On compta jusqu'à deux mille coupes d'onyx enchassées dans de l'or , avec une si prodigieuse quantité de vaisselle de toute espèce , de meubles , & d'équipages de guerre pour homme & pour cheval , qu'il fallut au Questeur , c'est-à-dire au Trésorier de l'armée , trente jours entiers pour en faire l'inventaire.

Pompée accorda à Pharnace le royaume du Bosphore pour récompense de son parricide, le déclara ami & allié du peuple Romain, & tourna sa marche vers la province d'Asie pour passer l'hiver à Ephèse. Ce fut là qu'il distribua les récompenses à son armée victorieuse. Il donna à chaque soldat quinze cents dragmes, (sept cents cinquante livres) & aux Officiers à proportion du poste qu'ils occupoient. Enfin la somme à laquelle se montèrent les libéralités qu'il fit des dépouilles de l'ennemi, alla jusqu'à seize mille talens, c'est-à-dire, quarante-huit millions : & il en eut pourtant encore vingt mille (soixante millions) pour mettre au Trésor à Rome le jour de son entrée.

AN. M. 394.
AV. J. C. 61.

Son triomphe dura deux jours, & fut célébré avec une pompe extraordinaire. Pompée fit marcher devant lui trois cents vingt-quatre captifs des plus distingués : entre lesquels étoient Aristobule, roi de Judée, avec son fils Antigone, Olthace, roi de Colchos, Tigrane fils de Tigrane, roi d'Arménie ; la sœur, cinq fils, & deux filles de Mithridate. Au défaut de la personne de ce Roi, on porta en triomphe son trône & son sceptre, & un buste colossal de la hauteur de huit coudées, qui étoit d'or.

ARTICLE SECOND.

CE second Article contient l'histoire de trente-cinq ans, depuis le commencement du règne de Ptolémée Aulète jusqu'à la mort de Cléopatre, où finit le Royaume d'Egypte : c'est-à-dire, depuis l'an du monde 3939 jusqu'à l'an 3974.

§. I. *Ptolémée Aulète avoit été mis sur le trône d'Egypte à la place d'Alexandre. Il se fait nommer ami & allié du peuple Romain par le crédit de César & de Pompée qu'il avoit acheté bien cher. En conséquence il accable ses sujets d'impôts. Il est chassé du trône. Les Alexandrins lui substituent Bérénice sa fille. Il va à Rome, & gagne à force d'argent les suffrages des premiers de la République pour être rétabli. On lui oppose un Oracle de la Sybille : malgré lequel Gabinius le rétablit à main armée sur le trône, où il demeure jusqu'à sa mort. La fameuse Cléopatre sa fille lui succede avec son frere encore tout jeune.*

Nous avons vu comment Ptolémée Aulète étoit monté sur le trône d'E-

AN. M. 3939.

AV. J. C. 65.

Tom. IX. gypte. Alexandre son prédécesseur en
p 425, &c. ayant été chassé par ses sujets, s'étoit retiré à Tyr, où il mourut quelque tems après. Comme il ne laissoit point d'enfans, ni aucun autre Prince légitime du sang royal, il avoit fait le peuple Romain son héritier. Le Sénat, pour les raisons que j'ai rapportées, ne jugea pas à propos alors de prendre possession des Etats qui lui avoient été légués par le Testament d'Alexandre : mais aussi, pour montrer qu'il ne renonçoit pas à son droit, il résolut de recueillir une partie de la succession, & envoya des députés à Tyr pour demander quelques sommes que ce Roi y avoit laissées en mourant.

Les prétentions du peuple Romain ne se prescrivoient point ; & c'étoit un établissement mal assuré, que de posséder un Etat, où il croyoit en avoir de si bien fondées, à moins qu'on ne trouvât quelque moyen de l'y faire renoncer. Tous les autres Rois d'Egypte avoient été amis & alliés de Rome. C'étoit un moyen sûr pour Ptolémée de se faire reconnoître authentiquement Roi d'Egypte par les Romains, que de se faire déclarer leur allié. Mais autant qu'il lui étoit important d'avoir cette qualité, autant lui étoit-il difficile de

l'obtenir. La mémoire du Testament de son prédécesseur étoit encore toute récente; & comme on ne pardonne point aux Princes les défauts qui ne conviennent pas à leur condition, quoiqu'on leur en pardonne souvent de plus nuisibles, le surnom de *Joueur de flute*, que celui-ci s'étoit attiré, l'avoit mis en aussi mauvaise estime à Rome qu'en Egypte.

Il ne desespéra pourtant pas de venir à bout de son entreprise. Toutes les voies qu'il prit pour arriver à son but, furent long-tems inutiles; & il y a apparence qu'elles l'auroient toujours été, si César n'eût jamais été Consul. Cet esprit ambitieux, qui croyoit bons tous les moyens & tous les expédiens qui le conduisoient à ses fins, accablé de dettes immenses, & trouvant ce Roi disposé à mériter à force d'argent ce qu'il ne pouvoit obtenir de droit, lui vendit l'alliance de Rome aussi chèrement qu'il la voulut acheter, & en reçut, tant pour lui que pour Pompée, dont le crédit lui fut nécessaire pour y faire consentir le peuple, près de six mille talens, c'est-à-dire près de dix-huit millions. A ce prix il fut déclaré ami & allié du peuple Romain.

Suet. in Jul.

Cass. c. 54.

Dio. Cass.

l. 39. p. 97.

Strab. l. 7.

p. 796.

AN. M. 3946.
AV. J. C. 58.

Quoique ce Prince tirât tous les ans de son royaume plus de deux fois autant , il ne put trouver tout à coup cette somme sans surcharger extrêmement ses sujets. Ils étoient déjà fort mécontents de ce qu'il n'avoit pas voulu revendiquer l'Isle de Cypre comme un ancien appanage de l'Egypte , & , en cas de refus déclarer la guerre aux Romains. Dans cette disposition , les levées extraordinaires de deniers qu'il étoit obligé de faire , ayant achevé de les aigrir , ils se soulevèrent avec tant de violence , qu'il prit le parti de s'enfuir pour mettre sa vie en sûreté. Il cacha si bien sa route , qu'on crut en Egypte qu'il étoit péri , ou l'on feignit de le croire. On déclara Reine à sa place l'aînée des trois filles qu'il avoit , nommée Bérénice , quoiqu'il eût deux fils , parce qu'ils étoient beaucoup plus jeunes.

Plutar in.
Caton. Utic.
p. 776.

Cependant Ptolémée ayant abordé à l'Isle de Rhodes , qui étoit sur son chemin , pour aller à Rome , apprit que Caton , qui depuis sa mort a été appelé dans l'histoire Caton d'Utique , y étoit arrivé aussi il y avoit quelque tems. Ce Prince étant bien aise de conférer avec lui sur ses affaires , le fit avertir aussitôt de sa venue , comptant

qu'il ne tarderoit point à le venir trouver. On va connoître ici la grandeur , ou plutôt la fierté Romaine. Caton lui fit dire , qu'il vint lui-même le chercher , s'il vouloit lui parler. Il y alla. Caton ne daigna pas se lever quand Ptolémée entra dans sa chambre ; & le saluant comme un homme du commun , lui dit seulement de s'asseoir. Le Roi , quoique un peu troublé de cette réception , ne laissoit pas d'admirer en lui-même , comment tant de hauteur & de fierté pouvoient s'accorder dans un même homme avec la simplicité & la modestie qui paroissent dans son habillement & dans tout son équipage. Mais il fut bien plus surpris , lorsqu'étant entré en matière , Caton le blâma ouvertement , de ce qu'il quittoit le plus beau royaume du monde , pour aller s'exposer au faste & à l'avarice insatiable des Grands de Rome , & souffrir mille indignités. Il ne feignit point de lui dire , que quand il vendroit toute l'Egypte , il n'auroit pas encore de quoi contenter toute leur avidité. Il lui conseilla donc de retourner en Egypte , & de s'y raccommoier avec ses sujets ; ajoutant qu'il étoit prêt d'y accompagner le Roi s'il le vouloit , & lui offrant pour cela son entremise & ses bons offices.

Ptolémée , à ce discours , revenant comme d'un songe , & ayant pensé murement à tout ce que le sage Romain lui avoit dit , reconnut la faute qu'il avoit faite de quitter son Royaume , & songeoit à y retourner. Mais les amis qu'il avoit avec lui , gagnés par Pompée pour le faire aller à Rome , (on devine bien dans quelles vues) le détournèrent de suivre le conseil de Caton. Il eut tout le tems de s'en repentir , quand il se trouva , dans cette superbe ville , réduit à solliciter son affaire de porte en porte chez chaque Magistrat comme un simple particulier.

Dio. l. 39.

P. 97. 98.

Plin. l. 33.

c. 10.

Cic. ad fam.

l. 1. Ep. 1-4.

Id. in Pison.

n. 48. 58.

Id. pro Cæl.

n. 23. 24.

César, sur qui il fondeoit sa principale espérance , ne s'y trouva pas : il faisoit la guerre dans les Gaules. Mais Pompée , qui y étoit , le logea chez lui , & n'oublia rien pour le servir. Outre l'argent qu'il avoit reçu de ce Prince conjointement avec César , Ptolémée avoit depuis cultivé son amitié par divers services qu'il lui avoit rendus dans la guerre de Mithridate , & lui avoit entretenu huit mille chevaux à ses dépens dans celle de Judée. S'étant donc plaint au Sénat de la rébellion de ses sujets , il demanda qu'on les remît sous son obéissance , ainsi que l'alliance qu'on lui avoit accordée y obligeoit les Romains.

La faction de Pompée lui fit obtenir ce qu'il demandoit. Le Consul Lentulus , à qui la Cilicie, séparée de l'Egypte seulement par la côte de Syrie, étoit échue par le sort , fut chargé de rétablir Ptolémée sur le trône.

Mais , avant que son Consulat fût AN. M. 3947.
Av. J. C. 57. achevé , les Egyptiens ayant appris que leur Roi n'étoit pas mort comme ils le croyoient , & qu'il étoit allé à Rome , y envoyèrent une Ambassade solennelle pour justifier leur révolte devant le Sénat. Cette Ambassade étoit composée de plus de cent personnes , dont le chef étoit un célèbre Philosophe nommé Dion , qui avoit à Rome des amis considérables. Ptolémée en ayant eu avis , trouva le moyen de faire périr par le fer ou par le poison la plupart des Ambassadeurs ; & il intimida si fort ceux qu'il ne put corrompre ni faire tuer , qu'ils n'osèrent ni s'acquitter de leur commission , ni demander justice de tant de meurtres. Mais comme cette cruauté fut connue de tout le monde , elle acheva de le rendre aussi odieux qu'il étoit méprisé ; & les profusions immenses qu'il faisoit pour gagner les plus pauvres & les plus intéressés du Sénat devinrent si publiques , qu'on ne parloit d'autre chose dans toute la ville.

Un mépris des loix si marqué, une audace si effrénée, excitèrent l'indignation de tout ce qui restoit de gens de bien dans le Sénat. M. Favonius entre autres, Philosophe Stoïcien, fut le premier qui s'y déclara contre Ptolémée. Sur sa requête, il fut résolu qu'on manderait Dion, pour être instruit de la vérité du fait par sa bouche. Mais la brigue du Roi, composée de celle de Pompée & de Lentulus, de ceux qu'il avoit corrompus par argent, & de ceux qui lui en avoient prêté pour corrompre les autres, agit si ouvertement en sa faveur, que Dion n'osa paroître : & Ptolémée l'ayant aussi fait tuer peu de tems après, quoique celui qui fit le coup en fût accusé juridiquement, le Roi en fut quitte pour soutenir qu'il en avoit eu un juste sujet.

Soit que ce Prince crût n'avoir plus rien à faire à Rome qui demandât sa présence, soit qu'il craignît d'y recevoir quelque affront, haï comme il étoit, s'il y demeurait davantage, il en partit peu de jours après, & se retira à Ephèse dans le temple de la déesse, attendant la décision de sa destinée.

En effet, son affaire faisoit plus de bruit à Rome que jamais. Un des Tribuns du peuple, il s'appelloit C. Caton,

jeune homme vif, entreprenant, & qui ne manquoit pas d'éloquence, se déclara par de fréquentes harangues contre Ptolémée & Lentulus, & il fut écouté du peuple avec un plaisir singulier & un applaudissement extraordinaire.

Pour faire jouer une nouvelle machine, il attendit qu'on eût nommé de nouveaux Consuls; & dès que Lentulus fut sorti de charge, il produisit devant le peuple un Oracle de la Sybille, qui portoit : *Si un roi d'Egypte, ayant besoin de secours, s'adresse à vous, vous ne lui refuserez pas votre amitié : mais pourtant vous ne lui donnerez pas de troupes. Car, si vous lui en donnez, vous souffrirez & risquerez beaucoup.*

AN. M. 3948.

AV. J. C. 56.

La forme ordinaire étoit de communiquer ces sortes d'Oracles au Sénat avant toutes choses, pour examiner s'il étoit à propos de les divulguer. Mais Caton, craignant que la brigade du Roi n'y fît résoudre de supprimer celui-ci, qui étoit si contraire à ce Prince, présenta aussitôt au peuple les Prêtres dépositaires des Livres sacrés, & les obligea, par l'autorité que sa charge de Tribun lui donnoit, d'exposer en public ce qu'ils y avoient trouvé, sans demander l'avis du Sénat.

Ce fut un nouveau coup de foudre pour Ptolémée & pour Lentulus. Les paroles de la Sybille étoient trop précises, pour ne pas faire sur le vulgaire toute l'impression que leurs ennemis souhaitoient. Aussi Lentulus, dont le Consulat étoit fini, ne voulant pas recevoir en face l'affront de voir révoquer le Décret du Sénat qui l'avoit commis pour rétablir Ptolémée, partit aussitôt pour sa province en qualité de Proconsul.

Il ne se trompoit pas. Peu de jours après, l'un des nouveaux Consuls, nommé Marcellinus, ennemi déclaré de Pompée, ayant proposé l'Oracle au Sénat, il fut arrêté qu'on y auroit égard, & qu'il paroîssoit dangereux pour la République de rétablir par force le Roi d'Egypte.

Il ne faut pas croire que dans le Sénat il y eût aucune personne assez simple, ou plutôt assez stupide, pour ajouter foi à un tel Oracle. Personne ne doutoit qu'il n'eût été fabriqué exprès pour la conjoncture présente, & qu'il ne fût l'ouvrage d'une intrigue secrète de politique. Mais il avoit été publié & approuvé dans l'assemblée du peuple crédule & superstitieux jusqu'à l'excès, & le Sénat ne pouvoit plus en porter un autre jugement.

Ce nouvel incident obligea Ptolémée à changer de batterie. Voyant que Lentulus avoit trop d'ennemis à Rome, il abandonna le Decret qui l'avoit commis pour son rétablissement, & fit demander par Ammonius son Ambassadeur qu'il avoit laissé à Rome, que cette commission fût donnée à Pompée, parce que ne pouvant plus être exécutée à force ouverte à cause de l'Oracle, il jugea, avec raison, qu'il falloit substituer à la force un homme d'une grande autorité. Et Pompée se trouvoit alors au plus haut point de sa gloire par le bonheur qu'il avoit eu de faire périr Mithridate, le plus grand & le plus puissant roi que l'Asie eût vu depuis Alexandre.

L'affaire fut mise en délibération dans le Sénat, & débattue avec grande vivacité par les différens partis qui s'y élevèrent. La diversité des opinions fit consumer inutilement plusieurs séances sans rien déterminer. Cicéron ne se départit jamais des intérêts de Lentulus son ami intime, qui, pendant qu'il étoit Consul, avoit infiniment contribué à son rappel d'exil. Mais quel moyen de lui rendre aucun service dans l'état où étoient les choses, & que pouvoit faire ce Proconsul sans em-

*Cic. ad fam.
l. 1. Epist. 7.*

ployer la force ouverte contre un grand royaume , ce qui étoit expressement défendu par l'Oracle ? Voilà comme auroient pensé des personnes peu subtiles & peu spirituelles , & qui ne sauroient pas se retourner. L'Oracle ne défendoit que de donner des troupes au Roi pour le rétablir. Lentulus ne pouvoit-il pas le laisser comme en dépôt en quelque lieu près de la frontière , & aller cependant avec une bonne armée assiéger Alexandrie ? Puis, quand il l'auroit prise , s'en retourner en y laissant une bonne garnison ; & ensuite y renvoyer le Roi , qui trouveroit toutes choses disposées à le recevoir , sans violence & sans troupes ? Ce fut l'avis de Cicéron ; & afin qu'on n'en doute point , je rapporterai ses propres paroles , tirées d'une lettre qu'il écrivoit pour-lors à Lentulus.

„ C'est à vous à juger , lui dit-il , étant ,
„ comme vous l'êtes , maître de la Ci-
„ licie & de Cypre , ce que vous pou-
„ vez entreprendre , & faire réussir.
„ S'il vous paroît que ce soit une chose
„ faisable de vous emparer d'Alexan-
„ drie & du reste de l'Egypte , il est
„ sans doute & de votre honneur , &
„ de celui de la République , que vous
„ y alliez avec votre flotte & votre ar-

» mée, en laissant le Roi à Ptolémaïde,
 » ou en quelque autre lieu voisin ; afin
 » qu'après que vous aurez apaisé la
 » révolte, & mis de bonnes garnisons
 » par tout, ce Prince y puisse retour-
 » ner sûrement. De ^a cette sorte, vous
 » le rétablirez comme le Sénat vous
 » l'a ordonné d'abord ; & il y rentrera
 » sans troupes, ainsi que nos dévots
 » assurent que la Sybille l'a marqué ».
 Croiroit-on ^b qu'un grave Magistrat,
 dans une affaire importante comme
 celle dont il s'agit ici, fût capable de
 proposer un tel détour, qui paroît peu
 convenable à la droiture & à la probité
 dont Cicéron se piquoit ? C'est qu'il
 comptoit l'Oracle prétendu de la Sy-
 bille pour ce qu'il étoit en effet, c'est-
 à-dire, pour une pure fourberie.

Lentulus, arrêté par les difficultés de
 cette entreprise, qui étoient grandes
 & réelles, n'osa pas s'y engager, & il
 suivit l'avis que Cicéron lui donnoit à
 la fin de sa lettre, en lui représentant,

^a Ita fore ut per te res-
 tituatur, quemadmodum
 initio Senatus censuit ; &
 sine multitudine reduca-
 tur, quemadmodum ho-
 mines religiosi Sybillæ pla-
 cere dixerunt.

^b Ex eventu homines

de tuo consilio esse judi-
 caturos, videmus... Nos
 quidem hoc sentimus, si
 exploratum tibi sit, posse
 te illius regni potiri, non
 esse cunctandum, sin du-
 bium, non esse conan-
 dum.

» Que tout le monde jugeroit de sa
 » conduite par l'événement. Qu'ainsi
 » il n'avoit qu'à prendre si bien ses
 » mesures , qu'il fût sûr de réussir : &
 » qu'autrement il feroit mieux de ne
 » rien entreprendre ».

AN. M. 3949.

AV. J. C. 55.

Appian. in

Syr. pag. 120.

& in Parth.

P. 134.

Gabinus , qui commandoit dans la Syrie en qualité de Proconsul , fut moins timide & moins précautionné. Quoi- qu'il fût défendu par une loi expresse à tout Proconsul de sortir de sa province , ni de déclarer quelque guerre que ce fût , même de proche en proche , sans un ordre exprès du Sénat , il s'étoit mis en marche pour aller au secours de Mithridate Prince des Parthes , chassé par le Roi son frere de la Médie qui lui étoit tombée en partage. Il avoit déjà passé l'Euphrate avec son armée pour ce dessein , quand Ptolémée le joignit avec des lettres de Pompée , leur protecteur & leur ami commun , tout récemment déclaré Consul pour l'année suivante , par lesquelles il conjuroit Gabinus de se rendre favorable aux propositions que ce Prince lui feroit pour le retablir dans son royaume. Quelque dangereux que fût ce parti , l'autorité de Pompée , & encore plus l'espoir d'un gain considérable , ébranlèrent Gabinus. Les vives remontran-

ces d'Antoine , qui cherchoit des occasions de se signaler , & qui d'ailleurs vouloit faire plaisir à Ptolémée dont les prieres flattoient son ambition , achevèrent de le déterminer. C'est ce fameux Marc Antoine , qui forma depuis avec le jeune César & Lépidus le second Triumvirat. Gabinius l'avoit engagé à le suivre dans la Syrie , en lui donnant le commandement de sa cavalerie. Plus l'entreprise étoit périlleuse , plus Gabinius se crut en droit de la faire acheter chèrement. Ptolémée , qui n'avoit rien à ménager pour l'y résoudre , lui offrit , tant pour le Général que pour l'armée , dix mille talens , c'est-à-dire , trente millions , payables , la meilleure partie comptant & par avance , & le reste fitôt qu'il seroit rétabli. Gabinius accepta l'offre sans hésiter.

*Plut. in Ant.
10n. pag. 916.
917.*

L'Egypte étoit toujours gouvernée par la Reine Bérénice. Dès qu'elle fut montée sur le trône , les Egyptiens avoient envoyé offrir la Couronne & Bérénice à Antiochus l'Asiatique en Syrie , qui du côté de sa mere Sélène étoit l'héritier mâle le plus proche. Les Ambassadeurs le trouvèrent mort , & revinrent. A leur retour , on apprit que son frere Séleucus , surnommé Cybiosacte , vivoit encore. On lui envoya

*Strab. l. 12.
p. 538.
Id. l. 17. p.
794. & 796.
Dio. l. 39.
p. 115 117.
Cic. in Pison,
n. 49. 50.*

faire les mêmes offres, & il les accepta. C'étoit un Prince qui avoit des inclinations basses, & qui ne songeoit qu'à amasser de l'argent. Son premier soin fut de faire mettre le corps d'Alexandre-le-Grand dans un cercueil de verre, pour se saisir de celui d'or massif où il avoit reposé jusqu'alors. Cette action, & beaucoup d'autres pareilles, l'ayant rendu également odieux à la Reine & à ses sujets, elle l'avoit fait étrangler peu de tems après. C'étoit le dernier Prince de la race des Séleucides. Elle épousa ensuite Archelaüs, Grand-Prêtre de Comane dans le Pont, qui se disoit fils du grand Mithridate, quoiqu'en effet il ne fût fils que du principal Lieutenant de ce Prince.

Plut. in Anton. p. 916. 917

Gabinus, après avoir repassé l'Euphrate, & traversé la Palestine, marcha droit en Egypte. Ce qu'il y avoit le plus à craindre dans cette guerre, c'étoit le chemin qu'il falloit faire pour arriver à Peluse. Car il falloit nécessairement passer par des lieux couverts de sable d'une hauteur qui effrayoit, & si arides, qu'on n'y trouvoit pas une goutte d'eau le long du marais Serbonide. Antoine, envoyé devant avec la cavalerie, non seulement s'empara des passages, mais encore, ayant pris Pé-

luse la clef de l'Egypte de ce côté-là , & fait la garnison prisonnière , rendit le chemin sûr pour le reste de l'armée , & donna une ferme espérance de la victoire à son Général.

Les ennemis tirèrent un grand avantage du desir de gloire dont Antoine étoit possédé. Car Ptolémée ne fut pas plutôt entré dans Peluse , que , poussé par sa haine & par son ressentiment , il voulut faire passer tous les Egyptiens au fil de l'épée. Mais Antoine , qui sentoît bien que cet acte de cruauté le décrieroit lui-même , s'y opposa , & empêcha Ptolémée d'exécuter son dessein. Dans toutes les batailles & dans tous les combats qui furent livrés coup sur coup , il ne donna pas seulement des preuves d'un grand courage , mais il marqua encore toute la conduite d'un grand Général.

Dès que Gabinius apprit l'heureux succès qu'avoit eu Antoine , il entra dans le cœur de l'Egypte. C'étoit en hiver , lorsque les eaux du Nil sont fort basses ; le tems le plus propre par conséquent pour en faire la conquête. Archélaüs , qui étoit brave & habile , fit , pour se défendre , tout ce qui se pouvoit faire , & disputa fort bien le terrain aux ennemis. Etant sorti de la ville

pour aller au devant des Romains ; quand il fallut camper , & remuer la terre pour se retrancher , les Egyptiens , accoutumés à vivre dans l'oïfivete & les délices , se mirent à crier à haute voix , qu'Archélaüs y fit travailler des mercénaires aux dépens du public. Que pouvoit-on attendre de pareilles troupes dans un combat ? Aussi furent-elles bientôt mises en déroute. Archélaüs fut tué en combattant vaillamment. Antoine , qui avoit été son ami particulier & son hôte , ayant trouvé son corps sur le champ de bataille , l'orna royalement , & lui fit des obſèques magnifiques. Par cette action , il laiffa dans Alexandrie un grand renom , & acquit parmi les Romains qui ſervoient avec lui à cette guerre la réputation d'homme d'une valeur fingulière , & d'une extrême générofité.

L'Egypte fut bientôt ſoumiſe , & obligée de recevoir Aulète , qui entra en pleine poſſeſſion de ſes Etats. Afin de l'y bien affermir , Gabinus lui laiffa quelques troupes Romaines pour la garde de ſa perſonne. Ces troupes prirent à Alexandrie les manières & les coutumes du pays , & donnèrent dans le luxe & la molleſſe qui y régnoient plus que dans aucune ville. Aulète fit
mourir

mourir sa fille Bérénice , pour avoir porté la Couronne pendant son exil ; & ensuite il se défit de la même manière de tous les gens riches qui avoient été du parti opposé au sien. Il avoit besoin de ces confiscations pour lever la somme qu'il avoit promise à Gabinus , au secours duquel il devoit son rétablissement.

Les Egyptiens souffrirent toutes ces violences sans murmurer. Mais peu de jours après un soldat Romain ayant tué un chat par mégarde , ni la crainte de Gabinus , ni l'autorité de Ptolémée , ne purent empêcher le peuple de le mettre en pièces sur le champ, pour venger l'outrage fait aux dieux du pays , car les chats étoient de ce nombre.

On ne fait plus rien de la vie de Ptolémée Aulète , sinon qu'un Chevalier Romain , nommé C. Rabirius Posthumus , qui lui avoit prêté , ou fait prêter , la plupart des sommes qu'il avoit empruntées à Rome , l'étant allé trouver pour s'en faire payer quand il fut entièrement rétabli , ce Prince lui fit d'abord entendre qu'il désespéroit de le satisfaire , à moins qu'il ne voulût bien se charger du soin de ses revenus, moyennant quoi il pourroit se rembourser peu à peu par ses mains. Le

Diod. Sic.

l. 1. p. 74. 75.

Cic. pro Rabir. Posth.

malheureux créancier ayant accepté ce parti dans la crainte de perdre sa dette s'il ne l'acceptoit pas , le Roi trouva bientôt un prétexte pour le faire arrêter , quoiqu'il fût des plus anciens & des plus chers amis de César , & que Pompée fût en quelque sorte garant de la dette , puisque le prêt s'étoit fait & les obligations passées en sa présence & par son entremise dans une maison de campagne qu'il avoit auprès d'Albe.

AN. M. 3951.

AV. J. C. 53.

Rabirius fut trop heureux de pouvoir se sauver de prison & d'Egypte plus misérable qu'il n'y étoit allé. Pour comble de disgrâce il fut accusé juridiquement à Rome sitôt qu'il y fut de retour , d'avoir aidé Ptolémée à corrompre le Sénat par les sommes qu'il lui avoit prêtées pour cet usage ; d'avoir deshonoré sa qualité de Chevalier Romain par l'emploi qu'il avoit pris en Egypte ; enfin d'avoir profité d'une partie de l'argent que Gabinius , avec qui on prétendoit qu'il s'étoit entendu , en avoit rapporté. Le discours que Cicéron fit pour le défendre , & qui nous reste encore , est un monument éternel de l'ingratitude & de la perfidie de cet indigne Roi.

Ptolémée Aulète mourut paisible

possesseur du royaume d'Egypte, environ quatre ans depuis son rétablissement. Il laissa deux fils & deux filles. Son testament donnoit la Couronne à l'aîné & à l'aînée ; & il ordonnoit , selon l'usage de cette maison , qu'ils s'épousassent , & qu'ils gouvernassent conjointement. Et parce que l'un & l'autre étoient fort jeunes (car la fille , qui étoit la plus âgée des deux , n'avoit que dix-sept ans) il les laissa sous la tutelle du Sénat de Rome. C'est la fameuse Cléopatre , dont il nous reste à faire l'histoire. On trouve que Pompée fut donné pour Tuteur par le peuple au jeune Roi , qui le fit tuer peu d'années après si lâchement.

AN. M. 3953.
AV. J. C. 51.
César, de
bell. civ. l. 3.

Eutrop. l. 6.

§. II. *Pothin & Achillas , Ministres du jeune Roi , chassent Cléopatre. Elle leve des troupes pour se rétablir. Pompée , après avoir été vaincu à Pharsale , se retire en Egypte. Il y est assassiné. César , qui le poursuivoit , arrive à Alexandrie , où il apprend & pleure sa mort. Il travaille à réconcilier le frere & la sœur , & pour cela mande Cléopatre , dont bientôt il devint épris. Il s'excite de grands mouvemens dans Alexandrie , & il se donne plusieurs combats entre*

les Egyptiens & les troupes de César, où celui-ci remporte presque toujours l'avantage. Le Roi ayant été noyé en prenant la fuite dans un combat naval, toute l'Egypte se soumet à César. Il met sur le trône Cléopâtre avec son jeune frere, & retourne à Rome.

AN. M. 3956.

AV. J. C. 48.

Plutarc. in

Pomp. p. 659-

662.

Idem in Cas.

p. 730. 731.

App. de bell.

civ. l. 2. p. 480-

484.

Cesar. l. 3.

de bell. civil.

Dio. l. 42.

p. 200-206.

ON fait peu de choses du commencement du règne de Cléopâtre & de son frere. Ce Prince, encore mineur, étoit sous la tutelle de Pothin l'Eunuque qui l'avoit élevé, & d'Achillas le Général de son armée. Ces deux Ministres, apparemment pour se rendre seuls maîtres des affaires, avoient ôté à Cléopâtre, sous le nom du Roi, la part de la Souveraineté que le testament d'Aulète lui avoit laissée. Maltraitée de la sorte, elle alla en Syrie & en Palestine pour y lever des troupes, & pour faire valoir ses droits à main armée. Ptolémée n'avoit alors que treize ans.

C'est précisément dans cette conjoncture de la guerre entre le frere & la sœur, que Pompée, après avoir perdu la bataille de Pharsale, prit la route d'Egypte, comptant que dans son malheur, il y trouveroit un asyle ouvert

& assuré. Il avoit été le protecteur d'Aulète, pere du Roi régnant : ç'avoit été uniquement le crédit de Pompée qui l'avoit fait rétablir. Il espéroit trouver dans le fils de la reconnoissance , & en être assisté puissamment. Lorsqu'il arriva , Ptolémée étoit sur la côte avec son armée entre Péluse & le mont Casius ; & Cléopatre assez près de-là , aussi à la tête de ses troupes. Pompée , en approchant de la côte , envoya demander à Ptolémée la liberté d'aborder , & d'entrer dans son royaume.

Les deux Ministres Pothin & Achillas consultèrent avec le Rhéteur Théodote Précepteur du jeune Roi , & avec quelques autres , quelle réponse on lui feroit. Cependant Pompée attendoit le résultat de ce Conseil , aimant mieux s'exposer à être le jouet de trois indignes personnages qui gouvernoient le Prince , que de devoir son salut à César , qui étoit son beau-pere , & le plus grand des Romains. Les avis furent partagés. Les uns vouloient le recevoir : d'autres vouloient lui faire dire de chercher ailleurs une retraite. Théodote n'approuva ni l'un ni l'autre de ces avis , & déployant toute son éloquence , il entreprit de montrer qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que celui

de s'en défaire. Sa raison étoit , que s'ils le recevoient , César ne leur pardonneroit jamais d'avoir assisté son ennemi. Que si on le renvoyoit sans le secourir , & que ses affaires se rétablissent , il ne manqueroit pas de se venger de leur refus. Qu'ainsi il n'y avoit de sûreté pour eux qu'en le faisant mourir. Par là ils gagneroient l'amitié de César , & empêcheroient l'autre de leur faire jamais de mal : car , dit-il en se servant du proverbe : *Les morts ne mordent point.*

Cet avis prévalut , comme étant , selon eux , le plus sage & le plus sûr. Achillas Septimius , Officier Romain au service du Roi d'Egypte , & quelques autres , furent chargés de l'exécution. Ils allèrent prendre Pompée dans une chaloupe , sous prétexte que les grands vaisseaux ne pouvoient pas facilement approcher du bord. Les troupes étoient rangées sur le rivage , comme pour faire honneur à Pompée , & avoient Ptolémée à leur tête. Le perfide Septimius tendit la main à Pompée au nom de son Maître , l'exhortant de venir trouver un Roi ami , qu'il devoit regarder comme son pupille & son fils. Pompée se tourna alors du côté de Cornélie sa femme qui déjà par avance

pleuroit sa mort , & après lui avoir dit ces vers de Sophocle , *Tout homme qui entre à la Cour d'un Tyran devient son esclave , quoiqu'il y soit entré libre* , il passa dans la chaloupe. Quand ils se virent près du bord , ils le poignardèrent sous les yeux du Roi , lui coupèrent la tête , & jettèrent le corps sur le rivage , où il n'eut d'autre sépulture que celle que lui donna un de ses affranchis , assisté d'un vieux Romain qui se trouva là par hazard. Ils lui firent un chetif bucher , & se servirent pour cela des débris d'un vieux bâtiment qui avoit échoué sur la côte.

Cornélie avoit vu massacrer Pompée devant ses yeux. Il est plus facile de se représenter l'état d'une femme éplorée à la vue d'un si tragique spectacle , que de le décrire. Ceux qui étoient avec elle dans sa galère & dans deux autres navires , voyant ce meurtre , jettèrent des cris qui firent retentir toute la côte ; & levant promptement les ancres , ils prirent la fuite , aidés par un vent frais qui leur souffla en poupe dès qu'ils eurent gagné la haute mer : ce qui fit que les Egyptiens , qui appareilloient pour les poursuivre , renoncèrent à ce dessein.

César ne tarda pas à arriver en

Egypte , où il soupçonnoit que Pompée s'étoit retiré , & où il espéroit le trouver encore vivant. Pour faire plus de diligence , il n'avoit amené que fort peu de troupes , savoir huit cents chevaux , & trois mille deux cents fantassins. Il avoit laissé le reste de l'armée en Grèce , & dans l'Asie Mineure , sous ses Lieutenans Généraux , qui avoient ordre de tirer de sa victoire tous les avantages qu'elle pouvoit leur donner , & d'établir son autorité dans tous ces pays-là. Pour ^a sa personne , se fiant sur sa réputation & sur le succès de ses armes à Pharsale , & comptant que tout lieu étoit sûr pour lui , il ne balança point à débarquer à Alexandrie avec le peu de monde qu'il avoit. Cette confiance pensa lui coûter cher.

A son arrivée , il apprit la mort de Pompée , & trouva la ville dans un grand trouble. Théodote croyant lui faire un extrême plaisir , lui présenta la tête de cet illustre fugitif. Il pleura en la voyant , & détourna les yeux d'un spectacle qui lui faisoit horreur. Il la fit même enterrer avec toutes les solennités ordinaires. Pour mieux témoigner

a Cæsar confusus fama
rerum gestarum , infirmis
auxiliis proficisci non du-
bitaverat : atque omnem
sibi locum tutum fore ex-
stimabat. Cæs.

le cas qu'il faisoit de Pompée, & le respect qu'il avoit pour sa mémoire, il reçut avec bonté, & combla de bienfaits tous ceux qui lui avoient été attachés, & qui se trouvèrent alors dans l'Egypte, & il écrivit à ses amis de Rome que le plus grand & le plus agréable fruit qu'il tiroit de sa victoire étoit de trouver chaque jour l'occasion de conserver la vie & de faire du bien à quelqu'un des citoyens qui avoient porté les armes contre lui.

Les mouvemens augmentoient tous les jours à Alexandrie, & il s'y commettoit beaucoup de meurtres, la ville étant sans règle & sans police, parce qu'elle étoit sans maître. César voyant bien que le petit nombre de troupes qu'il avoit ne suffisoit pas à beaucoup près pour tenir en respect une populace insolente & séditieuse, donna ordre qu'on fît venir d'Asie au plutôt les Légions qu'il y avoit. Il ne lui étoit pas libre de sortir d'Egypte à cause des vents Etésiens, qui dans ce pays-là durent pendant toute la canicule, & qui empêchoient qu'aucun vaisseau partit d'Alexandrie, parce qu'ils venoient alors directement du nord. Pour ne pas perdre son tems, il songea à demander le payement de ce qui lui étoit dû par

Aulète, & il s'appliqua à prendre connoissance du différend qui étoit entre Ptolémée & sa sœur Cléopatre.

*Dix-huit
millions.*

Nous avons vu que, lorsque César étoit Consul pour la première fois, Aulète l'avoit gagné en lui promettant six mille talens, & que par-là il s'étoit fait confirmer sur le trône, & reconnoître pour ami & allié des Romains. Le Roi ne lui avoit payé qu'une partie de cette somme; & pour le reste, il lui avoit donné une obligation. César demanda donc ce reste dont il avoit besoin pour payer ses troupes, & il l'exigeoit avec rigueur. Pothin, premier Ministre de Ptolémée, se servit de divers artifices pour faire paroître cette rigueur encore plus grande qu'elle ne l'étoit véritablement. Il dépouilla entièrement les Temples de tout l'or & l'argent qui s'y trouvoit, & faisoit manger le Roi & tous les Grands du Royaume dans de la vaisselle de terre ou de bois, en insinuant sous main que César avoit enlevé toute leur argenterie & tout leur or, afin de le rendre odieux à la populace par ces bruits, qui n'étoient point sans apparence, quoique sans réalité.

Mais ce qui acheva d'irriter les Egyptiens contre César, & qui leur fit à la fin prendre les armes, fut la hauteur

avec laquelle il se porta pour Juge entre Ptolémée & Cléopatre, les faisant citer à comparoître devant lui pour décider leur différend. On verra bientôt sur quoi il se prétendoit autorisé à cette démarche. Il leur ordonna donc dans les formes, qu'ils eussent à licentier leurs armées, & à venir plaider devant lui leur cause, & recevoir la sentence qu'il prononceroit entr'eux. On regarda cet ordre en Egypte comme un attentat contre la Majesté royale, qui, étant indépendante, ne reconnoissoit point de supérieur, & ne pouvoit être jugée par aucun Tribunal. César répondoit à ces plaintes, qu'il n'agissoit qu'en vertu de la qualité d'Arbitre que lui donnoit le testament d'Aulète, qui avoit mis ses enfans sous la tutelle du Sénat & du Peuple Romain, dont toute l'autorité résidoit alors en sa personne en qualité de Consul: que comme Tuteur, il avoit le droit d'arbitrage entr'eux, & que tout ce qu'il prétendoit faire, étoit, comme exécuteur du testament, d'établir la paix entre le frere & la sœur. Ces explications ayant facilité l'affaire, elle fut enfin portée devant César, & on choisit des Avocats pour la plaider.

Mais Cléopatre, qui connoissoit le foible de César, crut que sa présence

feroit l'Avocat le plus persuasif qu'elle pourroit employer auprès de son Juge. Elle lui fit dire qu'elle s'appercevoit que ceux qui étoient chargés de son affaire, la trahissoient, & demanda qu'il lui permît de comparoître en personne. Plutarque dit que ce fut César qui la pressa de venir elle-même plaider sa cause.

Cette Princesse ne prit avec elle de tous ses amis, que le seul Apollodore de Sicile, se jetta dans un petit bateau, & arriva au pied des murailles du Château d'Alexandrie, qu'il étoit déjà nuit toute close. Voyant qu'il n'y avoit aucun moyen d'entrer sans être connue, elle s'avisa de ce stratagème. Elle s'étendit au milieu d'un paquet de hardes : Apollodore le couvrit d'une enveloppe, le lia ensuite avec une courroie, le chargea sur son cou, & le porta de cette manière par la porte du Château dans l'appartement de César, à qui cette ruse ne déplut pas. La première vue d'une si belle personne fit sur lui tout l'effet qu'elle avoit souhaité.

César envoya le lendemain chercher Ptolémée, & le pressa de la reprendre, & de rentrer en grace avec elle. Ptolémée vit bien que son Juge étoit devenu sa Partie ; & ayant appris que sa sœur

étoit alors dans le Palais , & dans l'appartement même de César , il en sortit comme un furieux , & en pleine rue s'arracha le diadème de dessus la tête , le mit en pièces , & le jetta à terre ; criant , le visage baigné de larmes , qu'il étoit trahi , & contant les particularités à tout le Peuple qui s'assembloit autour de lui. Dans un moment , toute la Ville fut en émeute. Il se mit à la tête de la populace , & la mena fondre en tumulte sur César , avec toute la furie qui régné dans de pareilles rencontres.

Les soldats Romains que César avoit auprès de lui , s'assurèrent de la personne de Ptolémée. Mais , comme tous les autres , qui ne savoient rien de ce qui se passoit , étoient dispersés en différens quartiers de cette grande Ville , César eût été accablé & mis en pièces par cette populace furieuse , s'il n'eût eu la présence d'esprit de se présenter devant elle dans un endroit du Palais si élevé , qu'il n'avoit rien à craindre , d'où il l'assura qu'elle seroit contenté du jugement qu'il porteroit. Ces promesses apaisèrent un peu les Egyptiens.

Le lendemain , il leur amena Ptolémée & Cléopâtre dans une assemblée du Peuple qu'il avoit fait convoquer. Après avoir fait la lecture du testament du

feu Roi, il ordonna, en qualité de Tuteur & d'Arbitre, que Ptolémée & Cléopatre régneroient conjointement en Egypte, comme le portoit le testament : & que Ptolémée le cadet & Arsinoé la cadette, régneroient en Cypre. Il ajouta ce dernier article pour appaiser le Peuple; car c'étoit un pur don qu'il leur faisoit, puisque les Romains étoient en possession cette de île. Mais il craignoit les effets de la fureur des Alexandrins; & ce fut pour se tirer du danger où il étoit, qu'il fit cette concession.

AN. M. 3957.
AV. J. C. 47.

Cette Sentence contenta & charma tout le monde, à la réserve de Pothin. Comme c'étoit lui qui avoit causé la brouillerie entre Cléopatre & son frere, & qui avoit fait chasser cette Princesse, il avoit sujet de craindre que les suites de ce raccommodement ne lui devinssent funestes. Pour empêcher l'effet du Décret de César, il inspira au Peuple de nouveaux sujets de mécontentement & de jalousie. Il fit entendre que ce n'étoit que par crainte & par force que César avoit donné ce Décret, qui ne subsisteroit pas long-tems, & que son véritable dessein étoit de mettre Cléopatre seule sur le trône. C'étoit ce que les Egyptiens appréhendoient extrêmement, ne pouvant souffrir qu'une fem-

me seule les gouvernât , & eût toute l'autorité. Comme il vit que le Peuple entroit dans ses vues , il fit venir Achillas à la tête de l'armée qu'il avoit à Peluse , pour chasser César d'Alexandrie. L'approche de cette armée remit tout dans la première confusion. Achillas , qui avoit vingt mille hommes de bonnes troupes , méprisoit le petit nombre qu'avoit César , & croyoit l'accabler tout d'un coup. Mais César posta si bien ses gens dans les rues , & sur les avenues du quartier dont il étoit en possession , qu'il n'eut pas de peine à soutenir leur attaque.

Quand ils virent qu'ils ne pouvoient pas le forcer , ils changèrent de batterie , & marchèrent du côté du port , dans le dessein de se rendre maîtres de la flotte , de lui couper la communication de la mer , & d'empêcher par conséquent le secours & les convois qui lui pourroient venir de ce côté-là. Mais César prévint encore ce dessein , en faisant mettre le feu à la flotte d'Egypte , & en s'emparant de la Tour du Phare , où il mit garnison. Ainsi il conserva & assura la communication de la mer , sans quoi il eût été effectivement perdu. Quelques-uns des vaisseaux en feu furent jettés si près du Quai , que la flam-

me le porta dans quelques maisons voisines, d'où il se répandit dans tout ce quartier nommé Bruchion. Et ce fut alors que fut consumée cette fameuse Bibliothèque, ouvrage de tant de Rois, & où il y avoit alors quatre cents mille volumes. Quelle perte pour les Lettres!

César se voyant une guerre si dangereuse sur les bras, envoya dans tous les pays les plus voisins des ordres de lui amener du secours. Il écrivit entr'autres à Domitius Calvinus, à qui il avoit laissé le commandement dans l'Asie Mineure, & lui marqua le danger où il se trouvoit. Ce Général détacha aussitôt deux Légions : l'une par terre, & l'autre par mer. Celle qu'il envoya par mer arriva à tems : l'autre qui avoit pris sa route par terre, n'y arriva point. Avant qu'elle en eût le tems, la guerre fut finie. Mais celui dont César fut le mieux servi, fut Mithridate le Pergaménien, qu'il envoya en Syrie & en Cilicie. Car il lui amena les troupes qui le tirèrent d'affaire, comme on le verra dans la suite.

En attendant le secours, pour n'être obligé de combattre une armée si supérieure en nombre, que quand il le jugeroit à propos, il fit fortifier le quartier qu'il occupoit. Il le fit environner

de murailles, & flanquer de tours & autres ouvrages. Cette enceinte renfermoit le Palais, un Théâtre qui se trouva tout proche, & dont il se servit comme d'une Citadelle, & enfin le passage qui conduisoit au port.

Ptolémée cependant étoit toujours entre les mains de César; & Pothin, son Gouverneur & son premier Ministre, d'intelligence avec Achillas, donnoit avis à ce Général de tout ce qui se faisoit, & l'encourageoit à pousser la guerre avec vigueur. On intercepta à la fin quelques-unes de ses lettres; & sa trahison étant découverte par-là, César le fit mourir.

Ganymède, autre Eunuque du Palais, qui élevoit Arsinoé la plus jeune des sœurs du Roi, craignant le même sort, parce qu'il avoit eu part à sa trahison, enleva la jeune Princesse, & se sauva avec elle dans le camp des Egyptiens, qui n'ayant eu jusques-là personne de la Famille royale à leur tête, furent charmés de sa venue, & la proclamèrent Reine. Mais Ganymède, qui songeoit à supplanter Achillas, fit accuser ce Général d'avoir livré à César la flotte à laquelle les Romains avoient mis le feu, le fit mourir sur cette accusation, & se fit donner le comman-

dement de l'armée. Il prit aussi le maniement de toutes les autres affaires ; & assurément il ne manquoit pas de capacité pour l'emploi de premier Ministre , à la probité près , qui souvent n'est pas comptée pour beaucoup. Car il avoit toute la pénétration & l'activité nécessaires , & il imagina mille ruses très-adroites pour embarrasser César pendant que cette guerre dura.

Par exemple , il trouva le moyen de gâter toute l'eau douce de son quartier , & peut s'en fallut qu'il ne le fît périr par-là ; car il n'y avoit d'eau douce à Alexandrie que celle du Nil. Toutes les maisons * avoient des caves voûtées où on la gardoit. Chaque année , dans la plus grande crûe du Nil , son eau venoit dans la Ville par un canal qu'on avoit creusé pour cet usage ; & , par une écluse faite aussi exprès , on faisoit passer cette eau dans toutes les caves , qui étoient les citernes de la Ville , où elle s'éclaircissoit peu à peu. Les maîtres des maisons & leurs familles buvoient de cette eau-là ; mais le menu peuple étoit forcé de boire de l'eau courante , qui étoit bourbeuse & très-

* *Il y a encore aujourd'hui à Alexandrie des caves toutes semblables , & on les emplît une fois l'an comme on faisoit alors.*
Voyage de Thevenot.

mal-saine , car il n'y avoit point de fontaine dans la Ville. Ces caves étoient faites de manière , qu'elles avoient toutes communication les unes avec les autres. Cette provision d'eau faite une fois l'an , servoit pour toute l'année. Chaque maison avoit une ouverture en forme de puits , par-où on tiroit l'eau dans des siceaux ou dans des cruches. Ganyméde fit boucher toutes les communications du quartier de César avec les caves du reste de la Ville ; puis il trouva le moyen de faire entrer dans celles de César de l'eau de la mer , & lui gâta par ce moyen toute son eau douce. Dès qu'on s'appercut que l'eau étoit corrompue , les soldats de César firent tant de bruit & excitèrent tant de tumulte , qu'il auroit été obligé d'abandonner son quartier , ce qui lui auroit été très-désavantageux , s'il ne se fût avisé promptement de faire creuser des puits , où l'on trouva enfin des sources qui fournirent assez d'eau pour se passer de celle qu'on leur avoit gâtée.

Après cela , sur l'avis qu'eut César que la Légion que Calvinus lui envoyoit par mer , étoit arrivée sur les côtes de la Lybie qui n'étoient pas fort éloignées , il s'avança avec toute sa flotte pour l'emmener sûrement à Alexan-

drie. Ganiméde en fut averti , & fit partir aussi-tôt tout ce qu'il put rassembler de vaisseaux Egyptiens pour le charger au retour. Il y eut effectivement une action entre les deux flottes. César y eut l'avantage , & amena sa Légion sans accident dans le port d'Alexandrie ; & même , sans la nuit qui survint , les vaisseaux ennemis ne lui auroient pas échappé.

Pour réparer cette perte , Ganiméde tira tout ce qu'il put de bâtimens des bouches du Nil , & en forma une nouvelle flotte , qu'il fit entrer dans le port d'Alexandrie. Il fallut en venir à une seconde action. Les Alexandrins étoient montés en foule sur le toit des maisons voisines du port , pour être spectateurs du combat , & en attendoient le succès avec inquiétude & tremblement , tendant les mains vers le ciel pour implorer l'assistance des dieux. Il s'agissoit de tout pour les Romains , à qui il ne restoit nulle ressource ni par terre ni par mer , s'ils perdoient cette bataille. César eut encore l'avantage. Les Rhodiens , par leur courage & par leur habileté dans la marine , contribuerent beaucoup à la victoire.

César , pour en profiter , entreprit d'emporter l'isle de Pharos , où il fit

débarquer ses troupes après le combat, & de se rendre maître de la digue, qu'on appelloit l'Heptastade, qui la joignoit au continent. Mais, après avoir remporté plusieurs avantages, il fut repoussé avec perte de plus de huit cents hommes, & pensa périr lui-même dans la déroute; car le vaisseau sur lequel il avoit dessein de se sauver, étant prêt à couler à fond à cause du grand nombre de gens qui y étoient entrés, il se jeta dans la mer, & il gagna à la nage, avec beaucoup de peine, le vaisseau le plus proche. En nageant ainsi, il tenoit dans une main hors de l'eau des papiers de conséquence, pendant qu'il nageoit de l'autre, de sorte qu'ils ne furent point mouillés.

Les Alexandrins, voyant que les mauvais succès même ne servoient qu'à donner un nouveau courage aux troupes de César, songèrent à faire la paix, ou du moins en firent mine. Ils députèrent vers lui, pour lui demander leur Roi, l'assurant que sa présence seule pacifieroit tout. César, qui connoissoit bien leur caractère fourbe & trompeur, ne comptoit que de bonne sorte sur leurs paroles; mais, comme il ne hazardoit rien en leur abandonnant la personne du Roi, & que s'ils man-

quoient de parole , il les mettoit pleinement dans leur tort , il crut devoir leur accorder leur demande. Il exhorta le jeune prince à profiter de cette occasion pour inspirer à ses sujets des sentimens d'équité & de paix , & pour réparer les maux dont une guerre entreprise mal à propos avoit accablé ses Etats , & à répondre dignement à la confiance qu'il prenoit en lui en le relâchant comme il faisoit , & aux services qu'il avoit rendus à son pere. Protémée^a , instruit de bonne heure par ses maîtres dans l'art de dissimuler & de tromper , pria César , les larmes aux yeux , de ne point le priver de sa présence , dont il faisoit plus de cas , que du plaisir de régner. La suite fit bientôt voir combien ces protestations d'amitié & ces larmes étoient sincères. A peine se vit-il à la tête de ses troupes , qu'il recommença la guerre avec plus de vigueur que jamais. Les Egyptiens tâchèrent , par le moyen de leur flotte , de couper toutes les provisions à César. Ce fut une occasion de donner

^a Regius animus disciplinis fallacissimis eruditus, ne à gentis suæ moribus degeneraret , siens orare contra Cæsarem | cœpit , ne se dimitteret : non enim regnum ipsum sibi conspectu Cæsaris esse jucundius. *Hirt. de bello Alex.*

un nouveau combat naval près de Canope, où César eut encore la victoire. Quand il se donna, Mithridate de Pergame étoit près d'arriver avec l'armée qu'il conduisoit au secours de César.

Il avoit été envoyé en Syrie & en Cilicie, pour y assembler toutes les troupes qu'il pourroit, & les amener. Il s'acquitta de sa commission avec tant de diligence & de prudence, qu'il eut bientôt formé une armée considérable.

Antipater l'Iduméen, y contribua beaucoup. Non-seulement il le joignit avec trois mille Juifs; mais il engagea plusieurs Princes Arabes & Celé-Syriens du voisinage, & les Villes libres de Phénicie & de Syrie, à lui envoyer aussi des troupes. Mithridate, avec Antipater qui l'accompagna en personne, vint en Egypte; & en arrivant devant Péluze, il l'emporta d'assaut. Ce fut principalement à la bravoure d'Antipater, qu'il dut la prise de cette place; car il fut le premier qui monta à la brèche & sur la muraille, & il ouvrit par-là le chemin à ceux qui le suivirent, & qui emportèrent la Ville.

Joseph. Antiq. XIV. 14. & 15.

En allant de-là à Alexandrie, il falloit traverser le pays d'Onion, dont les Juifs qui y habitoient, avoient saisi tous les

passages. L'armée s'y trouvoit arrêtée ; & tout leur dessein alloit échouer par cet obstacle , si Antipater , par son crédit , & par celui d'Hyrchan dont il leur apportoit des lettres , ne les eût engagé à prendre le parti de César. Sur la nouvelle qui s'en répandit , les Juifs de Memphis en firent autant ; & Mithridate tira des uns & des autres toutes les provisions dont son armée avoit besoin. Quand ils furent près du Delta , Ptolémée détacha un camp volant pour lui disputer le passage du Nil. Il s'y donna une bataille. Mithridate se mit à la tête d'une partie de son armée , & donna le commandement de l'autre à Antipater. L'aile de Mithridate fut d'abord enfoncée , & obligée de plier ; mais Antipater qui avoit défait l'ennemi qu'il avoit en tête , vint à son secours. Le combat se renouvela ; & l'ennemi y fut mis en déroute. Mithridate & Antipater le poussèrent , en firent un grand carnage , & regagnèrent le champ de bataille. Ils prirent même le camp ennemi , & obligèrent ceux qui restèrent à repasser le Nil pour se sauver.

Alors Ptolémée s'avança avec toute son armée pour accabler les vainqueurs. César marcha aussi du même côté pour les soutenir , & dès qu'il les eût joints ,
on

on en vint bientôt à une bataille décisive , où César remporta une victoire complète. Ptolémée , en voulant se sauver dans un bateau sur le Nil , s'y noya. Alexandrie & toute l'Egypte se soumirent au vainqueur.

César rentra dans Alexandrie vers le milieu de notre Janvier ; & ne trouvant plus d'opposition à ses ordres , il donna la Couronne d'Egypte à Cléopatre & à Ptolémée son autre frere , conjointement. C'étoit la donner en effet à Cléopatre seule ; car ce jeune Prince n'avoit qu'onze ans. Ce fut proprement la passion que César conçut pour cette Princesse , qui lui attira une guerre si dangereuse. Il en eut un fils , qui fut nommé Césarion , & qu'Auguste fit mourir lorsqu'il fut maître d'Alexandrie. Son attachement pour Cléopatre le retint en Egypte beaucoup plus long-tems que ses affaires ne le demandoient. Car , quoique tout fût réglé dans ce pays-là dès la fin de Janvier , il n'en partit que vers la fin du mois d'Avril , puisqu'Appien dit qu'il y passa neuf mois. Or il n'y étoit arrivé qu'à la fin du mois de Juillet de l'année précédente.

César passoit les nuits entières en festin avec Cléopatre. S'étant embarqué avec elle sur le Nil , il parcourut tout

*Sueton. in
Jul. c. 52.*

le pays avec une nombreuse flotte , & auroit pénétré jusques dans l'Ethiopie , si son armée n'eût refusé de le suivre. Il avoit résolu de la mener à Rome , & de l'épouser ; & son dessein étoit de faire passer dans l'assemblée du Peuple une loi , par laquelle il seroit permis aux Citoyens Romains d'épouser telles & autant de femmes qu'il leur plairoit. Helvius Cinna , Tribun du peuple , avoua après sa mort , qu'il avoit eu une harangue toute prête pour proposer cette loi , n'ayant pu refuser son ministère aux vives sollicitations de César.

Il emmena à Rome Arsinoé , qu'il avoit prise dans cette guerre , & elle marcha chargée de chaînes à son triomphe ; mais aussitôt après cette solennité , il la mit en liberté. Il ne lui permit pourtant pas de retourner en Egypte , de peur que sa présence ne causât de nouveaux troubles , & ne dérangeât l'ordre qu'il y avoit établi. Elle choisit pour sa demeure la province d'Asie : du moins ce fut-là que la trouva Antoine après la bataille de Philippe , & qu'il la fit mourir à la sollicitation de sa sœur Cléopâtre.

Avant que de partir d'Alexandrie , César , pour reconnoître l'assistance qu'il avoit reçue des Juifs , fit confirmer tous

les privilèges dont ils jouissoient, & y fit élever une colonne, sur laquelle il fit graver tous ces privilèges, avec le Décret qui les confirmoit.

Ce qui le tira enfin de l'Egypte, fut la guerre de Pharnace, Roi du Bosphore Cimmérien, & fils de Mithridate, dernier Roi de Pont. Il lui donna une grande bataille près de la ville de Zéla, défit toute son armée, & le chassa du royaume de Pont. Pour marquer la rapidité de cette victoire, écrivant à un de ses amis, il ne mit que ces trois mots : *Veni, vidi, vici*. C'est-à-dire, „ Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

*Plutarc. in
Cæs. p. 731.
Cette ville
étoit dans la
Cappadoce.*

§. III. *Cléopatre fait mourir son jeune frere, & régné seule. La mort de Jule César ayant donné lieu au Triumvirat formé entre Antoine, Lépide, & le jeune César, appelé aussi Octavien, Cléopatre se déclare pour les Triumvirs. Elle va trouver Antoine à Tarse, se rend maitresse absolue de son esprit, & l'emmène avec elle à Alexandrie. Antoine va à Rome, où il épouse Octavie. Il se livre de nouveau à Cléopatre; & après quelques expéditions retourne à Alexandrie, où il entre en triomphe. Il y célèbre le couronnement de Cléopatre & de*

ses enfans. Rupture ouverte entre César & Antoine. Celui-ci répudie Octavie. Les deux flottes se mettent en mer : Cléopatre veut suivre Antoine. Combat naval près d'Actium. Cléopatre prend la fuite, & entraîne après elle Antoine. La victoire de César est complete. Il se rend quelque tems après devant Alexandrie, qui ne fait pas une longue résistance. Mort tragique d'Antoine, puis de Cléopatre. L'Egypte est réduite en province de l'Empire Romain.

CÉSAR, après la guerre d'Alexandrie, avoit remis Cléopatre sur le trône ; &, pour la forme seulement, lui avoit donné pour associé son frere, qui n'avoit alors qu'onze ans. Pendant sa minorité, elle avoit eu toute l'autorité entre les mains. Quand il fut arrivé à l'âge de quinze ans, qui étoit le tems où, selon les loix du pays, il devoit gouverner par lui-même, & prendre sa part de l'autorité royale, elle l'empoisonna, & demeura seule Reine d'Egypte.

Dans cet intervalle, César avoit été tué à Rome par les conjurés, à la tête desquels étoient Brutus & Cassius : puis se forma le Triumvirat entre Antoine,

AN. M. 3961.
AV. J. C. 43.
Joseph. Ant.
tiq. xv. 4.
Porphy. p.
220.

Lépide , & César Octavien , pour venger la mort de César.

Cléopâtre se déclara sans hésiter pour les Triumvirs. Elle donna à Alliénus, Lieutenant du Consul Dolabella , quatre Légions , qui étoient les restes de l'armée de Pompée & de Crassus , & qui faisoient partie des troupes que César lui avoit laissées pour la garde de l'Egypte. Elle avoit aussi une flotte toute prête à faire voile : mais la tempête l'empêcha de partir. Cassius se rendit maître de ces quatre Légions. Cléopâtre , sollicitée plusieurs fois par Cassius de lui donner du secours , le refusa constamment. Elle partit quelque tems après avec une flotte nombreuse pour aller secourir Antoine & Octavien. Une rude tempête lui fit périr beaucoup de vaisseaux, & une maladie qui lui survint l'obligea de retourner en Egypte.

Antoine , après la défaite de Cassius & de Brutus à la bataille de Philippe , étant passé en Asie pour y établir l'autorité du Triumvirat , une foule de Rois & de Princes d'Orient ou d'Ambassadeurs venoient de toutes parts lui faire la cour. On lui dit que les Gouverneurs de la Phénicie , qui étoit du ressort du royaume d'Egypte , avoient

App. l. 3.

P. 576. l. 4.

P. 623. 625.

632. l. 5. R.

675.

AN. M. 3962.

AV. J. C. 42.

AN. M. 3963.

AV. J. C. 41.

Plutar. in

Anton. p. 926.

932.

Dio. l. 48.

p. 371.

Appian. de

bello civ. l. 5.

p. 671.

envoyé du secours à Cassius contre Dolabella. Il cita Cléopatre devant lui pour répondre du fait de ses Gouverneurs , & lui envoya un de ses Lieutenans pour l'obliger à le venir trouver dans la Cilicie , où il alloit tenir les Etats de la province. Cette démarche , par ses suites , devint extrêmement funeste à Antoine , & mit le comble à ses maux. Son amour pour Cléopatre ayant réveillé en lui des passions encore cachées ou endormies , les alluma jusqu'à la fureur , & acheva d'éteindre & d'amortir quelques étincelles d'honnêteté & de vertu qui pouvoient lui rester.

Cléopatre , sûre de ses charmes par l'épreuve qu'elle en avoit déjà faite si heureusement auprès de Jules César , espéra qu'elle pourroit aussi captiver Antoine très-facilement : d'autant plus même que le premier ne l'avoit connue que fort jeune encore , & lorsqu'elle n'avoit aucune expérience du monde ; au lieu qu'elle alloit paroître devant Antoine dans un âge où les femmes joignent à la fleur de leur beauté toute la force de l'esprit pour manier & conduire les plus grandes affaires. Cléopatre avoit alors plus de vingt-cinq ans. Elle fit donc provision de présens très-riches , de grosses sommes d'argent , &

sur-tout d'habits & d'ornemens très-magnifiques ; & mettant plus encore ses espérances en elle-même , dans ses attraits , & dans les grâces de sa personne , plus puissantes que toutes les parures & que l'or même , elle se mit en chemin.

Sur sa route elle reçut plusieurs lettres d'Antoine qui étoit à Tarfe & de ses amis qui la pressoient de hâter son voyage : mais elle ne fit que rire de tous ces empressements , & n'en fit pas plus grande diligence. Après avoir traversé la mer de Pamphylie , elle entra dans le Cydnus, & remontant ce fleuve vint aborder à Tarfe. On ne vit jamais d'équipage plus galant ni plus superbe que le sien. La poupe de son vaisseau étoit toute éclatante d'or , les voiles de pourpre , & les rames garnies d'argent. Un pavillon d'un rissu d'or étoit dressé sur le tillac , sous lequel paroissoit cette Reine habillée en Vénus , environnée des plus belles filles de sa Cour , dont les unes représentoient les Néréides , les autres les Grâces. Au lieu de trompettes on entendoit les flûtes , les hautbois , les violes , & d'autres instrumens semblables , qui jouoient des airs passionnés ; & la cadence des avirons , qui étoient maniés en mesure, rendoit cette

harmonie encore plus agréable. On brûloit sur le tillac des parfums, qui répandoient leur odeur bien loin sur les eaux du fleuve, & sur l'une & l'autre de ses rives couvertes d'une infinité de personnes, que la nouveauté de ce spectacle avoit attirées.

Dès qu'on fut qu'elle arrivoit, tout le peuple de Tarse sortit au-devant d'elle, jusques-là qu'Antoine, qui donnoit alors audience, vit son tribunal abandonné de tout le monde, sans qu'il restât personne auprès de lui que ses licteurs & ses domestiques. Il se répandit un bruit que c'étoit Vénus qui venoit en masque chez Bacchus pour le bien de l'Asie.

Elle ne fut pas plutôt descendue à terre, qu'Antoine l'envoya complimenter, & l'invita à souper. Mais elle fit réponse à ses Députés qu'elle souhaitoit de le régaler lui-même, & qu'elle l'attendoit dans les tentes qu'elle faisoit préparer sur les bords du fleuve. Il ne fit pas difficulté d'y aller, & y trouva des préparatifs d'une magnificence qu'on ne peut exprimer. Il admira sur tout la beauté des lustres qu'on avoit arrangés avec beaucoup d'art, & dont les illuminations faisoient un jour agréable au milieu de la nuit.

Antoine l'invita à son tour pour le lendemain. Quelques efforts qu'il eût faits pour l'emporter sur elle, il se confessa vaincu, soit pour la somptuosité, soit pour l'ordonnance du repas; & il fut le premier à railler sur la mesquinerie & la grossièreté du sien, en comparaison de la richesse & de l'élégance de celui de Cléopâtre. La Reine, de son côté, voyant que les plaisanteries d'Antoine n'avoient rien que de grossier, & sentoient plus l'homme de guerre qu'un homme de Cour, le paya en pareille monnoie sans l'épargner, mais avec tant d'esprit & d'agrément, qu'il ne s'en offensoit point. Car les grâces & les charmes de sa conversation, accompagnées de toute la douceur & de tout l'enjouement possible, avoient un attrait dont on pouvoit encore moins se défendre que de celui de sa beauté, & laissoient dans l'esprit & dans le cœur un aiguillon qui piquoit jusqu'au vif. On étoit d'ailleurs charmé à l'entendre seulement parler, tant il y avoit de douceur & d'harmonie dans le son de sa voix.

Il ne fut presque point fait mention des griefs formés contre Cléopâtre, qui d'ailleurs étoient sans fondement. Elle saisit tellement Antoine par ses char-

mes, & se rendit si absolument maîtresse de son esprit, qu'il ne lui pouvoit rien refuser. Ce fut pour-lors qu'à sa prière il fit mourir Arsinoé sa sœur, qui s'étoit réfugiée à Milet dans le temple de Diane comme dans un asyle asuré.

*Athen. l. 4.
p. 147. 148.*

C'étoit tous les jours de nouvelles fêtes. Un nouveau repas enchérissoit toujours sur le précédent, & il semble qu'elle s'étudioit à se surpasser elle-même. Antoine, dans un festin qu'elle lui donnoit, étoit hors de lui-même à la vue des richesses étalées de toutes parts, & sur-tout du grand nombre de coupes d'or, enrichies de pierreries, & travaillées par les plus habiles ouvriers. D'un air dédaigneux, elle dit que tout cela étoit peu de chose, & elle lui en fit présent. Le repas du lendemain fut encore plus superbe. Antoine, à son ordinaire, y avoit amené avec lui bon nombre de convives, tous Officiers de marque & de distinction. Elle leur donna tous les vases & toute la vaisselle d'or & d'argent dont le buffet étoit chargé.

*Plin. l. 9.
4. 35.
Macrob. l. 2.
Saturn. c. 13.*

Ce fut, sans doute, dans un de ces festins qu'arriva ce que Pline, & après lui Macrobe, racontent. Cléopâtre plaisantoit, selon sa coutume, sur les re-

pas d'Antoine , comme étant fort modiques & fort mal entendus. Piqué de la raillerie , il lui demanda , d'un ton un peu échauffé , ce qu'elle croyoit donc qu'on pût ajouter à la magnificence de sa table. Cléopâtre lui répondit froidement , qu'en un seul souper elle dépenserait * un million. Il prétendit que c'étoit pure vanterie , que la chose étoit impossible , & qu'elle n'en viendrait jamais à bout. On fit un pari , & Plancus fut pris pour arbitre. Le lendemain on se rendit au repas. Il étoit magnifique , mais n'avoit rien de si fort extraordinaire. Antoine supputoit la dépense , demandoit à la Dame à quel prix chaque chose pouvoit monter , & d'un air railleur , comme se tenant sûr de la victoire , disoit qu'on étoit encore bien éloigné d'un million. Attendez , dit la Reine , ce n'est ici qu'un commencement , & je me fais fort de dépenser moi seule le million. On apporte ** une seconde table ; & , selon l'ordre qu'elle en avoit donné , on ne servit dessus qu'un seul vase plein de vinaigre. Antoine , surpris d'un appareil si

* Centies *H-S.* Hoc est , centies centena millia sestertiūm. Ce qui montoit à plus d'un million.

** Chez les Anciens on changeoit de tables pour les différens services.

nouveau, ne pouvoit deviner où tout cela tendoit. Cléopâtre avoit à ses oreilles deux perles, les plus belles qu'on eût jamais vues, & dont chacune étoit estimée plus d'un million. Elle en tire une, la jette dans le vinaigre, & après l'avoir fait fondre *, l'avale. Elle se préparoit à en faire autant de l'autre. ** Plancus l'arrêta, & lui donnant gain de cause, déclara Antoine vaincu. Plancus eut grand tort d'envier à la Reine une gloire singulière & unique, d'avoir, en deux coups, dévoré deux millions.

AN. M. 3964.
AV. J. C. 40.

Antoine étoit brouillé avec César. Pendant que sa femme Fulvie se donnoit de grands mouvemens à Rome pour ses intérêts, & que l'armée des Parthes étoit prête à entrer en Syrie,

* *Le vinaigre a la force de fondre les choses les plus dures. Aceti succus domitor rerum: c'est ainsi que Pline le définit, l. 33. c. 3. Cléopâtre n'eut pas ici la gloire de l'invention. Avant elle, à la honte de la royauté, le fils d'un Comédien (c'étoit Clodius fils d'Esopus) avoit fait quelque chose de pareil; & avaloit souvent des perles ainsi fondues, par l'unique plaisir de faire une dépense énorme dans son re-*

pas. Filius Æsopi detractam ex aure Metellæ, scilicet ut decies solidum exsorberet, aceto diluit insignem baccam. Horat. l. 2. Satyr. 5.

** *Cette perle fut consacrée depuis à Vénus par César, qui la porta à Rome à son retour d'Alexandrie; & qui l'ayant fait couper en deux, tant elle étoit d'une grosseur extraordinaire, la fit servir de pendant d'oreilles à la déesse. Plin. ibid.*

comme si cela ne l'eût point regardé, il se laissa entraîner par Cléopâtre à Alexandrie, où ils passoient le tems dans les jeux, dans les amusemens, & dans les délices, se traitant l'un l'autre tous les jours avec des dépenses excessives & incroyables. On en peut juger par ce qui suit.

Un jeune Grec, qui étoit allé étudier en médecine à Alexandrie, sur le grand bruit que faisoient ces repas, eut la curiosité de s'assurer par lui-même de ce qui en étoit. Ayant été introduit dans la cuisine d'Antoine, il vit, outre plusieurs autres choses, huit sangliers qu'on faisoit rôtir tout entiers. Sur cela il témoigna sa surprise du grand nombre de convives qu'il devoit y avoir à ce souper. L'Officier se prit à rire, & dit qu'il n'y avoit pas tant de monde qu'il croyoit, & qu'ils ne seroient en tout que douze : mais qu'il falloit que chaque chose fût servie dans un point de perfection, qui se passoit & se gâtoit d'un moment à l'autre. » Car, dit-il, il arrivera peut-être que tout à l'heure Antoine demandera à souper; & un moment après il défendra qu'on serve, parce qu'il sera entré dans quelque conversation qui l'amusera. C'est pourquoi on prépare,

*Plutarc. in
Anton. p. 928.*

» non un seul souper , mais plusieurs
» soupers , parce qu'il est difficile
» de deviner à quelle heure il voudra
» être servi.

Cléopâtre , de peur qu'Antoine ne lui échappât , ne le perdoit jamais de vue , & ne le quittoit ni jour ni nuit , toujours occupée à le divertir , & à le retenir dans ses chaînes. Elle jouoit aux dez avec lui , elle chassoit avec lui ; & , quand il faisoit l'exercice des armes , elle étoit toujours présente. Son unique attention étoit de l'amuser agréablement , & de ne lui pas laisser le tems de sentir le poids de l'ennui.

Un jour qu'il pêchoit à la ligne , & qu'il ne prenoit rien , il en étoit très-fâché , parce que la Reine étoit de la partie , & qu'il ne vouloit pas , en sa présence , paroître manquer d'adresse , ou de bonheur. Il s'avisa donc de commander à des pêcheurs d'aller sous l'eau attacher secrètement à l'hameçon de sa ligne quelques gros poissons de ceux qu'il avoit pris auparavant. Cet ordre fut exécuté sur le champ , & Antoine retira deux ou trois fois sa ligne toujours chargée d'un gros poisson. Ce manège n'échappa pas à l'Égyptienne. Elle fit semblant d'être étonnée , & d'admirer ce bonheur d'An-

toine : mais en secret elle dit à ses amis ce qui s'étoit passé , & les invita à venir le lendemain être spectateurs d'une pareille plaisanterie. Ils n'y manquèrent pas. Quand ils furent tous montés dans des bateaux de pêcheurs , & qu'Antoine eut jetté sa ligne , elle commanda à un de ses gens de plonger promptement dans l'eau , de prévenir les plongeurs d'Antoine , & d'aller accrocher à l'hameçon de sa ligne quelque gros poisson salé , de ceux qu'on apporte du Royaume de Pont. Lorsqu'Antoine sentit que la ligne avoit sa charge , il la retira. A la vue de ce poisson salé , ce furent des éclats de rire tels qu'on peut se l'imaginer. Alors Cléopâtre lui dit : *Mon Général , laissez-nous la ligne à nous autres , Rois ou Reines du Phare & du Canope : votre pêche , c'est de prendre des Villes , des Royaumes , & des Rois.*

Pendant qu'Antoine s'amusoit à ces jeux & à ce badinage d'enfant , la nouvelle qu'il reçut des conquêtes que faisoit Labiénus à la tête de l'armée des Parthes , le réveilla de son profond sommeil , & l'obligea de marcher contre eux. Mais ayant appris en chemin la mort de Fulvie , il retourna à Rome , où il se réconcilia avec le jeune César ,

dont il épousa même la sœur Octavie ; femme d'un rare mérite , qui se trouvoit veuve par la mort de Marcellus.

AN. M. 396.
AV. J. C. 29.

On crut que ce mariage lui feroit oublier Cléopatre ; mais s'étant mis en chemin pour aller contre les Parthes , sa passion pour l'Egyptienne , qui tenoit quelque chose de l'ensorcellement , se ralluma plus que jamais.

AN. M. 396.
AV. J. C. 38.
*Epiphan. de
mens. & pon-
der.*

Cette Reine , au milieu des passions les plus violentes & de l'enivrement des plaisirs , conservoit toujours du goût pour les Belles-Lettres & pour les Sciences. A la place de la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie , qui avoit été brûlée quelques années auparavant , comme nous l'avons dit , elle en rétablit une nouvelle , à l'augmentation de laquelle Antoine contribua beaucoup , lui ayant fait présent de la Bibliothèque qui étoit à Pergame , où il se trouva plus de deux cents mille volumes. Elle n'amassoit pas des Livres simplement pour la parure : elle en faisoit usage.

*Plutarc. in
Anton. p. 927.*

Il y avoit peu de nations barbares à qui elle parlât par truchement : elle répondoit à la plupart dans leur propre langue , aux Ethiopiens , aux Troglodytes , aux Hébreux ; aux Arabes , aux Syriens , aux Médes , aux Parthes. Elle savoit encore plusieurs autres langues ,

au lieu que les Rois qui avoient régné avant elle en Egypte, avoient à peine pu apprendre l'Egyptien, & quelques-uns d'entr'eux avoient même oublié le Macédonien, qui étoit leur langue naturelle.

Cléopâtre, se prétendant femme légitime d'Antoine, souffroit impatiemment de le voir marié avec Octavie, qu'elle regardoit comme sa rivale. Il fallut qu'Antoine, pour l'appaiser, lui fit de magnifiques présens. Il lui donna la Phénicie, la basse Syrie, l'isle de Chypre, & une grande portion de la Cilicie. Il y ajouta une partie de la Judée & de l'Arabie. Ces grands présens, qui diminueoient considérablement l'étendue de l'Empire, affligèrent fort les Romains; & ils n'étoient pas moins choqués des honneurs excessifs qu'il rendoit à cette Princesse étrangère.

Deux années se passèrent, pendant lesquelles Antoine fit plusieurs voyages à Rome, & entreprit quelques expéditions contre les Parthes & contre les Arméniens, où il n'acquit pas beaucoup d'honneur. C'est dans une de ces expéditions, que fut saccagé le temple d'Anaitis, déesse fort célèbre parmi un certain peuple d'Arménie, & que sa statue d'or massif fut mise en pièces

Plin. l. 33.

c. 23.

par les soldats, ce qui en enrichit plusieurs très-considérablement. Un d'eux, qui étoit vétéran, & qui s'étoit établi à Bologne en Italie, eut le bonheur un jour de recevoir Auguste dans sa maison, & de lui donner à souper. *Est-il vrai, lui dit ce Prince pendant le repas, en rappelant cette histoire, que celui qui attenta le premier sur la statue de la déesse, perdit aussi-tôt la vue, fut perclus de tous ses membres, & expira sur l'heure même? Si cela étoit, dit le Vétéran avec un souris, je n'aurois pas l'honneur de voir aujourd'hui Auguste chez moi, étant moi-même le téméraire qui lui donna le premier assaut; dont bien m'en a pris. Car si j'ai quelque chose, j'en ai toute l'obligation à la bonne déesse; & encore à présent, Seigneur, vous soupez d'une de ses jambes.*

Croyant avoir tout mis en sûreté dans ce pays, il en ramena ses troupes. Dans l'impatience de rejoindre Cléopâtre, il pressoit si fort sa marche malgré la rigueur de la saison & les neiges continuelles, qu'il perdit huit mille hommes dans le chemin, & arriva

AN. M. 3969.

AV. J. C. 35.

Plutarc. in

Anton. p. 939.

142.

a Respondir, tum in-
ximè Augustum de crure
ejus cernere, seque illum | esse, totumque sibi cen-
sum ex ea rapina.

dans la Phénicie fort peu accompagné. Il y séjourna pour attendre Cléopâtre ; & comme elle tarδοit trop à venir , il tomba dans des inquiétudes , des tristesses , & des langueurs qui le consumoient. Enfin elle arriva avec des habits & beaucoup d'argent pour les soldats.

Octavie , en même tems , étoit partie de Rome pour l'aller trouver , & elle étoit déjà arrivée à Athènes. Cléopâtre sentit bien qu'elle ne venoit que pour lui disputer le cœur d'Antoine. Elle craignit qu'avec sa vertu , sa sagesse , & la gravité de ses mœurs , si'elle avoit le tems de se servir de ses attraits modestes , mais vifs & insinuans , pour gagner son mari , elle ne s'en rendît absolument maîtresse. Pour éviter ce danger , elle fit semblant de mourir d'amour pour Antoine , & atténuoit dans cette vue son corps , ne prenant que très-peu de nourriture. Toutes les fois qu'il entroit chez elle , il lui voyoit le regard surpris & étonné , & quand il en sortoit , elle prenoit un air abattu & languissant. Souvent elle faisoit en sorte de paroître toute en larmes : & dans le moment même elle se hâtoit de les essuyer & de les cacher , comme pour lui dérober sa foiblesse & son dé-

sordre. Antoine, qui ne craignoit rien tant que de causer le moindre déplaisir à Cléopâtre, écrivit des lettres à Octavie, pour lui ordonner de l'attendre à Athènes, & de ne passer pas outre, parce qu'il étoit prêt de se rengager dans une nouvelle expédition. En effet, sur la prière du Roi des Mèdes qui lui promettoit de puissans secours, il se préparoit à recommencer la guerre contre les Parthes.

Cette vertueuse Romaine, dissimulant l'injure qu'il lui faisoit, lui enyoya demander en quel lieu il souhaitoit qu'elle fît porter les présens qu'elle lui avoit destinés', puisqu'il ne trouvoit pas bon qu'elle vînt les lui présenter elle-même. Antoine ne reçut pas mieux ce second compliment, que le premier; & Cléopâtre, qui l'avoit empêché de voir Octavie, ne lui permit pas non plus de rien recevoir de sa main. Ainsi Octavie fut obligée de retourner à Rome, sans que son voyage eût produit d'autre effet, que de rendre Antoine plus inexcusable. C'est ce que souhaitoit César, afin d'avoir un juste sujet de rompre entièrement avec lui.

Quand Octavie fut de retour à Rome, César témoignant beaucoup de sensibilité pour l'affront qu'elle avoit reçu,

lui ordonna de sortir de la maison d'Antoine, & de loger en son particulier, Elle répondit qu'elle ne quitteroit point la maison de son mari, & que s'il n'avoit point d'autre raison de faire la guerre à Antoine, que ce qui la regardoit, elle le conjuroit d'abandonner ses intérêts. Elle y demeura toujours en effet comme s'il eût été présent, & éleva avec beaucoup de soin & de magnificence, non-seulement les enfans qu'il avoit eus d'elle, mais encore ceux qu'il avoit eus de Fulvie. Quel contraste d'Octavie & de Cléopâtre ! Combien l'une, au milieu de ses rebuts & de ses affronts, paroît-elle digne d'estime & de respect ; & l'autre, au milieu de sa grandeur & de sa magnificence, digne de mépris & d'horreur !

Il n'y eut point d'artifices que Cléopâtre n'employât pour retenir Antoine dans ses liens. Larmes, caresses, reproches, menaces, tout étoit mis en usage. Elle avoit gagné, à force de présents, tous ceux qui approchoient d'Antoine, & qui avoient le plus sa confiance. Ces flatteurs lui représentoient avec force qu'il y avoit de la dureté & de l'inhumanité d'abandonner Cléopâtre dans le triste état où elle se trouvoit, & que ce seroit faire mourir cette

infortunée Princesse, qui n'aimoit que lui, & ne vivoit que pour lui. Ils amollirent & fondirent si bien le cœur d'Antoine, que, de peur que Cléopâtre ne se fît mourir, il retourna promptement à Alexandrie, & remit les Medes au printems.

AN. M. 3970. Il eut bien de la peine, quand le
AV. J. C. 34. printems fut arrivé, à quitter l'Egypte, & à s'éloigner de sa chère Cléopâtre. Elle consentit à l'accompagner jusqu'au bord de l'Euphrate.

AN. M. 3971. Après s'être rendu maître de l'Ar-
AV. J. C. 33. ménie, autant par la trahison que par la force des armes, & y avoir fait un grand butin, il revint à Alexandrie, où il entra en triomphe, traînant à son char le Roi d'Arménie chargé de chaînes d'or; il le présenta dans cet état à Cléopâtre, qui prit plaisir à voir un Roi captif à ses pieds. Il se délassa à loisir de ses grandes fatigues dans les festins & les parties de plaisir, où Cléopâtre & lui passoient les jours & les nuits. Cette ^a vaine Princesse, dans un de ces repas, voyant Antoine plein de vin, osa bien lui demander l'Empire Romain, & il n'eut point de honte de le lui promettre.

a Hæc mulier Ægyptia | num imperium petiit : &
ab ebrio imperatore, pre- | promisit Antonius. *Flo-*
tium libidinum, Roma- | rus, l. 4. c. 11.

Avant que de partir pour une nouvelle expédition, Antoine, pour s'attacher la Reine par de nouveaux liens, & lui donner de nouvelles preuves de son entier dévouement, voulut faire la cérémonie du couronnement de Cléopâtre & de tous ses enfans. On éleva pour cela dans le palais un trône d'or massif, où l'on montoit par plusieurs degrés d'argent. Antoine étoit assis sur ce trône, vêtu d'un habit de pourpre en broderie d'or, avec des boutons de diamant, ayant à son côté un cimetère à la Persanne, dont la poignée & le fourreau étoient chargés de pierres, un diadème sur le front, & un sceptre d'or à la main : afin, disoit-il, qu'en cet équipage il méritât d'être le mari d'une Reine. Cléopâtre étoit assise à sa droite, vêtue d'une robe éclatante, faite de ce précieux lin destiné à couvrir la déesse Isis, dont cette Reine avoit la vanité de prendre l'habit & le nom. Sur le même trône, mais un peu plus bas, étoient assis, Césarion fils de Cléopâtre & de Jules César, & les deux autres enfans, Alexandre & Ptolémée, qu'elle avoit eus d'Antoine.

Chacun ayant pris la place qui lui étoit destinée, le Héraut, par le commandement d'Antoine, & en la pré-

sence de tout le peuple à qui l'on avoit ouvert les portes du palais , proclama Cléopatre Reine d'Egypte , de Cypre , de Lybie , & de la Cele-Syrie conjointement avec son fils Césarion. Il proclama ensuite les autres Princes Rois des Rois , & déclara , qu'en attendant une plus ample succession , Antoine assignoit à Alexandre , qui étoit l'aîné , le royaume d'Arménie & des Médes avec celui des Parthes quand il l'auroit conquis , & à Ptolémée son cadet les royaumes de Syrie , de Phénicie , & de Cilicie. Ces deux jeunes Princes étoient habillés à la mode des pays sur lesquels ils devoient régner. Après la proclamation , les trois Princes s'étant levés de leurs sièges s'approchèrent du trône , & mettant un genou à terre , baïsèrent les mains d'Antoine & de Cléopatre. On leur donna aussitôt un train proportionné à leur nouvelle dignité , & chacun eut son régiment des gardes tirés des principales familles de ses Etats.

Antoine se rendit de bonne heure en Arménie pour agir contre les Parthes , & il s'étoit déjà avancé jusqu'aux bords de l'Araxe : mais les nouvelles de ce qui se passoit à Rome contre lui l'arrêtèrent , & lui firent abandonner l'expédition

pédition des Parthes. Il détacha sur le champ Canidius avec seize légions vers les côtes de la mer d'Ionie, & les rejoignit bientôt à Ephèse, où il étoit à portée d'agir en cas que les choses en vinssent à une rupture ouverte entre César & lui, comme il y avoit beaucoup d'apparence.

Cléopâtre fut de la partie, & c'est ce qui causa la perte d'Antoine. Ses amis lui conseilloient de la renvoyer à Alexandrie, jusqu'à ce qu'on vît quel tour prendroient les événemens de la guerre. Mais cette Reine, craignant que par l'entremise d'Octavie, il ne se recommodât avec César, gagna Canidius à force d'argent, & le porta à parler en sa faveur à Antoine, & à lui représenter qu'il n'étoit ni juste d'éloigner de cette guerre une Princesse qui y contribuoit si fort de son côté, ni utile pour son parti, parce que son départ décourageroit les Egyptiens, qui faisoient la plus grande partie de ses forces maritimes. D'ailleurs, lui disoit-on, on ne voyoit pas que Cléopâtre fût inférieure ni en prudence ni en bon sens à aucun des Princes & des Rois qui étoient dans son armée, elle qui avoit gouverné si long-tems un si grand royaume, & qui auroit pu apprendre

dans son long commerce avec Antoine à manier avec sagesse & d'extériorité les plus importantes & les plus difficiles affaires. Antoine ne résista point à des remontrances qui flattoient en même tems son amour propre & sa passion.

D'Ephèse il se rendit avec Cléopâtre à Samos , où étoit le rendez-vous de la plupart de leurs troupes , & où ils passèrent le tems dans la bonne chère & dans les plaisirs. Les magnificences n'y furent guères moindres qu'à Alexandrie. Les Rois qui étoient à leur suite s'épuisèrent pour leur plaire par des dépenses extraordinaires , & déployèrent dans leurs festins un luxe excessif.

*Pli 7. l. 21.
6. 3.*

C'est apparemment dans un de ces festins qu'arriva ce qui est rapporté dans Pline. Quelque passion que Cléopâtre témoignât pour Antoine , comme il connoissoit parfaitement son caractère dissimulé , & capable des crimes les plus noirs , il craignit , je ne sai pas sur quel fondement , qu'elle ne songeât à l'empoisonner : c'est pourquoi dans les repas il ne touchoit à aucun mêt qu'on n'en eût goûté auparavant. Il n'étoit pas possible que la Reine ne s'aperçût d'une défiance si marquée. Elle employa un moyen fort extraordinaire , pour lui faire sentir en même tems

combien ses craintes étoient mal fondées , & combien d'ailleurs , si elle avoit été mal intentionnée , toutes les précautions qu'il prenoit auroient été inutiles. Elle fit empoisonner l'extrémité des fleurs dont étoient composées les couronnes qu'Antoine & elle , selon la coutume des Anciens , portoient à table. Quand le vin eut commencé à échauffer les têtes , & à égayer le repas, Cléopâtre invita Antoine à boire ces fleurs. Il ne se fit pas prier long-tems , & après en avoir arraché les extrémités avec ses doigts , & les avoir jettées dans sa coupe remplie de vin , il étoit près de l'avaler , lorsque la Reine , l'arrêtant par le bras : *Je suis* , lui dit-elle , *cette empoisonneuse , contre laquelle vous prenez tant de précautions. S'il m'étoit possible de vivre sans vous , jugez vous-même maintenant si l'occasion ou le moyen de le faire me manquoient.* Ayant fait venir un prisonnier condamné à mort , elle lui fit boire cette liqueur , & il expira sur le champ.

La Cour vint de Samos à Athènes , où elle passa plusieurs jours dans de semblables débauches. Cléopâtre n'épargna rien pour obtenir des Athéniens les mêmes marques d'affection & d'estime qu'Octavie en avoit reçues

pendant son séjour dans cette ville. Mais quoi qu'elle pût faire, elle n'en put arracher que des civilités contraintes, qui se terminèrent à une vaine députation qu'Antoine exigea des citoyens, & de laquelle il voulut être le chef lui-même en qualité de bourgeois d'Athènes.

AN. M. 3972.

AV J. C. 32.

Plutar. in

Anton. p. 942-

255.

Les nouveaux Consuls Caius Sosius & Domitius Enobardus s'étant déclarés ouvertement pour Antoine, sortirent de Rome, & se rendirent auprès de lui. César, au lieu de les arrêter, ou de les faire poursuivre, fit semer le bruit que c'étoit avec sa permission qu'ils y étoient allés, & fit déclarer publiquement qu'il permettoit à tous ceux qui en avoient envie de se retirer où bon leur sembleroit. Par là il demeura maître à Rome, & se trouva en état d'ordonner & de faire tout ce qu'il jugea à propos pour ses intérêts & contre ceux d'Antoine.

Quand Antoine en fut averti, il fit assembler tous les Chefs de son parti; & le résultat de leur délibération fut qu'il déclareroit la guerre à César, & qu'il répudioit Octavie. Il fit l'un & l'autre. Les préparatifs d'Antoine pour la guerre étoient si avancés, que, si sans perdre de tems il eût poussé César,

il auroit eu inmanquablement tout l'avantage : car son adverfaire n'étoit pas encore en état de lui faire tête ni par mer , ni par terre. Mais les plaifirs l'emportèrent , & on remit les opérations à l'année fuivante. Ce fut fa perte : Céfar , par ce délai , eut le tems d'affembler toutes fes forces.

Les Députés qu'Antoine envoya à Rome pour déclarer fon divorce avec Octavie , avoient ordre de lui commander de fortir de la maifon d'Antoine avec tous fes enfans ; & , en cas de refus , de l'en chaffer par force , & de n'y laiffer que le fils qu'Antoine avoit eu de Fulvie. Outrage d'autant plus fenfible à Octavie , qu'une rivale en étoit la caufe. Mais , étouffant fon reffentiment , elle ne répondit aux Députés de fon mari que par des larmes : & quelque injuftes que fuflent fes ordres , elle y obéit , & fortit de fa maifon avec fes enfans. Elle travailla même à appaifer le peuple que l'indignité de cette action avoit foulevé , & fit ce qu'elle put pour modérer la colére de Céfar. Elle leur repréentoit qu'il n'étoit pas de la bienféance ni de la dignité du nom Romain , d'entrer dans ces petits démêlés : que c'étoient des querelles de femmes , qui ne méritoient pas qu'ils en

témoignassent du ressentiment : & que elle seroit au désespoir , si elle étoit la cause d'une nouvelle guerre , elle qui n'avoit consenti à son mariage avec Antoine que dans l'espérance qu'il seroit un gage d'union entre lui & César. Ses remontrances eurent un succès contraire à ses intentions , & le peuple charmé de sa vertu , redoubla la compassion qu'il avoit de son malheur , & la haine qu'il portoit à Antoine.

*Titius &
Plancus.*

Mais rien n'irrita tant les esprits que le testament d'Antoine , qu'il avoit laissé en dépôt entre les mains des Vestales. Ce fut un mystère révélé par deux Consulaires , qui ne pouvant souffrir l'orgueil de Cléopâtre & la mollesse d'Antoine , s'étoient retirés vers César. Comme ils avoient été appelés à ce testament , & qu'ils en savoient le secret , ils le révélèrent à César. Les Vestales firent difficulté de donner un acte qui leur avoit été confié , s'excusant sur la foi du dépôt qu'elles étoient obligées de garder ; & elles voulurent y être forcées par l'autorité du peuple. Ainsi le testament ayant été apporté dans la grande place où le peuple s'étoit assemblé , on y lut ces trois articles. 1. Que Antoine reconnoissoit Césarion pour fils légitime de Jules César. 2. Qu'il

institutoit pour ses héritiers les enfans qu'il avoit eus de Cléopatre , avec la qualité de Rois des Rois. 3. Qu'il ordonnoit en cas qu'il mourût à Rome , que son corps après avoir été porté en pompe par la ville , seroit mis le soir sur un lit de parade pour être envoyé ensuite à Cléopatre , à laquelle il laissoit le soin de ses funérailles & de sa sépulture.

Il y a pourrant des auteurs qui croient que ce testament fut une pièce supposée par César pour rendre Antoine plus odieux au peuple. En effet , quelle apparence y a-t-il qu'Antoine , qui savoit bien à quel point le peuple Romain étoit jaloux de ses droits & de ses coutumes , eût voulu lui confier l'exécution d'un testament qui les violoit avec tant de mépris ?

Quand César eut une armée & une flotte prêtes , qui lui parurent suffisantes pour faire tête à son ennemi , il déclara aussi la guerre de son côté. Mais dans le Décret que le peuple donna pour cet effet , il fit mettre que c'étoit contre Cléopatre ; & ce fut par une politique raffinée qu'il en usa ainsi , & qu'il ne voulut pas mettre le nom d'Antoine dans sa déclaration , quoique ce fût contre lui effectivement que se fît

la guerre. Car , outre qu'il mettoit Antoine dans son tort , en le rendant l'agresseur dans une guerre contre sa patrie , il ménageoit par là ceux qui étoient encore attachés à Antoine, dont le nombre & le crédit pouvoient être redoutables , & il auroit fallu nécessairement les déclarer ennemis de la République , si Antoine avoit été nommé expressément dans le Décret.

Antoine retourna d'Athènes à Samos , où toute la flotte étoit assemblée. Elle étoit composée de cinq cents vaisseaux de guerre d'une grandeur & d'une structure extraordinaire , ayant plusieurs ponts élevés les uns par dessus les autres , avec des tours sur la poupe & sur la proue d'une hauteur prodigieuse : de sorte qu'à voir ces superbes bâtimens au milieu de la mer , on les eût pris pour des isles flottantes.

Il falloit un si grand équipage pour faire une bonne manœuvre sur ces pesantes machines , qu'Antoine , ne pouvant trouver assez de matelots , avoit été obligé de se servir de laboureurs , d'artisans , de muletiers , & de toutes sortes de gens sans expérience , plus propres à causer du trouble , qu'à rendre un bon service.

On embarqua sur cette flotte duxe

tents mille hommes de pied & douze mille chevaux. Les Rois de Lybie , de Cilicie , de Cappadoce , de Paphlagonie , de Comagène & de Thrace , s'y trouvoient en personne : & ceux de Pont , de Judée , de Lycaonie , de Galatie , & des Médes , y avoient envoyé leurs troupes. On ne peut voir de spectacle plus pompeux que celui de cette flotte lorsqu'elle se fut mise en mer , & qu'elle eut déployé ses voiles. Mais rien n'égalait la magnificence de la galère de Cléopatre , toute brillante d'or , avec des voiles de pourpre , ses flammes & ses banderoles se jouant au gré du vent , pendant que les trompettes & les autres instrumens de guerre faisoient entendre des airs d'allégresse & de triomphe. Antoine la suivoit de près dans une galère qui n'étoit guères moins ornée. Cette ^a Reine , enivrée de sa fortune & de sa grandeur , & n'écoulant que son ambition effrénée , menaçoit

a Cum Capitolio

Regina dementes ruinas,

Funus & imperio parabat,

Contaminato cum grege turpium

Morbo virorum : quidlibet impotens

Sperare , fortunaque dulci

Ebria. *Horat. Od. 37. Lib. 1.*

P v.

follement le Capitole d'une ruine prochaine, & se préparoit avec sa troupe infâme d'eunuques à détruire pour toujours l'Empire Romain.

De l'autre côté on voyoit moins de pompe & d'éclat, mais plus de réalité. César n'avoit que deux cents cinquante vaisseaux, & quatre-vingts mille hommes d'infanterie, avec autant de chevaux qu'Antoine. Mais il n'avoit dans ses troupes que des soldats d'élite, & sur sa flotte que des matelots expérimentés. Ses vaisseaux étoient moins grands que ceux d'Antoine, mais aussi ils étoient plus légers & plus propres au combat.

César avoit son rendez-vous à Brundise, & Antoine s'avança jusqu'à Corcyre. Mais la belle saison étoit passée, & le mauvais tems approchoit. L'un & l'autre furent obligés de se retirer, de mettre leurs troupes en quartier d'hiver, & leurs flottes dans de bons ports, pour y attendre le printems.

AN. M. 3973.
AV, J. C. 31.

Antoine & César, dès que la saison le leur permit, se remirent en campagne par mer & par terre. Les deux flottes entrèrent dans le golphe Ambracien en Epire. Les plus braves & les plus expérimentés Officiers d'Antoine lui conseil-
loient de ne point hasarder un com-

bat naval , de renvoyer Cléopâtre en Egypte , & de gagner promptement la Thrace ou la Macédoine pour y combattre par terre , parce que son armée , composée de très - bonnes troupes , & beaucoup supérieure à celle de César , sembloit lui promettre la victoire ; au lieu qu'une flotte , aussi mal équipée que la sienne , quelque nombreuse que elle fût , lui laissoit peu d'espérance. Mais il y avoit long-tems qu'Antoine n'étoit plus susceptible d'un bon conseil , ne faisant que ce qui plaisoit à Cléopâtre. Cette orgueilleuse Princesse , qui ne jugeoit des choses que par l'extérieur , croyoit que sa flotte étoit invincible , & que les vaisseaux de César n'en pourroient approcher sans se briser. D'ailleurs elle sentoit bien qu'en cas de malheur il lui seroit bien plus aisé de se sauver sur ses vaisseaux que par terre. Son avis prévalut donc sur celui de tous les Généraux.

La bataille se donna le second jour de Septembre à l'embouchure du golphe d'Ambracie , près de la ville d'Actium , à la vue des armées de terre , dont l'une étoit rangée en bataille sur la côte du nord , & l'autre sur celle du midi de ce détroit , attendant le succès du combat. Il fut douteux pendant quelque

*Le 4. avant
les Nones de
Septembre.*

tems , & parut aussi favorable à Antoine qu'à César jusqu'à la retraite de Cléopatre. Cette Reine effrayée du bruit du combat , où tout étoit terrible pour une femme , prit la fuite lorsqu'il n'y avoit aucun danger pour elle , & entraîna avec elle toute son escadre Egyptienne , qui étoit de soixante vaisseaux de haut bord , avec lesquels elle fit voile du côté du Péloponnèse. Antoine , qui la vit fuir , oubliant tout , & s'oubliant lui-même , la suivit précipitamment , & céda à César une victoire qu'il lui avoit très-bien disputée jusques-là. Elle coûta pourtant encore cher au Vainqueur. Car les vaisseaux d'Antoine se battirent si bien après son départ , que , quoique le combat eût commencé vers le milieu du jour , il ne finit que quand la nuit vint , de sorte que les troupes de César furent obligées de la passer sur leurs vaisseaux.

Le lendemain , César , voyant sa victoire complete , détacha une escadre pour poursuivre Antoine & Cléopatre. Mais cette escadre désespérant de les atteindre à cause de l'avance qu'ils avoient , revint bientôt rejoindre le gros de la flotte. Antoine étant entré dans le vaisseau Amiral que montoit Cléopatre , alla s'asseoir à la proue , où

la tête appuyée sur ses deux mains , & les deux coudes sur les genoux , il demeura comme un homme accablé de honte & de rage , repassant dans une profonde mélancolie sa mauvaise conduite , & les malheurs qu'elle lui avoit attirés. Il se tint dans cette posture , & dans ces noires pensées , pendant les trois jours qu'ils mirent à se rendre à Ténare , sans voir Cléopâtre ni lui parler. Au bout de ce tems-là , ils se revirent , & vécurent ensemble à l'ordinaire.

*Promontoire
de la Laconie.*

L'armée de terre restoit encore entière , forte de dix-huit Légions , & de vingt-deux mille chevaux , sous la conduite de Canidius , Lieutenant-Général d'Antoine ; & elle auroit pu faire tête à César , & lui causer bien de l'embaras. Mais se voyant abandonnée par ses Généraux , elle se rendit à César , qui la reçut à bras ouverts.

De Ténare , Cléopâtre prit la route d'Alexandrie , & Antoine celle de Lybie , où il avoit laissé une armée considérable pour garder les frontières du pays. En débarquant , il apprit que Scarpus , qui commandoit cette armée , s'étoit déclaré pour César. Il fut si frappé de ce coup , auquel il n'avoit pas lieu de s'attendre , qu'il vouloit se tuer , & ses

amis eurent de la peine à l'en empêcher. Il ne lui restoit donc plus d'autre parti à prendre , que de suivre Cléopâtre à Alexandrie , où elle étoit arrivée.

En approchant du port, elle craignit, si l'on apprenoit son malheur , qu'on ne lui en refusât l'entrée. Elle fit couronner ses vaisseaux , comme si elle fût revenue victorieuse. A peine y fut-elle entrée qu'elle fit mourir tous les grands Seigneurs de son royaume qui lui étoient suspects , de peur que , lorsqu'on sauroit sa défaite , ils n'excitassent des seditions contr'elle. Antoine la trouva dans ces sanglantes exécutions.

AN. M. 3974.
AV. J. C. 30.

Elle forma , bientôt après , un autre dessein bien extraordinaire. Pour éviter de tomber entre les mains de César , qu'elle voyoit bien qui la poursuivroit en Egypte , elle songeoit à faire transporter ses vaisseaux de la mer Méditerranée dans la mer Rouge par l'Isthme qui n'a que trente lieues de largeur ; & à mettre ensuite tous ses trésors dans ces vaisseaux , & dans les autres qu'elle avoit déjà sur cette mer. Mais les Arabes qui demeuroient sur cette côte ayant brûlé tous les vaisseaux qu'elle y avoit , elle fut obligée d'abandonner ce dessein.

Changeant donc de résolution , elle

ne songea plus qu'à gagner César qu'elle regardoit comme son vainqueur , & à lui faire un sacrifice d'Antoine que ses malheurs lui avoient rendu indifférent. Tel étoit l'esprit de cette Princesse. Quoiqu'elle aimât jusqu'à la fureur , elle avoit encore plus d'ambition que d'amour ; & la Couronne lui étant plus chère que son mari , elle songeoit à la conserver au prix de la vie d'Antoine. Mais lui cachant ses sentimens , elle lui persuada d'envoyer des Ambassadeurs à César pour négocier avec lui un Traité de paix. Elle joignit ses Ambassadeurs à ceux d'Antoine , mais leur donna ordre de traiter pour elle en particulier. César ne voulut point voir les Ambassadeurs d'Antoine : il renvoya ceux de Cléopâtre avec une réponse favorable.

Il souhaitoit avec passion s'assurer de sa personne & de ses trésors : de sa personne , pour en honorer son triomphe , de ses trésors , pour se mettre en état de payer les dettes qu'il avoit contractées pour cette guerre. Ainsi il lui laissa entrevoir de grandes espérances , si elle vouloit lui sacrifier Antoine.

Celui-ci , depuis son retour de Lybie , s'étoit retiré dans une maison champêtre qu'il avoit fait bâtir exprès sur les bords du Nil , pour y jouir de l'entre-

rien de deux amis qui l'y avoient suivi. Dans cette solitude, il sembloit qu'il écoutoit avec plaisir les sages discours de ces deux Philosophes. Mais, comme ils n'avoient pu lui arracher du cœur l'amour de Cléopatre, cause unique de tous ses malheurs, cette passion qu'ils n'avoient que suspendue, ne fut pas long-tems à reprendre son premier empire. Il retourna à Alexandrie, se livra de nouveau aux charmes & aux caresses de Cléopatre; &, dans le dessein de lui plaire, il envoya de seconds Députés à César, pour lui demander la vie à des conditions si honteuses, qu'il offroit de la passer à Athènes comme un simple particulier, pourvu que César assurât le royaume d'Egypte à Cléopatre & à ses enfans.

Cette seconde députation n'ayant pas été plus favorablement reçue que la première, Antoine essaya d'étouffer en lui-même le sentiment des maux présens, & la crainte de ceux dont il étoit menacé, en se livrant sans mesure à la bonne chère & aux plaisirs. Ils se régaloient tour à tour Cléopatre & lui, & à l'envi l'un de l'autre se donnoient des repas d'une magnificence incroyable.

La Reine cependant, qui prévoyoit

ce qui pourroit arriver , ramassoit toutes sortes de poisons ; & pour éprouver ceux qui faisoient mourir avec le moins de douleur , elle faisoit l'essai de leur vertu & de leur force sur les criminels condamnés à mort qui étoient gardés dans les prisons. Ayant vu par ses expériences , que les poisons qui étoient forts faisoient mourir promptement , mais dans de grandes douleurs ; & que ceux qui étoient doux caufoient une mort tranquille , mais lente : elle essaya des morsures des bêtes venimeuses , & fit appliquer en sa présence sur diverses personnes différentes sortes de serpens. Tous les jours elle faisoit de ces épreuves. Enfin elle trouva que l'aspic étoit le seul qui ne caufoit ni convulsions ni tranchées , & qui précipitant seulement dans une pesanteur & dans un assoupissement accompagné d'une petite moiteur au visage , & d'un amortissement de tous les sens , éteignit doucement la vie ; de sorte que ceux qui étoient en cet état se fâchoient quand on les réveilloit , ou qu'on vouloit les lever , de même que ceux qui sont profondément endormis. Ce fut-là le poison auquel elle se fixa.

Pour dissiper les soupçons & les sujets de plainte d'Antoine , elle se mit à le

caresser encore plus que de coutume ; de sorte que n'ayant célébré le jour de sa propre naissance qu'avec peu de solennité , & convenablement à l'état présent de sa fortune , elle célébra celui de la naissance d'Antoine avec un éclat & une magnificence au-dessus de tout ce qu'elle avoit fait auparavant , jusques-là que plusieurs des conviés qui étoient venus pauvres à ce festin , s'en retournèrent riches.

César , sachant de quelle importance il lui étoit de ne pas laisser sa victoire imparfaite , passa au commencement du printems en Syrie , & de là alla se présenter devant Péluse. Il envoya sommer le Gouverneur de lui ouvrir les portes : & Seleucus , qui y commandoit pour Cléopatre , en ayant reçu des ordres secrets , livra la ville sans souffrir le siège. Le bruit de cette trahison se répandit dans la ville. Cléopatre , pour se purger de cette accusation , remit entre les mains d'Antoine la femme & les enfans de Seleucus , afin qu'il les fît mourir pour se venger de sa perfidie. Quel monstre que cette Princesse ! Elle réunit en sa personne les vices les plus odieux : le renoncement à toute pudeur , la mauvaise foi , l'injustice , la cruauté ; & , ce qui met le comble

à tout le reste , les faux dehors d'une amitié trompeuse , qui cache un dessein formé de livrer à son ennemi celui qu'elle comble des caresses les plus tendres , & des marques de l'attachement le plus vif & le plus sincère. Voilà où conduit l'ambition , qui étoit son vice dominant.

Elle avoit fait bâtir , tout joignant le temple d'Isis , des tombeaux & des salles superbes , tant par leur beauté & par leur magnificence , que par leur élévation. Elle y fit porter tous ses meubles les plus précieux , l'or , l'argent , les pierreries , l'ébène , l'ivoire , & quantité de parfums & de bois aromatiques , comme si elle eût eu dessein d'en faire un bûcher sur lequel elle eût voulu se consumer avec tous ses trésors. César , allarmé pour toutes ces richesses , & craignant que , réduite au désespoir , elle ne les fît brûler , lui dépêchoit tous les jours des gens qui lui donnoient de grandes espérances d'un traitement plein de douceur & d'humanité ; & cependant il s'approchoit de la ville à grandes journées.

En arrivant , il campa près de l'Hippodrome. Il espéroit de se rendre bientôt maître de la ville par le moyen des intelligences qu'il entretenoit avec

Cléopatre , sur lesquelles il ne comptoit pas moins que sur son armée.

Antoine ignoroit les intrigues de cette Princesse , & ne voulant point ajouter foi à ce qu'on lui rapportoit , il se préparoit à une bonne défense. Il fit une vigoureuse sortie , & après avoir fort maltraité les assiégeans , & vivement poursuivi jusqu'aux portes du camp un détachement de cavalerie qu'on avoit envoyé contre lui , il rentra victorieux dans la ville. C'étoit le dernier effort d'une valeur mourante , qui acheva d'épuiser dans cet exploit ce qui lui restoit de forces & de sentimens pour la gloire. Car , au lieu de profiter de cet avantage , & de penser sérieusement à sa défense en observant les démarches de Cléopatre qui le trahissoit , il vint tout armé se jeter à ses pieds , & lui baiser les mains. On entendit après tout le palais d'Alexandrie retentir d'acclamations , comme si le siège eût été levé : & Cléopatre , qui ne cherchoit qu'à amuser Antoine , fit préparer un magnifique repas , où ils passèrent ensemble le reste du jour & une partie de la nuit.

Le lendemain matin , Antoine résolut d'attaquer César par mer & par terre. Il rangea en bataille son armée

de terre sur quelques hauteurs qui étoient dans la Ville; & de-là il regarda ses galères qui sortoient du port, & qui alloient charger celles de César. Il attendit sans faire aucun mouvement, pour voir le succès de cette charge. Mais il fut bien étonné de voir l'Amiral de Cléopâtre baisser le pavillon lorsqu'il fut à portée de celui de César, & lui livrer toute sa flotte.

Cette trahison ouvrit les yeux à Antoine, & lui fit ajouter foi, mais trop tard, à ce que ses amis lui avoient dit des perfidies de la Reine. Dans cette extrémité, il voulut se signaler par un acte extraordinaire de courage, capable, selon lui, de lui faire beaucoup d'honneur. Il envoya défier César à un combat singulier. César fit réponse, que si Antoine étoit las de vivre, il avoit d'autres moyens pour mourir. Antoine, se voyant moqué par César, & trahi par Cléopâtre, rentra dans la Ville, & dans le moment même il fut encore abandonné de toute sa cavalerie. Alors, plein de rage & de désespoir, il courut au palais dans le dessein de se venger de Cléopâtre; mais il ne la trouva point.

Cette artificieuse Princesse, qui avoit prévu ce qui arriva, voulant se dérober

à la colère d'Antoine, s'étoit retirée dans le quartier où étoient les tombeaux des Rois d'Egypte, qui étoit fortifié de bonnes murailles, & dont elle avoit fait fermer les portes. Elle fit dire à Antoine, que, préférant une mort honorable à une honteuse captivité, elle s'étoit donnée la mort au milieu des tombeaux de ses ancêtres, où elle avoit aussi choisi sa sépulture. Antoine, trop crédule, ne se donna pas le loisir d'examiner une nouvelle qui devoit lui être suspecte après toutes les infidélités de Cléopâtre; frappé de l'idée de sa mort, il passa tout d'un coup de l'excès de la colère dans les plus vifs transports de douleur, & ne songea plus qu'à la suivre dans le tombeau.

Ayant pris cette furieuse résolution, il s'enferma dans sa chambre avec un esclave, & s'étant fait ôter sa cuirasse, il lui commanda de lui enfoncer le poignard dans le sein. Mais cet esclave, plein de fidélité, d'affection, & de respect pour son maître, s'en perça lui-même, & tomba mort à ses pieds. Antoine, regardant cette action comme un exemple qu'il devoit suivre, s'enfonça son épée dans le corps, & tomba sur le plancher dans un ruisseau de son

fang qu'il mêla avec celui de son esclave. Il arriva dans ce moment un Officier des gardes de la Reine , qui lui venoit dire qu'elle étoit vivante, Il n'entendit pas plutôt prononcer le nom de Cléopatre, qu'il revint de son évanouissement ; & apprenant qu'elle étoit vivante , il souffrit qu'on pansât sa blessure , & se fit ensuite porter à la forteresse où elle s'étoit enfermée. Cléopatre ne permit point qu'on ouvrît les portes pour le faire entrer , dans la crainte de quelque surprise : mais elle parut à une fenêtre haute , & jetta en bas des chaînes & des cordes. On y attacha Antoine ; & Cléopatre , aidée de deux femmes , qui étoient les seules qu'elle eût menées avec elle dans ce tombeau , le tira à elle. Jamais spectacle ne fut plus touchant. Antoine , tout couvert de sang , & la mort peinte sur le visage , étoit guindé en haut , tournant les yeux mourans vers Cléopatre , & lui tendant ses foibles mains , comme pour la conjurer de recevoir ses derniers soupirs : & Cléopatre , le visage tendu , & les bras roidis , tiroit les cordes avec grand effort , pendant que ceux d'en bas , qui ne pouvoient l'aider autrement , l'encourageoient par leurs cris.

Quand elle l'eut tiré à elle , & qu'elle l'eut couché , elle déchira ses habits sur lui , se frappant le sein , se meurtrissant la poitrine ; & lui essuyant le sang avec son visage collé sur le sien , elle l'appelloit son Prince , son Seigneur , son cher Epoux. En faisant ces tristes exclamations , elle coupoit les cheveux d'Antoine suivant la superstition des payens , qui croyoient soulager par-là ceux qui mouroient d'une mort violente.

Antoine ayant repris ses sens , & voyant l'affliction de Cléopatre, lui dit, pour la consoler, qu'il mouroit heureux puisqu'il mouroit entre ses bras ; & qu'au reste il ne rougissoit point de sa défaite , n'étant point honteux à un Romain d'être vaincu par des Romains. Il l'exhorta ensuite à sauver sa vie & son royaume , pourvu qu'elle le pût faire avec honneur , & à se donner de garde des traîtres de sa Cour , aussi bien que des Romains de la suite de César , ne se fiant qu'à Proculeïus. Il expira en achevant ces paroles.

Dans le moment même Proculeïus arriva de la part de César , qui n'avoit pu retenir ses larmes au triste récit qu'on lui avoit fait de tout ce qui s'étoit passé , & à la vue de l'épée teinte
du

du sang d'Antoine qu'on lui présenta. Il avoit ordre sur-tout de se rendre maître de Cléopatre, & de la prendre en vie s'il étoit possible. La Princesse refusa de se remettre entre ses mains. Elle eut pourtant avec lui une conversation, sans qu'il entrât dans le tombeau. Il s'approcha seulement de la porte, qui étoit bien fermée, & qui par des fentes donnoit passage à la voix. Ils parlèrent assez long-tems ensemble, elle demandant toujours le royaume pour ses enfans, & lui l'exhortant à bien espérer, & la pressant de remettre entre les mains de César tous ses intérêts.

Après qu'il eut bien observé le lieu, il alla faire son rapport à César, qui sur l'heure envoya Gallus pour lui parler encore. Gallus s'approcha de la porte, comme avoit fait Proculeius, & parla comme lui au travers des fentes, faisant durer exprès la conversation. Pendant ce tems-là Proculeius approcha une échelle de la muraille, entra par la même fenêtre par où ces femmes avoient tiré Antoine, & suivi de deux Officiers qui étoient avec lui, il descendit à la porte où Cléopatre étoit à parler avec Gallus. Une des deux femmes qui étoient enfermées avec elle le

voyant , s'écria toute éperdue : *Malheureuse Cléopâtre , vous voilà prise !* Cléopâtre tourne la tête , voit Proculeïus , & veut se percer d'un poignard qu'elle portoit toujours à sa ceinture. Mais Proculeïus courant à elle très-promptement , & la prenant entre ses bras : *Vous vous faites tort* , lui dit-il , *& vous faites tort aussi à César , en lui ôtant une si belle occasion de montrer sa bonté & sa clémence.* En même tems il lui arrache son poignard , & secoue ses robes de peur qu'il n'y eût du poison caché.

César envoya un de ses affranchis , nommé Epaphrodite , auquel il commanda de la garder très-soigneusement , pour empêcher qu'elle n'attentât sur elle-même , & d'avoir d'ailleurs pour elle tous les égards & toutes les complaisances qu'elle pourroit desirer ; & il chargea Proculeïus de savoir de la Reine ce qu'elle desiroit de lui.

César se prépara ensuite à entrer dans Alexandrie , dont personne n'étoit plus en état de lui disputer la conquête. Il en trouva les portes ouvertes , & tous les habitans dans une extrême consternation , ne sachant ce qu'ils avoient à craindre ou à espérer. Il entra dans la ville en s'entretenant avec le Philosophe

Aréus, & s'appuyant sur lui avec une sorte de familiarité, pour faire connoître publiquement le cas qu'il en faisoit. Etant monté au palais, il s'assit sur un tribunal qu'il fit élever, & voyant tout le peuple prosterné à terre, il leur commanda de se lever. Puis il leur dit qu'il leur pardonnoit pour trois raisons. La première, à cause d'Alexandre-le-Grand leur fondateur : la seconde, à cause de la beauté de leur ville : & la troisième, à cause d'Aréus l'un de leurs citoyens, dont il estimoit le mérite & le savoir.

Cependant Proculeïus s'acquittoit de sa commission auprès de la Reine qui d'abord ne demanda rien à César que la permission d'ensevelir Antoine, qui lui fut accordée sans peine. Elle n'épargna rien pour rendre sa sépulture magnifique suivant la coutume des Egyptiens. Elle fit embaumer son corps avec les parfums les plus précieux de l'Orient, & le plaça parmi les tombeaux des Rois d'Egypte.

César ne trouva pas à propos de voir Cléopâtre dans les premiers jours de son deuil : mais, lorsqu'il crut le pouvoir faire avec bienséance, il se fit introduire dans sa chambre, après lui en avoir demandé la permission, voulant

par les égards qu'il avoit pour elle lui cacher son dessein. Elle étoit couchée sur un petit lit dans un état fort simple & fort négligé. Quand il entra dans sa chambre , quoiqu'elle n'eût sur elle qu'une simple tunique , elle se leva promptement , & alla se jeter à ses genoux horriblement défigurée , les cheveux en désordre , le visage effaré & sanglant , la voix tremblante , les yeux presque fondus à force de pleurer , & le sein couvert de meurtrissures & de plaies. Cependant cette grace naturelle, & cette fierté que sa beauté lui inspiroit , n'étoient pas entièrement éteintes , & malgré le pitoyable état où elle étoit réduite , de ce fond même de tristesse & d'abattement il en sortoit comme d'un sombre nuage , des traits vifs & des espèces de rayons qui éclatoient dans ses regards & dans tous les mouvemens de son visage. Quoique presque mourante , elle ne désespéroit pas d'inspirer encore de l'amour à ce jeune Vainqueur , comme elle avoit fait autrefois à César & Antoine.

La chambre où elle le reçut , étoit pleine de portraits de Jules César.
» Seigneur , lui dit-elle en lui montrant ces tableaux , » voilà les images
» de celui qui vous a adopté pour vous

„ faire succéder à l'Empire Romain ,
 „ & à qui je suis redevable de ma Cou-
 „ ronne „. Puis , tirant de son sein les
 lettres qu'elle y avoit cachées : „ Voilà
 „ aussi , continua-t-elle en les baissant ,
 „ les chers témoignages de son amour.
 Elle en lut ensuite quelques-unes des
 plus tendres , accompagnant cette lec-
 ture de paroles touchantes , & de re-
 gards passionnés. Mais elle employa inu-
 tilement tous ces artifices ; & , soit que
 ses charmes n'eussent plus le pouvoir
 qu'ils avoient eu dans sa jeunesse , ou
 que l'ambition fût la passion dominante
 de César , il ne parut point touché de
 sa vue ni de son entretien , se conten-
 tant de l'exhorter à avoir bon courage ,
 & l'assurant de ses bonnes intentions.
 Elle s'aperçut bien de cette froideur ,
 dont elle tira un mauvais augure ; mais
 dissimulant son chagrin , & changeant
 de discours , elle le remercia des com-
 plimens que Proculeius lui avoit faits
 de sa part , & qu'il venoit de lui renou-
 veller lui-même. Elle ajouta qu'en re-
 vanche elle vouloit lui livrer tous les
 trésors des Rois d'Egypte. Et en effet
 elle lui remit entre les mains un bor-
 derau de tous ses meubles , de ses pier-
 rereries , & de ses finances. Et comme
 Séleucus , un de ses Trésoriers qui étoit

présent , lui reprocha qu'elle n'avoit pas tout déclaré , & qu'elle cachoit & retenoit une partie de ce qu'elle avoit de plus précieux , outrée d'une telle insolence elle lui donna plusieurs coups sur le visage. Puis se tournant vers César , » N'est-ce pas une chose horrible , » lui dit-elle , que lorsque vous n'avez » pas dédaigné de me venir voir , & » que vous avez bien voulu me consoler dans le triste état où je me » trouve , mes propres Domestiques » viennent m'accuser devant vous , » sous prétexte que j'aurai réservé » quelque bijou de femme , non pour » en orner une misérable comme moi , » mais pour en faire un petit présent à » Octavie votre sœur , & à Livie votre » épouse , afin que leur protection attire de votre part un traitement favorable à une infortunée Princesse » ?

César fut ravi de l'entendre parler ainsi , ne doutant point que ce ne fût l'amour de la vie qui lui inspiroit ce langage. Il lui dit qu'elle pouvoit disposer à son gré des bijoux qu'elle avoit retenus ; & après l'avoir assurée qu'il la traiteroit avec plus de générosité & de magnificence qu'elle n'osoit l'espérer , il se retira , pensant l'avoir trompée , & c'étoit lui qui le fut.

Ne doutant point que César n'eût dessein de la faire servir d'ornement à son triomphe, elle ne songea plus qu'à mourir pour éviter cette honte. Elle savoit bien qu'elle étoit observée par les gardes qu'on lui avoit donnés, qui, sous prétexte de lui faire honneur, la suivoient par-tout; & que d'ailleurs le tems pressoit, le jour du départ de César approchant. Pour le tromper donc encore mieux, elle le fit prier qu'elle pût aller rendre ses derniers devoirs au tombeau d'Antoine, & prendre congé de lui. César lui ayant accordé cette permission, elle s'y rendit effectivement pour baigner ce tombeau de ses larmes, & pour assurer Antoine, à qui elle adressa son discours comme si elle l'eût eu sous les yeux, qu'elle alloit bientôt lui donner une preuve plus certaine de son amour.

Après cette funeste protestation, qu'elle accompagna de ses pleurs & de ses soupirs, elle fit couvrir le tombeau de fleurs, & revint dans sa chambre. Puis elle se mit au bain, & du bain à la table, ayant ordonné qu'on lui servît un repas magnifique. Au lever de la table, elle écrivit un billet à César, & ayant fait sortir tous ceux qui étoient

dans sa chambre , excepté ses deux femmes , elle ferma la porte sur elle , se mit sur un lit de repos , & demanda une corbeille où il y avoit des figues , qu'un paysan venoit d'apporter. Elle la mit auprès d'elle , & un moment après on la vit se coucher sur son lit , comme si elle se fût endormie. Mais c'est que l'aspic , qui étoit caché parmi les fruits , l'ayant piquée au bras qu'elle lui avoit tendu , le venin avoit aussi-tôt gagné le cœur , & l'avoit tuée sans douleur , & sans qu'on s'en apperçût. Les gardes avoient ordre de ne rien laisser passer qui ne fût visité exactement ; mais ce paysan travesti , qui étoit un fidèle serviteur de la Reine , joua si bien son personnage , & il parut si peu d'apparence de tromperie dans un panier de fruits , que les gardes le laissèrent entrer. Ainsi toute la prévoyance de César lui fut inutile.

Il ne douta point de la résolution de Cléopâtre , après avoir lu le billet qu'elle lui avoit écrit pour le prier de permettre que son corps fût mis auprès de celui d'Antoine dans un même tombeau ; & il dépêcha promptement deux Officiers pour la prévenir. Mais quelque diligence qu'ils pussent faire , ils la trouvèrent morte.

Cette ^a Princesse étoit trop fière ,
 & trop au-dessus du commun , pour
 souffrir qu'on la menât en triomphe
 attachée au char du Vainqueur. Déter-
 minée à mourir , & par-là devenue ca-
 pable des plus féroces résolutions , elle
 vit d'un air sec & tranquille couler
 dans ses veines le poison mortel de
 l'aspic.

Cléopâtre mourut à l'âge de trente-
 neuf ans , dont elle en avoit régné vingt-
 deux depuis la mort de son pere. Les
 statues d'Antoine furent abattues , &
 celles de Cléopâtre demeurèrent sur
 pied , un certain Archibius , qui avoit
 été attaché au service de Cléopâtre ,
 ayant donné mille talens à César , afin
 qu'elles ne fussent pas traitées comme
 celles d'Antoine.

3. millions.

Après la mort de Cléopâtre , l'Egyp-
 te fut réduite en province Romaine ,

^a Aufa & jacentem visere regiam

Vultu sereno fortis, & asperas

Tractare serpentes , ut atrum

Corpore combiberet venenum ;

Deliberata morte ferocior ,

Sævis Liburnis scilicet invidens

Privata deduci superbo

Non humilis mulier triumpho

Horat. Od. 37. Lib. 2.

Q V.

& gouvernée par un Préfet qu'on y en-
voyoit de Rome. Le règne des Ptolé-
mées en Egypte , à en placer le com-
mencement à l'année même de la mort
d'Alexandre le Grand , avoit duré deux
cents quatre-vingts-treize ans , depuis
l'an du Monde 3681 jusqu'à l'an 3974.

C O N C L U S I O N

de toute l'Histoire ancienne.

Nous avons vu jusqu'ici , sans par-
ler de l'ancien & premier Royaume
d'Egypte , & de quelques Etats séparés
des autres , & comme isolés , trois
grands Empire se succéder l'un à l'au-
tre par une ruine mutuelle pendant
une longue suite de siècles , & dispa-
roître enfin entièrement à nos yeux :
l'Empire des Babyloniens , l'Empire
des Médes & des Perses , l'Empire des
Macédoniens & des Princes Grecs suc-
cesseurs d'Alexandre. Reste un quatrié-
me Empire ; c'est celui des Romains ,
qui , ayant déjà absorbé la plûpart de
ceux qui l'ont précédé , étendra encore
ses conquêtes ; & qui lui-même , après
avoir tout soumis à son pouvoir par la
force des armes , sera déchiré comme
en différens morceaux , & par ce dé-
membrement donnera lieu à l'établif-

sement de presque tous les Royaumes qui partagent maintenant l'Asie, l'Europe, & l'Afrique. Voilà, à proprement parler, un tableau raccourci de la durée de tous les siècles, de la gloire & de la puissance de tous les Empires de la terre, en un mot de tout ce que la grandeur humaine a de plus brillant, & de plus capable d'exciter l'admiration. Tout s'y trouve généralement réuni par un heureux concours : la beauté d'esprit & la finesse du goût, accompagnés d'un solide jugement ; le rare talent de la parole porté au plus sublime degré de perfection, sans s'écarter du naturel & du vrai ; la gloire des armes avec celle des Arts & des Sciences ; la valeur dans les conquêtes, & l'habileté dans le gouvernement. Quelle foule de grands hommes de toute sorte ne se présente point à l'esprit ! Que de Rois puissans & environnés de gloire ! Que de grands Capitaines ! Que de fameux Conquérans ! Que de sages Magistrats ! Que de savans Philosophes ! Que d'admirables Législateurs ! On est enchanté de voir dans de certains siècles & de certains pays comme privilégiés, un zèle ardent pour la justice, un vif amour pour la patrie, un noble désintéressement, un géné-

reux mépris des richesses, & une estime de la pauvreté qui nous étonne & nous effraie, tant elle nous paroît au-dessus des forces humaines.

Voilà comme nous pensons & comme nous jugeons. Mais pendant que nous sommes dans l'admiration & dans l'extase à la vue de tant de vertus éclatantes, le souverain Juge, juge estimateur de toutes choses, n'y voit que petitesse, que bassesse, que vanité, qu'orgueil; &, pendant que les hommes se donnent bien des mouvemens pour perpétuer la puissance de leur maison, pour fonder des Royaumes, & pour les éterniser si cela étoit possible, Dieu du haut de son trône, renverse tous leurs projets, & fait servir leur ambition même à l'exécution de ses vues infiniment supérieures à toutes nos pensées. Lui seul connoît son œuvre & ses desseins. Tous les siècles

Ecl. 36. 17. lui sont présens : *conspēctor saeculorum*.

Dan. c. 2.

Il a marqué à tous les Empires leur sort & leur durée. Dans toutes ces différentes révolutions que nous avons vues, rien n'est arrivé au hasard. On fait que sous l'image de cette statue que vit Nabucodonosor, d'une hauteur énorme & d'un regard effrayant, dont la tête étoit d'or, la poitrine &

les bras d'argent , le ventre & les cuisses d'airain , & les jambes de fer , mais une petite partie des pieds de fer , & l'autre d'argile ; Dieu a voulu représenter les quatre grands Empires , réunissant en eux , comme la suite de cette Histoire nous l'a fait voir , tout ce qu'il y a d'éclat , de grandeur , de force , de puissance. Que faut-il au Tout-puissant pour renverser ce formidable Colosse , pour le briser & le réduire en poudre ? *Une petite pierre qui d'elle-même , & sans la main d'aucun homme , se détachant de la montagne , ira frapper ce Colosse au pied. Alors le fer , l'argile , l'airain , l'argent & l'or se briseront tous ensemble , & deviendront comme la menue paille que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été , & ils disparaîtront sans qu'il s'en trouve plus rien en aucun lieu ; mais la pierre qui avoit frappé la statue , deviendra une grande montagne qui remplira toute la terre.*

Nous voyons de nos yeux l'accomplissement de cette admirable prophétie de Daniel , du moins pour une partie. JESUS-CHRIST , descendu du Ciel pour s'incarner dans le sein sacré de la sainte Vierge , sans la participation d'aucun homme , est la petite pierre détachée

de la montagne sans aucun secours humain. Le caractère qui domine dans sa personne , dans ses parens , dans son extérieur , dans sa maniere d'enseigner , dans ses disciples , en un mot dans tout ce qui l'environnoit , étoit la simplicité , la pauvreté , l'humilité qui fut si extrême , qu'elle cacha aux yeux des Juifs orgueilleux l'éclat divin de ses miracles , quelque brillant qu'il fût , & aux yeux du démon même , si perçans & si attentifs , les preuves sensibles de sa divinité..

Malgré cette foiblesse & cette bassesse même apparente , JESUS-CHRIST fera certainement la conquête de tout l'univers. C'est sous cette idée qu'un *Apocal. 6. 1.* prophète nous le représente : *Exivit vincens ut vinceret.* Son œuvre & sa mission est de *former ici à son pere un royaume qui ne sera jamais détruit ; un royaume qui ne passera point dans un autre peuple , comme ceux dont jusqu'ici nous avons vu l'histoire ; qui renversera & qui réduira en poudre tous ces royaumes , & qui subsistera éternellement.*

Le pouvoir accordé à JESUS-CHRIST , fondateur de cet Empire , est sans borne , sans mesure , & sans fin. Les Rois , qui se glorifient tant dans leur puis-

lance , n'ont rien qui approche tant soit peu de celle de JÉSUS-CHRIST. Ils ne dominent point sur les volontés des hommes , ce qui est proprement régner. Leurs sujets peuvent penser tout ce qu'ils veulent indépendamment d'eux. Il y a une infinité d'actions particulières qui ne se font point par leur ordre , & qui échappent à leur connoissance aussi-bien qu'à leur pouvoir. Leurs desseins avortent & s'évanouissent , souvent de leur vivant même. Toute leur grandeur au moins disparaît & périt avec eux. Il n'en est pas ainsi de JÉSUS-CHRIST. *Toute puissance* Math. 28. 18.
lui a été donnée dans le ciel & dans la terre. C'est principalement sur les esprits & sur les cœurs qu'il l'exerce. Rien ne se fait que par son ordre ou par sa permission. Tout est réglé par sa sagesse & par sa puissance. Tout coopère directement ou indirectement à l'accomplissement de ses desseins.

Pendant que tout est en mouvement sur la terre , que les Etats & les Empires passent avec une rapidité incroyable , & que les hommes eux-mêmes , vainement occupés de ce spectacle extérieur , sont entraînés aussi par ce torrent sans presque s'en appercevoir : il se passe en secret un ordre de choses

inconnu & invisible , qui décide néanmoins de notre sort pour l'éternité. La durée des siècles n'a pour but que la formation du corps des Elus. Il s'augmente & se perfectionne tous les jours. Quand il aura reçu son parfait accomplissement par la mort du dernier des Elus , *alors viendra la fin & la consommation de toutes choses , lorsque JESUS-CHRIST aura remis son royaume à Dieu son Pere , & qu'il aura détruit tout empire , toute domination , & toute puissance. Puissions - nous tous avoir part à cet heureux Royaume , qui a pour Loi la vérité , pour Roi la charité , & pour durée l'éternité ! Fiat , fiat.*





LIVRE VINGT-DEUXIEME.

DES ARTS

ET

DES SCIENCES.

AVANT-PROPOS.

*Combien l'invention des Arts & des
Sciences a été utile au genre humain.
Elle doit être attribuée à Dieu*

L'HISTOIRE des Arts & des Sciences, & de ceux qui s'y sont distingués par un mérite particulier, est, à proprement parler, l'histoire de l'esprit humain; laquelle, en un certain sens, ne le cède point à celle des Princes & de Héros, que l'opinion commune place au suprême degré d'élevation & de gloire. Je ne prétends point, en parlant ainsi, donner atteinte à la différence des états & des condi-

tions, ni confondre ou égaler les rangs que Dieu lui-même a distingués parmi les hommes. Il a mis sur nos têtes les Princes, les Rois, les Chefs des Etats, qu'il a rendus dépositaires de son autorité; & , après eux, les Généraux d'armée, les Ministres, les Magistrats, & tous ceux avec qui le Souverain partage les soins du gouvernement. L'honneur qu'on leur rend, & les prééminences qu'ils possèdent, ne sont point de leur part une usurpation. C'est la divine Providence elle-même, qui a marqué leurs rangs, & qui nous commande la soumission, l'obéissance, & le respect pour ceux qui tiennent sa place.

Mais il est un autre ordre de choses, & s'il est permis de parler ainsi, un autre arrangement de cette même Providence, qui, sans toucher à ce premier genre de grandeur dont j'ai parlé, en établit un autre totalement différent, où la distinction ne vient ni de la naissance, ni des richesses, ni de l'autorité, ni de l'élévation des places; mais uniquement du mérite & du savoir. C'est elle qui règle encore ici les rangs par le partage libre & purement volontaire des talens de l'esprit, qu'elle distribue comme il lui plaît, & à qui il lui plaît, sans aucun égard pour la qualité & la

la noblesse des personnes. Elle forme par l'assemblée des Savans. en tout genre une nouvelle espèce d'empire , infiniment plus étendu que tous les autres , qui réunit tous les siècles & tout les pays , sans distinction , ni d'âge , ni de sexe , ni de condition , ni de climats. Ici le Roturier se trouve de niveau avec le Noble , le Sujet avec le Prince , & souvent les devancent.

La loi primitive & le titre légitime pour mériter de solides louanges dans cet Empire Littéraire , est que chacun soit content de sa place ; qu'il ne porte point envie à la gloire des autres ; qu'il les regarde comme des collègues destinés , aussi-bien que lui , par la Providence à enrichir la Société , & à en devenir les bienfaiteurs ; & qu'il se souvienne avec reconnoissance de qui il tient ses talens , & pourquoi il les a reçus. Car enfin , ceux qui se distinguent le plus parmi les Savans , peuvent-ils croire qu'ils se soient donnés eux-mêmes l'étendue de la mémoire , la facilité de comprendre , l'industrie pour inventer & faire des découvertes , la beauté , la vivacité , la pénétration de l'esprit ? & s'ils tiennent d'ailleurs tous ces avantages , pourquoi en tireroient-ils vanité ? Mais croient-ils pouvoir en

user à leur gré, & ne chercher dans l'usage qu'ils en font, que leur gloire & leur réputation? Comme la Providence ne place les Rois sur le trône, que pour le bien des peuples, elle ne distribue aussi les divers talens de l'esprit aux hommes, que pour l'utilité publique. Mais de même que, dans les Etats, on voit quelquefois des usurpateurs & des tyrans, qui, pour s'élever eux seuls, oppriment tous les autres, il peut y avoir aussi parmi les Savans, si j'ose m'exprimer ainsi, une sorte de tyrannie d'esprit, qui consiste à voir d'un œil jaloux le succès des autres, à être blessé de leur réputation, à rabaisser leur mérite, à n'estimer que soi-même, & à vouloir dominer seul. Défaut haïssable, qui déshonore les Lettres! La solide gloire de l'Empire Littéraire dont il s'agit, je ne puis trop le répéter, est de travailler, non pour soi, mais pour le genre humain; & c'est, j'ose le dire, ce qui le met beaucoup au dessus de tous les autres Empires du monde.

Les conquêtes qui occupent la plus grande partie de l'Histoire, & qui attirent le plus d'admiration, n'ont pour effet ordinaire, que le ravage des terres, la destruction des Villes, le carna-

ge des hommes. Ces Héros si vantés dans l'antiquité, ont-ils rendu de leur tems un seul homme meilleur ? Ont-ils fait beaucoup d'heureux ? Et si , par la fondation des Villes & des Empires , ils ont procuré à la postérité quelque avantage , combien l'ont-ils fait acheter à leurs Contemporains par les flots de sang qu'ils ont versés ? Ces avantages même sont bornés à certains lieux & à une certaine durée. De quelle utilité sont aujourd'hui pour nous , ou Nemrod , ou Cyrus , ou Alexandre ? Tous ces grands noms , toutes ces victoires , qui ont étonné les hommes de tems en tems ; tous ces Princes , tous ces Conquérans , toutes ces magnificences , tous ces grands desseins sont rentrés dans le néant à notre égard : ce sont des vapeurs qui se sont dissipées , & des phantômes qui se sont évanouis.

Mais les Inventeurs des Arts & des Sciences ont travaillé pour tous les siècles. Nous jouissons encore du fruit de leur travail & de leur industrie. Ils ont pourvu de loin à tous nos besoins. Ils nous ont procuré toutes les commodités de la vie. Ils ont converti à nos usages toute la nature. Ils ont forcé les matières les plus intraitables à nous

servir. Ils nous ont appris à tirer des entrailles de la terre , & des abymes mêmes de la mer , de précieuses richesses ; & , ce qui est infiniment plus estimable , ils nous ont ouvert les trésors de toutes les Sciences , ils nous ont conduits aux connoissances les plus sublimes , les plus utiles , les plus dignes de l'homme. Ils nous ont mis dans les mains & sous les yeux ce qu'il y a de plus propre à orner l'esprit , à régler les mœurs , à former de bons Citoyens , de bons Magistrats , de bons Princes.

Voilà une partie des biens que nous ont procurés ceux qui ont inventé & perfectionné les Arts & les Sciences. Pour en mieux connoître le prix & la valeur , transportons - nous en esprit jusqu'à l'enfance du monde , & jusqu'à ces siècles grossiers , où l'homme , condamné à manger son pain à la sueur de son front , se trouvoit sans secours & sans instrumens , obligé néanmoins de labourer la terre pour en tirer sa nourriture , de se construire des cabanes & des toits pour se mettre en sûreté , de se préparer des vêtemens pour se défendre du froid & des pluies , en un mot , d'imaginer les moyens de satisfaire à tous les besoins de la vie. Que

de travaux ! que d'embarras ! quelles inquiétudes ! Tout cela nous a été épargné.

Nous ne sentons point assez l'obligation que nous avons à ces hommes également industrieux & laborieux , qui ont fait les premiers essais des Arts , & qui se sont appliqués les premiers à ces utiles mais pénibles recherches. Si nous sommes commodément logés , si nous sommes vêtus , si nous avons des Villes , des murs, des habitations , des temples , c'est à leur industrie & à leur travail que nous le devons. C'est par leur secours que nos mains cultivent les champs , bâtissent des maisons , font des étoffes & des habits, travaillent en cuivre & en fer ; & , pour passer de l'utile & du nécessaire à l'agréable , qu'elles usent du pinceau , qu'elles manient le ciseau & le burin , qu'elles touchent des instrumens. Ce sont-là des avantages & des bienfaits solides , stables , permanens , qui ont toujours été en croissant depuis leur origine ; qui s'étendent à tous les siècles , à toutes les nations , & à tous les hommes en particulier ; qui se perpétueront d'âge en âge , & dureront autant que le monde. Tous les Conquérans ensemble ont-ils fait quelque

chose qui puisse être mis en parallèle avec de tels services? Cependant toute notre admiration se tourne , pour l'ordinaire , du côté de ces Héros de sang; & à peine rappellons-nous dans notre esprit ce que nous devons aux Inventeurs des Arts.

Mais il faut remonter plus haut , & rendre un juste hommage de louange & de reconnoissance à celui qui seul en a été & en a pu être l'auteur. C'est une vérité reconnue par les Payens même , & Cicéron l'atteste bien clairement , que c'est de Dieu seul que les hommes tiennent toutes les commodités de la vie : *Omnes mortales sic habent , externas commoditates à diis se habere.*

Pline le Naturaliste s'explique encore plus fortement , c'est en parlant des merveilleux effets des simples & des herbes par rapport aux maladies; & l'on peut appliquer le même principe à mille autres effets qui paroissent encore plus étonnans. » ^a C'est , dit-il ,

Zib. 3. de nat. deor. n. 86.

Plin. l. 20. in Proœm.

Id. l. 27. c. 12. 2. & 3.

a Quæ si quis ullo fortè ab homine excogitari potuisse credit, ingrâtè deorum munera intelligit . . . Quod certè casu apertum quis dubitet ? . . . Hic ergo casus , hic est ille , qui

plurima in vita invenit Deus. Hoc habet nomen , per quem intelligitur eadem & parens rerum omnium & magistra natura. *Plin.*

» connoître

» connoître mal les présens de la Di-
 » vinité, & les payer d'ingratitude,
 » que de vouloir en faire honneur aux
 » hommes. Le hazard paroît avoir don-
 » né lieu à ces découvertes, cela est
 » vrai: mais ce hazard est Dieu même;
 » & par ce nom, aussi-bien que par
 » celui de Nature, c'est lui seul qu'il
 » faut entendre.

En effet, pour peu qu'on réfléchisse
 au peu de rapport & de proportion
 qui paroît par exemple entre les ou-
 vrages d'or, d'argent, de fer, de cui-
 vre, de plomb, & la matière brute ca-
 chée dans la terre dont on les forme;
 entre une toile soit fine ou déliée, soit
 plus solide & plus forte, & le lin ou
 le chanvre; entre des étoffes de toute
 sorte, & la toison des brebis; entre
 la beauté éclatante de la soie, de la
 difformité d'un hideux insecte: on doit
 se convaincre que, jamais l'homme
 abandonné à ses propres lumières,
 n'auroit pu faire de si heureuses dé-
 couvertes. Il est vrai, comme Plin l'a
 remarqué, que le hazard paroît avoir
 donné lieu à la plûpart des inventions.
 Mais qui ne voit que Dieu, pour met-
 tre notre reconnoissance à l'épreuve,
 affecte de se cacher sous ces événemens
 fortuits comme sous autant de voiles.

au travers desquels la raison , pour peu qu'elle soit éclairée de la foi , reconnoît aisément la main bienfaisante qui nous comble de tant de biens !

La divine Providence se montre du moins encore autant dans plusieurs découvertes modernes , qui nous paroissent maintenant de la dernière facilité , & qui ont pourtant échappé pendant tous les siècles précédens aux lumières & aux recherches de tant de personnes appliquées à étudier & à perfectionner les Arts ; jusqu'à ce qu'il ait plu à Dieu de leur ouvrir les yeux , & de leur montrer ce qu'ils ne voyoient pas.

On peut mettre de ce nombre l'invention des moulins , soit à eau , soit à vent , si commodes pour les usages de la vie , qui n'est pas cependant fort ancienne. Les Anciens gravoient sur du cuivre. Comment n'ont-ils point fait reflexion , qu'en imprimant sur du papier ce qu'ils avoient gravé , ils pourroient écrire en un moment , ce qu'on avoit été si long-tems à graver avec le burin ? Il n'y a néanmoins qu'environ trois cens ans que l'Art d'imprimer des Livres a été trouvé. On en peut dire autant de la poudre à canon , qui a bien manqué à nos anciens

Conquérans , & qui eût abrégé de beaucoup la longueur de leurs sièges. La Bouffole, c'est-à-dire, une aiguille aimantée, suspendue sur un pivot dans une boîte , a de si merveilleuses utilités , que c'est elle seule qui nous a donné la connoissance d'un nouveau Monde , & qui lie tous les peuples de la terre par le commerce. Comment les hommes , qui connoissoient toutes les autres propriétés de l'aiman , ont-ils été si long-tems sans en découvrir une qui étoit d'une si grande importance ?

On doit , ce me semble , également conclure, & de l'incroyable difficulté de certaines découvertes qui n'avertissoient par aucune apparence , & qui sont pourtant presque aussi anciennes que le monde ; & de l'extrême facilité d'autres inventions , qui sembloient se montrer d'elles-mêmes , & qui cependant n'ont été trouvées qu'après bien des siècles, que les unes & les autres sont absolument soumises aux ordres d'un Etre supérieur, qui gouverne l'univers avec une sagesse & une puissance infinies.

Nous ignorons à la vérité les raisons de la différente conduite que Dieu a gardée dans la manifestation de ces mys-

tères de la nature , du moins pour la plûpart; mais elle n'en est pas pour cela moins respectable. Ce qu'il en laisse quelquefois entrevoir dans certaines découvertes , doit nous instruire pour toutes les autres. Christophe Colomb conçoit le dessein d'aller chercher de nouvelles terres. Il s'adresse pour cela à plusieurs Princes , qui regardent son entreprise comme une folie : elle paroïssoit telle en effet. Mais il portoit en lui-même , par rapport à cette entreprise , un penchant comme naturel , un desir ardent & persévérant , qui le rendoit empressé , inquiet , invincible à tous les obstacles & à toutes les remontrances. Qui lui avoit inspiré ce hardi dessein , & donné cette constance inébranlable , sinon Dieu , qui avoit résolu de toute éternité de faire passer la lumière de l'Evangile aux peuples du nouveau Monde ? L'invention de la Boussole en fut l'occasion. La Providence avoit marqué un tems précis pour ce grand événement. Le moment n'en pouvoit être ni avancé , ni retardé. Voilà pourquoi cette découverte a été si long-tems différée , & ensuite si promptement & si courageusement exécutée.

Après ces observations que j'ai cru

nécessaires pour plusieurs de mes Lecteurs , j'entrerai en matière. Je diviserai en trois Livres tout ce qui regarde les Arts & les Sciences. Dans le premier , je traiterai de l'Agriculture , du Commerce , de l'Architecture , de la Sculpture , de la Peinture , de la Musique. Dans le second , je parlerai de la Science militaire , & de ce qui regarde la levée & l'entretien des troupes , les batailles , & les sièges tant par terre que par mer. Dans le dernier Livre , qui terminera tout mon Ouvrage , je parcourerai les Arts & les Sciences qui ont plus de rapport à l'esprit : la Grammaire , la Poétique , l'Histoire , la Rhétorique , & la Philosophie , avec toutes les parties qui en dépendent , ou qui y ont quelque rapport.

Je dois avertir par avance , avec la franchise dont j'ai fait profession jusqu'ici , que j'entreprends de traiter une matière , dont plusieurs parties me sont presque entièrement inconnues. J'ai besoin , par cette raison , d'une nouvelle indulgence. Je demande qu'il me soit permis d'user librement , comme j'ai toujours fait , (& j'y suis forcé plus que jamais) de tous les secours que je trouverai à ma rencontre. Je courrai risque de perdre la gloire d'être

Auteur & Inventeur.. J'y renonce volontiers, pourvu que je puisse avoir celle de plaire à mes Lecteurs, & de leur être de quelque utilité. On ne doit point s'attendre à trouver ici une érudition profonde, comme la matière semble le comporter. Je ne prétends point instruire les Savans, mais choisir ce qu'il y a dans tous les Arts le plus à la portée du commun des Lecteurs.



CHAPITRE PREMIER. DE L'AGRICULTURE.

ARTICLE PREMIER.

*Antiquité de l'Agriculture. Son utilité.
Quelle estime on en faisoit dans les
anciens tems. Combien il est impor-
tant de la mettre en honneur, & dan-
gereux d'en négliger le soin.*

JE puis bien avec justice mettre à la tête des Arts l'Agriculture, qui a certainement sur tous les autres l'avantage & de l'antiquité & de l'utilité. On peut dire qu'elle est aussi ancienne que le monde, puisque c'est dans le Paradis terrestre même qu'elle a pris naissance, lorsqu'Adam, sorti tout récemment des mains de son Créateur, possédoit encore le précieux mais fragile trésor de son innocence. Dieu, l'ayant placé dans ce jardin de délices, lui en ordonna la culture, *ut operaretur illum* : non une culture pénible & laborieuse, mais facile & agréable, qui devoit lui tenir lieu d'amusement,

Gen. 2. 15

& lui faire contempler de plus près dans les productions de la terre la sagesse & la libéralité de son Maître.

Le péché d'Adam, ayant renversé tout cet ordre, & lui ayant attiré le funeste arrêt qui le condamna à manger son pain à la sueur de son visage, Dieu changea son plaisir en châtiment, & l'assujettit à un dur travail, qu'il n'auroit jamais connu, s'il avoit toujours ignoré le mal. La terre, devenue sourde & rebelle à ses ordres en punition de sa révolte contre Dieu, se couvrit de ronces & d'épines. Il fallut lui faire violence pour la contraindre de payer à l'homme un tribut, dont son ingratitude l'avoit rendu indigne, & la forcer par le labourage à lui fournir tous les ans une nourriture, qui lui étoit auparavant donnée gratuitement & sans peine.

On voit par-là jusqu'où remonte l'origine de l'Agriculture, qui, de punition qu'elle étoit, est devenue, par un singulier bienfait de Dieu, comme la mere & la nourricière du genre humain. Elle est en effet la source des véritables biens, & des richesses qui ont un prix réel, & qui ne dépendent pas de l'opinion des hommes : qui suffisent à la nécessité, & même aux dé-

lices : qui font qu'une nation n'a pas besoin des étrangers ; & qu'elle leur est nécessaire : qui font le principal revenu d'un Etat , & qui lui tiennent lieu de tous les autres s'ils viennent à lui manquer. Quand les mines d'or & d'argent seroient épuisées , & que l'espèce en seroit perdue ; quand les perles & les diamans demeureroient cachées dans le sein de la mer & de la terre ; quand le commerce seroit interdit avec les voisins ; quand tous les Arts , qui n'ont d'autre objet que l'embellissement & la parure seroient abolis : la fécondité seule de la terre tiendrait lieu de tout ; elle fourniroit une ressource abondante aux besoins publics ; & elle serviroit à nourrir & le peuple , & les armées qui le défendroient.

On ne doit pas être surpris , après cela , que l'Agriculture ait été autrefois si fort en honneur chez les Anciens : il doit paroître plutôt bien étonnant qu'elle ait cessé de l'être , & que celle de toutes les professions qui est la plus nécessaire & la plus indispensable , soit tombée dans un si grand mépris. Nous avons vu , dans tout le cours de notre Histoire , qu'une des principales attentions des Princes les plus sages , & des Ministres les plus habiles , étoit

de soutenir & d'encourager l'Agriculture.

Chez les Assyriens & chez les Perses, on récompensoit les Satrapes, dans le gouvernement desquels on trouvoit les terres bien cultivées, & l'on punissoit ceux qui négligeoient ce soin.

Dion. Hal. Antiq. Rom. l. 2. p. 135. Numa Pompilius, l'un des plus sages Rois dont il soit parlé dans l'antiquité, & qui a le mieux compris & le plus fidèlement rempli les devoirs de la royauté, avoit partagé tout le territoire de Rome en différens cantons. On lui rendoit compte exactement de la manière dont ils étoient cultivés; & il faisoit venir les Laboureurs, pour louer & encourager ceux dont les terres étoient bien tenues, & pour faire des reproches aux autres. Les biens de la terre, dit l'Historien, étoient regardés alors comme les plus justes & les plus légitimes de toutes les richesses, & préférés de beaucoup aux avantages que procure la guerre, qui ne sont pas de longue durée.

Id. l. 3. p. 177. Ancus Marcius, quatrième Roi des Romains, qui se piquoit de marcher sur les traces de Numa, après le culte des dieux & le respect pour la religion, ne recommandoit rien tant aux peuples, que la culture des terres, & la nour-

riture des troupeaux. Cet esprit se conserva long-tems chez les Romains, & a dans les tems postérieurs, celui qui s'acquittoit mal de ce devoir, s'attiroit l'animadversion du Censeur.

On favoit, par une expérience qui n'avoit jamais trompé, que la culture des terres, & la nourriture des bestiaux qui en est une suite & en fait partie, étoit pour un pays une source assurée & intarissable de richesse & d'abondance. L'Agriculture ne fut jamais plus considérée en aucun endroit du monde que dans l'Egypte, où elle faisoit un objet spécial du gouvernement & de la politique : & nul pays ne fut plus peuplé, plus riche, plus puissant. La force d'un Etat ne se mesure pas au terrain : c'est au nombre des citoyens, & à l'utilité de leurs travaux.

On a peine à comprendre comment un canton aussi borné que celui de la Terre promise pouvoit contenir & nourrir une multitude presque innombrable d'habitans : c'est que tout le pays étoit cultivé avec un soin extrême.

Ce que l'Histoire rapporte de l'opulence de plusieurs Villes de la Sicile, & en particulier des richesses immen-

a Agrum malè colere, | dicatur. *Plin. l. 18. c. 3.*
censurium probrum ju- |

ses de Syracuse, de la magnificence de ses édifices, des flottes puissantes qu'elle équippoit, & des armées nombreuses qu'elle mettoit sur pied, paroîtroit incroyable, s'il n'étoit attesté par tous les Auteurs anciens. D'où croit-on que la Sicile pût tirer de quoi suffire à de si énormes dépenses, sinon du fond même de la terre, qui y étoit mise à profit avec une industrie merveilleuse? On peut juger de l'attention que l'on y donnoit à la culture des terres par le soin que prit l'un des plus puissans Rois de Syracuse (c'est Hiéron II.) de composer un Livre sur cette matière, où il donnoit de sages avis & d'excellentes règles pour entretenir & augmenter la fertilité du pays.

Outre Hiéron, on a nommé encore d'autres Princes, qui n'ont pas jugé indigne de leur naissance & de leur rang de laisser à la postérité des préceptes sur l'Agriculture, tant ils en connoissoient l'utilité & le prix: Attale, surnommé Philométor roi de Pergame, & Archélaüs de Cappadoce. Je suis moins étonné que Platon, Xénophon, Aristote, & d'autres Philosophes, qui ont traité en particulier de

a De cultura agri præci- | apud externos. *Plin. l. 18.*
pere principale. suit etiam *cap. 3.*

la politique, n'aient pas omis cet objet qui en fait une partie essentielle. Mais, qui s'attendroit de voir paroître ici sur les rangs un général Carthaginois ? C'est Magon. Il falloit qu'il eût traité cette matière bien à fond, puisque son ouvrage, qu'on trouva à la prise de Carthage, étoit composé de vingt-huit volumes ; & qu'on en fit un grand cas, puisque le Sénat les fit traduire en latin, & qu'un des premiers Magistrats voulut bien se charger de ce soin. *D. Syllanus.* Cassius Dionysius *Varr. de re rust. l. 1. c. 1.* d'Utique les avoit traduits de Punique en Grec.

Cependant, Caton le Censeur avoit déjà donné ses livres sur cette même matière. Car Rome n'étoit point encore entièrement gâtée, & le goût de l'ancienne simplicité s'y conservoit encore jusqu'à un certain point. On se souvenoit au moins avec joie & avec admiration, qu'autrefois les Sénateurs habitoient presque toujours à la campagne ; qu'ils cultivoient eux-mêmes avec soin leurs propres terres, sans jamais porter d'avidés & d'injustes de-

a Antiquitus ab aratro arcessabantur ut Consules fierent. . . . Atilium sua manu spargentem semen qui missi erant conven-	runt. . . . Suos agros stu- diosè colebant, non alie- nos cupidè appetebant. <i>Cic. pro Rosc. Amer. n. 50.</i>
---	--

sirs sur celles des autres ; & que c'étoit souvent à la charrue qu'on alloit prendre des Consuls & des Dictateurs. Dans ces heureux tems, dit Pline, la terre, toute glorieuse de se voir cultivée par des mains victorieuses & triomphantes, sembloit faire des efforts, & produire des fruits avec plus d'abondance : c'est-à-dire, sans doute que ces grands hommes, également propres à manier la charrue & les armes, à ensemençer des terres, & à en conquérir, s'appliquant plus sérieusement à l'ouvrage, travailloient aussi avec plus de succès.

En effet, quand un homme de condition, qui a un génie supérieur, s'applique aux Arts, l'expérience nous apprend qu'il le fait avec plus d'habileté, plus de lumière, plus d'industrie, plus de goût, plus d'inventions & de découvertes nouvelles, plus d'essais différens : au lieu qu'un homme du peuple demeure toujours renfermé servi-

a Quænam ergo tantæ ubertatis causa erat ? Ipsorum tunc manibus imperatorum colebantur agri : (ut fas est credere) gaudente terra vomere lauroreato , & triumphali aratore ; sive illi eâdem curâ	semina tractabant , quæ bella , eâdemque diligentia arva disponebant , quæ castra ; sive honestis manibus omnia lætius proveniunt , quoniam & curiosius fiunt. <i>Plin. l. 18.</i> c. 3.
--	--

lement dans sa routine & dans les anciennes coutumes. Rien ne le réveille, rien ne l'élève au-dessus de l'habitude, & après plusieurs années de travail il demeure toujours le même, sans faire aucun progrès dans la profession qu'il exerce.

Ces grands hommes que je viens de nommer, n'avoient entrepris d'écrire sur l'Agriculture, que parce qu'ils en connoissoient l'importance; & la plupart en avoient fait l'épreuve par eux-mêmes. On fait quel goût Caton avoit pour la vie rustique, & avec quelle application il s'y étoit exercé. L'exemple d'un ancien Romain, dont la métairie étoit tout près de la sienne, lui servit infiniment. (C'étoit Manius Curius Dentatus, qui avoit reçu trois fois l'honneur du triomphe.) Caton alloit souvent s'y promener; & considérant la petitesse de cette terre, la pauvreté & la simplicité de la maison, il se sentoît pénétré d'admiration pour cet illustre personnage qui, étant devenu le plus grand des Romains, ayant vaincu les nations les plus belliqueuses,

*Plutarc. in
Cat. p. 337.*

a Hunc, & incomptis Curium capillis
 Utilem bello tulit, & Camillum,
 Sæva paupertas, & avitus apto
 Cumulare fundus.

& chassé Pyrrhus de l'Italie, cultivoit lui-même ce petit coin de terre, & après tant de triomphes habitoit encore une si chétive maison. C'est ^a là, disoit-il en lui-même, que les Ambassadeurs des Samnites l'ayant trouvé assis auprès de son foyer où il faisoit cuire des légumes, & lui ayant offert une grosse somme d'or, reçurent de lui cette sage réponse : *Que l'or n'étoit point nécessaire à celui qui savoit se contenter d'un tel dîner ; & que pour lui il trouvoit plus beau de vaincre ceux qui avoient cet or, que de le posséder.* Plein de ces pensées, Caton s'en retournoit chez lui, & faisant de nouveau la revue de sa maison, de ses champs, de ses esclaves, & de toute sa dépense, il augmentoit son ardeur pour le travail, & retranchoit toute vaine superfluité.

Quoique jeune encore, il faisoit lui-même l'admiration de tous ceux qui le connoissoient. Valérius Flaccus, l'un des plus nobles & des plus puissans de Rome, avoit des terres contigues à la

^a Curio ad focum sedenti magnum auri pondus Samnites cum attulissent, repudiati ab eo sunt. Non enim aurum habere, *sed iis qui habere aurum imperare.* C'est Caton lui-même que Cicéron fait ainsi parler dans le Livre de la Vieillesse. n. 55.

petite métairie de Caton. Là, il entendoit souvent parler ses esclaves de la manière de vivre de son voisin, & du travail qu'il faisoit aux champs. On lui racontoit que dès le matin il alloit aux petites Villes des environs plaider & défendre les causes de ceux qui s'adressoient à lui. Que de-là il revenoit dans son champ, où jettant une méchante tunique sur ses épaules, si c'étoit en hiver, & presque nud, si c'étoit en été, il travailloit avec ses domestiques; &, après le travail, assis avec eux à table, il mangeoit du même pain, & buvoit * du même vin.

On voit, par ces exemples, jusqu'où ces anciens Romains portoient l'amour de la simplicité, de la pauvreté, & du travail des mains. Je lis avec un plaisir singulier, dans Varron, les reproches spirituels & sensés, que fait un Sénateur Romain à Appius Claudius l'Augur, sur la magnificence de ses maisons de campagnes, en les comparant

* Cela me fait souvenir d'un bon mot de Pline le Jeune, qui ne donnoit point à ses affranchis du vin différent du sien. Comme on lui représentoit que cela lui devoit coûter beaucoup : » Non, dit-il : car mes affranchis ne boi-

» vent pas du même vin
» que moi, mais je bois
» du même vin qu'eux ». Quia sci'icet liberti mei non idem quod ego bibunt, sed idem ego quod liberti. Plin. Lib. 2. Epist. 6.

Varr. l. 3. c. 2.

à la simplicité du lieu où ils se trou-
voient actuellement. » Ici, dit-il, on
» ne voit ni tableaux, ni statues, ni
» boiserie, ni plancher parqueté; mais
» en récompense, on y trouve tout
» ce qui convient au labour des ter-
» res, à la culture des vignes, à la
» nourriture des bestiaux. Chez vous,
» tout brille d'or, d'argent, de mar-
» bre; mais nul vestige de terres la-
» bourables, ni de vignobles. On ne
» rencontre nulle part ni bœuf, ni
» vache, ni brebis. Point de foin dans
» les magasins, point de vendange dans
» les celliers, point de moisson dans
» les greniers. Est-ce donc là une mé-
» tairie? En quoi ressemble-t-elle à
» celle que possédoient votre ayeul &
» votre bisayeul?

Depuis que le luxe se fut ainsi in-
troduit chez les Romains, il s'en fal-
loit bien que leurs campagnes fussent
tenues comme autrefois, & rapportas-
sent autant de revenu. Dans ^a un tems
où la terre n'étoit cultivée que par des
esclaves & par de vils mercénaires,
que pouvoit-on attendre de pareils ou-

a Nunc eadem illa (arva) | ergastulorum non eadem
vincti pedes, damnatae | emolumenta esse, quæ fue-
manus, inscripti vultus | rint Imperatorum. *Plin.*
exercent... Nos miramur | l. 18. c. 3.

vriers, qu'on ne faisoit travailler qu'à force de mauvais traitemens ? Aussi, est-ce un des plus grands défauts, & des plus contraires au bon sens, qu'ont remarqué dans les derniers tems chez les Romains, tous ceux qui ont écrit sur ces matières : parce que pour cultiver soigneusement des terres, il faut y travailler d'affection & s'y plaire, & pour cela y trouver son intérêt & son profit.

Il est donc très-important pour mettre en valeur toute la terre d'un Royaume, ce qui est bien plus utile que d'en étendre les limites, de faire en sorte que chaque pere de famille, qui demeure dans les bourgades & les hameaux, ait quelque portion de terre qui lui appartienne en propre, afin que ce champ, qui lui est plus cher que tout autre, soit cultivé avec soin ; que sa famille s'y intéresse, qu'elle s'y attache, qu'elle y subsiste, & qu'elle soit par-là retenue dans le pays. Lorsque les gens de la campagne ne sont pas dans leur bien, & qu'ils sont simplement à gage, ils ne donnent qu'une partie de leur soin, & travaillent même à regret. Un ^a Seigneur & un Maî-

^a Lucium Volusium | tris familias felicissimum
asseverantem audiui, pa- | fundum esse, qui colonos

tre doivent souhaiter que leurs terres, leurs fermes demeurent long-tems dans une même famille, & que leurs fermiers se succèdent de pere en fils : ils s'y affectionnent tout autrement. Et ce qui fait l'intérêt des particuliers, fait aussi le bien de l'Etat en général.

Mais quand un laboureur ou un fermier ont acquis quelque bien par leur industrie & par leur application, ce qui est fort à désirer pour l'avantage même du Maître, ce n'est pas sur ce bien, dit Cicéron, qu'il faut mesurer les charges qu'on leur impose, mais sur les terres mêmes qu'ils font valoir, dont il faut estimer le produit, & examiner équitablement ce qu'elles peuvent porter de charges & d'impositions. Car surcharger ainsi & accabler ceux qui ont bien fait leurs affaires, uniquement parce qu'ils les ont bien faites, c'est punir l'industrie, & l'éteindre : au lieu que dans tout Etat bien policé, on a toujours cru qu'il

iadigenas haberet, & ranquam in paterna possessione natos, jam inde à cunabilis longa familiarite retineret. *Colum. l. 1. c. 7.*

a Cum aratori aliquod onus imponitur, non

omnes, si quæ sunt præterea, facultates, sed arationis ipsius vis ac ratio consideranda est, quid ea sustinere, quid pati, quid efficere possit ac debeat.

Cic. Verr. de frum. n. 199.

faalloit l'animer par l'émulation & par la récompense.

Une des causes du peu de produit que l'on tire des terres, est qu'on ne regarde point l'Agriculture comme un Art qui ait besoin d'étude, de réflexions, ou de règles : chacun est abandonné à son goût & à la pratique, sans que personne songe à en faire un examen sérieux, à tenter des épreuves, & à joindre les préceptes à l'expérience. Les a Anciens ne pensoient pas ainsi. *Colum. l. 1. c. 1.* Ils jugeoient trois choses nécessaires pour réussir dans l'Agriculture. *Le vouloir* : il faut l'aimer, s'y affectonner, s'y plaire, prendre à cœur cette occupation, & en faire son plaisir. *Le pouvoir* : il faut être en état de faire les dépenses nécessaires pour les engrais, pour le labour, & pour tout ce qui peut améliorer une terre ; & c'est ce qui manque à la plupart des laboureurs. *Le savoir* : il faut avoir étudié à fond tout ce qui a rapport à la culture des terres, sans quoi les deux premières parties, non-seulement deviennent inutiles, mais causent de grandes pertes au pere de famille, qui a la douleur de voir que le produit des

a Debemus & imitari | mus quædam experientia
alios, & aliter ut facia- | tentare. *Varro, l. 1. c. 18.*

terres ne répond nullement aux frais qu'il a avancés, & à l'espérance qu'il en avoit conçue, parce que les dépenses ont été faites sans discernement & sans connoissance de cause. A ces trois parties on en peut ajouter une quatrième, & les Anciens ne l'avoient pas oubliée, c'est ^a l'*expérience* qui domine dans tous les Arts, qui est infiniment au-dessus des préceptes, & qui nous fait mettre à profit les fautes mêmes que nous avons commises; car souvent, c'est en faisant mal qu'on apprend à bien faire.

L'Agriculture étoit dans toute une autre estime chez les Anciens que parmi nous. La preuve en est dans la multitude & la qualité des Ecrivains qui avoient traité cette matière. Varron en cite jusqu'à cinquante parmi les Grecs seuls. Il en a écrit aussi, & Columelle après lui. Ces trois Auteurs latins, Caton, Varron, Columelle, entrent dans un détail merveilleux sur toutes les parties de l'Agriculture. Seroit-ce un travail ingrat & stérile, que de com-

a Usus & experientia
dominantur in artibus,
neque est ulla disciplina,
in qua non peccando
discatur. Nam ubi quid
perperam administratum

cesserit improspere, vita-
tur quod fefellerat, illu-
minatque rectam viam do-
centis magisterium. Co-
lum. *Ibid.*

parer leurs avis & leurs réflexions avec la pratique.

Columelle, qui vivoit du tems de Tibère, déplore d'une manière fort vive & fort éloquente le mépris général où, de son tems, l'Agriculture étoit tombée, & la persuasion où l'on étoit, que pour y réussir, on n'a besoin d'aucun maître. » Je vois à Rome, dit-il, des » écoles de Philosophes, de Rhéteurs, » de Géomètres, de Musiciens, &, ce » qui est bien plus étonnant, de gens » occupés uniquement, les uns à préparer des mêts propres à piquer le » goût & à irriter la gourmandise, les » autres à orner la tête par des frisures artificielles : & je n'en vois aucune » pour l'Agriculture. ^a Cependant on » peut se passer de tout le reste, & la » République a été long-tems florissante sans tous ces Arts frivoles; » mais il n'est pas possible de se passer » du labour de la terre, puisque la vie » en dépend.

» D'ailleurs y a-t-il quelque voie plus » honnête & plus légitime de conserver ou d'augmenter son patrimoine? » Seroit-ce le parti des armes, pour

a Sine ludicris artibus... | sine agricultoribus nec
olim satis felices fuere | consistere mortales nec ali-
turaeque sunt urbes; at | posse manifestum est.

*Colum. l. 1.
in Proœm.*

„ amasser des dépouilles toujours tein-
 „ tes du sang humain , & qui causent
 „ la ruine d'une infinité de personnes ?
 „ Ou celui du trafic , qui , arrachant
 „ les citoyens à leur patrie , les expose
 „ à la fureur des vents & des flots ,
 „ & les traîne dans un monde incon-
 „ nu pour s'y enrichir ? Ou le ^a com-
 „ merce de l'argent & l'usure , odieuse
 „ & funeste même à ceux qu'elle pa-
 „ roît secourir ? Oseroit-on comparer
 „ à aucun de ces moyens la sage &
 „ innocente Agriculture , que le seul
 „ dérangement de nos mœurs a pu
 „ rendre méprisable , & , par une suite
 „ nécessaire , presque stérile & sans
 „ fruit.

„ Bien des gens croient que la stéri-
 „ lité de nos terres , beaucoup moins
 „ fertiles maintenant que dans les tems
 „ passés , vient , ou de l'intempérie de
 „ l'air & des saisons , ou de l'altéra-
 „ tion des terres mêmes , lesquelles
 „ affoiblies & épuisées par un long &
 „ continuel travail , ne peuvent plus
 „ fournir leurs productions avec la
 „ même force & la même abondance.
 „ C'est une erreur , dit Columelle. Il
 „ ne faut pas s'imaginer que la terre ,

a An fecneratio proba- } quibus succurrere videtur?
 bilior sit , etiam his invisa }

„ à

„ à qui l'Auteur de la nature a com-
 „ muniqué une fécondité perpétuelle ;
 „ se trouve exposée à la stérilité com-
 „ me à une espèce de maladie. Et
 „ après qu'elle a reçu de son Maître
 „ une jeunesse divine & éternelle , ce
 „ qui l'a fait appeller la mere com-
 „ mune de tous , parce qu'elle a tou-
 „ jours enfanté de son sein , & enfan-
 „ tera toujours tout ce qui subsiste ,
 „ il n'est pas à craindre qu'elle tombe
 „ dans la caducité & la vieillesse com-
 „ me l'homme. Ce n'est point à l'in-
 „ tempérie de l'air , ni aux années ,
 „ qu'on doit attribuer la stérilité de
 „ nos terres , mais uniquement à notre
 „ faute & à notre négligence : n'en
 „ accusons que nous-mêmes , qui
 „ abandonnons à nos esclaves des
 „ campagnes qui , du tems de nos an-
 „ cêtres étoient cultivées par les plus
 „ gens de bien.

Cette réflexion de Columelle paroît
 fort solide , & est confirmée par l'ex-
 périence. La terre de Chanaan , (& il
 en faut dire autant des autres) étoit
 déjà très-fertile quand le Peuple de
 Dieu en prit possession ; & il y avoit
 plus de sept cents ans que les Chana-
 néens l'habitoient. Il s'en passa près de
 mille jusqu'à la captivité de Babylone.

On ne voit point dans les dernières années aucune marque ni d'épuisement, ni de vieillesse, sans parler des âges suivans. Si donc depuis plusieurs siècles elle est presque entièrement stérile, comme on le dit, on doit conclure avec Columelle ^a, que ce n'est point qu'elle soit épuisée ou vieillie, mais c'est qu'elle est déserte & négligée. Et l'on doit conclure aussi que la fertilité de certains pays, dont il est tant parlé dans l'Histoire, venoit du soin particulier que l'on donnoit au labour de la terre, à la culture des vignes, à la nourriture des troupeaux. Il est tems d'en dire un mot.

ARTICLE SECOND.

Du labour de la terre. Pays célèbres chez les Anciens pour l'abondance du bled.

JE me borne, en parlant du labour de la terre, à ce qui regarde le froment, comme en faisant la partie la plus importante.

Les pays les plus renommés pour

^a Non igitur fatigatio- | inertia minus benignè no-
ne, quemadmodum plu- | bis arva respondent. Co-
rimi crediderunt, nec se- | lum. l. 2. c. 2.
nio, sed nostra scilicet |

l'abondance du bled, étoient la Thrace, la Sardaigne, la Sicile, l'Egypte, l'Afrique.

ATHÈNES tiroit tous les ans de Byzance seule, ville de Thrace, quatre cents mille médimnes de bled : c'est Démosthène qui nous l'apprend. Le médimne contenoit six boisseaux, & de son tems n'étoit vendu que cinq dragmes, c'est-à-dire, cinquante sols de notre monnoie. A combien d'autres Villes & d'autres contrées la Thrace fournissoit-elle du bled, & combien par conséquent devoit-elle être fertile?

Demosth. in orat. cont. Lept p. 146. Id. in Phorm. p. 946.

Ce ^a n'est point sans raison que Caton le Censeur, à qui la gravité de ses mœurs fit donner le surnom de Sage, appelloit la Sicile le grenier & la mere-nourrice du Peuple Romain. En effet, c'est de-là que Rome d'abord tiroit presque tous ses bleds, soit pour la nourriture de ses citoyens, soit pour l'entretien de ses armées. On voit dans Tite-Live, que la Sardaigne fournissoit aussi beaucoup de bled aux Romains.

a Ille M. Cato Sapiens cellam penariam reipub. nostræ, nutricem plebis Romanæ Siciliam nominavit. . . Itaque ad omnes res Sicilia provincia sem-

per usi sumus; ut, quicquid ex se posset efferre, id non apud eos nasci, sed domi nostræ conditum putaremus. *Cic. Verr. 3. n. 5.*

S ij

*Sext. Aurel.
Vist. in epi-
tome.*

TOUT le monde fait combien le terroir d'Egypte , humecté & engraislé par le Nil, qui a lui tenoit lieu de laboureur , étoit fertile en bled. Quand Auguste l'eût réduite en Province Romaine , il prit un soin particulier du lit & des canaux de ce fleuve bienfaisant , qui s'étoient peu à peu remplis de limon par la négligence des Rois d'Egypte , & les fit nettoyer par les troupes Romaines qu'il y avoit laissées. Il en venoit régulièrement à Rome , tous les ans , vingt millions de boisseaux de bled. Sans ce secours , la Capitale du monde étoit exposée à périr de faim. Elle se vit dans ce danger sous Auguste. Il ne restoit plus de bled dans la Ville que pour trois jours. Ce Prince , qui étoit plein de tendresse pour le Peuple , avoit résolu de se faire mourir par le poison , si les flottes qu'on attendoit , n'arrivoient avant l'expiration de ce tems. Elles arrivèrent à propos , & l'on attribua le salut du Peuple au bonheur du Prince. Nous verrons qu'on prit depuis de sages précautions pour éviter un pareil danger.

*Plin. l. 18.
c. 8.*

L'AFRIQUE , pour la fertilité , ne le cédoit pas à l'Egypte. On marque une de ses contrées , où un boisseau de bled

a Nilus ibi coloni vice fungitur. *Plin.*

semé en terre, en rapportoit cent cinquante. D'un seul grain venoient quelquefois près de quatre cents épis, comme on le voit dans les lettres écrites sur ce sujet à Auguste & à Néron par ceux qui gouvernoient l'Afrique en leur nom. Cela étoit apparemment fort rare. Mais le même Pline, qui rapporte ces faits, assure que c'étoit une chose assez ordinaire en Béotie & en Egypte, qu'un grain rendit cent épis : & il fait remarquer à cette occasion l'attention de la Providence, qui a voulu que de toutes les plantes, celle qui est destinée pour la nourriture de l'homme, & par conséquent la plus nécessaire, fût aussi la plus féconde.

J'ai dit que d'abord Rome tiroit presque tous ses blés de la Sicile & de la Sardaigne. Dans la suite, quand elle se fut rendue maîtresse de Carthage & d'Alexandrie, l'Afrique & l'Egypte devinrent ses plus abondans greniers. Chaque année elles faisoient partir de nombreuses flottes chargées de froment, pour la nourriture du Peuple, maître de l'Univers : & quand la récolte manquoit dans une de ces Provinces, l'autre venoit à son secours, & nourrissoit la Capitale du monde. Le bled, par ce moyen, étoit d'un fort *Liv. l. 31. n. 50*

Id. l. 35. n. 62. bas prix à Rome, & ne se vendoit quelquefois que deux as ou deux sols le boisseau, Toute la côte d'Afrique étoit extrêmement abondante en froment ; & c'est ce qui faisoit une partie des richesses de Carthage. La seule ville de Leptis , située dans la petite Syrtè , lui payoit en tribut chaque jour un talent, c'est-à-dire, trois mille francs.

Id. l. 43. n. 5. Dans la guerre contre Philippe , les Ambassadeurs de Carthage fournirent aux Romains un million de boisseaux de froment , & cinq cents mille d'orge. Ceux de Masinissa en donnèrent autant.

Socrat. l. 2. c. 13. Il en fut de même pour Constantinople , lorsque le siège de l'Empire y eût été transporté. On gardoit un ordre merveilleux dans ces deux Villes pour la nourriture du Peuple immense qui les habitoit. L'Empereur Constantin faisoit distribuer par jour à Constantinople près de quatre-vingts mille boisseaux de bled qu'on y apportoit d'Alexandrie , c'est-à-dire , pour nourrir six cents quarante mille hommes , le boisseau Romain n'étant que pour huit personnes par jour. Lorsque l'Empereur Septime Sévère mourut , il y avoit à Rome , dans les greniers publics , du bled pour sept ans , à dépen-

Ælian. Spartan. in Severo

ser par jour soixante-quinze mille boisseaux, c'est-à-dire, pour nourrir six cents mille hommes. Quelle prévoyance pour l'avenir contre les années de stérilité !

Outre les pays que j'ai nommés, il y en avoit encore beaucoup d'autres très-fertiles en bled.

Pour ensemençer de bled un arpent, on employoit ordinairement un médimne : *medimnum*. Le médimne étoit composé de six boisseaux, dont chacun contenoit vingt livres pesant de bled à peu près. (On marque dans le *Spec-tacle de la Nature*, que la quantité ordinaire & suffisante pour ensemençer un arpent, est cent vingt livres de bled. Cela revient au même.) Le plus haut produit d'un arpent étoit de dix médimnes de bled, c'est-à-dire, de dix pour un : l'ordinaire étoit de huit, & pour lors on se trouvoit bien partagé. C'est Cicéron qui nous apprend ce détail ; & il en devoit être bien instruit, puisque c'étoit en plaidant la cause des Siciliens contre Verrès. Il parle du pays des Léontins, l'un des plus fertiles de la Sicile. Le plus haut prix d'un boisseau montoit à trois sesterces, ou sept sols & demi. Il étoit plus petit que le nôtre de près d'un quart. Notre sep-

Cic. Verr. de frum. n. 112.

Plin. l. 18.

c. 7.

Cic. ibid. n.

173.

tier contient douze boisseaux, & se vend assez ordinairement dix francs. Sur ce pied notre boisseau vaut seize sols & quelque chose de plus ; c'est-à-dire, le double de l'ancien, & par-delà.

Tout ce que j'ai rapporté de Cicéron au sujet du bled, pour montrer quel en étoit le prix, combien il en falloit pour ensemençer un arpent, combien cette semence rapportoit, ne doit point être regardé comme une règle fixe : car tout cela varioit beaucoup selon la différence des terres, des pays, & des tems.

*Plin. l. 18.
c. 30.*

Les Anciens avoient différentes manières de battre le bled. Ils se servoient pour cela, ou de traîneaux armés de pointes, ou des pieds des chevaux, qu'ils faisoient passer dessus, ou de fléaux avec lesquels ils battoient les gerbes, comme on le pratique encore dans bien des endroits.

Ils employoient aussi divers moyens pour garder long-tems le bled, sur-tout en le serrant avec les épics dans des fosses qu'ils creusoient sous terre, où ils l'environnoient de toutes parts de paille pour le défendre contre l'humidité, & dont ils fermoient l'entrée avec grand soin, afin que l'air ne pût point y pénétrer. Varron atteste que

*Lib. 1. de re
rust. c. 5.*

Le bled se conservoit ainsi pendant cinquante ans.

ARTICLE TROISIÉME.

§. I. *Culture de la vigne. Vins célèbres en Grèce & en Italie.*

ON juge aisément que les hommes n'ont pas donné moins de soin à la culture de la vigne, qu'à celle du bled, quoiqu'ils s'en soient avisés plus tard. L'Ecriture nous apprend que l'usage du vin n'a été connu que depuis le déluge. *Noé s'appliquant à l'Agriculture, commença à cultiver la terre, & il planta la vigne.* Elle étoit sans doute connue auparavant, mais pour le fruit, & non pour le vin. Noé la planta avec ordre, & découvrit l'usage qu'on pouvoit faire du raisin en exprimant sa liqueur, & la conservant. Il fut trompé par une douceur & une force qu'il n'avoit pas éprouvées, & *ayant bu du vin, il s'enivra.* Les Payens ont transporté l'honneur de l'invention du vin à Bacchus, qu'ils n'ont jamais bien connu; & ce qui est dit de l'ivresse de Noé, leur a fait regarder Bacchus comme le Dieu de la licence & de l'ivrognerie.

Gen. 9.20.

Iliad..l. 7.

Les enfans de Noé s'étant répandus en différentes contrées du monde, y portèrent de proche en proche la vigne, & enseignèrent l'usage qu'on en pouvoit faire. L'Asie sentit la première la douceur de ce bienfait, & en fit bientôt part à l'Europe & à l'Afrique. On voit dans Homère que du tems de la guerre de Troie, le transport des vins faisoit partie du commerce.

Le vin se conservoit pour lors dans de grandes cruches de terre, ou des ourres, c'est-à-dire, dans des peaux de bêtes; & ce dernier usage continue encore dans les pays où le bois n'est pas commun. On croit que c'est aux Gaulois, établis le long du Pô, que nous devons l'invention utile de conserver le vin dans des vaisseaux de bois exactement fermés, & de le contenir dans des liens malgré sa fougé. Depuis ce tems, la garde & le transport en devinrent plus aisés que quand on le conservoit dans des vaisseaux de terre sujets à se briser, ou dans des sacs de peau sujets à se découdre ou à se moisir.

Odyss. l. 9.
127.

Il est parlé dans Homère d'un vin de Maronée en Thrace, fort célèbre, & qui portoit vingt fois autant d'eau. Mais il étoit assez ordinaire aux Thra-

ces de le boire pur. Aussi a n'ignore-t-on pas à quels excès de brutalité cette nation étoit sujette. Pline remarque que de son tems * Mucien, qui avoit été trois fois Consul, s'étant trouvé dans le pays, avoit fait l'expérience dont parle Homère, & avoit vu que dans une mesure de vin, qui répond à nos trois demi-septiers, on y mettoit quatre-vingts fois autant d'eau, c'est trois fois plus que ne dit le Poète Grec.

Plin. l. 14
c. 4.

Le même Auteur parle de vins fort célèbres dans l'Italie, qui portoient le nom d'Opimius, sous le Consulat duquel on les avoit recueillis, qui se conservoient encore de son tems, c'est-à-dire, depuis près de deux cens ans, & qui n'avoient point de prix. On en mêloit une très-modique quantité avec d'autres vins, auxquels on prétend qu'ils communiquoient une qualité merveilleuse de force & de douceur. Quelque ^b grande que fût la réputation de ces vins recueillis sous le Consulat

Ibid.

a Natis in usum lætitiæ scyphis

Pugnare Thracum est. Horat. Od. 27. l. 1.

* C'est le célèbre Mucien qui eut tant de part à l'élection de Vespasien à l'Empire.

b Atqui ex notæ sunt optimæ. Credo ; sed ni-

nia vetustas nec habet eam, quam quærimus, suavitatem, nec est sanè jam tolerabilis. Cicer. in Brut. n. 287.

d'Opimius, ou sous celui d'Anicius, car ceux de cette année étoient encore fort vantés, Cicéron n'en faisoit plus grand cas; &, plus de cent ans avant que Pline écrivit, il les trouvoit déjà trop vieux pour être supportables.

La Grèce & l'Italie, distinguées par tant d'endroits, l'étoient particulièrement par l'excellence des vins.

Dans la Grèce, outre beaucoup d'autres, les vins de Cypre, de Lesbos, de Chio étoient fort célèbres. Ceux de Cypre sont encore aujourd'hui fort estimés. Horace parle souvent de ceux de Lesbos, & les a représentés comme des vins bienfaisans & agréables. Mais Chio l'emportoit sur tous les autres pays, & effaçoit leur réputation: jusques-là qu'on a cru que c'étoient les habitans de cette isle, qui avoient les premiers planté la vigne, & qui en avoient enseigné l'usage aux autres peuples. Tous^b ces vins de Grèce étoient si estimés, & d'un si grand prix, qu'à

a Hic innocentis pocula Lesbii

Duces sub umbra. *Od.* 17. l. 1.

b Tanta vino Græco lautum convivium vidit,
gratia erat, ut singulæ portiones in convictu darentur. . . . L. Lucullus puer in quo plus semel Græcum vinum daretur. *Plin.* ex
apud patrem nunquam *Varr.* l. 14. c. 14.

Athen. l. 1.

p. 26. 32.

Rome, jufqu'au tems de l'enfance de Luculle, dans les meilleurs repas, on n'en buvoit qu'un feul coup à la fin. Leur qualité dominante étoit la douceur & l'agrément.

Pline étoit perfuadé que les libations de lait, instituées par Romulus, & la Plin. l. 14. c. 12. défenfe faite par Nuina d'honorer les morts en verfant du vin fur leur bûcher, prouvoient que les vignes en ce tems-là étoient encore fort rares en Italie. Elles s'y multiplièrent dans les fiècles fuivans, & il y a beaucoup d'apparence qu'elle eut cette obligation à la Grèce, dont les vins étoient fort en réputation, comme dans la fuite elle en reçut auffi le goût des Arts & des Sciences. Ce^a furent les vins d'Italie, qui du tems de Camille, y attirèrent de nouveau les Gaulois. L'agrément de cette liqueur, plaifir nouveau pour eux, fut un attrait puiffant pour leur faire quitter leur patrie.

De tous les endroits renommés pour la bonté du vin, les deux tiers fe trouvoient dans l'Italie. La coutume^b an-

^a Eam gentem (Gallorum) traditur fama, dulcedine frugum, maximeque vini nova tum voluptate captam, Alpes transisse. Liv. l. 5. n. 33.

^b In campano agro vites

populis nubunt, maritæque complexæ, atque per ramos earum procacibus brachiis geniculato cursu scandentes, cacumina æquant. Plin. l. 14. c. 1.

cienne dans ce pays, & elle s'y observe encore, étoit d'attacher * les vignes à des arbres, & sur-tout à des peupliers, jusqu'au haut desquels elles portoient leurs branches : ce qui faisoit un très-bel effet, & donnoit un spectacle très-agréable à la vue. Dans plusieurs endroits on se servoit d'échalas.

Le seul territoire de Capoue fournissoit les vins de Massique, de Cales, de Formies, de Cécube, de Falerne, si fort célébrés dans Horace. Il faut convenir que le fonds de la terre & l'heureuse situation de tous ces endroits, contribuoiént beaucoup à l'excellence de ces vins : mais il faut aussi avouer qu'ils la devoient encore plus à l'attention & à l'industrie des Vignerons, qui donnoient toute leur application & tous

* De cette coutume naissent trois expressions élégantes qui se trouvent dans Horace, tirées toutes trois de la même métaphore. Il dit qu'on marie les arbres aux vignes : Ergo aut adulta vitium propagine Altas maritat populos. Il appelle veufs ces mêmes arbres, quand ils n'ont plus de vignes qui leur soient attachées : aut vitem viduas ducit ad arbotes*. Enfin il donne le nom de Célibatères aux arbres, auxquels on ne joint jamais la vigne : plantanusque calebs evinct ulmos.

* Od. 15. l. 2.
Epod. 2.
Od. 5. l. 4.

a Cæcubum, & prælo domitam Caleno.

Tu bibes uvam : mea nec Falernæ

Temperant vites, neque Formiani

Pocula colles. Horat. Od. 20. l. 3.

leurs soins à la culture de ces vignes. La preuve en est que, du tems de Pline, c'est-à-dire, environ cent ans depuis Horace, la ^a réputation de ces vins, autrefois si vantés, étoit entièrement tombée par la négligence & par l'ignorance des Vignerons, lesquels, aveuglés par l'appât & l'espérance du gain, songèrent plus à recueillir beaucoup de vin, qu'à l'avoir bon.

Pline cite plusieurs exemples de l'extrême différence que met dans un même terroir celle de la culture. Entr'autres, un célèbre Grammairien, qui vivoit du tems de Tibère & de Claude, avoit acheté à fort bas prix un vignoble négligé depuis long-tems par ses anciens maîtres. Le soin extraordinaire qu'il en prit, & la façon singulière dont il le cultiva, y apportèrent en assez peu d'années un changement qui tenoit du prodige, *ad vix credibile miraculum perduxit*. Un succès si prodigieux, au milieu des autres vignes qui étoient presque toujours stériles, lui attira l'envie de tous ses voisins; &, pour couvrir leur paresse & leur ignorance, ils l'accusèrent de magie & de sortilèges.

^a Quod jam intercidit incuria coloni... Cura culturaque id contigerat. Exolevit hoc quoque culpa | (Vinitorum) copia potius, quam bonitati studium. *Plin. l. 14, c. 6.*

*Athen. l. 1.
P. 26.*

Parmi tous les vins de Campanie dont j'ai parlé, celui de Falerne étoit extrêmement recherché. Il avoit beaucoup de force & d'âpreté, & n'étoit potable qu'après avoir été gardé dix ans au moins. Pour adoucir sa rudesse, & dompter son austérité, on employoit le miel, ou on le mêloit avec du vin de Chio; & par ce mélange on le rendoit excellent. On doit, ce me semble, s'en rapporter au goût fin & délicat de ces Romains voluptueux, qui, dans les derniers tems, n'épargnoient rien pour assaisonner les plaisirs de la table par tout ce qu'il y avoit de plus agréable & de plus capable de flatter les sens. Il y avoit d'autres vins de Falerne plus tempérés, plus doux, mais qui étoient moins estimés.

*Athen. l. 10.
P. 419.*

Les Anciens, qui connoissoient si bien l'excellence du vin, n'en ignoroient pas les dangers. Je ne parle point de la loi de Zaleucus, par laquelle, chez les Locres Epizéphiriens, l'usage du vin, excepté le cas de maladie, étoit généralement interdit sous peine de mort. Les habitans de Marseille & de Milet montrèrent plus de modération & d'indulgence, en se contentant de l'interdire aux femmes. A Rome, dans les premiers tems, il n'étoit permis aux jeunes

gens de condition libre de boire du vin, qu'à l'âge de trente ans: mais ^a pour les femmes, l'usage leur en étoit absolument défendu; & la raison de cette défense étoit, que l'intempérance en ce genre peut conduire aux derniers crimes. Sénèque se plaint avec amertume de ce que de son tems cette coutume étoit presque généralement violée. La ^b complexion foible & délicate des femmes, dit-il, n'a point changé: mais leurs mœurs ont changé, & ne sont plus les mêmes. Elles se piquent de porter l'excès du vin aussi loin que les hommes les plus robustes. Elles passent, comme eux, les nuits entières à table; & tenant à la main une coupe pleine de vin pur, elles font gloire de les défier, & même, si elles le peuvent, de les vaincre.

L'Empereur Domitien donna un Edit au sujet des vignes, qui pouvoit avoir un juste fondement. Une année ayant rendu beaucoup de vin & très-peu de bled, il crut qu'on avoit plus de soin

Suet. in Domitian. c. 7.

^a Vini usus olim Romanis feminis ignotus fuit, ne scilicet in aliquod dedecus prolaberentur: quia proximus à libero patre intemperantiæ gradus ad inconcessam venerem esse

consuevit. *Valer. Max. l. 2. c. 1.*

^b Non minùs pervigilant, non minùs potant; & mero vitos provocant. *Senec. epist. 95.*

de l'un que de l'autre ; & sur cela il ordonna qu'on ne planteroit plus aucune nouvelle vigne dans l'Italie, & que dans les Provinces on arracheroit au moins la moitié de celles qui y étoient.

*Philostr. vit.
Apollon. l. 6.
4. 17.*

Philostate s'exprime même comme s'il eût ordonné de les faire toutes arracher, au moins dans l'Asie ; parce , dit-il , que l'on attribuoit au vin les séditions qui y arrivoient dans les Villes. Toute l'Asie lui députa à ce sujet Scopélien, qui professoit l'éloquence à Smyrne. Il réussit si bien dans ses remontrances , qu'il obtint , non-seulement que l'on continueroit à cultiver les vignes , mais que même ceux qui ne le feroient pas , seroient mis à l'amende. On crut que ce qui le porta principalement à abolir son Edit , fut qu'on avoit semé des bils qui portoient en deux Vers grecs , que , quoiqu'il fût , il resteroit encore assez de vin pour le sacrifice où l'on immoleroit l'Empereur.

*Suet. in Dom.
itian. c. 14.*

Il semble néanmoins , dit M. de Tillemont , que son Edit ait subsisté dans la plus grande partie de l'Occident jusques à Probe , c'est-à-dire , durant près de deux cents ans. Cet Empereur qui , après plusieurs guerres , avoit établi une solide paix dans tout l'Empire , occupoit les troupes à divers ouvrages

utiles pour le public , afin qu'elles ne se corrompissent pas par l'oïveté , & que le soldat ne mangeât pas sa paie sans la mériter. Ainsi , comme Annibal avoit autrefois peuplé toute l'Afrique d'oliviers , de peur que ses soldats , n'ayant rien à faire , ne se portassent à des séditions ; Probe , de même , employa les siens à planter des vignes sur les collines des Gaules , de la Pannonie , de la Mésie , & en beaucoup d'autres endroits. Il permit généralement aux Gaulois , aux Pannoniens & aux Espagnols , d'avoir des vignes autant qu'ils voudroient , au lieu que depuis Domitien la permission n'en étoit pas donnée à tout le monde.

§. II. *Produit des vignes en Italie du tems de Columelle.*

AVANT que de finir cet article des vignes , je ne puis m'empêcher d'extraire un endroit de Columelle , qui fait connoître quel profit on en tiroit de son tems. Il entre sur cela dans un détail qui m'a paru assez curieux , & il fait un calcul exact des frais & du produit de sept arpens de vigne. Son dessein est de prouver que la culture des vignes est plus fructueuse & plus lucra-

tive que toute autre , & que celle même du bled. Cela pouvoit être vrai de son tems , mais il ne l'est pas du nôtre , du moins dans l'opinion commune. Cette différence vient peut-être des divers accidens auxquels la vigne est sujette dans ces pays-ci , gelées , pluies , coulure , qu'on n'a point tant à craindre dans les pays chauds. Ajoutez encore la cherté des tonneaux dans les années abondantes , qui absorbe la plus grande partie du profit des vigneron , & les entrées qui diminuent beaucoup le prix du vin. Chez les Anciens même tout le monde n'étoit pas du sentiment de Columelle. ^a Caton à la vérité donnoit le premier rang aux vignes , mais à celles qui produisoient d'excellent vin , & en quantité. En supposant ces deux conditions , on pense encore de même aujourd'hui. Plusieurs donnoient la préférence aux prairies ; & leur principale raison étoit que les frais pour la culture des vignes en emportent presque tout le produit.

<p>a Cato quidem dicit (primum agrum esse ,) ubi vineæ possint esse bono vino & multo. . . . Alii dant primatum bonis</p>	<p>pratis. . . . Vineam sunt qui putent sumptu fructum devorare. <i>Varr. de</i> <i>re rust. l. 1. c. 7. 8.</i></p>
---	---

I. *Frais nécessaires pour sept arpens
de vigne.*

Ces frais sont :

1. Pour l'achat d'un esclave qui seul suffit pour cultiver sept arpens de vigne, huit mille sesterces ,	1000 l.
--	---------

2. Pour l'achat du fonds des sept arpens , sept mille sester- ces ,	875 l.
---	--------

3. Pour les échalas , & au- tres dépenses nécessaires pour sept arpens , quatorze mille sesterces ,	1750 l.
--	---------

Ces trois sommes ensem- ble font vingt-neuf mille sef- terces ;	3625 l.
---	---------

4. Pour l'intérêt de ladite somme de 29000 sesterces à six pour cent pendant deux ans que la terre ne rapporte point , & que cette somme est morte , trois mille quatre cents qua- tre-vingts sesterces ,	435 l.
---	--------

Le total de la dépense monte à 32480 sesterces ,	4060 l.
---	---------

II. *Produit de sept arpens de vigne.*

Le produit des sept arpens de vigne par an est de six mille trois cents sesterces, c'est-à-dire de sept cents quatre-vingts-sept livres dix sols. Ce qui va être prouvé.

Le *Culeus* est une mesure qui contient vingt *amphores*, ou quarante *urnes*. L'amphore contient vint-six pintes, & un peu plus. Par conséquent le *Culeus* contient cinq cents vingt pintes, ce qui fait deux muids mesure de Paris moins cinquante-six pintes.

Le moins que puisse valoir le *Culeus* c'est trois cents sesterces, c'est-à-dire, trente-sept livres dix sols. Le * moins que doive rapporter chaque arpent c'est trois *Culeus*, qui vaudront neuf cents sesterces, ou cent douze livres dix sols. Les sept arpens rapporteront donc de profit six mille trois cents sesterces, qui font sept cents quatre-vingts-sept livres dix sols.

L'intérêt de la dépense totale, laquelle est de trente-deux mille quatre cents quatre-vingts sesterces, c'est-à-

* *Columelle* marque que dans les vignobles de *Séné-* cap. 3. *Es Varron*, qu'en plusieurs endroits, il rapportoit jusqu'à dix & huit *Culeus*. Lib. 3. quinze *Culeus*. Lib. 1. c. 2.

dire de quatre mille soixante livres ; cet intérêt , dis-je , à six pour cent par an , monte à mille neuf cents quarante-quatre sesterces , & quelque chose de plus ; c'est-à-dire à deux cents quarante-trois livres. L'intérêt de cette même somme que l'on tire par an du produit de sept arpens de vignes , est de six mille trois cents sesterces , c'est-à-dire de sept cents quatre-vingts-sept livres dix sols. Par où l'on voit combien ce dernier intérêt surpasse l'autre ; qui étoit pourtant le commun & l'ordinaire dans l'usage. Et c'est ce que Columelle vouloit prouver.

243 liv.
787 liv.

Outre ce produit, Columelle compte encore un autre profit qu'on tiroit des *marcottes*. La marcotte est un rejetton, *Viviradices* une branche de vigne qu'on couche en terre , & qui prend racine quand on veut provigner. Chaque arpent produisoit par an dix mille marcottes au moins , qui se vendoient trois mille sesterces , ou trois cents soixante & quinze livres. Les marcottes produisoient donc pour les sept arpens vingt & un mille sesterces , ou deux mille six cents vingt-cinq livres. Columelle met le produit de ces marcottes au plus bas prix ; car pour lui , il assure qu'il en tiroit régulièrement le double. Il parle

des vignes d'Italie seulement , & non de celles des provinces.

En joignant ces deux produits , l'un du vin , l'autre des marcottes , sept arpens de vignes donnoient de profit par an trois mille quatre cents douze livres.

Le produit de ces *marcottes*, inconnu chez nos vigneronns , venoit sans doute de ce que les vignes étoient alors fort rares dans un grand nombre de provinces , & la réputation des vins d'Italie s'étant repandue au loin , on y venoit de tous côtés pour s'y fournir de ces marcottes , & pour se mettre par ce moyen en état de faire de bons plans de vignes dans des endroits qui n'en avoient point eu jusques-là , ou qui n'en avoient eu que de médiocres.

ARTICLE QUATRIÈME.

De la nourriture des bestiaux.

J'AI dit que la nourriture des bestiaux faisoit partie de l'Agriculture. Elle en est certainement une partie essentielle , non seulement parce que ce sont ces bestiaux qui , par un fumier abondant , fournissent à la terre les engrais qui lui sont nécessaire pour conserver & renouveler ses forces , mais en-
core

core parce qu'ils partagent avec l'homme les travaux du labour, & lui en épargnent la plus grande peine. De là vient que le ^a bœuf, laborieux compagnon de l'homme dans l'agriculture, étoit si fort considéré chez les Anciens, que quiconque avoit tué un bœuf étoit puni de mort comme s'il avoit tué un citoyen, par cette raison sans doute, qu'il étoit regardé comme un meurtrier du genre humain, dont la nourriture & la vie ont un besoin absolu du secours de cet animal.

Plus ^b on remonte dans l'antiquité, plus on voit que chez tous les peuples la nourriture des bestiaux produisoit des revenus considérables. Sans parler ni d'Abraham, dont le nombreux domestique montre combien le devoient être ses troupeaux, ni de Laban son petit neveu; l'Ecriture nous fait remarquer que la plus grande partie des richesses de Job consistoit en troupeaux, & qu'il possédoit sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, & cinq cents ânesses.

Job. 1. 8.

^a Bos, laboriosissimus hominis socius in agricultura: cujus tanta fuit apud antiquos veneratio, ut tam capitale esset bovem necasse, quam civem.

Colum. in præfat. lib. 6.

^b In rusticatione vel antiquissima est ratio pascendi, eademque quætuossissima. *Ibid.*

C'est par-là que la Terre promise ; quoique d'une étendue assez médiocre , enrichissoit ses Princes & les habitans du pays , dont le nombre étoit presque incroyable , & montoit à plus de trois millions de personnes, en comptant les femmes & les enfans.

4. *Reg.* 3. 4. Nous lisons qu'Achab , roi d'Israel , se faisoit payer chaque année par les Moabites qu'il avoit vaincus , un tribut de cent mille brebis. Combien , en peu de tems , ce nombre multiplioit-il , & quelle abondance devoit-il répandre dans tout le pays !

II. Paralip.
XXVI. 10. L'Ecriture sainte , en nous représentant Ozias comme un Prince accompli pour toutes les parties d'un sage gouvernement , ne manque pas de faire observer qu'il avoit un grand nombre de laboureurs & de vigneron , & qu'il nourrissoit beaucoup de troupeaux. Il fit bâtir dans les campagnes de grandes enceintes , de vastes étables , & des logemens fortifiés de tours , pour y retirer les bestiaux & les pasteurs , & pour les y mettre à couvert & en sûreté ; & il eut soin aussi d'y faire creuser beaucoup de citernes , travaux moins éclatans , mais non moins estimables que les plus superbes palais. Ce fut sans doute la protection particulière qu'il

accorda à tous ceux qui étoient employés à la culture de la terre & à la nourriture des troupeaux , qui rendit son règne un des plus opulens qu'on eût encore vus dans Juda. Et il agit de la sorte, ajoute l'Ecriture sainte, „ parce „ qu'il se plaisoit fort à l'agriculture „. *Erat quippe homo agriculturæ deditus.* Le texte hébreu est encore plus fort : *quia diligebat terram.* „ Il aimoit la „ terre : „ Il s'y plaisoit : peut-être la cultivoit-il de ses propres mains : du moins il en mettoit la culture en honneur, il en connoissoit tout le prix, & comprenoit que la terre cultivée avec soin & avec intelligence étoit une source assurée de richesses & pour le Prince & pour le peuple : ainsi il regardoit cette attention comme un des principaux devoirs de la royauté, quoique souvent il soit un des plus négligés.

L'Ecriture dit aussi du saint Roi Ezéchias , *Qu'il avoit une infinité de trou-* *II. Paralip. xxxii. 29.*
peaux de brebis , & de toutes sortes de grandes bêtes , & que le Seigneur lui avoit donné une abondance extraordinaire de biens. On comprend aisément que la seule tonte des bêtes à laine , sans parler des autres profits qu'on en tiroit , devoit former un revenu très-considérable dans un pays qui en nour-

riffoit une multitude presque fans nombre. Aufli voyons-nous que la tonte des brebis étoit un tems de feftin & de réjouiffance.

Dans l'antiquité payenne les troupeaux faisoient aufli la richeffe des Rois , comme on le voit de Latinus dans Virgile , & d'Ulyffe dans Homère. Il en étoit de même chez les Romains , & par les anciennes loix , les amendes n'étoient pas en argent , mais en bœufs & en brebis.

Il ne faut pas s'étonner , après ce que nous avons vu des grands avantages que produit la nourriture des beftiaux , qu'un aufli favant homme que Varron n'ait pas dédaigné de defcendre dans le dernier détail de toutes les bêtes qui peuvent être de quelque ufage à la campagne , foit pour le labour , ou pour la nourriture , ou pour le transport des fardeaux & la commodité des hommes. Il parle d'abord du menu bétail , brebis , chevres , truies : *greges*. Il paffe enfuite au gros bétail , bœufs , ânes , chevaux , chameaux : *armenta*. Il finit par les bêtes , qu'on peut appeller de la baffe cour , *villaticæ pecudes* : les pigeons , les tourterelles , les poules , les oies , & beaucoup d'autres. Columelle entre aufli dans le même détail ,

& Caton le Censeur en parcourt une partie. Ce dernier , interrogé quelle étoit la voie la plus sûre & la plus courte de s'enrichir à la campagne , répondit que c'étoit la nourriture des bétiaux, qui procure à ceux qui s'y appliquent avec soin & avec industrie une infinité d'avantages.

Effectivement les bêtes de la campagne rendent à l'homme des services continuels & importans , & l'utilité qu'il en retire , ne finit pas même avec leur vie. Elles partagent avec lui , ou plutôt lui épargnent les pénibles travaux du labour ; sans quoi la terre , quelque féconde qu'elle soit par son propre fonds , demeureroit pour lui stérile , & ne lui produiroit aucun fruit. Elles servent à transporter dans sa maison & à mettre en sûreté les richesses qu'il a amassées au dehors , & à le porter lui-même dans ses voyages. Plusieurs d'entr'eux couvrent sa table de lait , de fromages , de nourritures succulentes , de viandes même les plus exquisés ; & lui fournissent la riche matière de toutes les étoffes dont il a besoin pour se vêtir , & mille autres commodités de la vie.

On voit , par tout ce que j'ai dit jusqu'ici , que la campagne , couverte de

bleds , de vignes , & de troupeaux , est pour l'homme un vrai Pérou, bien plus précieux & plus estimable que celui d'où il tire l'or & l'argent , qui , s'il étoit seul , le laisseroit périr de faim , de soif , & de froid. Placé dans un terroir fertile , il voit autour de lui d'un seul coup d'œil tous ses biens ; & , sans sortir de son petit domaine , il trouve sous sa main des richesses immenses & innocentes , qu'il reconnoît sans doute pour des dons de la main libérale du Souverain Maître à qui il doit tout , mais qu'il regarde aussi comme le fruit de ses travaux , & qui , par cette raison , lui deviennent encore plus agréables.

§. V. *Innocence & agrément de la vie rustique , & de l'Agriculture.*

LE revenu & le profit qui revient de la culture de la terre , n'est pas le seul ni le plus grand avantage qu'on y doive considérer. Tous les Auteurs qui ont écrit de la vie ^a rustique , en parlent

^a In urbe luxuries creatur : ex luxuria existat avaritia necesse est : ex avaritia erumpat audacia : indè omnia scelera ac maleficia gignuntur..

In rusticis moribus , in victu atido , in hac horrida incultaque vita istiusmodi maleficia gigni non solent. . . . Cupiditates porro que possunt.

toujours avec éloge , comme d'une vie sage & heureuse ; qui porte l'homme à la justice , à la tempérance , à la sobriété , à la sincérité , en un mot à toutes les vertus ; & qui le met comme à l'abri de toutes les passions , en le tenant renfermé dans l'enceinte de son devoir , & d'un travail journalier qui lui laisse peu de loisir. Le luxe , l'avarice , l'injustice , la violence , l'ambition , , compagnes presque inséparables des richesses, font leur séjour ordinaire dans les grandes villes qui en fournissent la matière & l'occasion : la vie dure & laborieuse de la campagne n'admet point ces sortes de vices. C'est ce qui a donné lieu aux Poètes de feindre que c'est là qu'Astrée déesse de la justice , en quittant la terre , a fait sa dernière demeure.

On voit dans Caton une formule de prières pour les gens de la campagne , où l'on reconnoît des traces précieuses de l'ancienne tradition des hommes qui attribuoient tout à Dieu , & s'adessoient à lui dans tous leurs besoins tem-

esse in eo , qui ruri semper habitat , & in agro colendo vixerit ? quæ vita maximè disjuncta à cupiditate , & cum offi-	cio conjuncta.... Vita autem rustica, parcimoniæ, diligentia, justitiæ magistra est. <i>Cic. pro Rosc. Amer. n. 59. & 75.</i>
---	---

porels , parce qu'ils savoient qu'il pré-
fidoit à tout , & que tout dépendoit de
lui. J'en rapporterai une bonne partie ,
& j'espère qu'on ne m'en saura pas
mauvais gré. C'est dans une cérémonie
appelée *Solitaurlia* , & selon d'autres
Suovetaurlia , où les payfans faisoient
le tour de leurs terres en offrant à cer-
tains Dieux des libations & des sacri-
fices.

» Pere Mars , dit le Suppliant , je
» vous prie & vous conjure de nous
» être propice & favorable , à moi , à
» ma maison , à tous mes domestiques ,
» pour ce qui fait le sujet de la pré-
» sente procession dans mon champ ,
» dans ma terre , & dans mon fonds :
» d'empêcher , de détourner , & d'éloi-
» gner de nous les maladies connues
» & inconnues , les désolations , les
» orages , les calamités , les intempé-
» ries de l'air : de faire croître & par-
» venir à bien nos légumes , nos bleds ,
» nos vignes , nos arbres : de conser-
» ver les pasteurs & les troupeaux :
» de nous accorder la conservation de
» la vie , & de la santé à moi , à ma
» maison , & à tous mes domestiques ».
Quelle honte que des Chrétiens , & sou-
vent ceux qui ont le plus de part aux
biens de la terre , soient maintenant si

peu soigneux de les demander à Dieu ,
& qu'ils rougissent de l'en remercier !
Chez les payens tous les repas commen-
çoient & finissoient par des prières :
elles sont maintenant bannies de pres-
que toutes nos tables.

Columelle entre dans un détail sur *Colum. l. 1.*
les devoirs du Maître ou du Fermier *c. 8.*
par rapport aux domestiques , qui pa-
roit plein de raison & d'humanité. » Il
» faut , dit-il , avoir soin qu'ils soient
» bien vêtus , mais sans délicatesse :
» qu'ils soient à l'abri du vent , du
» froid , de la pluie. Dans les ordres
» qu'on leur donne , il faut garder un
» juste * tempérament entre une dou-
» ceur trop relâchée & une dureté ex-
» cessive , leur faire plus craindre que
» éprouver la sévérité du châtiment ,
» les empêcher de mal faire par l'assi-
» duité & la présence : car l'habileté
» consiste à prévenir les fautes , au lieu
» de les punir. Quand ils sont mala- *Id. l. 12 c. 1.*
» des , avoir attention qu'ils soient bien
» soignés , & qu'ils ne manquent de
» rien : c'est le moyen sûr de les affec-
» tionner au service ». Il desire qu'on
en use ainsi à l'égard même des esclaves
qui travailloient souvent chargés de

* C'étoient des esclaves qui cultivoient les terres,

chaînes, & que l'on traitoit pour l'ordinaire fort durement.

*Colum.l.12.
in præf.*

Ce qu'il dit à l'occasion de la Ferrière est très-remarquable. La Providence, en unissant l'homme à la femme, a prétendu qu'ils se prêtassent un mutuel secours, & pour cela leur a assigné à chacun leurs fonctions particulières. L'un destiné aux affaires du dehors, est obligé de s'exposer au chaud & au froid, d'entreprendre des voyages, de soutenir les travaux de la paix & de la guerre, c'est-à-dire, de vaquer aux ouvrages de la campagne, ou de porter les armes : tous exercices qui demandent un corps robuste & capable de fatigues. La femme au contraire, inhabile à tous ces ministères, est réservée pour les affaires du dedans. La garde de la maison lui est confiée : & comme le caractère propre de cet emploi est l'attention & l'exactitude, & que la crainte rend plus attentif & plus exact, il étoit convenable que la femme fût plus timide. Au contraire, parce que l'homme agit & travaille presque toujours au dehors, & qu'il est souvent obligé de repousser l'injure, Dieu lui a donné la hardiesse en partage. Aussi a de

a Nam & apud Græ- | manos usque in patrum
cos, & mox apud Ro- | nostrorum memoriam,

tout tems , & chez les Grecs & chez les Romains , le gouvernement domestique est dévolu aux femmes , de sorte que les maris , après avoir satisfait aux affaires extérieures , rentrent dans leur maison libres de tous soins , & y trouvent un parfait repos.

C'est à ce qu'Horacé décrit si élégamment dans une de ses Odes. „ La femme du Fermier , recommandable par „ une chaste pudeur , (telles que sont „ les Sabines & les Apuliennes brûlées „ par les ardeurs du soleil) prend de „ son côté le soin de la maison & des „ enfans : elle enferme ses troupeaux „ dans les parcs pour en traire le lait :

ferè domesticus labor matronalis fuit , tanquam ad requiem forensium exercitationum omni cura de-	posita patribus - familias intra domesticos penates se recipientibus.
---	---

a Quòd si pudica mulier in partem juvet

Domum atque dulces liberos ,

(Sabina qualis , aut perusta solibus

Pernicis uxor Appuli)

Sacrum vetustis extruat lignis focum ,

Lassi sub adventum viri ,

Claudensque textis cratibus lætum pecus ,

Distenta siccet ubera ,

Et horna dulci vina promens dolio ,

Dapes inemptas apparet : &c.

Horat. Epod. 2.

T. vj

» elle ne manque pas de tenir le feu
 » tout prêt à l'arrivée de son mari fati-
 » gué , & de servir , avec des vins de
 » l'année, des mets que lui fournit son
 » champ , sans qu'elle soit obligée de
 » les acheter ».

Il semble que les Anciens aient travaillé à se surpasser eux-mêmes en traitant cette matière , tant elle leur fournit de belles pensées & de riches expressions. » Trop ^a heureux , s'écrie
 » Virgile , habitans de la campagne ,
 » s'ils connoissent leur bonheur ; à qui
 » la terre , loin du tumulte des armes
 » & de la discorde, prodigue ses fruits,
 » nourriture simple & naturelle , qui
 » est la juste récompense de leurs tra-

a O fortunatos nimium , sua si bona norint ,
 Agricolas ! quibus ipsa , procul discordibus armis ,
 Fundit humo facilem victum justissima tellus.
 Si non , &c.

At segura quies , & noscitur fallere vita ,
 Dives opum variarum ; at latis otia fundis ,
 Speluncæ , vivique lacus ; at frigida Tempe ,
 Mugitusque boum , mollesque sur arbore somni
 Non absunt : illic saltus , ac lustra ferarum ,
 Et patiens operum , parvoque assueta juvenus :
 Sacra Deum , sanctique Patres. Extrema per illos
 Justitia excedens terris vestigia fecit.

Virg. Georg. lib. 2.

„ vaux ! Là règne une paix tranquille ,
 „ & une simplicité de mœurs qui
 „ ignore toute fraude & toute trom-
 „ perie. Là se trouvent une merveil-
 „ leuse variété d'innocentes richesses ,
 „ un doux loisir dans une fertile de-
 „ meure , de vastes & belles campa-
 „ gnes , de fraîches grottes , des sour-
 „ ces d'eau vive , de sombres forêts où
 „ l'ombre des arbres invite au sommeil.
 „ Il n'est pas jusqu'au mugissement des
 „ vaches qui ne fasse plaisir. On y voit
 „ une Jeunesse endurcie au travail &
 „ accoutumée à une vie sobre & fru-
 „ gale. Mais ce qu'on y admire le plus ,
 „ est un profond respect pour les dieux ,
 „ & après eux pour les peres & les
 „ meres. En un mot , c'est-là que la
 „ Justice , lorsqu'elle a quitté la terre ,
 „ a fait son dernier séjour ».

La belle description que fait Cicéron dans son traité de la Vieillesse , de la manière dont le bled & le raisin arrivent par différens degrés , à une parfaite maturité , montre le goût qu'il avoit pour la vie de la campagne , & nous apprend en même tems avec quels yeux on doit considérer ces merveilleuses productions , qui pour être ordinaires & annuelles , n'en méritent pas moins notre admiration. En effet , si un

simple récit cause tant de plaisir , quel effet doit produire sur un esprit raisonnablement curieux la réalité même & le spectacle actuel de ce qui se passe dans une vigne & dans une piece de bled , jusqu'à ce que les fruits de l'une & de l'autre soient portés & mis en sûreté dans les celliers & dans les greniers ? Et il en faut dire autant de toutes les autres richesses dont la terre se couvre chaque année.

Voilà ce qui rend le séjour de la campagne si agréable & si délicieux , & ce qui en fait l'objet des desirs des Magistrats , & des personnes occupées d'affaires sérieuses & importantes. Las & fatigués des soins continuels de la ville , ils s'écrient volontiers avec Horace :

» O ^a campagne , quand te verrai-je ?
 » quand me sera-t-il permis d'aller oublier dans ton sein toutes mes occupations & mes inquiétudes , ou en
 » m'amusant à la lecture des Anciens ,
 » ou en goûtant le plaisir de ne rien
 » faire , ou en me livrant à la douceur

a O rus , quando ego te aspiciam , quandoque licebit
 Nunc veterum libris , nunc somno , & inertibus
 horis ,

Ducere sollicitæ jucunda oblivïa votæ ?

Horat. Sat. 6. l. 2.

„ du sommeil „ ? On y goûte en effet des plaisirs bien purs. Il semble , selon la belle expression du même Poète , que ^a la campagne nous rend à nous-mêmes en nous tirant comme de servitude , & que c'est là proprement vivre & régner. On entre , pour ainsi dire , en conversation avec les arbres , on les interroge , on leur demande compte du peu de fruit qu'ils ont produit , & l'on reçoit les excuses qu'ils en apportent , rejetant ^b la faute tantôt sur les trop grandes pluies , tantôt sur les excessives chaleurs , d'autres fois sur la rigueur du froid : c'est Horace qui leur prête ce langage.

Tout ce que je viens de dire marque assez que je ne parle plus de cette agriculture pénible & laborieuse à laquelle l'homme a été d'abord condamné ; mais que j'en ai en vue une autre , destinée à faire son plaisir , & à l'occuper

a *Villice sylvarum , & mihi me reddentis agelli.*

Epist. 14. l. 1.

Vivo & regno , simul ista reliqui , &c.

Epist. 10. l. 1.

b *Fundusque mendax , arbore nunc aquas*

Culpante , nunc torrentia agros

Sidera , nunc hiemes iniquas.

Horat. Od. 1. l. 3.

agréablement ; parfaitement conforme à l'institution primitive de l'homme & à l'intention du Créateur , puisqu'il l'avoit commandée à Adam aussi-tôt après l'avoir formé. En effet , elle semble nous retracer une image du paradis terrestre , & se ressentir en quelque sorte de l'heureuse simplicité & de l'innocence qui y régnoit alors. Nous voyons que dans tous les tems elle a fait le divertissement le plus agréable des Princes même & des Rois les plus puissans. Sans parler des fameux jardins suspendus , qui faisoient l'ornement de Babylone ; l'Écriture nous apprend que Assuérus (c'est le même que Darius fils d'Hystaspe) avoit planté une partie des arbres de son jardin , & qu'il le culti-

Esther. 1. 5. voit de ses mains royales : *Iussit convivium preparari in vestibulo horti & nemoris , quod regio cultu & manu constitum erat.* On sait ce que Cyrus le jeune répondit à Lyfandre , qui admiroit la beauté , l'économie , & la disposition de ses jardins : Que c'étoit lui-même qui en avoit tracé le plan , qui en avoit donné les alignemens , & qu'il avoit planté plusieurs arbres de sa main. *Ego omnia ista sum dimensus : mei sunt ordines , mea descriptio : multæ etiam istarum arborum mea manu sunt factæ*

Cic. de Senect. n. 59.

On voudroit , si cela étoit possible , ne quitter jamais un séjour si délicieux. On a tâché au moins , pour se consoler , de se faire une sorte d'illusion , en transportant , pour ainsi dire , la campagne au milieu des villes : non une campagne simple & presque brute , qui ne connoît de beautés que les naturelles , & qui n'emprunte rien de l'art ; mais une sorte de campagne peignée , ajustée , embellie , j'ai presque dit fardée. Jentends parler de ces jardins si ornés & si élégans , qui offrent aux yeux un si doux & si brillant spectacle. Quelle beauté , quelle richesse , quelle abondance , quelle variété d'odeurs de couleurs , de nuances , de découpures ! Il a semble , à voir la fidélité & la régularité invariable des fleurs à se succéder les unes aux autres , (& il en faut dire autant des fruits) que la terre attentive à plaire à son maître , cherche à perpétuer ses présens , en lui payant toujours dans chaque saison de nouveaux tributs. Quelle foule de réflexions tout cela ne fournit-il point à un esprit

<p>a Sed illa quanta benignitas naturæ , quod tam multa ad vescendum , tam varia , tamque jucunda gignit : neque ea uno</p>	<p>tempore anni , ut semper & novitate delectemur , & copia ! <i>Cic. de nat. deor. l. 2. n. 131.</i></p>
---	---

curieux , & encore plus à un esprit religieux !

Pline , après avoir reconnu qu'il n'y a point d'éloquence capable d'exprimer dignement cette incroyable abondance & cette merveilleuse diversité de richesses & de beautés que la nature répand dans les jardins comme en se jouant , & avec une sorte de complaisance ; ajoute une remarque bien sentée & bien instructive. Il a fait observer la différence que la nature a mise pour la durée entre les arbres & les fleurs. Aux plantes & aux arbres , destinés à nourrir l'homme par leurs fruits , & à entrer dans la construction des édifices & des navires , elle a accordé des années & même des siècles entiers. Aux fleurs & aux odeurs , qui ne servent qu'au plaisir , elle n'a donné que quelques momens & quelques journées , comme pour nous avertir que ce qui brille avec le plus d'éclat , passe & se flétrit bien rapidement. Malherbe exprime cette dernière pensée d'une manière bien vive , en déplorant la mort d'une per-

a Quippe reliqua usus magna , ut palam est , ad alimentique gratiâ genuit : monitione hominum , quæ ideoque secula annosque spectatissimè florent , cernit iis. Flores verò letitiam marcescere. *Plin.* odoresque in diem gignit : | l. 21. c. 1.

sonne qui joignoit à une grande jeunesse une extrême beauté :

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses ,
L'espace d'un matin.

C'est le grand avantage de l'Agriculture , d'être liée plus étroitement qu'aucun autre art avec la religion , comme elle l'est aussi avec les bonnes mœurs : ce qui a fait dire à Cicéron , comme nous l'avons vu , que la vie de la campagne approchoit beaucoup de celle du sage , c'est-à-dire , qu'elle étoit comme une Philosophie pratique.

Pour finir ce petit traité par où je l'ai commencé , il faut avouer que , de toutes les occupations des hommes qui n'ont point un rapport immédiat à Dieu & à la justice , la plus innocente est l'Agriculture. Elle étoit , comme on l'a vu , celle du premier homme encore juste & fidèle. Elle a fait depuis une partie de la pénitence que Dieu lui a imposée. Ainsi , dans les deux tems , d'innocence & de péché , elle lui a été commandée , & dans sa personne à tous ses descendans. Elle est devenue néan-

a Ne oderis laboriosa	» ges laborieux ni le tra-
opera , & rusticationem	» vail de la campagne, qui
creatam ab Altissimo	» a été créé par le Très-
» fuyez point les ouvra-	» haut » Eccl. 7. 16.

moins l'exercice le plus vil & le plus bas au jugement de l'orgueil ; & pendant qu'on protège des arts inutiles & qui ne servent qu'au luxe & à la volupté, on laisse dans la misère tous ceux qui travaillent à l'abondance & au bonheur des autres.





CHAPITRE SECOND, DU COMMERCE.

ARTICLE PREMIER.

Excellence & avantage du commerce.

ON peut dire, sans crainte d'être soupçonné d'exagération, que le Commerce est le plus solide fondement de la Société civile, & le lien le plus nécessaire pour unir entr'eux tous les hommes de quelque pays & de quelque condition qu'ils soient. Par son moyen, le monde entier semble ne former qu'une seule ville & qu'une seule famille. Il y fait régner de toutes parts une abondance universelle. Les richesses d'une nation deviennent celles de tous les autres peuples. Nulle contrée n'est stérile, ou du moins ne se sent de sa stérilité. Tous ses besoins lui sont apportés à point nommé du bout de l'univers, & chaque région est étonnée de se trouver chargée de fruits étrangers, que son propre fonds ne pouvoit lui fournir, & enrichie de mille com-

modités qui lui étoient inconnues, & qui cependant font toute la douceur de la vie. C'est par le commerce de la mer & des rivières, c'est-à-dire, par la navigation, que Dieu a uni entr'eux tous les hommes d'une manière si merveilleuse, en leur ^a enseignant à conduire & à gouverner les deux choses les plus violentes qui soient dans la nature, la mer & les vents, & à les faire servir à leurs usages & à leurs besoins. Il a joint ainsi les Peuples les plus éloignés, & il a conservé entre les nations différentes une image de la liaison qu'il a mise entre les parties d'un même corps par les veines & les artères.

Ce n'est-là qu'une foible & légère idée des avantages que le Commerce procure à la Société en général. Pour peu qu'on voulût l'approfondir en descendant dans quelque détail, quelles merveilles n'y découvrirait-on pas ? Mais ce n'est pas ici le lieu de le faire. Je me borne à une seule réflexion, qui me paroît bien propre à faire connoître en même tems, & la foiblesse, & la grandeur de l'homme.

^a Quas res violentissimas natura genuit, earum moderationem nos soli habemus, matis at-

que ventorum, propter nauticarum rerum scientiam. *Cic. de nat. deor.* l. 2. n. 152.

Je le considère d'abord dans le plus haut point d'élévation où il puisse arriver , je veux dire sur le trône : logé dans de superbes palais , environné de tout l'éclat de la Majesté royale , respecté & presque adoré par une foule de courtisans qui tremblent devant lui , placé au centre des richesses & des plaisirs qui s'offrent à lui à l'envi , soutenu par des armées nombreuses , qui n'attendent que ses ordres pour agir. Voilà le comble de la grandeur humaine. Mais ce Prince si puissant & si terrible , que devient-il , si le Commerce vient à cesser tout d'un coup , s'il est réduit à lui seul , à son industrie , & à ses propres efforts ? Isolé de la sorte , séparé de ce pompeux dehors , qui n'est point lui-même , & qui lui est absolument étranger , privé du secours des autres , il retombe dans la misère & l'indigence où il est né , & , pour dire tout en un mot , il n'est plus rien.

Considérons maintenant l'homme dans l'état le plus médiocre ; renfermé dans une petite maison ; réduit , pour sa nourriture , à un peu de pain , de vin , & de viande ; couvert des vêtemens les plus simples , & jouissant dans sa famille , non sans peine , des autres commodités de la vie. Quelle solitude

en apparence ! quel abandon général ! quel oubli de la part de tous les autres mortels ! On se trompe infiniment , lorsqu'on pense de la sorte. Tout l'univers est attentif à lui. Mille bras travaillent pour le couvrir , pour le vêtir , pour le nourrir. C'est pour lui que les manufactures sont établies , que les greniers & les celliers sont remplis de bled & de vin , que les différens métaux sont tirés des entrailles de la terre avec tant de peines & de dangers.

Il n'est pas jusqu'aux délices mêmes , que les pays les plus éloignés ne s'empressent de faire passer jusqu'à lui au travers des mers les plus orageuses. Voilà les secours que le Commerce , ou plutôt , pour parler plus juste , que la Providence divine , toujours occupée de nos besoins , procure sans cesse par le Commerce à chacun de nous en particulier : secours , qui , à en bien juger , tiennent du miracle ; qui devroient nous remplir d'une perpétuelle admiration , & nous faire écrire avec le Prophète , dans les transports d'une vive reconnoissance ? *Seigneur , qu'est donc l'homme , pour vous souvenir ainsi de lui ?*

Ps. 8. 5.

Il seroit inutile de dire que nous n'avons aucune obligation à ceux qui travaillent

travaillent ainsi pour nous , parce que c'est la cupidité & l'intérêt qui les mettent en mouvement. Cela est vrai ; mais en profitons-nous moins de leur travail ? Dieu , à qui seul il appartient de bien user du mal même , se sert de la cupidité des uns , pour faire du bien aux autres. C'est dans cette vue , que la Providence a établi parmi nous une si étonnante diversité de conditions , & qu'elle a partagé les biens avec une si prodigieuse inégalité. Si les hommes étoient tous à leur aise , tous riches & opulens , qui d'entr'eux voudroit se donner la peine de labourer la terre , de creuser les mines , de traverser les mers ? La pauvreté ou la cupidité y suppléent , & se chargent de ces travaux pénibles , mais utiles. Par-là , on voit que tous les hommes , riches ou pauvres , puissans ou foibles , Rois ou sujets , sont dans une mutuelle dépendance les uns des autres pour les besoins de la vie ; le pauvre ne pouvant vivre sans le secours du riche , ni le riche sans le travail du pauvre. Et c'est le Commerce , qui , à la faveur de ces différens intérêts , fournit le genre humain de toutes ses nécessités , & même de toutes ses commodités.

ARTICLE SECOND.

*Antiquité du commerce. Lieux & villes
où il a été le plus célèbre.*

Il est fort vraisemblable que le Commerce n'a guère moins d'antiquité que l'Agriculture. Il a commencé , comme cela étoit naturel , entre particuliers , les hommes s'entr'aidant les uns les autres de ce qu'ils avoient chacun d'utile ou de nécessaire pour la vie. Caïn sans doute fournissoit à Abel des bleds & des fruits de la terre pour sa nourriture ; & Abel , en échange , fournissoit à Caïn des peaux & des laines pour s'en revêtir , des laitages & peut-être des viandes pour sa table. Tubalcaïn , uniquement occupé à mettre en œuvre le cuivre & le fer pour différens usages nécessaires à l'usage commun de la vie , & pour les armes propres à se défendre ou contre les hommes ennemis , ou contre les bêtes farouches , étoit certainement obligé d'échanger ses ouvrages de cuivre & de fer contre d'autres marchandises nécessaires pour se nourrir , pour se vêtir , pour se loger. Le Commerce ensuite s'avancant toujours de proche en proche , s'établit entre les Villes & les contrées voisines , puis

se porta au loin , passa les mers , & , après le déluge , pénétra jusqu'aux extrémités du monde.

L'Ecriture Sainte nous fournit un exemple fort ancien de trafic dans ces caravanes d'Ismaélites & de Madianites, à qui Joseph fut vendu par ses freres. Ils revenoient de Galaad, ramenant leurs chameaux chargés d'aromates , & d'autres précieuses marchandises de ce pays-là , qu'ils portoient en Egypte , où il s'en faisoit un grand débit pour l'usage qu'ils pratiquoient d'embaumer les corps des hommes après leur mort , avec un grand soin & de grandes dépenses. Gen. 27.25.

Homère ^a nous apprend que l'usage des tems héroïques du siège de Troie étoit d'échanger entre le peuples les choses les plus nécessaires à la vie ; preuve , dit Pline , que c'est plutôt la nécessité que la cupidité, qui donna lieu à ce premier de tous les commerces. On lit , à la fin du vi^{re} Livre de l'Iliade , qu'à l'arrivée de quelques vais-

<p>^a Quatum feliciore ævo, cum res ipsæ permutabantur inter se se , sicut & Trojanis temporibus facitatum homero credi concepit ! Ita enim , ut opi-</p>	<p>nor , commercia victus gratia inventa Alios coriis boum , alios ferro captivisque rebus emptitasse tradit. <i>Plin. l. 33. c. 1.</i></p>
---	---

seaux , toutes les troupes vont en foule acheter du vin , les uns pour du cuivre , les autres pour du fer , ceux-là pour des peaux , ceux-ci pour des bœufs , & d'autres pour des esclaves.

On ne voit point dans l'Histoire de plus anciens navigateurs que les Egyptiens & les Phéniciens. Il semble que ces deux Peuples voisins avoient partagé entr'eux le commerce de la mer : que les Egyptiens s'étoient principalement emparés du commerce d'Orient par la mer Rouge : & les Phéniciens de celui d'Occident par la mer Méditerranée.

Ce que les Auteurs fabuleux disent d'Osiris , qui est le Bacchus des Grecs , qu'il alla conquérir les Indes , comme le fit depuis Sésostris , peut faire croire que les Egyptiens entretenrent un grand commerce avec les Indiens.

Comme le commerce des Phéniciens étoit bien plus fréquent en Occident que celui des Egyptiens , il ne faut pas s'étonner s'ils ont été plus célébrés sur ce point par les Auteurs Grecs & Romains , & si Hérodote a dit que c'étoient eux qui voituloient les marchandises d'Egypte & d'Assyrie , & qui faisoient tout leur commerce , comme si les Egyptiens ne s'en fussent pas mêlés ;

& s'ils ont été crus les inventeurs du trafic & de la navigation, quoique cette gloire soit dûe bien plus légitimement aux Egyptiens. Ce qui est certain, c'est que par rapport au commerce ancien ce sont les Phéniciens qui se font le plus distingués; & ce sont eux aussi, qui peuvent prouver davantage à quel comble de gloire, de puissance, & de richesses une nation est capable de s'élever par les seules ressources du Commerce.

Ces Peuples n'occupoient qu'une lieue assez étroite le long des côtes de la mer, & Tyr elle-même étoit bâtie dans un terrain fort ingrat; & qui, quand il auroit été plus gras & plus fertile, n'auroit pu être suffisant pour nourrir ce grand nombre d'habitans que les premiers succès de son commerce y avoient attirés.

Deux avantages les dédommagèrent de ce défaut. Ils avoient sur les côtes de leur petit Etat d'excellens ports, particulièrement celui de leur Capitale; & ils étoient nés avec un génie si heureux pour le négoce, qu'ils furent regardés comme les inventeurs du commerce de mer, sur-tout de celui qui se fait par des voyages de long cours.

Les Phéniciens furent si heureuse-

ment profiter de ces deux avantages , que bientôt ils se rendirent les maîtres de la mer & du Commerce. Le Liban , & les autres montagnes voisines leur fournissant d'excellens bois pour la construction des vaisseaux , on leur vit en peu de tems de nombreuses flottes marchandes , qui hazardèrent des navigations inconnues , pour y établir leur négoce. Ils ne se bornèrent pas aux côtes & aux ports de la mer Méditerranée , ils entrèrent dans l'Océan par le détroit de Cadix ou de Gibraltar , & s'étendirent à droite & à gauche. Comme leurs peuples se multiplioient presque à l'infini par le grand nombre d'étrangers que le desir du gain & l'occasion sûre de s'enrichir attiroient dans leur Ville , ils se virent en état de jeter au dehors quantité de peuplades , & particulièrement la fameuse colonie de Carthage , qui , conservant l'esprit Phénicien par rapport au trafic , ne le céda pas même à Tyr dans son négoce , & la surpassa de beaucoup par l'étendue de sa domination , & par la gloire de ses expéditions guerrières.

Le degré de gloire & de puissance où le Commerce & la Navigation avoient élevé la Ville de Tyr , la rendit si célèbre , qu'on auroit peine à ne pas croire

qu'il y a de l'exagération dans ce qu'en rapportent les Auteurs profanes, si les Prophètes eux-mêmes n'en avoient parlé avec encore plus de magnificence. Tyr, dit Ezéchiel pour nous donner quelque idée de son pouvoir, est un Vaisseau superbe. Le corps du bâtiment est fait du bois précieux des sapins du Sanir. Les cédres du Liban lui ont fourni ses mâts. Ses rames sont coupées dans les forêts de Basan. L'ivoire des Indes est employé pour faire les bancs de ses rameurs. Ses voiles sont de fin lin d'Egypte tissé en broderie, & son pavillon est d'hyacinthe & de pourpre. Les habitans de Sidon & d'Arad sont ses rameurs. Les Perses, les Lydiens, & ceux de la Libye lui servent de soldats, & ses pilotes sont les plus sages & les plus habiles de Tyr même. Le Prophète, par ce langage figuré, a dessein de nous montrer la puissance de cette Ville. Mais il le fait d'une manière encore plus énergique par le détail circonstancié des différens Peuples qui entroient dans son commerce. Il semble que les marchandises de toute la terre fussent rassemblées dans cette seule Ville, & les autres Peuples paroissent moins ses alliés que ses tributaires.

*Ezech. c. 27.
v. 4-10.*

Les Carthaginois trafiquoient avec *Id. v. 12 14*

Tyr. en lui apportant toutes sortes de richesses, & remplissoient ses marchés d'argent, de fer, d'étain & de plomb. La Grèce, ^a Tubal, & Mosoch lui amenoient des esclaves, & des vases d'airain. Thogorma ^b des chevaux, & des mulets : ^c Dédam, des dents d'ivoire, & de l'ébène. Les Syriens y exposoient en vente des perles, de la pourpre, des toiles ouvragées, du fin lin, de la soie, & toutes sortes de marchandises précieuses. Les peuples de Juda & d'Israël y apportoit le plus pur froment, le baume, le miel, l'huile & la résine : ceux de Damas, du vin excellent, & des laines d'une couleur vive & éclatante : d'autres Peuples, des ouvrages de fer, de la myrrhe, des cannes d'excellente odeur, de superbes tapis pour s'asseoir. L'Arabie, ^d & tous les Princes de Cédar, y amenoient leurs agneaux, leurs béliers, & leurs boucs : Saba ^e &

^a Tubal & Mosoch. L'Ecriture joint toujours ces deux peuples. Le dernier designe les Moscovites, l'autre sans doute en étoit voisin.

^b Thogorma. La Cappadoce, d'où sortoient les chevaux les plus estimés, dont les Empereurs se réservèrent les meilleurs & les

plus fins pour leur écurie.

^c Dédam, Peuple d'Arabie.

^d L'Arabie, déserte. Cédar étoit dans le voisinage.

^e Saba & Réma. Peuples de l'Arabie heureuse. Toute l'antiquité a vanté les richesses & les aromates de ces peuples.

Réma, les plus excellens parfums, les pierres précieuses, & l'or : d'autres enfin des bois de cédre, des balles d'hyacinthe & d'ouvrages en broderie, & toutes sortes de marchandises précieuses.

Je n'entreprends point de distinguer exactement la situation des différens Peuples dont il est parlé dans Ezéchiel : ce n'en est point ici le lieu. Il me suffit d'avertir en général que ce long dénombrement, dans lequel il a plû au Saint-Esprit de descendre par rapport à la ville de Tyr, est une preuve bien claire que son commerce n'avoit d'autres bornes que celles du monde connu pour lors. Aussi se regardoit-elle comme la Ville commune de toutes les nations, & comme la Reine de la mer. Isaïe nous peint sa fierté par des couleurs bien vives, mais bien naturelles, en marquant que Tyr portoit sur son front le diadème; que les plus illustres Princes de l'univers étoient ses correspondans, & ne pouvoient se passer de son trafic; que les riches Négocians qu'elle renfermoit dans son enceinte, étoient en état de disputer le rang aux têtes couronnées, & prétendoient au moins leur être égaux. *Quis cogitavit hoc super Tyrum, quondam coronatam; cujus ne-*

Isai. 13. 8.

gociatores principes , institores ejus inclyti terræ ?

J'ai rapporté ailleurs la ruine de l'ancienne Tyr par Nabucodonosor après un siège de treize ans , & l'établissement de la nouvelle Tyr , qui se remit bientôt en possession de l'empire de la mer , & continua son négoce avec plus de succès encore & plus d'éclat qu'auparavant , jusqu'à ce qu'enfin Alexandre le Grand , l'ayant prise d'assaut , lui ôta sa marine & son commerce , qui furent transférés à Alexandrie , comme je le dirai bientôt.

Pendant que l'une & l'autre Tyr éprouvoient de si grandes révolutions , Carthage , la plus considérable de ses colonies , étoit devenue très-florissante. Le trafic lui avoit donné la naissance , le trafic lui donna l'accroissement , & la mit en état de disputer long-tems à Rome l'empire du monde. Sa situation étoit bien plus avantageuse que celle de Tyr. Elle étoit en égale distance de toutes les extrémités de la mer Méditerranée ; & les côtes d'Afriques , où elle étoit située , région vaste & fertile , lui fournissoient abondamment les bleds nécessaires pour sa subsistance. Avec de tels avantages , ces Africains , mettant à profit l'heureux génie pour le négoce & la naviga-

tion qu'ils avoient apportés de Phénicie, acquirent une si grande science de la mer, qu'en cela, selon le témoignage de Polybe, nulle autre nation ne les égaloit. Par-là ils parvinrent à une si grande puissance, qu'au commencement de la troisième guerre qu'ils eurent contre les Romains, & qui causa leur ruine entière, Carthage avoit sept cents mille habitans, & trois cents Villes de sa dépendance dans le seul continent d'Afrique. Ils avoient été maîtres, non-seulement de toute cette lisière qui s'étend depuis la grande Syrte jusqu'aux Colonnes d'Hercule, mais encore de celle qui s'étend depuis ces mêmes Colonnes vers le midi, ou Hannon Carthaginois, bâtit tant de Villes, & établit tant de colonies. En Espagne, qu'ils avoient presque toute conquise, Asdrubal, qui y vint commander après Barcapere d'Annibal, y avoit fondé Carthagène, une des plus célèbres Villes qui fût alors. La Sicile en grande partie, & la Sardaigne avoient aussi autrefois reconnu leur puissance.

La postérité auroit tiré de grandes lumières des deux monumens illustres des navigations de ce Peuple dans les relations des voyages de Hannon qui est qualifié Roi des Carthaginois, & de Hi-

milcon, si le tems les avoit conservés. Le premier avoit décrit les voyages qu'il avoit faits dans l'Océan hors des Colonnes d'Hercule, le long de la côte Occidentale d'Afrique; & le second, ceux qu'il avoit faits le long de la côte Occidentale de l'Europe: l'un & l'autre par l'ordre du Sénat de Carthage. Mais le tems a consumé ces écrits.

Ce Peuple n'épargnoit ni soins, ni dépenses pour perfectionner le négoce & la navigation. C'étoit-là son unique étude. Les autres Arts & les Sciences n'étoient point cultivés à Carthage. On ne s'y piquoit point de bel esprit. On n'y faisoit profession, ni de Poésie, ni d'éloquence, ni de Philosophie. Les jeunes gens, dès leur enfance, n'entendoient parler que de comptes, que de marchandises, que de vaisseaux, que de voyages sur mer. L'habileté dans le trafic étoit comme une succession dans les familles, & faisoit la meilleure partie de l'héritage des enfans: & comme ils ajoutaient à l'expérience de leurs peres leurs propres réflexions, on ne doit pas être surpris que cette habileté allât toujours en croissant, & fût de si merveilleux progrès.

Aussi le Commerce éleva Carthage à un si haut degré de richesses & de

puissance, qu'il fallut aux Romains deux guerres, l'une de vingt-trois ans, l'autre de dix-sept, toutes deux cruelles & douteuses, pour domter cette rivale; & qu'enfin Rome triomphante crut ne pouvoir l'assujettir & la subjuguier entièrement, qu'en lui ôtant les ressources qu'elle eût encore pu trouver dans le Négoce, & qui, pendant un si long tems, l'avoit soutenue contre toutes les forces de la République.

Jamais Carthage n'avoit été plus puissante sur mer, que lorsqu'Alexandre assiégea Tyr sa métropole. Sa fortune commença dès-lors à décliner. L'ambition fut la ruine des Carthaginois. Il leur coûta cher de s'être ennuyés de l'état pacifique de Marchands, & d'avoir préféré la gloire des armes à celle du trafic. Leur Ville, que le Commerce avoit peuplé d'une si grande multitude d'habitans, en vit diminuer le nombre, pour fournir des troupes & des recrues à leurs armées. Leurs flottes accoutumées à ne porter que des Marchands & des marchandises, ne furent plus chargées que de munitions de guerre & de soldats; & de leurs plus sages & plus heureux Négocians, il se forma des Chefs & des Généraux d'armées, qui lui procurèrent à la vérité une gloire

bien éclatante , mais de peu de durée , & bientôt suivie de sa ruine entière.

La prise de Tyr par Alexandre le Grand, & la fondation d'Alexandrie , qui la suivit de près , causèrent une grande révolution dans les affaires du Commerce. Ce nouvel établissement est , sans contredit , le plus grand , le plus noble , le plus sage , & le plus utile dessein qu'ait formé ce Conquérant.

Il n'étoit pas possible de trouver une plus heureuse situation , ni plus propre à devenir le dépôt de toutes les marchandises de l'Orient & de l'Occident. Cette Ville avoit d'un côté un libre commerce avec l'Asie & avec tout l'Orient par la mer Rouge. La même mer & le Nil lui donnoient entrée dans les vastes & riches contrées de l'Ethiopie. Le commerce du reste de l'Afrique & de l'Europe lui étoit ouvert par la mer Méditerranée : & si elle vouloit faire le négoce intérieur de l'Egypte , elle avoit , outre la commodité du Nil & des canaux faits de main d'hommes , le secours des caravannes , si commodes pour la sûreté des Marchands , & pour le transport des marchandises.

Voilà ce qui porta Alexandre à juger cette Place très-propre à en faire une des plus belles Villes , & un des plus

beaux ports du monde. Car l'isle de Pharos, qui n'étoit pas alors jointe au continent, lui en fournissoit un magnifique après sa jonction, ayant deux entrées, où l'on voyoit arriver de toutes parts les vaisseaux étrangers, & d'où partoient sans cesse des vaisseaux Egyptiens, qui portoient leurs Négocians & leur commerce dans toutes les parties de la terre, alors connues.

Alexandre vécut trop peu pour être le témoin de l'état heureux & florissant où le Commerce devoit élever sa Ville. Les Ptolémées, qui, après sa mort, eurent l'Egypte en partage, prirent le soin de soutenir le négoce naissant d'Alexandrie; & bientôt ils le portèrent à un degré de perfection & d'étendue, qui fit oublier & Tyr & Carthage, lesquelles, pendant un très-long tems, avoient fait presque seules & rassemblé chez elles le commerce de toutes les autres nations.

De tous les Rois d'Egypte, Ptolémée Philadelphe fut celui qui contribua le plus à y perfectionner le Commerce. Pour cet effet, il entretenoit sur mer de nombreuses flottes, dont Athenée *Athen. l. 5. p. 203.* fait un dénombrement & une description, qu'on ne peut lire sans étonnement. Outre plus de six vingts vaisseaux

à rames de grandeur extraordinaire , il lui attribue plus de quatre mille autres navires , qui étoient employés au service de son Etat & à l'avancement du Commerce. Il possédoit un grand Empire , qu'il avoit formé en étendant les bornes du Royaume d'Egypte dans l'Afrique , dans l'Ethiopie , dans la Syrie ; & au-delà de la mer , s'étant rendu maître de la Cilicie , de la Pamphylie , de la Lycie , de la Carie , & des Cyclades , & possédant dans ses Etats près de quatre mille Villes. Pour mettre le comble au bonheur de ces Provinces , il voulut y attirer par le Commerce les richesses & les commodités de l'Orient , & pour en faciliter la route , il bâtit exprès une Ville sur la côte Occidentale de la mer Rouge , creusa un canal depuis Coptus jusqu'à cette mer , & fit préparer des hôtelleries le long de ce canal pour la commodité des Marchands & des voyageurs , comme je l'ai marqué dans son lieu.

*Tome VII.
p. 440.*

Ce fut cette commodité de l'entre-pôt des marchandises à Alexandrie , qui répandit dans toute l'Egypte des richesses immenses : richesses si considérables , qu'on assure que le seul produit des droits d'entrée & de sortie sur les marchandises qui entroient dans les

*Cit. apud
Strab. l. 17.
p. 798.*

douannes d'Alexandrie , montoit chaque année à plus de trente-sept millions de livres , quoique la plupart des Ptolémées fussent assez modérés dans les impôts qu'ils mettoient sur leurs peuples.

Tyr , Carthage , & Alexandrie ont été sans contredit les Villes de l'antiquité les plus fameuses pour le Commerce. Il s'exerça aussi avec succès , mais non avec tant de réputation , à Corinthe , à Rhodes , à Marseille , & dans plusieurs autres Villes particulières.

ARTICLE TROISIÈME.

Objet & matière du Commerce.

Le passage d'Ezéchiel que j'ai cité au sujet de Tyr , renferme presque tout ce qui faisoit la matière de l'ancien commerce : l'or , l'argent , le fer , le cuivre , l'étain , le plomb , les perles , les diamans , & toutes sortes de pierres précieuses ; la pourpre , les étoffes , les toiles , l'ivoire , l'ébène , les bois de cédre , la myrrhe , les cannes odoriférantes , les parfums , les esclaves , les chevaux , les mulets , le froment , le vin , les bestiaux , enfin toutes sortes de marchandises précieuses. Je ne m'arrêterai

ici qu'à ce qui regarde les mines de fer , de cuivre , d'or , d'argent , les perles , la pourpre , la soie ; & je ne traiterai que fort légèrement toutes ces matières. Pline le Naturaliste , sera mon guide ordinaire dans celles qu'il a expliquées. Je ferai grand usage des savantes remarques de l'Auteur de l'Histoire naturelle de l'Or & de l'Argent , extraite du xxxiii^e. Livre de Pline , & imprimée à Londres.

§. I. *Mines de Fer.*

Il est certain que l'usage des métaux , particulièrement du fer & du cuivre , est presque aussi ancien que le monde ; mais il ne paroît pas que dans les premiers siècles il fût beaucoup question de l'or ni de l'argent. Uniquement occupés des besoins pressans , les premiers habitans du monde firent ce que font & doivent faire ceux des nouvelles colonies. Ils pensèrent à bâtir des maisons , à défricher la terre , & à se fournir des instrumens nécessaires pour couper des arbres , pour tailler des pierres , & pour toutes les opérations mécaniques. Comme tous ces outils ne peuvent être que de fer , de cuivre , ou d'acier , ces matériaux essentiels devin-

rent, par une conséquence nécessaire, les principaux objets de leur recherche. Ceux qui se trouvèrent établis dans les pays qui les produisent, ne furent pas long-tems sans en connoître l'importance. On en venoit chercher de toutes parts; & leur terre, ingrate en apparence & stérile pour toute autre chose, devint pour eux un fonds des plus abondans & des plus fertiles. Rien ne leur manquoit avec cette marchandise, & les barres de fer étoient des lingots qui leur procuroient toutes les commodités & toutes les douceurs de la vie.

Il seroit curieux de savoir où, quand, comment, & par qui ces matériaux ont été découverts. Cachés comme ils sont à nos yeux, & enveloppés dans les entrailles de la terre en petites particules presque imperceptibles, qui n'ont aucun rapport apparent & aucune disposition prochaine aux différens ouvrages que l'on en compose, qui peut avoir indiqué aux hommes les usages qu'ils en pouvoient tirer ? C'est faire trop d'honneur au hasard, de lui en imputer la découverte. L'importance infinie, & la nécessité presque indispensable des instrumens qu'ils nous fournissent, méritent bien, ce semble, que l'on y reconnoisse le concours & la bonté de la

Providence. Il est vrai qu'elle se plaît ordinairement à cacher ses plus merveilleux bienfaits sous des événemens qui ont toute l'apparence de cas fortuits & de pur hazard. Mais des yeux attentifs & religieux ne s'y trompent point, & découvrent clairement sous ces voiles la bonté & la libéralité de Dieu, d'autant plus digne d'admiration & de reconnoissance, qu'elle se montre moins. C'est une vérité que les Payens mêmes ont reconnue, comme je l'ai déjà observé.

Il est remarquable que ^a le fer, qui est de tous les métaux le plus nécessaire, est aussi le plus commun, le plus facile à trouver, le moins profondément caché en terre, & le plus abondant.

Comme je trouve peu de choses dans Pline sur la manière dont les Anciens découvroient & préparoient les métaux, je suis obligé d'avoir recours à ce qu'en disent les Modernes, pour donner au moins aux Lecteurs quelque légère idée de ce qui se pratique actuellement dans la découverte, la préparation, & la fonte de ces métaux, dont une partie avoit lieu aussi dans l'antiquité.

^a Ferri metalla ubique propemodum reperiuntur. . . . Metallorum omnium vena ferri largissima est. *Plin. l. 34. c. 14.*

La matière d'où se tire le fer (en termes de l'art on l'appelle *la mine de fer*) se trouve dans la terre à différentes profondeurs , quelquefois en pierres de la grosseur du poing , & quelquefois en grains détachés les uns des autres , & de la grosseur des pois. Celle-ci est ordinairement la meilleure.

Pour faire fondre cette matière , après qu'on l'a bien lavée , on en jette à des heures réglées une certaine quantité dans un grand fourneau bien échauffé par un feu de charbon , dont l'activité est produite par le vent perpétuel de deux soufflets énormes qu'une roue fait hausser & baisser , & dont les deux ouvertures aboutissent dans un seul tuyau placé au bas du fourneau à l'endroit jusqu'où peut s'élever la superficie de la matière fondue. A cette quantité de mine on ajoute toujours en même tems une autre quantité également réglée de charbon , pour entretenir le feu , & de castine , qui est une espèce de pierre blanche , sans laquelle la mine brûleroit plutôt que de fondre.

A certains tems marqués , comme de douze heures en douze heures , & quand il y a une quantité suffisante de matière fondue , on la fait couler du fourneau par un trou fait exprès pour cela , &

qui n'étoit bouché qu'avec du mortier ; d'où sortant avec rapidité comme un torrent de feu , elle tombe dans un creux fait dans le sable , de forme triangulaire comme un prisme , de la longueur d'environ quatorze ou quinze pieds. C'est ainsi que se forme ce qu'on appelle *la gueuse* , qui est une grosse pièce de cette matière , pesant souvent jusqu'à deux ou trois mille livres , & qui n'est encore que de la fonte pareille à celle dont on fait les plaques de cheminées.

On la porte ensuite à un fourneau de la forge appelé *la raffinerie* , où , par le moyen du feu qui la purifie , & du marteau qui en écarte & détache les parties étrangères , elle commence à acquérir la qualité de fer.

Les nouvelles pièces de fer , qu'en termes de l'art on a mise à terre à ce fourneau , passe de-là à un autre nommé *chaufferie* ou *martellerie* , où , après un nouvel épurement par le feu , on en forge des barres avec l'aide d'un gros marteau pesant quelquefois jusqu'à quinze cens livres , & mis en mouvement , comme les autres , par des roues que l'eau fait tourner.

Il y a encore une autre machine composée de différentes roues assemblées avec un art merveilleux , où ces mêmes

barres de fer , quand on les destine à certains usages , sont tout d'un coup séparées en sept ou huit verges ou baguettes d'environ un demi-pouce d'épaisseur. C'est ce qu'on appelle *la fendrie*.

Dans quelques endroits , au lieu de former *une gueuse* de la matière qui sort du premier fourneau , pour la réduire en fer , on se borne à la faire couler dans des moules diversement préparés , suivant la diversité des ouvrages qu'on veut fondre , comme des marmites , plaques de cheminées , & autres ustenciles de fonte.

L'Acier est une espèce de fer raffiné & purifié par le feu , qui le rend plus blanc , plus solide , & d'un grain plus menu & plus fin. C'est de tous les métaux le plus dur , quand il est préparé & trempé comme il faut. Cette *trempe* se fait dans de l'eau froide , & demande une grande attention de la part de l'ouvrier , pour tirer du feu l'acier , quand il y a pris un certain degré de chaleur.

Stridentia
tingunt Æra
lacu.

Qu'on examine un couteau , un rasoir , bien tranchans , bien affilés , croiroit-on qu'ils pussent se former d'un peu de terre , ou de quelques pierres noirâtres ? Quelle distance d'une ma-

tière si informe , à des instrumens si polis & si luisans ! De quoi n'est point capable l'industrie humaine !

*Mémoires
de l'Acad. des
Sciences, an.
1726.*

M. de Réaumur observe, au sujet du fer , une chose qui paroît bien digne d'être remarquée. Quoique le feu le rende rarement , ou ne le rende presque jamais aussi liquide qu'il rend l'or , l'argent , le cuivre , l'étain , & le plomb ; cependant c'est de tous les métaux celui qui se moule le plus parfaitement , qui s'insinue le mieux dans les plus petits creux des moules , & qui en prend le plus exactement les impressions.

§. II. *Mines de Cuivre ou d'Airain.*

LE cuivre , qu'on nomme autrement l'Airain , est un métal dur , sec , pesant. On le tire des mines comme les autres métaux ; & on l'y trouve , aussi bien que le fer , ou en poudre , ou en pierre.

Avant que de le fondre , il faut beaucoup le laver , afin d'en séparer la terre qui y est mêlée. On le fait fondre ensuite dans les fourneaux par de grands feux , & l'on fait couler la matière fondue dans des moules. Le cuivre qui n'a eu que cette première fonte , est le cuivre commun & ordinaire.

Pour

Pour ^a le rendre plus pur & plus beau, on le fait refondre une ou deux fois. Lorsqu'il a soutenu plusieurs fois le feu, & qu'on en a séparé les parties les plus grossières, on l'appelle *Rosette*, & c'est le cuivre le plus pur & le plus net.

Le cuivre naturel est rouge; & ce qu'on nomme Cuivre jaune, est du cuivre jauni avec la Calamine.

La *Calamine*, qu'on nomme aussi ^b *Cadmie*, est un minéral ou terre fossile, qui s'emploie par les Fondeurs, pour teindre le cuivre rouge en jaune. Elle ne devient jaune, que quand on la fait recuire à la manière des briques; & ce n'est qu'après cette cuisson qu'on s'en sert pour jaunir & augmenter la *Rosette*, ou cuivre rouge.

Le cuivre jaune est donc un mélange de cuivre rouge avec de la calamine, laquelle augmente son poids depuis dix jusqu'à cinquante par cent, selon la différente bonté du cuivre. On l'appelle aussi *Léton*, & en Latin *Aurichalcum*.

Le *Bronze* est un métal factice, &

a Præterea semel reco-
quant: quod sæpius fecisse
bonitati plurimum con-
fert. *Plin. l. 34 c. 8.*

b Vena, (æris) quod dic-

tum est modo, effoditur,
ignique perficitur. Fit & ē
lapide æroso, quem vo-
cant. *Cadmiam. Plin. l. 34. c. 1.*

composé du mélange de plusieurs métaux.

Pour les belles statues de bronze , l'alliage se fait moitié de cuivre rouge , & moitié de l'èton ou cuivre jaune. Dans le bronze ordinaire , l'alliage se fait avec de l'étain , & même avec du plomb quand on va à l'épargne.

La *Fonte* est aussi une espèce de cuivre mélangé , qui ne diffère du bronze que par le plus ou le moins d'alliage.

L'art de fondre , ou , comme on dit maintenant , de jeter en bronze , est très-ancien. On a eu en tout tems des vases de métal , & différens ouvrages curieux , qui en étoient formés. Il falloit qu'à la sortie d'Egypte la fonte fût déjà très-commune , puisque dans le désert , sans grands préparatifs , on forma une statue qui avoit ses linéamens & sa figure , & qui représentoit un veau. On fabriqua , bientôt après , la mer d'airain , & toutes sortes de vases pour le Tabernacle , & ensuite pour le Temple. On se contentoit souvent de former une statue de lames battues , & jointes ensemble par le marteau.

L'invention de ces simulacres , ou fondus , ou battus , prit son origine en Orient , aussi bien que l'idolâtrie , & se communiqua ensuite à la Grèce ,

qui porta cet art à sa dernière perfection.

L'airain le plus célèbre & le plus estimé chez les Grecs, étoit celui de Corinthe, dont j'ai parlé ailleurs, & celui de Délos. Cicéron les a joint dans une de ses harangues, où il parle d'un vase d'airain appelé *authepsa*, où la viande se cuisoit avec très-peu de feu & comme d'elle-même : vase qui fut vendu si cher, que les passans, qui en entendoient crier le prix à l'encan, crurent qu'il s'agissoit de la vente d'une terre.

On prétend que l'airain a été employé avant le fer, pour fabriquer les armes. Il l'a été certainement avant l'or & l'argent pour la fabrique des monnoies, du moins à Rome. Elles consistoient d'abord dans une masse d'airain plus ou moins pesante, que l'on donnoit au poids, sans qu'elle eût aucune marque, ni figure déterminée : d'où vient cette formule usitée dans les ventes, *per as & libram*. Ce fut Servius Tullius, sixième Roi de Rome, qui, le premier, l'assujettit à une forme & à

<p>a Domus referta vasis Corinthiis & Deliacis : in quibus est authepsa illa, quam tanto pretio nuper mercatus est, ut, qui præ-</p>	<p>tereuntes pretium enume- rari audiebant, fundum venire arbitrarentur. <i>Orat.</i> <i>pro Rosc. Amer. n. 133.</i></p>
--	--

une empreinte particulière. Et ^a comme alors les plus grandes richesses consistoient en bestiaux, bœufs, brebis, pourceaux, on fit imprimer leur figure, ou celle de leur tête sur la première monnoie qui fut fabriquée; & elle fut appelée *pecunia*, du mot *pecus*, qui signifie toutes sortes de bétail. Ce ne fut que sous le Consulat de Q. Fabius & de Ogulnius, cinq ans avant la première

Plin. l. 34.
c. 1.

guerre Punique, l'année de Rome 485, que la monnoie d'argent y fut mise en usage. On retint toujours néanmoins l'ancien langage & l'ancienne dénomination tirée du mot *æs*, airain. De-là ces expressions: *æs grave* (du cuivre pesant) pour exprimer, au moins dans l'origine de cette dénomination, les as du poids d'une livre; *ærarium*, le trésor public, où il n'y avoit autrefois que de l'airain; *æs alienum*, l'argent qu'on a emprunté, & beaucoup d'autres pareilles,

§. III. Mines d'or.

Plin. l. 33.
c. 4.

POUR trouver l'or, dit Pline, on s'y prend parmi nous de trois manières dif-

a Servius Rex, primus signavit æs. Antea rudis	Signatum est nota pecuniam: unde pecunia appellata.
Æs Romæ Timæus tradit.	Plin. l. 33. c. 31

férentes. On le tire, ou des rivières, ou des entrailles de la terre en la creusant, ou des ruines des montagnes en les perçant & les bouleversant.

1. Or tiré des rivières.

ON ramasse l'or en petits grains ou parcelles sur le bord des rivières, comme en Espagne sur les bords du Tage, en Italie sur le Pô, en Thrace sur l'Hébre, sur le Pactole en Asie, & enfin sur le Gange dans les Indes : & a il faut convenir que celui qu'on trouve de cette manière est le meilleur de tous, parce qu'ayant couru long-tems sur les cailloux, ou sur l'arène, il a eu tout le loisir de s'y décrasser & de s'y polir.

Les rivières que je viens de nommer, n'étoient pas les seules qui traînaient de l'or. Notre Gaule avoit aussi cet avantage. Diodore dit que la Nature lui avoit donné l'or par privilège, sans le lui faire chercher par l'art & par le travail ; qu'il étoit mêlé avec le sable des rivières ; que les Gaulois savoient laver ces sables, en tirer l'or, & le fondre ; & qu'ils en faisoient des anneaux, des bracelets, des ceintures, & d'autres pareils orne-

Diod. l. 5

a Nec ullum absolutius | trituque perpolitum. *Plin.*
aurum est, ut curtu ipso |

*Mémoire de
l'Académie des
Sciences, an.
1718.*

mens. On nomme encore quelques rivières en France, qui ont conservé ce privilège : le Rhin, le * Rhône, la Garonne, le Doux qui passe dans la Franche-Comté, la Cèze & le Gardon qui prennent leur origine dans les Cévennes, l'Ariège dans le pays de Foix, & quelques autres. A la vérité, les récoltes qu'on y fait, ne sont pas considérables, & suffisent à peine pour faire vivre pendant quelques mois les payfans qui s'occupent à ce travail. Il y a des jours heureux qui leur valent plus d'une pistole ; mais ils sont achetés par d'autres qui ne leur produisent presque rien.

2. Or tiré des entrailles de la terre.

CEUX qui cherchent de l'or, commencent par aller à la découverte de ce qu'on appelle en François *la Manne*, sorte de terre, qui, par sa couleur, & par les exhalaisons qui en sortent, donne à connoître à ceux qui s'entendent aux mines, qu'il y a de l'or au-dessous.

Aussitôt que *le banc de terre à or* se découvre, il faut en détourner l'eau, & creuser à force de bras cette terre

* On prétend que l'Arve | néve, entraîne quelques
qui se jette dans le Rhône | paillettes d'or, non le Rhône
un peu au-dessous de Ge- | ne même.

précieuse, qu'on enlève, & qu'on porte aux lavoirs. La terre y ayant été mise, on y fait couler un ruisseau d'eau vive, proportionné à la terre qu'on veut laver; & pour aider la rapidité de l'eau, on se sert d'un crochet de fer, avec lequel on remue & délaie cette terre, en sorte qu'il ne reste plus dans le bassin qu'un sédiment de sable noir, où l'or se trouve mêlé. On met ce sédiment dans un grand plat de bois, enfoncé dans son milieu de quatre ou cinq lignes, & à force de le laver à plusieurs eaux, & de l'agiter fortement, *conjecturâ*, il ne reste plus qu'un sable de pur or. Voilà ce qu'on fait aujourd'hui au Chily. Et c'est ce qu'on faisoit aussi du tems de Pline. *Aurum qui quærunt, ante omnia segullum tollunt: ita vocatur indicium. Alveus hic est: arenâ lavantur, atque ex eo quod resedit conjecturâ capitur.* Tout se trouve réuni dans ce peu de mots. *Segullum*: c'est ce que nous appellons la Manne. *Alveus hic est*: c'est le banc de terre à or. *Arenâ lavantur*: voilà les lavoirs. *Atque ex eo quod resedit*: voilà le sédiment de sable noir où l'or est renfermé. *Conjectura capitur*: voilà l'agitation des matières, & l'écoulement de l'eau, & le sable de pur or qui demeure.

Voy. le Dictionnaire du Commerce.
Plin. l. 33.
c. 4.

Il arrive quelquefois que , sans fouiller bien avant , on trouve l'or sur la superficie de la terre : mais ce bonheur est rare , quoiqu'il ne soit pas sans exemple. Car il n'y a pas encore fort long-tems , dit Plin , qu'on en trouva en Dalmatie de cette espèce , sous l'Empire de Néron , & en si grande quantité , qu'on en ramassoit jusqu'à cinquante livres par jour pour le moins.

Plin. *ibid.*

Pour l'ordinaire , il faut creuser bien avant , & former des canaux souterrains , où l'on trouve du marbre , & de petits cailloux enveloppés de l'or même. On pousse ces canaux à droite & à gauche , selon le cours de la veine d'or ; & à l'égard de la terre qui demeure suspendue par-dessus , on la soutient par de bonnes poutres d'espace en espace. Quand on en a tiré la *Mine* , c'est-à-dire la glébe ou pierre métallique dont se forme l'or , qu'on appelle communément *Minerai* , on la casse , on la pile , on la réduit en poudre , on la lave , puis on la fait passer par le feu. Ce qui sort le premier du fourneau , n'est encore nommé qu'Argent ; car il y en a toujours de mêlé avec l'or.

On appelle en Latin *Scoria* , l'Ecume qui résulte du fourneau. C'est comme l'ordure ou la crasse du métal , que le

feu rejette; ce qui n'est pas particulier à l'or, mais commun à toutes les matières métalliques. Du reste, on ne jette point cette crasse, on la pile & on la calcine de nouveau, pour en extraire ce qui y est resté de bon. Le creuset où se fait cette préparation, doit être d'une certaine terre blanche qui approche de l'argile. Il n'y en a guère d'autre qui puisse souffrir le feu, le soufflet, & l'ardeur même de la matière fondue. *On l'appelle Tastronium.*

Ce métal est bien précieux, mais coûte des peines infinies. On employoit au travail des mines les esclaves, & les criminels condamnés à mort. La soif de l'or a toujours éteint dans les hommes tout sentiment d'humanité. Diodore de Sicile marque que ces malheureux, chargés de chaînes, n'avoient aucun repos ni jour, ni nuit; qu'ils étoient traités avec la dernière dureté; & que, pour leur ôter toute espérance de pouvoir se sauver en corrompant leurs gardes, on choisissoit pour ce ministère des soldats qui parlaient une autre langue qu'eux, & avec qui par conséquent ils ne pussent avoir aucun commerce, ni former aucun complot.

3. Or tiré des Mines qui se rencontrent dans les montagnes.

Plin. l. 33.
c. 4.

IL y a une autre méthode de trouver l'or, qui regarde proprement les lieux levés & montagneux, tels qu'on en rencontre souvent en Espagne. Ce^a sont des montagnes sèches & stériles pour toute autre chose, qu'on force à rendre leur or, pour se dédommager en quelque sorte de leur stérilité à tout autre égard.

D'abord, on commence par faire de grands trous à droite & à gauche. On attaque ensuite la montagne même à l'aide des flambeaux ou des lampes. Car il ne faut plus parler de jour : la nuit y dure autant que le travail, & se prolonge l'espace de plusieurs mois. A peine a-t-on percé un peu avant, qu'il se forme dans la terre des crevasses qui l'éboulent, & qui accablent quelquefois les pauvres mineurs : ^b en sorte, dit Pline, qu'il y a aujourd'hui beaucoup moins d'audace & de témérité à aller chercher les perles en Orient au

^a Cetera montes Hispaniarum aridi sterilesque, in quibus nihil aliud gignatur, huic bono fertiles esse coguntur. *Plin.*

^b Ut jam minus temerarium videatur è profundo maris petere margaritas : tanto nocentiores fecimus terras. *Plin.*

fond des eaux, qu'à fouiller l'or dans le sein de la terre, devenue par notre avarice plus dangereuse que la mer même.

Il faut donc dans ces mines-ci, comme dans les premières dont j'ai parlé, ménager d'espace en espace de bonnes voûtes, qui soutiennent la montagne percée. Car on y trouve aussi de grandes masses de pierre qu'il faut rompre à force de feu & de vinaigre. Mais comme la fumée & les vapeurs du feu étoufferoient bientôt les ouvriers, on est obligé le plus souvent, & sur-tout lorsqu'on est un peu avancé, de rompre à coups de pics & de pieux ces masses énormes, & d'en arracher peu-à-peu de gros quartiers, & de se les donner ensuite de main en main, & d'épaule en épaule le long du boyau, jusqu'à ce qu'on en soit délivré. On passe à ce travail les jours & les nuits. Il n'y a que les derniers ouvriers qui voient la lumière du jour : tous les autres travaillent à la lueur des lampes. Si le roc se trouve trop long ou trop épais, ils prennent à côté, & conduisent leur boyau en ligne courbe.

Quand l'ouvrage est achevé, & que ces conduits souterrains sont poussés assez loin, ils coupent par le bas les

soutiens de ces voûtes situés d'espace en espace. C'est le signal ordinaire de la ruine qui va s'en suivre, & dont s'aperçoit le premier celui qui fait sentinelle au-dessus de la montagne par l'affaïssement de la voûte qui commence à crouler : & celui-ci aussi-tôt, de la voix, ou par le bruit de l'airain qu'il frappe, avertit les travailleurs de se mettre en sûreté, & court le premier pour s'y mettre lui-même. La montagne, s'appée ainsi de tous côtés, tombe sur elle-même, & se brise avec un fracas épouvantable. Les ^a ouvriers victorieux jouissent alors paisiblement du spectacle de la nature bouleversée. Cependant l'or n'est pas encore trouvé, & quand ils ont commencé à percer la terre, ils ne savoient pas encore s'il y en avoit. L'espérance & l'avidité leur ont suffi pour entreprendre ces travaux, & pour affronter ces dangers.

Mais ce n'est-là que le prélude d'un nouveau travail, encore plus grand & plus onéreux que le premier. Car il faut conduire l'eau des montagnes voisines & plus élevées par des détours d'un très-long ^b espace, pour la lâcher en-

^a Spectant viâtores rui-
nam naturæ : nec tamen
adhuc aurum est. *Plin.*

^b A centesimo plerum-
que lapide.

fuite avec impétuosité sur les ruines qu'ils ont formées, & en enlever le métal précieux. Pour cela, il faut pratiquer de nouveaux canaux, tantôt plus ou moins élevés selon le terrain, & c'est ici où est le grand travail. Car il faut bien placer le niveau, & prendre ses hauteurs dans tous les endroits où doit passer le torrent jusqu'à la montagne inférieure qu'on a éboulée, afin que l'eau ait assez de force pour arracher l'or par-tout où elle passe : ce qui les oblige à la faire venir du plus haut qu'ils peuvent. Et pour ce qui est des inégalités qui se présentent dans son cours, ils y subviennent par des canaux artificiels qui lui conservent sa pente, & qui l'empêchent de se dissiper. Si ce sont des rochers scabreux qui s'opposent au passage, il faut les tailler, les applanir par la pointe, & y ménager des ornières pour les planches qui doivent resserer & continuer le canal. Ayant amassé leurs eaux des montagnes voisines les plus élevées, d'où se doit faire le jet, ils y creusent de grands réservoirs, larges de deux cents pieds en quarré, & de la profondeur de dix pieds. Ils y laissent ordinairement cinq ouvertures de la largeur de trois ou quatre pieds en quarré, pour y recevoir l'eau de divers en-

droits. Après quoi , la mare étant remplie , on lève la bonde , d'où se forme un torrent si violent & si impétueux , qu'il emporte tout , jusqu'à de grosses pierres même.

Autre manœuvre dans la plaine , & au pied de la mine. Il faut y creuser de nouveaux fossés qui forment divers lits au torrent de degré en degré , jusqu'à ce qu'il se décharge dans la mer. Mais , de peur que l'or ne leur échappe , ils y pratiquent d'espace en espace de bonnes couches d'*Ulex* , sorte d'arbrisseau qui revient assez à notre romarin , mais plus âpre , & par conséquent plus propre à retenir cette proie comme dans ses filets. Ajoutez qu'il faut encore de bonnes planches de chaque côté du fossé , pour retenir l'eau dans son lit ; & lorsqu'il se rencontre des inégalités dangereuses , suspendre ces nouveaux canaux par des * chevalets , jusqu'à ce qu'enfin le torrent se perde dans les sables de l'Océan , au voisinage duquel sont communément les mines.

L'or qu'on tire de la sorte au pied des montagnes , n'a pas besoin d'être purifié par le feu : car il est d'abord ce qu'il doit être. On le trouve en

* Machines pour soutenir ces canaux faits de planches.

masses de diverses grandeurs , comme on en trouve aussi dans les mines profondes , mais non pas si communément.

Pour ce qui est de ces branches de romarin sauvage qu'on y a employées , on les ramasse soigneusement , on les fait sécher , puis on les brûle : ensuite de quoi on en lave les cendres sur le gazon , où l'or tombe , & se recueille facilement.

Plin examine pourquoi l'or a été *Plin. l. 33* préféré aux autres métaux , & il en ap- *c. 3.* porte plusieurs raisons.

C'est le seul de tous les métaux , qui ne perd rien ou presque rien par le feu , pas même dans les bûchers & dans les incendies , où les flammes font le plus de ravage. On prétend même qu'il n'en est que meilleur lorsqu'il y a passé plusieurs fois. C'est aussi le feu qui en fait l'épreuve ; car , pour être bon , il faut qu'il en prenne la couleur. C'est celui que les ouvriers appellent *obryzum* , de l'or affiné. Ce qu'il y a d'admirable dans cette épreuve , c'est que les charbons les plus ardens n'y font rien : il faut un * feu clair , un feu de paille pour le

* Strabon fait la même remarque , & il en apporte la raison. *Paleâ faciliùs li-* *quest aurum: quia flamma mollis cùm sit, proportio-* *nem habet temperatam ad*

réfoudre, & y mettre un peu de plomb pour l'affiner.

L'or ne perd que très-peu par l'usage, & beaucoup moins qu'aucun autre métal, au lieu que l'argent, le cuivre, l'étain salissent les mains, & tracent des lignes noires sur quelque matière que ce soit; ce qui est une preuve qu'ils souffrent du déchet, & que leur substance se détache plus aisément.

Il est le seul de tous les métaux, qui ne contracte point de rouille, ni rien qui puisse en altérer la beauté, ni en diminuer le poids. C'est une chose bien digne de notre admiration, que de toutes les substances celle de l'or se conserve le mieux & en son entier, sans rouille, sans crasse, dans l'eau, dans la terre, dans l'ordure, dans les sépulcres, & cela à travers tous les siècles. On voit des médailles frappées depuis plus de deux mille ans, qui paroissent comme sorties tout récemment des mains de l'ouvrier.

On remarque ^a que l'or résiste aux impressions & aux morsures du sel & du vinaigre, qui résolvent & qui domptent toutes les autres matières.

id quod cedit & facile funditur; carbo autem multum absumit, nimis colligans sua vehementia, & elevans. *Strab. l. 3. p. 146.*
^a Jani contrasalis & acetis succos, domitores rerum, constantia. *Plin.*

Il^a n'y a point de métal qui s'étende mieux, ni qui se divise en un plus grand nombre de parcelles en différens sens. Une once d'or, par exemple, se partage en sept cents cinquante feuilles, & plus s'il le faut; & chacune de ces feuilles a quatre doigts en quarré de largeur. Ce que dit Pline ici est certainement bien admirable: mais nous verrons bientôt que nos ouvriers modernes ont poussé l'habileté en ce point, comme en beaucoup d'autres, infiniment plus loin que les Anciens.

Enfin l'or se laisse filer & tisser comme l'on veut, de même que la laine. On peut même le travailler sans laine [& sans soie] ou avec l'une & l'autre. Le premier des Tarquins triompha autrefois avec une tunique de drap d'or: & Agrippine, mere de Néron, lorsque l'Empereur Claude son époux donna au peuple un combat naval, y parut habillée d'une longue robe, toute de fil d'or, sans aucune autre matière.

Ce que l'on rapporte de l'extrême petitesse & délicatesse de l'or & de l'argent réduits en fil, paroîtroit incroya-

<p>a Nec aliud laxius dilatatur, aut numerosius dividitur, ut pote cujus uncix in septingenas, &</p>	<p>quingenas, pluresque bracteas, quaternum utroque digitorum, spargantur. <i>Plin.</i></p>
--	---

ble , s'il n'étoit confirmé par une expérience journalière. Je ne ferai que copier ici ce qu'on en lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences.

AN. 1713. On fait , y est-il dit , qu'un fil d'or n'est qu'un fil d'argent doré. Il faut donc étendre , par le moyen de la filière , un cylindre d'argent couvert de feuilles d'or ; & ce cylindre devient fil , & fil toujours doré , à quelque longueur qu'il puisse parvenir. On le prend ordinairement de quarante-cinq marcs , & il a quinze lignes de diamètre , & à peu près vingt-deux pouces de hauteur. M. de Réaumur prouve que ce cylindre d'argent de 22 pouces vient , par la filière , à en avoir 13963240 , ou 1163520 pieds , c'est-à-dire , qu'il est devenu 634692 fois plus long qu'il n'étoit , & qu'il a près de 97 lieues de longueur , en mettant deux mille toises à la lieue. Ce fil se file sur de la soie ; & avant que de l'y filer , on le rend plat de cylindre qu'il étoit : & en l'applatissant on l'allonge ordinairement encore de $\frac{1}{7}$ au moins , de sorte que sa longueur de 22 pouces se change en une de 111 lieues. Mais on peut aller jusqu'à allonger ce fil de $\frac{1}{4}$ par l'applatissement , & au lieu de ne l'allonger que de $\frac{1}{7}$, & par conséquent il aura six vingts lieues. Cela

doit paroître une prodigieuse extension : & ce n'est encore rien.

Le cylindre d'argent de quarante-cinq marcs, & de vingt-deux pouces de long, a pu n'être couvert que d'une once de feuilles d'or. Il est vrai que la dorure sera légère, mais elle sera toujours dorure; & quand le cylindre passera par la filière, & acquerra la longueur de cent vingt lieues, l'or n'abandonnera jamais l'argent. On peut voir déjà par là combien l'once d'or qui enveloppoit le cylindre d'argent de quarante-cinq marcs, a dû devenir extrêmement mince pour suivre toujours l'argent pendant un chemin d'une pareille longueur. M. de Réaumur ajoute encore à cette considération, que l'on voit sensiblement que l'argent est une fois plus doré en certains endroits qu'en d'autres : & il trouve enfin par le calcul, que dans ceux où il l'est moins, il faut que l'épaisseur de l'or ne soit que de $\frac{1}{1050000}$ de ligne, petiteffe si énorme, qu'elle échappe autant à notre imagination, que celle des Infinitement petits de la Géométrie. Cependant elle est réelle, & produite par des instrumens mécaniques, qui ne peuvent être si fins qu'ils ne soient encore fort grossiers. Notre esprit se perd & s'éblouit dans la con-

sidération de tels objets : combien plus dans celle des Infiniment petits de Dieu !

E L E C T R E.

Lib. 33. c. 3. IL faut savoir, dit Pline, que je copie dans toute la suite, qu'en toute sorte d'or il y a toujours de l'argent mêlé, plus ou moins : tantôt un dixième, tantôt un neuvième, ou un huitième. On ne compte qu'une seule mine dans la Gaule, où l'on tire de l'or qui ne contient qu'une trentième partie d'argent : & c'est ce qui en fait monter le prix au-dessus de tous les autres. On nomme cet or, *Albicratense*, d'*Albicrat*. (C'est un ancien lieu de la Gaule près de Tarbes.) Il y avoit plusieurs mines dans les Gaules, qui depuis ont été négligées ou épuisées. *Strab. l. 4.* Strabon parle de quelques-unes, & entr'autres de celles de Tarbes, qui étoient, dit-il, *très-fécondes en or*. Car, sans pousser leurs canaux fort avant, ils trouvoient des pepins, qui remplissoient le creux de la main, & qui n'avoient pas grand besoin de passer par le feu. Ils avoient aussi beaucoup de poudre d'or, & comme des grains qui ne demandoient presque point d'affinage.

Pour lors, continue Pline, où l'on

Strab. l. 4.
R. 190.

Bisss.

trouve jusqu'à un cinquième d'argent, on lui donne le nom d'ELECTRE, (on pourroit l'appeller l'*Or blanc*, parce qu'il approche un peu de cette couleur, & qu'il est plus pâle). Il paroît que les Peuples les plus anciens en faisoient grand cas. Homère, dans la description du Palais de Ménélas, le dépeint tout brillant d'or, d'électre, d'argent, & d'ivoire. L'Electre a ceci de particulier, qu'il brille beaucoup plus à la lumière des lampes, que ni l'or, ni l'argent.

*Odyss. l. 4.
v. 71.*

§. IV. Mines d'Argent.

IL en est des mines d'argent, pour plusieurs choses, comme de celles d'or.

*Plin. l. 2.
c. 6.*

On creuse la terre, & on fait de longs boyaux à droite & à gauche selon le cours de la veine. Ce n'est point la couleur du métal qui fait naître l'espérance des travailleurs : nul éclat, nulle étincelle dans ces mines comme dans les autres. La terre qui renferme l'argent, est tantôt rousse & tantôt cendrée : c'est aux ouvriers à la discerner par la pratique. Pour l'argent même, on ne sauroit l'affiner que par le feu, avec du plomb, ou avec * la mine même de

* La mine même de l'étain } confuse qui contient la substance de cette matière informe & flans du métal. On nomme

l'étain. On appelle cette mine *Galena*; & on la trouve communément dans la veine des mines d'argent. Le feu ne fait autre chose que séparer ces matières, dont l'une se réduit en plomb ou en étain, & l'autre en argent; mais le dernier furnâge toujours, parce qu'il est plus léger, à-peu-près comme l'huile sur l'eau.

On trouvoit des mines d'argent dans presque toutes les Provinces de l'Empire Romain. En effet, on en tiroit d'Italie, près de Verceil; de Sardaigne, où il y en avoit beaucoup; des Gaules, en divers endroits; de l'Angleterre même; de l'Alsace, témoin Strasbourg, qui en a tiré son nom, *Argentorum*, & Colmar, *Argentaria*; de la Dalmatie & de la Pannonie, qui est maintenant la Hongrie; & enfin de l'Espagne & du Portugal, où étoit le plus beau.

Plin. ibid.

Ce qu'il y a d'admirable dans les mines d'argent, c'est que les travaux qui y furent commencés par les ordres* d'Annibal, y subsistent encore de nos jours, dit Pline, c'est-à-dire, depuis plus de trois cents ans, & que les fossés y ont conservé les noms de ceux qui en

cette matière du mot génér- gent.
 ral de Marcellite, sur-tout * Lorsqu'il y vint pour
 par rapport à l'or & à l'ar- faire le siège de Sagonte.

furent la découverte, & qui étoient tous Carthaginois. Une de ces mines entre autres, encore aujourd'hui existante, & nommée *Bebulo*, celle-là même qui produisoit à Annibal jusqu'à trois cents livres d'argent par jour, a été poussée depuis jusqu'à quinze cents pas d'étendue, & même à travers la montagne, par les Peuples * Accitaniens : lesquels, sans se reposer ni jour, ni nuit, & se relevant seulement à la mesure chacun de leurs lampes, en ont fait écouler les eaux. Il y a aussi des veines d'argent qu'on découvre comme à fleur de terre.

Du reste, les Anciens connoissoient aisément quand ils étoient parvenus au bout de la veine; c'est lorsqu'ils trouvoient de l'alun, après quoi ils ne cherchoient plus rien : quoique depuis peu (c'est toujours Plin qui parle) on ait trouvé après l'alun, une veine blanche de cuivre, ce qui a servi de nouvel indice aux ouvriers, pour leur marquer la fin de la veine.

La découverte des métaux dont nous avons parlé jusqu'ici, est une merveille qu'on ne se laisse point d'admirer. Il n'y avoit rien de plus caché dans la natu-

* Les peuples de *Murcie* } soient partie du district de
& de *Valence*, qui fai- } Carthage la nouvelle.

re, que l'or & l'argent. Ils étoient enfevelis dans de profondes mines, mêlées de roches fort dures, & en apparence fort inutiles; & les parties de ces précieux métaux étoient si confondues avec des corps étrangers, si imperceptibles par ce mélange, si difficiles à séparer, qu'il ne paroïssoit pas possible que l'industrie de l'homme pût les déterrer, les réunir, les purifier, les convertir à ses usages. L'homme cependant en est venu à bout; & il a tellement perfectionné ses premières découvertes sur cette matière par ces réflexions, qu'on diroit que l'or & l'argent ont été formés en masse dès le commencement, & qu'ils ont été aussi visibles que les cailloux qui sont sur la surface de la terre. Mais l'homme, par lui-même, étoit-il capable de faire de si merveilleuses découvertes? ^a Cicéron dit en termes exprès, qu'en vain Dieu auroit formé dans le sein de la terre l'or, l'argent, l'airain & le fer, s'il n'avoit enseigné aux hommes par quel moyen ils pouvoient parvenir jusqu'aux veines qui cachent ces précieux métaux.

^a Aurum & argentum, *modum ad eorum venas*
 æs, ferrum, frustra natura divina genuisset, nisi perveniretur. *De Divin,*
 eadem docuisset quemad- *l. 1. n. 116.*

§. V. *Produit des Mines d'or & d'argent, une des principales sources de la richesse des Anciens.*

ON conçoit aisément que les mines d'or & d'argent devoient produire un gros revenu aux particuliers & aux Princes qui en possédoient, pour peu qu'ils fussent attentifs à les faire valoir.

Philippe, pere d'Alexandre le Grand, avoit des mines d'or aux environs de Pydna, Ville de Macédoine, dont il tiroit tous les ans mille talens, c'est-à-dire, trois millions. Il avoit aussi d'autres mines d'or ou d'argent dans la Thes-^{a. 3.}salie & dans la Thrace. Et il paroît que ces mines subsistoient encore à la fin du Royaume de Macédoine : car ^a les Romains, ayant vaincu Persée, en ôtèrent l'usage & l'exercice aux Macédoniens. *Diod. l. 16.*

Les Athéniens avoient des mines d'argent, & dans l'Attique à Laurium, & sur-tout dans la Thrace, dont ils tiroient un grand profit. Xénophon nomme plusieurs citoyens qui s'y enrichissoient. Hipponicus avoit six cents esclaves : Nicias, qui périt en Sicile, en avoit mille. Les Fermiers qui avoient loué leurs mines, rendoient tous frais *Xenoph. de ratione reddituum.*

^a Metalliquoque Macedonici, quod ingens vectigal erat, locationes tolli placebat. *Liv. l. 45. n. 18.*

faits au premier chaque jour cinquante francs , sur le pied d'une * obole par jour pour chaque esclave ; & autant à proportion au second : ce qui faisoit un revenu considérable.

Xénophon , dans le Traité où il propose différens moyens d'augmenter les revenus d'Athènes , donne pour cela d'excellens avis aux Athéniens , & les exhorte sur-tout à mettre en honneur le Commerce , à encourager & à soutenir ceux qui s'y appliquent , soit citoyens , soit étrangers , à faire des avances pour eux en prenant des sûretés , à leur fournir des galères pour le transport des marchandises , & à se bien persuader qu'en cette matière la richesse des particuliers fait l'opulence & la force de l'Etat. Il insiste beaucoup sur ce qui regarde les mines , & desiré que la République en fasse valoir en son nom & à son profit , sans craindre que par-là elle fasse tort aux particuliers ; parce qu'il y a de quoi enrichir les uns & les autres , & que ce ne seront pas les mines qui manqueront aux ouvriers , mais les ouvriers qui manqueront aux mines.

Mais ce qui provenoit des mines de

* Il y avoit six oboles à une dragme qui valoit dix sols , cent dragmes à la mine , & soixante mine au talent.

l'Attique & de la Thrace, n'est rien en comparaison de ce qu'on tiroit de celles d'Espagne. C'étoient les Tyriens qui d'abord en profitèrent, les habitans du pays n'en connoissant pas le prix. Les Carthaginois leur succéderent, & dès qu'ils eurent mis le pied dans l'Espagne, ils sentirent bien que les mines seroient pour eux une source inépuisable de richesses. Pline nous a marqué qu'une seule fournissoit à Annibal chaque jour trois cents livres pesant d'argent, ce qui monte à douze mille six cents livres: en comptant quatre-vingts-quatre deniers pour une livre, comme le même Pline l'observe ailleurs.

*Plin. l. 33.
c. 6.*

*Plin. l. 33.
c. 9.*

Polybe, cité par Strabon, dit que de son tems il y avoit quarante mille hommes occupés aux mines qui étoient dans le voisinage de Carthagène, & qu'ils fournissoient chaque jour au Peuple Romain vingt-cinq mille drames, c'est-à-dire, douze mille cinq cents livres.

*Polyb. l. 3.
p. 157.*

L'Histoire fait mention de particuliers qui avoient des revenus immenses, & qu'on a peine à croire. Varron parle d'un Ptolémée, simple particulier, qui du tems de Pompée commandoit en Syrie, qui entretenoit à ses frais huit mille cavaliers, & avoit d'ordinaire mille conviés à sa table, & pour chacun une coupe d'or, qu'on renouvelloit mê-

*Varr. apud
Plin. l. 33.
c. 10.*

Plin. ibid. me à chaque service. Ce n'est encore
Hérod. l. 7. rien en comparaison de Pythius de Bi-
c. 27. thynie, qui fit présent au Roi Darius
 de ce *Platane* & de cette *Vigne* si van-
 tés dans l'Histoire, l'un & l'autre d'or
 massif; qui traita un jour splendide-
 ment toute l'armée de Xerxès, forte de
 dix-sept cents mille hommes, en of-
 frant à ce Prince cinq mois de paie,
 pour tout ce monde, avec toutes les
 provisions nécessaires pendant ce tems-
 là. De quelles sources pouvoient venir
 de si énormes trésors, sinon principa-
 lement des mines d'or & d'argent, que
 ces particuliers possédoient?

On est surpris quand on lit dans Plu-
 tarque tout ce qui fut transporté à
 Rome pour le triomphe de Paul Émile,
 pour celui de Luculle, & pour d'au-
 tres pareils.

Mais tout cela disparoît quand on
 songe aux millions innombrables d'or
 & d'argent amassés par David & par
 Salomon, & employés pour la constru-
 ction & pour l'ornement du Temple
 de Jérusalem. Ces richesses immenses,
 dont le dénombrement effraie, étoient
 en partie le fruit du Commerce que
 David avoit établi en Arabie, en Perse,
 & dans l'Indostan, à la faveur de deux
 ports qu'il avoit fait bâtir en Idumée,
 sur l'extrémité de la mer Rouge, &

*Elath. &
 Afiongaber.*

1,700,000

que Salomon augmenta encore considérablement, [puis] que dans un seul voyage sa flotte lui rapporta quatre cents cinquante talens d'or, qui font plus de cent trente-cinq millions. La Judée n'étoit qu'un petit pays : & pendant le revenu annuel du tems de Salomon, sans compter beaucoup d'autres sommes, y montoit à six cents soixante & six talens d'or, ce qui fait près de deux cents millions. Il falloit que dès ce tems-là, pour fournir une quantité d'or si incroyable, on eût creusé bien des mines; & celles du Pérou & du Mexique n'étoient pas encore découvertes.

2. Paral. 8. 18.

Ibid. 9. 13.

§. VI. *Des Monnoies & des Médailles.*

QUOIQUE le Commerce se soit fait d'abord par l'échange des denrées, comme cela paroît dans Homère, l'expérience fit bientôt sentir l'incommodité de ces échanges par la nature de plusieurs marchandises qui ne pouvoient ni se partager, ni se couper sans perdre beaucoup de leur prix; ce qui obligea peu à peu les Négocians à en venir aux métaux, qui ne diminuoient ni de bonté, ni d'intégrité par le partage. Ainsi du tems d'Abraham, & avant lui sans doute; on introduisit l'or & l'argent dans le Commerce, & aussi peut-être

le cuivre pour les moindres denrées.

Comme il s'y introduisit des fraudes pour le poids & pour la qualité de la matière, la police & l'autorité publique intervint pour établir la sûreté du Commerce, & imprima à ces métaux des marques pour les distinguer & les autoriser. De-là sont venues les premières empreintes des Monnoies, les noms des Monétaires, l'effigie des Princes, les années des Consulats, & d'autres marques pareilles.

Les Grecs mettoient sur leurs monnoies des Hiéroglyphes énigmatiques, qui étoient particuliers à chaque Province. Ceux de Delphes y représentoient un Dauphin; c'étoient comme des armes parlantes : les Athéniens, l'oiseau de leur Minerve, une Chouette, signe de la vigilance, même pendant la nuit : les Béotiens, un Bacchus avec une grappe de raisin & une grande coupe, pour marquer l'abondance & les délices de leur terroir : les Macédoniens, un Bouclier, pour désigner la force & la bravoure de leur milice : les Rhodiens, la tête du Soleil, auquel ils avoient dédié leur fameux Colosse. Enfin chaque Magistrat prenoit plaisir d'exprimer dans sa monnaie la gloire de sa Province, ou les avantages de sa Ville.

La falsification des monnoies a toujours eu lieu dans tous les Etats, & dans tous les tems. Au^a premier paiement que firent les Carthaginois de la somme à laquelle les Romains les avoient condamnés à la fin de la seconde guerre Punique, il se trouva que l'argent que leurs Ambassadeurs apportèrent, n'étoit pas de bon aloi, & l'on reconnut, en le faisant fondre, qu'il y avoit dans cet argent un quatrième de mélange. Ils furent obligés, pour remplacer ce déchet, d'emprunter de l'argent à Rome. Le Triumvir Antoine, dans le tems de ses plus grands besoins, fit mêler le fer avec l'argent dans les deniers qu'il fit frapper.

*Plin. l. 33.
c. 9.*

Cette falsification se faisoit d'ordinaire ou par le mélange du cuivre, ou par la soustraction plus ou moins forte de son légitime poids. Il devoit être, comme le remarque Pline, de quatre-vingts-seize ou de cent deniers pour la livre en or & en argent. Marius Gratidianus, parent du célèbre Marius, supprima à Rome, pendant sa Préture, plusieurs désordres au sujet de la mon-

<p>a Carthaginienses eo anno argentum in stipendium impositum primum Romam advexerunt. Id quia probum non esse quaestores renunciaverunt,</p>	<p>experientibusque pars quarta decocta erat, pecuniâ Romæ mutuâ sumptâ, intertrimentum superleverunt. <i>Liv. l. 32. n. 2.</i></p>
---	---

noie par de sages réglemens. Le peuple toujours sensible à ces sortes de réformes, pour en témoigner sa reconnoissance, lui érigea des statues de quartier en quartier par toute la Ville. C'est à ce Marius, à qui Sylla, pour se venger des cruautés exercées par son frere, fit couper les mains, casser les jambes, & crever les yeux, par le ministère de Catilina.

On avoit heureusement remédié à l'incommodité des échanges par la monnoie d'or & d'argent, devenue le prix commun de toutes les marchandises, dont par-là on épargnoit le transport pénible, & souvent inutile. Mais il manquoit encore à l'ancien Commerce une grande facilité, qu'on a depuis sagement imaginée : je veux dire la manière de remettre de l'argent d'un lieu à un autre par une lettre qui en indique le paiement.

Il est difficile de démêler bien certainement la différence qu'il y a entre les monnoies & les médailles : les avis, sur cette matière, sont fort partagés. Ce qui paroît de plus vraisemblable, c'est que l'on doit appeller Monnoie,

a M. Mario, cui vici-
ti n populus statuas posue-
rat, cui thure & vino Ro-
manus populus supplica-
bat, L. Sylla perfringi
ctura, oculos crui, ampu-

tari manus iussit : & quasi
totiens occideret, quo-
tiens vulnerabat, paulatim
& per singulos artus lace-
ravi. *Senec.*

la pièce de métal qui , d'un côté porte la tête du Prince régnant , ou de quelque divinité , & dont le revers est toujours le même ; parce que la monnoie étant faite pour avoir cours , il faut que le peuple puisse aisément la connoître , afin d'en savoir la valeur. Ainsi la tête de Janus , avec une proue de galère au revers , étoit la première monnoie de Rome. Servius Tullius y mit , au lieu d'une proue , une brebis ou un bœuf , d'où vient le nom de *pecunia* , à cause que ces sortes d'animaux étoient du genre de ceux qu'on appelloient *pecus*. On y mit ensuite , à la place de Janus , une femme armée , avec l'inscription ROMA , & au revers un char tiré à deux , ou à quatre chevaux , ce qui fit des pièces de monnoie appelées *Bigati* , *Quadrigati*. On mit aussi des victoires , *Victoriati*. Toutes ces pièces différentes sont reconnues pour monnoies , de même que celles qui portent certaines marques , comme un X , c'est-à-dire , *Denarius* ; une L , *Libra* ; une S , *Semis*. Ces diverses marques font connoître le poids ou la valeur de la pièce.

Plin. l. 33.
c. 3.

Les médailles sont les pièces qui , pour l'ordinaire marquent au revers quelque événement considérable.

Les parties d'une médaille sont ses deux côtés : dont l'un s'appelle la face

ou la tête, & l'autre le revers. De chaque côté il y a le champ, qui est le milieu de la médaille; le tour, ou le bord; & l'exergue, qui est la partie qui se trouve au bas du sol, sur lequel sont posées les figures que la médaille représente. Sur ces deux faces on distingue le type, & l'inscription ou légende. Le type, sont les figures représentées : l'inscription ou légende, c'est l'écriture qu'on y lit, & principalement celle qui est sur le tour de la médaille.

Pour avoir quelque idée de la science des médailles, il faudroit savoir quelle est leur origine, leur usage, comment on les divise en antiques & modernes, en Grecques & en Romaines; ce que l'on entend par médailles du haut ou du bas Empire, du grand ou du petit bronze; ce que c'est qu'une suite dans le langage des Antiquaires. Mais ce n'est pas ici le lieu d'expliquer toutes ces choses. Le Livre de la science des médailles du P. Joubert, Jésuite, contient ce que l'on en doit savoir, quand on ne veut pas approfondir cette matière.

Je me contente d'avertir les jeunes gens qui voudront étudier à fonds l'Histoire, que la connoissance des médailles est absolument nécessaire pour cette étude. Car l'Histoire ne s'apprend pas

seulement dans les livres , qui ne disent pas toujours tout , ni toujours la vérité. Il faut donc recourir aux pièces qui la justifient , & auxquelles la malice & l'ignorance n'ont pu donner atteinte : & tels sont les monumens que l'on appelle Médailles. On y apprend mille choses également importantes & curieuses , que l'on ne trouve point ailleurs. Le pieux & savant Auteur des Mémoires sur l'histoire des Empereurs, nous y donne une preuve & un modèle de l'usage que l'on peut faire de la science des médailles. *M. de Till
monr.*

Il en faut dire autant des pierres gravées , qui ont cet avantage sur les médailles , qu'étant d'une substance plus dure , & représentant en creux les figures qu'elles portent , elles les conservent toujours dans toute leur perfection : au lieu que les médailles sont plus sujettes à se corrompre , tant par le frottement , que par la corrosion des liqueurs salines , à quoi elles sont toujours exposées. Mais en récompense , celles-ci se trouvant en grand nombre chacune dans leur espèce , sont d'un bien plus grand usage pour les Savans.

L'Académie Royale des Inscriptions & de Belles-Lettres, établie & renouvelée si avantageusement sous le Règne précédent , & qui embrasse dans son

objet toute l'érudition antique & moderne, ne contribuera pas peu à conserver parmi nous, non-seulement le bon goût des Inscriptions & des médailles, qui consiste dans une noble simplicité, mais en général le bon goût de tous les ouvrages d'esprit, qui se puise principalement dans les Auteurs anciens, dont cette Académie fait une étude particulière. Je n'oserois marquer ici tout ce que je pense d'une Compagnie où je suis aggrégé, & dont je fais partie. On me fit l'honneur de m'y appeler dans le tems de son renouvellement, sans que j'eusse brigué une place si honorable, & même sans que j'en fusse rien : entrée, ce me semble, véritablement digne des Compagnies savantes. Je souhaiterois l'avoir mieux méritée, & y avoir mieux rempli, que je n'ai fait, les fonctions d'Académicien.

§. VII. *Perles.*

LA Perle est une substance dure, blanche, & claire, qui se forme au dedans de certaine espèce d'huitres.

Le poisson * testacé où se trouvent les perles, est trois ou quatre fois ^{plus} grand que les huitres ordinaires. On le nomme communément *Perle*, ou *Mere-perle*.

* *C'est-à-dire, couvert d'une écaille dure & forte,*

Chaque mere-perle en produit ordinairement dix ou douze. Cependant un Auteur qui a traité de leur production, prétend en avoir vu dans une huitre jusqu'à cent cinquante, mais dans divers degrés de perfection. La plus parfaite se pousse toujours la première : les autres restent sous l'huitre au fond de l'écaille.

La pêche des perles, chez les Anciens, se faisoit principalement dans la mer des Indes. Elle s'y fait encore, aussi bien que dans les mers de l'Amérique, & en quelques endroits de l'Europe. Des plongeurs, auxquels on lie sous les bras une corde dont l'extrémité reste attachée à la barque, descendent dans la mer à plusieurs reprises, & après avoir arraché des rochers les huitres, & les avoir jettées dans un panier, remontent avec une grande promptitude.

Cette pêche se fait dans une certaine saison de l'année. On met ordinairement les huitres dans du sable, où elles se corrompent par la chaleur extraordinaire du soleil; & en s'ouvrant d'elles-mêmes, elles font paroître leurs perles, qu'il suffit, après cela, de nettoyer & de sécher.

Les autres pierres précieuses sont toutes brutes quand on les tire de leurs

rochers, & elles n'ont leur lustre que de l'industrie des hommes. La nature ne fait que les ébaucher, il faut que l'art les achève en les polissant. Mais pour les perles, elles naissent avec cette * eau nette & éclatante qui les fait tant estimer. On les trouve toutes polies dans les abymes de la mer, & la nature y met la dernière main, avant qu'on les arrache de leurs nacles.

La ^a perfection des perles, selon Pline, est lorsqu'elles sont d'une blancheur éclatante, grosses, rondes, polies, & d'un grand poids : qualités qui se trouvent rarement réunies.

*Plin. l. 9.
c. 35.*

C'est une vision de croire que les perles naissent de la rosée; qu'elles sont molles dans la mer, & ne se durcissent que quand elles sentent l'air; qu'elles s'amaigrissent & avortent quand il tonne, comme dit Pline, & beaucoup d'autres Auteurs après lui.

On vante beaucoup de certaines choses, uniquement parce qu'elles sont rares, & dont ^b le principal mérite consiste dans le péril où l'on s'expose pour

* En termes de Jouailliers on appelle eau, l'éclat des perles qu'on suppose être faites d'eau. Ainsi l'on dit : Les perles que Cléopâtre avoit en pendans, étoient d'un prix inestimable, soit pour l'eau, ou pour la grosseur : a Dos omnis in candore; magnitudine, orbe, lævore, pondere : haud promptis rebus Plin. l. 9. c. 35. b Animâ hominis quæ sita maximè placent Pl. n. ibid.

les avoir. Les hommes sont dignes d'estimer si peu leur vie , & de la juger moins précieuse que des coquilles cachées dans le fond de la mer. S'il étoit nécessaire , pour acquérir la sagesse , d'essuyer toutes les peines qu'on se donne pour trouver quelque perle d'une grosseur & d'une beauté non commune, (& il en faut dire autant de l'or , de l'argent , & des pierreries) il ne faudroit pas balancer un moment à exposer sa vie , & plusieurs fois , pour un tel trésor. La sagesse est le plus grand des biens ; une perle est de tous les biens le plus frivole : cependant les hommes ne font rien pour la sagesse , & ils tentent tout pour une perle.

§. VIII. *La Pourpre.*

LES étoffes teintes en pourpre faisoient une des parties les plus considérables du Commerce ancien , sur-tout de celui de Tyr , dont l'industrie & l'extrême habileté avoit porté cette précieuse teinture au plus haut degré de perfection où elle pût être conduite. La pourpre le disputoit de prix avec l'or même , quelque rare qu'il fût dans ces tems reculés , & faisoit la marque distinctive des plus grandes dignités de l'univers , étant réservée principalement

*Plin. l. 9.
36.*

pour les a Princes, les Rois, les Sénateurs, les Consuls, les Dictateurs, les Empereurs, & pour ceux à qui Rome accordoit l'honneur du triomphe.

La pourpre est une couleur rouge tirant sur le violet, qui vient d'un poisson de mer enfermé dans un * coquillage que l'on nommoit aussi pourpre. Malgré divers traités faits par les modernes sur cette couleur si vantée chez les Anciens, on est peu instruit de la nature de la liqueur qui la fournissoit.

Aristot. de Hist. Anim.
l. 5. c. 15.

Plin. l. 9
c. 38.

Aristote & Pline ont laissé bien des choses remarquables sur cette matière, mais plus propres à exciter la curiosité, qu'à la satisfaire pleinement. Le dernier, qui a parlé le plus au long de la préparation de la pourpre, a renfermé tout ce qu'il nous en a dit en quelques lignes. C'en étoit peut-être assez pour retracer dans ce tems-là l'idée d'une pratique connue; mais c'en étoit trop peu pour nous en éclaircir suffisamment dans le nôtre, où l'on a cessé d'en faire usage depuis plusieurs siècles.

Plin. l. 9
c. 36.

Pline range toutes les espèces de co-

a Color nimio lepore
vernans, obscuritas ru-
bens, nigredo sanguinea
egnantem discernit, do-
minum conspicuum facit,
& oræstat humano generi
de le conspectu Principis

possit errari. *Cassiodor. l. 1.*
Var. Sp. 2.

* De là vient qu'on ap-
pelle en Latin, des habits
de pourpre, *conchiliæ*
vestes.

quillages qui donnent la teinture pourpre, sous deux genres, dont le premier comprend les petites espèces de *Buccinum*, ainsi appelé parce que la coquille de ce poisson a quelque ressemblance avec un cors de chasse; & le second comprend les coquillages qui portent le nom de Pourpre comme la teinture qu'ils fournissent. On croit que ce dernier genre s'appelloit aussi *Murex*.

Quelques Auteurs prétendent que ce fut le hazard seul qui fit connoître aux Tyriens la teinture dont il s'agit ici. Un chien affamé ayant brisé avec ses dents un de ces coquillages sur le bord de la mer, & dévoré un de ces poissons, en eut tout le tour de la gueule teint d'une si belle couleur, qu'elle donna de l'admiration à ceux qui la virent, & fit naître l'envie de s'en servir.

La pourpre de ^a Gétulie en Afrique, & celle de la ^b Laconie en Europe, étoient fort estimées; mais la Tyrienne en Asie l'emportoit sur toutes les autres, celle principalement qui étoit mise deux fois à la teinture, & que l'on appelloit, pour cette raison, *Di-*

Jul. Pollux.
l. 1. c. 4.
Cassiod. l. 1.
Var. Ep. 2.

Plin. l. 9.
c. 36-39.

^a Vestes Getulo murice tinctas. *Horat.*

^b Nec Laconicas mihi

Trahunt honestæ purpuræ clientæ. *Horat.*

bapha. La livre s'en vendoit à Rome mille deniers , c'est-à-dire , cinq cents francs.

Le *Buccinum* & le *Murex* ne diffèrent presque que par la grosseur du coquillage , par la manière de les prendre , & par celles de les préparer. Le *Murex* se pêche pour l'ordinaire en pleine mer , au lieu que le *Buccinum* se prend sur des pierres & des rochers où il s'attache. Je ne parlerai ici que du *Buccinum* , & je copierai une légère partie de ce que j'en trouve dans la savante Dissertation de M. de Reaumur.

Mémoires
del'Acad.des
Sciences, an.
1711.

Les *Buccinum* ne pouvoient être dépouillés de leur liqueur , sans qu'on y employât un tems très-considérable. Il falloit d'abord casser la dure coquille dont ils sont revêtus. Cette coquille , cassée à quelque distance de son ouverture , on de la tête du *Buccinum* , on enlevoit les morceaux cassés. C'est alors que l'on appercevoit une petite veine , pour me servir de l'expression des Anciens , ou , pour parler plus juste , un petit réservoir plein de la liqueur propre à teindre en pourpre. La couleur de la liqueur renfermée dans ce petit réservoir , le fait aisément distinguer : elle est très-différente de celle des chairs de l'animal. Aristote & Pline disent qu'elle est blanche : aussi est-elle d'une couleur

qui tire sur le blanc ou d'un blanc jaunâtre. Le petit réservoir dans lequel elle est contenue n'est pas d'égale grandeur dans tous les *Buccinum* : il a pourtant communément une ligne de large ou environ , & deux ou trois lignes de long.... C'étoit ce petit réservoir que les Anciens étoient obligés d'enlever au *Buccinum* , pour avoir la liqueur qu'il renferme. Ils étoient contraints de le couper séparément à chaque poisson , ce qui étoit un fort long ouvrage , du moins par rapport à ce qu'on en retireroit : car il n'y a pas la valeur d'une bonne goutte de liqueur contenue dans chaque réservoir. De là il est peu surprenant que la belle pourpre fût à un si haut prix parmi eux.

Aristote & Pline disent , à la vérité , que l'on ne se donne pas la peine d'enlever séparément ces petits vaisseaux aux plus petits coquillages de cette espèce : qu'on les piloit simplement dans des mortiers , ce qui étoit un moyen d'expédier beaucoup d'ouvrage en peu de tems. Il semble même que Vitruve donne cette préparation comme générale. Il n'est néanmoins peu aisé de concevoir qu'on pût avoir une belle couleur pourpre par ce moyen. La matière des excréments de l'animal devoit alté-

Architec.
l. 7. c. 13.

rer très-considérablement la couleur pourpre , lorsqu'on les faisoit chauffer ensemble après les avoir mêlés dans de l'eau. Car cette matière est elle-même colorée d'un brun verdâtre , couleur qu'elle communiquoit apparemment à l'eau , & qui devoit fort charger la couleur pourpre , parce que la quantité de cette matière est incomparablement plus grande que celle de la liqueur.

On n'en étoit pas quitte , dans la préparation de la pourpre , pour la peine que l'on avoit eue à enlever un petit réservoir de liqueur à chaque *Buccinum*. On jettoit ensuite tous ces petits réservoirs dans une grande quantité d'eau , qu'on mettoit pendant dix jours sur un feu modéré. Si on laissoit pendant un tems si long sur le feu , tout ce mélange , ce n'est pas qu'il fût nécessaire pour donner la couleur pourpre à la liqueur : elle la prendroit beaucoup plus vite , comme je m'en suis assuré , dit M. de Reaumur , par un grand nombre d'expériences. Mais il falloit en séparer les chairs , ou le petit vaisseau lui-même dans lequel la liqueur étoit contenue : ce qu'on ne pouvoit faire , sans perdre beaucoup de la liqueur , qu'en faisant dissoudre ces

chairs dans l'eau chaude , au-dessus de laquelle elles montoient ensuite en écume , qu'on avoit grand soin d'ôter.

Voilà une des manières dont se faisoit anciennement la teinture en pourpre , qui n'a point été , comme on le croit , absolument perdue , ou du moins qui a été retrouvée il y a environ cinquante ans par la Société Royale d'Angleterre. Un des coquillages qui la fournit , & qui est une espèce de *Buccinum* , est commun sur les côtes de ce pays-là. Les observations d'un Anglois sur cette nouvelle découverte , furent imprimées dans les Journaux de France en 1686.

Un autre *Buccinum* , qui donne aussi la teinture de pourpre , & qui apparemment est un de ceux que Pline a décrits comme ayant cet usage , se trouve sur les côtes du Poitou. Les plus grandes coquilles de cette espèce ont douze à à treize lignes de long , & sept à huit de diamètre dans l'endroit où elles sont le plus grosses. Ce sont des coquilles d'une seule pièce , tournées en spirale comme celle de nos limaçons de jardin , mais en spirales un peu plus allongées.

Dans le Journal des Savans de 1686 , on a décrit les changemens de couleurs singuliers qui arrivent à la liqueur des *Buccinum*. Si , au lieu de détacher le vaisseau qui la contient , comme les

Anciens le pratiquoient pour faire leur teinture pourpre , on ouvre seulement ce vaisseau , & qu'en le ratissant on lui enlève sa liqueur , les linges , ou les autres étoffes , soit de soie , soit de laine , qui seront imbibés de cette liqueur , ne feront voir d'abord qu'une couleur jaunâtre. Mais ces mêmes linges exposés à une chaleur du soleil médiocrè , telle qu'elle est le matin dans l'été , prennent en peu d'heures des couleurs bien différentes. Ce jaune commence d'abord à paroître un peu plus verdâtre : puis il devient couleur de citron. A cette couleur de citron succède un verd plus gai. Ce même verd se change dans un verd foncé , qui se termine à une couleur violette : après laquelle enfin on voit un fort beau pourpre. Ainsi ces linges arrivent de leur première couleur jaunâtre à une belle couleur de pourpre , en passant par tous les différens degrés de verd. Je passe beaucoup d'observations très-curieuses de M. de Réaumur sur ces changemens , mais qui ne sont point de mon sujet.

Il doit paroître surprenant qu'Aristote & Pline , nous ayant parlé de la teinture de pourpre , & des coquillages qui la donnent en différens endroits , ne nous aient pas dit un mot de ces changemens de couleurs si dignes

de remarque , par lesquels passe la liqueur avant que d'arriver à la pourpre. Peut-être que , n'ayant pas assez examiné ces coquillages par eux-mêmes , & n'en étant instruits que par des Mémoires peu exacts , ils n'auront rien dit d'un changement qui n'arrivoit point dans la préparation ordinaire de la pourpre ; car , dans ce cas , la liqueur étant mêlée dans les chaudières avec une grande quantité d'eau , elle passoit tout d'un coup au rouge.

M. de Réaumur , dans le voyage qu'il fit sur les côtes du Poitou l'année 1710 , en considérant au bord de la côte les coquillages appelés *Buccinum* , que la mer avoit laissés à découvert pendant son reflux , trouva une nouvelle teinture de pourpre , qu'il ne cherchoit point , & qui , selon toutes les apparences , a été inconnue aux Anciens , quoique de même espèce que la leur. Il remarqua que les *Buccinum* s'assembloient ordinairement autour de certaines pierres , ou sous certaines arcades de sable , en si grande quantité , qu'on pouvoit les y ramasser à pleines mains , au lieu qu'ils étoient dispersés çà & là par-tout ailleurs. Il remarqua en même tems que ces pierres ou ces arcades de sable étoient couvertes de certains grains , dont la figure avoit

quelque air d'une petite boule allongée. La longueur de ces grains étoit d'un peu plus de trois lignes, & leur grosseur d'un peu plus d'une ligne. Ils lui parurent contenir une liqueur d'un blanc tirant sur le jaune. Il en exprima le suc sur les manchettes de sa chemise qui n'en devinrent qu'un peu plus sales : il n'y vit d'autre couleur qu'un petit œil jaunâtre, qu'il démêloit à peine dans certains endroits. Divers objets qui attiroient son attention, lui firent oublier ce qu'il venoit de faire. Il n'y pensoit plus du tout, lorsque, jettant par hazard les yeux sur les mêmes manchettes un demi-quart d'heure après, il fut frappé d'une agréable surprise, & vit une fort belle couleur pourpre sur les endroits où les grains avoient été écrasés. Cette rencontre fortuite donna lieu à plusieurs expériences, dont le récit fait un plaisir merveilleux, & montre quel trésor c'est dans un Royaume, que des hommes d'un certain génie, nés avec un goût & des dispositions naturelles pour faire d'heureuses découvertes dans les opérations de la nature.

M. de Reaumur remarque qu'on tireroit la liqueur de ces grains, qu'il appelle *des œufs de pourpre*, d'une manière infiniment plus commode que celle

celle dont les Anciens se servoient pour ôter la liqueur des *Buccinum*. Car il n'y auroit d'autre façon à faire , après avoir ramassé de ces œufs , & les avoir lavés dans l'eau de mer pour leur ôter autant qu'il seroit possible , les ordures qui pourroient en altérer par leur mélange la couleur pourpre ; il n'y auroit, dis-je , qu'à mettre ces œufs dans des linges. On exprimeroit alors leur liqueur en tournant les deux bouts de ces linges en sens contraires, à-peu-près comme on exprime le suc des groseilles, lorsqu'on en veut faire de la gelée. Et même , pour abréger d'avantage , on pourroit employer de petits pressoirs, qui dans un moment feroient sortir toute la liqueur. On a vu auparavant combien il falloit de tems & de soins pour tirer la liqueur des *Buccinum*.

Le *Coccus* ou *Coccum* , fournissoit Plin. l. 22. c. 2. aux Anciens la belle couleur & la belle teinture, que nous nommons *Ecarlate*, qui le disputoit en quelque sorte à la pourpre pour la beauté & l'éclat. Quintilien les joint ensemble , en a se plaignant des peres & meres de son tems , qui , dès le berceau , revêtoient leurs

a Quid non adultus | jam coccum intelligit,
concupiscet, qui in pur- | jam conchylium poscit.
puris repit? Nondum pri- | Quintil. l. 1. c. 2.
ma verba exprimit, &c

enfans d'écartate & de pourpre , & leur inspiroient déjà le goût du luxe & de la magnificence. L'écarlate , ^a selon Pline, fournissoit à l'homme une parure plus éclatante que la pourpre , & en même tems plus innocente , parce qu'il ne falloit point exposer sa vie pour la recueillir.

On croit ordinairement que l'Ecarlate est la graine d'un arbre , qui est une espèce de chêne verd. On a reconnu que c'étoit une petite excrescence ronde , rouge , & de la grosseur d'un petit pois , qui croît sur les feuilles d'un petit arbrisseau , qui est une espèce d'yeuse , & qu'on appelle *ilex aculeata cocci glandifera*. Cette excrescence est causée par la piquûre d'un insecte qui y dépose des œufs. Les Arabes nomment ce gain *Kermès* ; le Latins *Coccus* , & *Vermiculus* , d'où nous est venu le mot de *Vermillon* , & *Cusculium* ou *quisquilium*. On en recueille une grande quantité dans la Provence & dans le Languedoc. La rivière des Gobelins a une eau propre pour les teintures en écarlate.

a Transalpina Gallia herbis Tyrium atque conchylum tingit, omnesque alios colores. Nec quærit in profundis murices. . . . ut inveniatur per quod fa-

cilius matrona adultero placeat, corruptor insidietur nuptæ. Stans & in sicco carpit, quo fruges modo.
Plin.

Il y a deux espèces d'Ecarlate. L'Ecarlate de France ou des Gobelins , qui se fait avec la graine dont je viens de parler ; & l'Ecarlate de Hollande , qui se fait avec la Cochenille. C'est une drogue qui vient des Indes Orientales. Les Auteurs ne sont pas d'accord entr'eux sur la nature de la Cochenille. Les uns croient que c'est une espèce de ver ; & les autres , que c'est simplement la graine d'un arbre.

On se sert rarement de la première graine , depuis qu'on a découvert la Cochenille , qui donne une Ecarlate plus vive & plus éclatante que celle que donne le *Kermès* , qui est plus foncée , & qui approche plus de la pourpre Romaine. Elle a pourtant un avantage sur celle de la Cochenille , qu'elle ne change point de couleur quand il y tombe de l'eau par-dessus , comme il arrive à l'autre , qui devient noirâtre à l'instant.

§. IX. *Etoffes de Soie.*

LA Soie , comme l'observe M. Mahudel dans la Dissertation qu'il nous a donnée sur cette matière , dont je ferai ici grand usage ; la Soie , dit-il , est une de ces choses dont on s'est servi pendant plusieurs siècles presque dans toute l'Asie , en Afrique , & en beau-

*Mémoires
de l'Acad. des
Inscriptions,
Tome V.*

coup d'endroits de l'Europe, sans que l'on connût ce que c'étoit : soit parce que les peuples chez qui elle se trouvoit, donnoient peu d'accès chez eux aux étrangers ; soit que jaloux d'un avantage qui leur étoit particulier, ils appréhendoient de se le voir ravir par d'autres. C'est sans doute de la difficulté qu'il y avoit de s'instruire de l'origine de ce fil précieux, que sont nées tant d'opinions singulières des plus anciens Auteurs.

*Herod. l. 3.
c. 106.*

A juger de la description qu'Hérodote fait d'une laine plus belle & plus fine que l'ordinaire, & qu'il dit être le fruit d'un arbre des Indes (pays le plus reculé que les Orientaux connus de son tems du côté du Levant) il paroît que c'étoit la première idée qu'ils aient eue de la Soie. Il n'étoit pas extraordinaire que des gens envoyés dans ce pays-là pour le reconnoître, ne voyant qu'en passant les cocons des vers à soie dont ces arbres étoient chargés, sous un climat où ces insectes éclosent sur leurs feuilles, s'y nourrissent, & montent naturellement sur leurs branches, prissent ces cocons pour des poletons de laine.

*Theophr. in
édit. Bodel.
l. 4. c. 9.*

Il y a apparence que ce n'a été que sur la relation de ces gens peu fidèles, que Théophraste regardoit ce genre

d'arbres comme existant ; & qu'il les rangeoit dans une classe particulière qu'il a formée d'arbres portant de la laine. Il y a tout lieu de croire que c'étoit aussi le sentiment de Virgile :

Velleraque ut foliis depectant tenuia *Georg. l. 2.*
Seres. *p. 121.*

Aristote , quoique le plus ancien des Naturalistes , est celui qui a donné la description d'un insecte le plus approchant du ver à soie. C'est en parlant des différentes espèces de chenilles , qu'il en décrit une qui vient d'un ver cornu , & à laquelle il ne donne le nom de *Bémor* que lorsqu'elle s'est renfermée dans une coque , d'où il dit qu'elle sort en papillon ; changemens , qui , selon lui , s'accomplissent en six mois. *Aristot. l. 5 hist. anim. c. 19.*

Environ quatre cents ans après Aristote , Pline , auquel l'histoire des animaux écrite par ce Philosophe étoit très-connue , a répété dans la sienne le même fait à la lettre. Il y range aussi sous le nom de *Bombyx* , non seulement cette espèce de ver qu'on a prétendu qui produisoit la Soie de Cos , mais encore diverses autres Chenilles qui naissent dans cette isle , & qu'il suppose y former des cocons , dont , à ce qu'il dit , les femmes du pays filioient la Soie , & en faisoient des étoffes *Plin. l. 11. c. 22. 23.*

d'une grande légèreté, & d'une grande beauté.

*Pausan. l. 6.
p. 394.*

Pausanias, qui a écrit quelques années après Plinè, est le premier qui nous apprend que ce ver est Indien, & que les Grecs l'appelloient Σηρ, d'où est dérivé le nom de *Seres*; habitans des Indes, chez lesquels on s'est convaincu depuis que cet insecte naissoit.

Ce ver qui produit la Soie est un insecte moins merveilleux encore par la matière précieuse qu'il fournit pour diverses étoffes, que par les différentes formes qu'il prend, soit avant, soit après s'être enveloppé dans la riche coque qu'il se file lui-même. De graine ou semence qu'il est d'abord, il devient un ver assez gros, d'un blanc tirant sur le jaune. Devenu ver il s'enferme dans sa coque, où il prend la forme d'une espèce de fève grisâtre, à qui il semblerait qu'il ne reste ni mouvement, ni vie. Il ressuscite ensuite pour devenir papillon, après s'être fait une ouverture pour sortir de son tombeau de Soie. Et enfin, mourant véritablement, il se prépare par la graine ou semence qu'il jette une nouvelle vie, que le beau tems & la chaleur de l'été lui doivent aider à reprendre. On peut voir dans le premier Tome du Spectacle de la Nature une description plus

étendue & plus exacte de ces divers changemens.

C'est de cette coque où le ver s'étoit renfermé, qu'on nomme *Coqnon* ou *Couqnon*, qu'on tire les différentes qualités des Soies qui servent également au luxe & à la magnificence des riches, & à la subsistance des pauvres qui les filent, les devident, ou les mettent en œuvre. On trouve ordinairement dans chaque cocon plus de neuf cents pieds de fil : & ce fil est double & collé l'un sur l'autre dans toute sa longueur ; ce qui revient par conséquent à près de deux mille pieds de fil. Quelle merveille, qu'on puisse d'une matière si fine, si déliée, & qui échappe presque à l'œil, composer des étoffes aussi fermes & aussi durables que le sont celles de Soie ! Mais quel éclat, quelle beauté, quelle délicatesse dans ces étoffes ! Il n'est pas étonnant qu'elles aient fait une partie considérable du Commerce ancien, & que comme elles étoient alors fort rares, elles aient été d'un grand prix. Vopisque assure que l'Empereur Aurélien refusa,

a Vestem holosericam
neque ipse in vestiario
suo habuit, neque alteri
utendam dedit. Et cum
ab eo uxor sua peteret,
ut unico pallio blatteo

Serico uteretur, ille respondit : *Absit ut auro fila pensentur* Libra enim auri tunc libra Serici fuit. *Vospic. in Aurel.*

par cette raison , à l'Impératrice la femme un habit de Soie , qu'elle lui demandoit avec empressement ; & qu'il lui dit : *Aux dieux ne plaise que j'achette du fil au poids de l'or* ; car le prix d'une livre de Soie étoit pour-lors une livre d'or.

Ce n'est que bien tard que l'usage des vers à Soie a été connu & est devenu commun dans l'Europe. L'Historien Procope en place l'époque vers le milieu du cinquième siècle , sous l'Empereur Justinien. Il donne l'honneur de cette découverte à deux Moines , qui étant nouvellement arrivés des Indes à Constantinople , entendirent parler de l'embarras dans lequel étoit Justinien , pour ôter aux Persans le commerce de la Soie avec les Romains. Ils se firent présenter à lui , & lui proposèrent , pour se passer des Persans , une voie plus courte que celle d'un commerce avec les Ethiopiens , à laquelle il songeoit , qui étoit d'apprendre aux Romains l'art de faire eux-mêmes la Soie. L'Empereur , persuadé par leur récit de la possibilité de ce moyen , les renvoya à Serinde (nom de la ville où ils avoient demeuré) chercher des œufs des insectes qu'ils disoient ne pouvoir en être transportés vivans. Ces Moines , après un second voyage ,

*Procop. l. 2.
de bello Vandal.*

étant de retour à Constantinople , firent éclore dans le fumier les œufs qu'ils avoient apportés de Serinde. Il en sortit des vers , qu'ils nourrirent avec des feuilles de meurier blanc ; & ils prouvèrent par cette expérience qui leur réussit , toute la mécanique de la Soie , dont l'Empereur avoit souhaité d'être éclairci.

Depuis ce tems-là l'usage de la Soie se répandit peu-à-peu , & passa dans d'autres parties de l'Europe. Il s'en fit des manufactures à Athènes , à Thèbes , à Corinthe. Ce ne fut environ qu'en 1130, que Roger , Roi de Sicile , en établit une à Palerme. On vit alors dans cette Isle & dans la Calabre des Ouvriers en Soie , qui firent une partie du butin que ce Prince rapporta des villes de Grèce que j'ai nommées , dont il fit la conquête dans son expédition de la Terre Sainte. Enfin le reste de l'Italie & l'Espagne ayant appris des Siciliens & des Calabrois à nourrir les vers qui font la Soie , à la filer , & à la mettre en œuvre , les étoffes de Soie commencèrent aussi à se fabriquer en France , sur-tout dans les parties méridionales de ce royaume où les meuriers viennent plus facilement. Louis XI en 1470 , établit des manufactures de Soieries à Tours. Les premiers Ou-

vriers qui y travailloient furent appelés de Gènes, de Venise, de Florence, & même de la Grèce. Les ouvrages de Soie étoient encore si rares, même à la Cour, que Henri II fut le premier qui porta un bas de Soie aux noces de sa sœur.

Maintenant ils sont devenus fort communs, mais ils n'ont point cessé d'être une des merveilles de la nature les plus étonnantes. Les plus habiles Ouvriers ont-ils pu jusqu'ici imiter cet ingénieux travail des vers à Soie ? Ont-ils trouvé le secret de former un fil si fin, si ferme, si égal, si brillant, si continu ? Ont-ils une matière plus précieuse que ce fil pour faire les plus riches étoffes ? Sait-on comment ce ver convertit le suc d'une feuille en des filets d'or ? Peut-on rendre raison, de ce qu'une matière liquide avant qu'elle ait pris l'air, s'affermir & s'allonge à l'infini dès qu'elle l'a senti ? Peut-on expliquer comment ce ver est averti de se former une retraite pour l'hiver sous les contours sans nombre de la Soie dont il est le principe, & d'attendre dans ce riche tombeau une espèce de résurrection qui lui donne des ailes, que sa première naissance lui avoit refusées. Ce sont les réflexions que fait l'Auteur du nouveau Commentaire sur

Job à l'occasion de ces paroles : *Quis posuit in nentibus sapientiam ? QUI A* Job, ch. 38. v. 36. selon l'hébreu.
 DONNÉ à certains animaux qui ont l'industrie de filer cette espèce de sagesse ?

CONCLUSION.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici doit faire conclure que le Commerce est une des parties du gouvernement qui peuvent le plus contribuer à la richesse & à l'abondance d'un Etat, & que par cette raison il mérite que les Princes & leurs Ministres y donnent une attention particulière. Il ne paroît pas à la vérité que les Romains en aient fait grand cas. Eblouis de la gloire des armes, ils auroient cru que c'eût été se dégrader que de donner leurs soins à l'exercice du trafic, & de devenir en quelque sorte marchands, eux qui se croyoient destinés à gouverner les peuples, & qui étoient uniquement occupés du dessein de conquérir l'Univers. Il semble en effet que l'esprit de conquête & l'esprit de commerce s'excluent mutuellement dans une même nation. L'un entraîne nécessairement le tumulte, le désordre, la désolation, & porte par tout le trouble : l'autre, au contraire, ne respire que la paix & la tranquillité. Je n'examine point ici si cet éloignement des Romains pour le

Commerce étoit fondé en raison , & si un peuple qui n'est que belliqueux , en est pour cela plus heureux. Je dis seulement qu'un Roi qui aime véritablement ses sujets , & qui cherche à répandre l'abondance dans ses Etats , ne manquera pas de donner tous ses soins pour y faire fleurir le trafic ; & il y réussira sans peine. On a dit souvent , & c'est une maxime généralement recue , que le Commerce ne demande que liberté , & protection : liberté , renfermée dans de sages bornes , en ne gênant point ceux qui l'exercent par l'asservissement à des règles incommodes , onéreuses , & souvent inutiles ; protection , en leur accordant tous les secours dont ils ont besoin. On a vu quelles dépenses fit Ptolémée Philadelphie pour rendre le Commerce florissant en Egypte , & combien l'heureux succès qu'eurent ses soins lui a acquis de gloire. Un Prince intelligent & bien intentionné ne se mêle du Commerce que pour en bannir sévèrement la fraude & la mauvaise foi , & il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine , bien persuadé qu'il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses Etats.

Je fais que le Commerce a des inconvéniens & des dangers. L'or , l'argent ,

les diamans , les perles , les étoffes précieuses , qui en font une grande partie , contribuent à entretenir une infinité d'arts pervers qui ne vont qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs. Il seroit à souhaiter qu'on pût écarter d'un royaume chrétien le Commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à nourrir le luxe , la vanité , la mollesse , & les folles dépenses. Mais cela n'est pas possible. Tant que la cupidité régnera parmi les hommes , on abusera de tout , & même des meilleures choses. L'abus est condamnable , mais n'est point une raison d'abolir des usages qui ne sont point mauvais par eux-mêmes. Cette maxime aura lieu dans tous les Arts dont j'ai à parler dans la suite.

Fin du dixième Tome.



T A B L E

DU DIXIÈME VOLUME.

LIVRE VINGTIÈME.

FIN DE L'HISTOIRE

DE SYRACUSE.

ARTICLE PREMIER.

- §. I. **H**léron , second du nom , est choisi pour Capitaine Général à Syracuse, & bientôt après nommé Roi. Il fait alliance avec les Romains au commencement de la première guerre Punique.

page 2

- §. II. Règne pacifique d'Hiéron. Il favorise particulièrement l'Agriculture. Il profite de l'habileté d'Archimède son parent , qui lui fait construire une infinité de machines propres pour la défense d'une place. Il meurt fort âgé , & fort regretté des peuples.

13

ARTICLE SECOND.

- §. I. Hiéronyme , petit fils d'Hiéron , lui succède , & le fait regretter par ses vices & par ses cruautés. Il est tué dans une conspiration. Meurtre funeste des Princesses. Hippocrate & Epicyde s'emparent de l'autorité à Syracuse , & se déclarent pour les Carthaginois , comme l'avoit fait Hiéronyme.

38

- §. II. Le Consul Marcellus forme le siège de Syracuse. Les pertes considérables d'hommes & de vaisseaux , causées par les terribles machines d'Ar-

T A B L E.

Archimède , obligent Marcellus à changer le siège en blocus. Enfin il prend la ville par le moyen des intelligences qu'il y avoit. Mort d'Archimède , tué par un soldat qui ne le connoissoit point. 64

ARTICLE TROISIÈME.

- §. I. Tombeau d'Archimède découvert par Cicéron. 94
- §. II. Précis de l'histoire de Syracuse. 98
- §. III. Réflexion sur le gouvernement & le caractère des Syracusains & sur Archimède. 105

LIVRE VINGT-UNIÈME. SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESEURS D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.

- §. I. **M**ithridate , âgé de douze ans , monte sur le trône de Pont. Il s'empare de la Cappadoce & de la Bithynie , en ayant chassé les Rois. Les Romains les rétablissent. Il fait égorger en un même jour tout ce qu'il y avoit de Romains & d'Italiens dans l'Asie Mineure. Première guerre des Romains contre Mithridate , qui s'étoit rendu maître de l'Asie Mineure & de la Grèce , & avoit pris Athènes. Sylla est chargé de cette guerre. Il assiège & reprend Athènes. Il gagne trois grandes batailles contre les Généraux de Mithridate. Il accorde la paix à ce Prince la quatrième année de la guerre. Bibliothèque à Athènes , où se trouvoient les ouvrages d'Aristote. Sylla la fait porter à Rome. 116

T A B L E.

- §. II. Seconde guerre contre Mithridate , faite par Muténa : elle ne dura que trois ans. Mithridate se prépare à recommencer la guerre. Il fait un Traité avec Sertorius. Troisième guerre contre Mithridate. Luculle Consul est envoyé contre lui. Il lui fait lever le siège de Cyzique , & défait ses troupes. Il remporte sur lui une victoire complète , & l'oblige de s'enfuir dans le Pont. Fin tragique des sœurs & des femmes de Mithridate. Il cherche à se retirer chez Tigrane son gendre. Luculle régle les affaires de l'Asie. 166
- §. III. Luculle fait déclarer la guerre à Tigrane , & marche contre lui. Vanité & suffisance ridicule de ce Prince. Il perd une grande bataille. Luculle prend Tigranocerte , capitale de l'Arménie. Il remporte une seconde victoire sur Mithridate & Tigrane joints ensemble. Mutinerie , & révolte dans l'armée de Luculle. 195
- §. IV. Mithridate , profitant de la méintelligence qui s'étoit mise dans l'armée Romaine , recouvre tout son royaume. Pompée est donné pour successeur à Luculle. Il remporte plusieurs victoires sur Mithridate. Celui-ci cherche inutilement un asyle auprès de Tigrane son gendre , qui étoit actuellement en guerre avec son propre fils. Pompée marche en Arménie contre Tigrane , qui vient lui même se rendre à lui. Las de poursuivre en vain Mithridate , il revient en Syrie , dont il se rend maître , & éteint l'Empire des Séleucides. Il retourne dans le Pont. Pharnace révolte l'armée contre Mithridate son pere , qui se donne la mort. Caractère de ce Prince. Expéditions de Pompée dans l'Arabie , & dans la Judée , où il prend Jérusalem. Après avoir soumis toutes les villes du Pont , il retourne à Rome , & reçoit l'honneur du triomphe. 229

A R T I C L E S E C O N D.

- §. I. Ptolémée Aulète avoit été mis sur le trône d'Egypte à la place d'Alexandre. Il se fait nommer ami & allié du peuple Romain par le crédit de César & de Pompée qu'il avoit acheté bien cher. En conséquence il accable ses sujets d'impôts. Il est chassé du trône. Les Alexandrins lui substi-

tuent Bérénice sa fille. Il va à Rome, & gagne à force d'argent les suffrages des premiers de la République pour être rétabli. On lui oppose un Oracle de la Sybille : Malgré lequel Gabinus le rétablit à main armée sur le trône, où il demeure jusqu'à sa mort. La fameuse Cléopatre sa fille lui succede avec son frere encore tout jeune. 271

- §. II. Pothin & Achillas, Ministres du jeune Roi, chassent Cléopatre. Elle leve des troupes pour se rétablir. Pompée, après avoir été vaincu à Pharsale, se retire en Egypte. Il y est assassiné. César, qui le poursuivoit, arrive à Alexandrie, où il apprend & pleure sa mort. Il travaille à réconcilier le frere & la sœur, & pour cela mande Cléopatre, dont bientôt il devient épris. Il s'excite de grands mouvemens dans Alexandrie, & il se donne plusieurs combats entre les Egyptiens & les troupes de César, où celui-ci remporte presque toujours l'avantage. Le Roi ayant été noyé en prenant la fuite dans un combat naval, toute l'Egypte se soumet à César. Il met sur le trône Cléopatre avec son jeune frere, & retourne à Rome. 291

- §. III. Cléopatre fait moutir son jeune frere, & régné seule. La mort de Jules César ayant donné lieu au Triumvirat formé entre Antoine, Lépide, & le jeune César, appelé aussi Octavien, Cléopatre se déclare pour les Triumvirs. Elle va trouver Antoine à Tarse, se rend maîtresse absolue de son esprit, & l'emmené avec elle à Alexandrie. Antoine va à Rome, où il épouse Octavie. Il se livre de nouveau à Cléopatre ; & après quelques expéditions retourne à Alexandrie, où il entre en triomphe. Il y célèbre le couronnement de Cléopatre & de ses enfans. Rupture ouverte entre César & Antoine. Celui-ci répudie Octavie. Les deux flottes se mettent en mer : Cléopatre veut suivre Antoine. Combat naval près d'Actium. Cléopatre prend la fuite, & entraîne après elle Antoine. La victoire de César est complète. Il se rend quelque tems après devant Alexandrie, qui ne fait pas une longue résistance. Mort tragique d'Antoine, puis de Cléopatre. L'Egypte est réunie en province de l'Empire Romain. 315

CONCLUSION de toute l'histoire ancienne. 370

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

D E S A R T S

E T

D E S S C I E N C E S.

A V A N T - P R O P O S.

C	Ombien l'invention des Arts & des Sciences a été utile au genre humain. Elle doit être attribuée à Dieu.	377
CHAP. I.	De l'Agriculture.	391
ART. I.	Antiquité de l'Agriculture. Son utilité. Quelle estime on en faisoit dans les anciens tems. Combien il est important de la mettre en honneur, & dangereux d'en négliger le soin. <i>ibid.</i>	
ART. II.	Du labour de la terre. Pays célèbres chez les Anciens pour l'abondance du bled.	410
ART. III. §. I.	Culture de la vigne. Vins célèbres en Grèce & en Italie.	417
§. II.	Produit des vignes en Italie du tems de Columelle.	427
ART. IV.	De la nourriture des bestiaux.	432
ART. V.	Innocence & agrément de la vie rustique & de l'Agriculture.	438
CHAP. II.	Du Commerce.	453
ART. I.	Excellence & avantages du Commerce. <i>ibid.</i>	
ART. II.	Antiquité du Commerce. Lieux & villes où il a été le plus célèbre.	458
ART. III.	Objet & matière du Commerce.	473
§. I.	Mines de Fer.	474
§. II.	Mines de Cuivre & d'Aitain.	480
§. III.	Mines d'Or.	484
§. IV.	Mines d'Argent.	501
§. V.	Produit des Mines d'or & d'argent, une des principales sources de la richesse des Anciens.	505

T A B L E.

§. VI. Des Monnoies & des Médailles.	509
§. VII. Perles.	516
§. VIII. La Pourpre.	519
§. IX. Etoffes de Soie.	531

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le dixième Volume de l'*Histoire Ancienne, &c.* de M. Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 29 Mars 1736.

SECOUSSE.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, Imprimeur de Monseigneur l'Archevêque de Paris, rue S. Jacques près Saint-Yves, 1783.

